Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

Complette

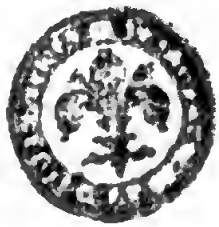
DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME VINGT-NEUVIÈME.



Digitized by Google

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES, &c.

TOME SEPTIÈME.

GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Des pièces contenues dans le tome ſeptième.

L'EPITRE aux Romains, traduit de l'italien de M. le comte de Corberæ

ARTICLE I. . . . . Pag. 1
ARTICLE II. 5
ARTICLE III. . . . . 7.
ARTICLE IV. 10
ARTICLE V. 11
ARTICLE VI. & VII. 15
ARTICLE VIII. *Première impoſture.* 18
Seconde impoſture principale. Troiſième impoſture principale, qui en contient pluſieurs. 19
Quatrième impoſture. Cinquième impoſture. 20
Sixième impoſture principale. 24
Septième impoſture principale, ſur le prétendu pontificat de Simon Barjone, ſurnommé Pierre. 25
Huitième impoſture. 26
Neuvième impoſture. 28
ARTICLE IX. 29
Le Catéchumène, traduit du chinois. 31

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Premier entretien. Avant dîner. 49
Second entretien. Pendant le dîner. 57
Troiſième entretien. Après dîner. 77
Penſées détachées, de M. l'abbé de Saint-Pierre. 85
La profeſſion de foi des théiſtes. Traduit de l'allemand. 89
Que Dieu eſt le père de tous les hommes. 90
Des ſuperſtitions. 93
Des ſacrifices de ſang humain. 96
Des perſécutions chrétiennes. 100
Des mœurs. 104
De la doctrine des théiſtes. 106

Que toutes les religions doivent reſpecter le théiſme. 108
Bénédictions ſur la tolérance. 109
Que toute religion rend hommage au théiſme. 110
Remontrance à toutes les religions. 111
L'empereur de la Chine & frère Rigolet. 113
Lettre philoſophique ſur l'ame. 132
Les queſtions de Zapata, traduites par le ſieur Tamponet, docteur de Sorbonne. 140
Il faut prendre un parti, ou le principe d'action. 160
Les oreilles du comte de Cheſterfield, ou le chapelain Goudman. . 200
Lettre d'un eccléſiaſtique ſur le prétendu rétabliſſement des jéſuites dans Paris. 223
Les colimaçons du révérend père l'Eſcarbotier, par la grace de Dieu, capucin indigne, prédicateur ordinaire, & cuiſinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne, au révérend père Elie, carme chauſſé, docteur en théologie. 229
Réponſe du révérend père Elie, carme chauſſé. 235
Diſſertation du phyſicien de Saint-Flour. 237
Réponſe du carme au capucin & ſon ſentiment ſur la diſſertation précédente. 245
Réflexion de l'éditeur. 246
Queſtions ſur les miracles. 247
Des miracles typiques. 253
Des miracles promis par Jeſus-Chriſt. 255
Des miracles des apôtres. 256
Des miracles après le tems des apôtres. 258
Grande objection des incrédules combattue. 260
Seconde lettre. Comment les philoſophes peuvent admettre les miracles. 262
Evidence des miracles de l'ancien Teſtament. 264
Des miracles du nouveau Teſtament. 266
Troiſième lettre. 271
Quatrième lettre, du propoſant à M. le profeſſeur. Remerciemens à ſes extrêmes bontés. 279
Cinquième lettre, du propoſant à M. Needham, jéſuite. 283
Sixième lettre, laquelle n'eſt pas d'un propoſant. 285
Septième lettre, de M. Covelle. 287
Huitième lettre, écrite par le propoſant. 289
Neuvième lettre, écrite par le Jéſuite des anguilles. 293
*Dixième lettre. Par M. Covelle, à M. ****, paſteur de campagne.* 297
Onzième lettre, écrite par le propoſant à M. Covelle. 301

La douzième lettre ſe trouve au dernier volume des queſtions ſur l'Encyclopédie, pag. 76.

Treizième lettre, adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens. . . . 306
Quatorzième lettre, à M. Covelle, citoyen de Genève, par M. Beaudinel, citoyen de Neuchâtel. 310
Quinzième lettre par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle, citoyen de Genève. 316
Seizième lettre, du propoſant. 320
Dix-ſeptième lettre, de M. Beaudinel à M. Covelle. 327
Dix-huitième lettre, de M. Covelle à M. Needham le prêtre. . . . 330
Dix-neuvième lettre, de M. Montmolin, prêtre, à M. Needham, prêtre. 335
Vingtième lettre, de M. Beaudinel à mademoiſelle Ferbot. 338
Avis mis au-devant des éditions précédentes de l'examen important de milord Bolingbroke. 342
L'examen important de milord Bolingbroke. 343
Chapitre premier. Des livres de Moïſe. 347
Chapitre ſecond. De la perſonne de Moïſe. 350
Chapitre troiſième. De la divinité attribuée aux livres juifs. . . . 354
Chapitre quatrième. Qui eſt l'auteur du Pentateuque? 356
Chapitre cinquième. Que les Juifs ont tout pris des autres nations. . 359
Chapitre ſixième. De la Genèſe. 361
Chapitre ſeptième. Des mœurs des juifs. 363
Chapitre huitième. Des mœurs juives ſous leurs melchim ou roitelets, & ſous leurs pontifes, juſqu'à la deſtruction de Jéruſalem par les Romains. 366
Chapitre dixième. Des prophètes. 370
Chapitre onzième. De la perſonne de Jeſus. 374
Chapitre douzième. De l'établiſſement de la ſecte chrétienne, & particulièrement de Paul. 382
Chapitre treizième. Des évangiles. 387
Chapitre quatorzième. Comment les premiers chrétiens ſe conduiſirent avec les Romains, & comment ils forgèrent des vers attribués aux ſibylles, &c. 393
Chapitre quinzième. Comment les chrétiens ſe conduiſirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes. 397
Chapitre ſeizième. Des fauſſes citations & des fauſſes prédictions dans les évangiles. 400
Chapitre dix-ſeptième. De la fin du monde, & de la Jéruſalem nouvelle. 402
Chapitre dix-huitième. Des allégories. 404

Chapitre dix-neuvième. Des falsifications, & des livres supposés. 405
Chapitre vingtième. Des principales impostures des premiers chrétiens. 408
Chapitre vingt-unième. Des dogmes & de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles. 413
Chapitre vingt-deuxième. De Tertullien. 415
Chapitre vingt-troisième. De Clément d'Alexandrie. 420
Chapitre vingt-quatrième. D'Irenée. 423
Chapitre vingt-cinquième. D'Origène & de la Trinité. 425
Chapitre vingt-sixième. Des martyrs. 430
Chapitre vingt-septième. Des miracles. 439
Chapitre vingt-huitième. Des chrétiens, depuis Dioclétien jusqu'à Constantin. 442
Chapitre vingt-neuvième. De Constantin. 446
Chapitre trentième. Des querelles chrétiennes avant Constantin & sous son règne. 449
Chapitre trente-unième. Arianisme & athanasianisme. 451
Chapitre trente-deuxième. Des enfans de Constantin, & de Julien le philosophe, surnommé l'Apostat par les chrétiens. 455
Chapitre trente-troisième. Considérations sur Julien. 461
Chapitre trente-quatrième. Des chrétiens jusqu'à Théodose. . . 464
Chapitre trente-cinquième. Des sectes & des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme. 467
Chapitre trente-sixième. Discours sommaires des usurpations papales. 470
Chapitre trente-septième. De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes. 472
Chapitre trente-huitième. Excès de l'église romaine. 476
Conclusion. 479
Traduction d'une lettre de milord Bolingbroke, à milord Cornsburi. 482
Lettre de milord Cornsburi à milord Bolingbroke. 487
Le préservatif. 490
De l'ame. Par Soranus, médecin de Trajan. Première ignorance. 509
II. L'ame est-elle une faculté? 511
Brachmanes, immortalité de l'ame. 512
Ame corporelle. 515
Action de Dieu sur l'homme. 518

Fin de la table du tome septième.

L'ÉPITRE

L'ÉPITRE
AUX
ROMAINS.

Traduite de l'italien de Mr. le comte de CORBERA.

ARTICLE PREMIER.

ILLUSTRES Romains, ce n'eſt pas l'apôtre Paul qui a l'honneur de vous écrire, ce n'eſt pas le digne Juif né à Tarſis ſelon les Actes des apôtres; & à Giſcala ſelon Jérôme & d'autres pères; diſpute qui a fait croire, ſelon quelques docteurs, qu'on peut être né en deux endroits à la fois, comme il y a chez vous de certains corps qui ſont créés tous les matins avec des mots latins, & qui ſe trouvent en cent mille lieux au même inſtant.

Ce n'eſt pas cette tête chauve & chaude, au long & large nez, aux ſourcils noirs, épais & joints, aux groſſes épaules, aux jambes torſes (*a*); lequel ayant enlevé la fille de Gamaliel, ſon maître, & étant mécontent d'elle la première nuit de ſes noces (*b*), la répudia, & ſe mit par dépit à la tête du parti naiſſant des diſciples de Jeſus, ſi nous en croyons les livres juifs contemporains.

(*a*) Voyez les actes de Ste. Thècle, écrits dès le premier ſiècle par un diſciple de St. Paul, reconnus pour canoniques par Tertullien, par St. Cyprien, par Grégoire de Nazianze, St. Ambroiſe, &c.

(*b*) Anciens Actes des apôtres, chap. XXI.

Ce n'eſt pas ce Saül Paul qui, lorſqu'il était domeſtique de Gamaliel, fit maſſacrer à coups de pierres le bon Stephano, patron des diacres & des lapidés, & qui, pendant ce tems, gardait les manteaux des bourreaux, digne emploi de valet de prêtre. Ce n'eſt pas celui qui tomba de cheval, aveuglé par une lumière céleſte en plein midi, & à qui Dieu dit en l'air, comme il dit tous les jours à tant d'autres : *Pourquoi me perſécutes-tu* ? Ce n'eſt pas celui qui écrivit aux demi-juifs, demi-chrétiens, des boutiques de Corinthe : *N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens, & d'amener avec nous une femme* (*c*) ? *Qui eſt-ce qui va jamais à la guerre à ſes dépens* ? Belles paroles dont le révérend pere Menou, jéſuite, apôtre de Lorraine, a ſi bien profité qu'elles lui ont valu à Nancy vingt-quatre mille livres de rente, un palais & plus d'une belle femme.

Ce n'eſt pas celui qui écrivit au petit troupeau theſſalonique que l'*univers allait être détruit* (*d*), moyennant quoi, ce n'était pas la peine, *ce n'était pas métier*, comme vous dites en Italie, de garder de l'argent chez ſoi ; car Paul diſait (*e*) : « Auſſi-tôt » que l'archange aura crié, & que la trompette de Dieu aura » ſonné, Jeſus deſcendra du ciel. Les morts qui ſont à Chriſt » reſſuſciteront les premiers, & nous qui vivons & qui vivrons » juſqu'à ce tems-là, nous ſerons emportés en l'air au-devant » de Jeſus. »

Et remarquez, généreux Romains, que Saül Paul n'annonçait ces belles choſes aux frippiers & épiciers de Theſſalonique, qu'en conſéquence de la prédiction formelle de Luc, qui avait aſſuré publiquement (*f*), c'eſt-à-dire à quinze ou ſeize élus de la populace, que la génération ne paſſerait pas ſans que le fils de l'homme vînt dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté. O Romains ! ſi Jeſus ne vint pas dans les nuées avec une grande puiſſance, du moins les papes ont eu cette grande puiſſance ; & c'eſt ainſi que les prophéties s'accompliſſent.

(*c*) I. aux Corinthiens, chap. XXIX, v. 4 & 5.
(*d*) I. aux Theſſ. chap. IV, v. 16, 17.
(*e*) I. Theſſal. chap. IV.
(*f*) Luc, chap. XXI.

Celui qui écrit cette épître aux Romains, n'eſt pas encore une fois ce Saül Paul, moitié juif, moitié chrétien, qui ayant prêché Jeſus & ayant annoncé la deſtruction de la loi moſaïque, alla non-ſeulement judaïſer dans le temple de Hershalaïm, nommé vulgairement Jéruſalem, mais encore y obſerver d'anciennes pratiques rigoureuſes par le conſeil de ſon ami Jacques (*g*); & qui fit préciſément ce que la ſainte inquiſition chrétienne punit aujourd'hui de mort.

Celui qui vous écrit n'a été ni valet de prêtre, ni meurtrier, ni gardeur de manteaux, ni apoſtat, ni faiſeur de tentes, ni englouti au fond de la mer comme Jonas pendant vingt-quatre heures, ni emporté au troiſième ciel comme Elie, ſans ſavoir ce que c'eſt que ce troiſième ciel.

Celui qui vous écrit eſt plus citoyen que ce Saül Paul, qui ſe vante, dit-on, de l'être, & qui certainement ne l'était pas; car s'il était de Tarſis, cette ville ne fut colonie romaine que ſous Caracalla; s'il était né en Giſcala en Galilée, ce qui eſt bien plus vraiſemblable, puiſqu'il était de la tribu de Benjamin, on ſait aſſez que ce bourg juif n'était pas une ville romaine; on ſait que, ni à Tarſis ni ailleurs, on ne donnait pas la bourgeoiſie romaine à des Juifs. L'auteur des Actes des apôtres (*h*) avance que ce Juif Paul & un autre Juif nommé Silas furent ſaiſis par la juſtice dans la ville de Philippe en Macédoine (ville fondée par le père d'Alexandre, & près de laquelle la bataille entre Caſſius & Brutus d'un côté, & Antoine & Octave de l'autre, décida de votre empire); Paul & Silas furent fouettés pour avoir ému la populace; & Paul dit aux huiſſiers (*i*): *On nous a fouettés, nous qui ſommes citoyens romains.* Les commentateurs avouent bien que ce Silas n'était pas citoyen romain. Ils ne diſent pas que l'auteur des Actes en a menti; mais il conviennent qu'il a dit la choſe qui n'eſt pas; & j'en ſuis faché pour le Saint-Eſprit, qui a ſans doute dicté les Actes des apôtres.

(*g*) Actes, chap. XXI.
(*h*) Chap. XVI, v. 37.
(*i*) Actes, chap. XVI, v. 37.

Enfin celui qui écrit aux deſcendans des Marcellus, des Scipion, des Caton, des Ciceron, des Titus, des Antonins, eſt un gentilhomme romain d'une ancienne famille tranſplantée, mais qui chérit ſon antique patrie, qui gémit ſur elle, & dont le cœur eſt au capitole.

Romains, écoutez votre concitoyen, écoutez Rome & votre ancien courage.

L'italico valor non è ancor morto.

ARTICLE SECOND.

J'Ai pleuré dans mon voyage chez vous, quand j'ai vu des Zocolanti occuper ce même capitole où Paul Émile mena le roi Perſée, le deſcendant d'Alexandre, lié à ſon char de triomphe; ce temple où les Scipions firent porter les dépouilles de Carthage, où Pompée triompha de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe; mais j'ai verſé des larmes plus amères quand je me ſuis ſouvenu du feſtin que donna Céſar à nos ancêtres, ſervi à vingt-deux mille tables, & quand j'ai comparé ces congiaria, les diſtributions immenſes de froment, avec le peu de mauvais pain que vous mangez aujourd'hui, & que la chambre apoſtolique vous vend fort cher. Hélas ! il ne vous eſt pas permis d'enſemencer vos terres ſans les ordres de ces apôtres; mais avec quoi les enſemenceriez-vous ? Il n'y a pas un citadin parmi vous, excepté quelques habitans du quartier Tranſtevère, qui poſsède une charrue. Votre Dieu a nourri cinq mille hommes, ſans compter les femmes & les enfans, avec cinq pains & deux gougeons, ſelon St. Jean, & quatre mille hommes, ſelon St. Matthieu (*a*). Pour vous, Romains, on vous fait avaler le gougeon ſans vous donner du pain; & les ſucceſſeurs de Lucullus ſont réduits à la ſainte pratique du jeûne.

Votre climat n'a guère changé, quoi qu'on en diſe. Qui donc a pu changer à ce point votre terrein, vos fortunes & vos eſprits ? D'où vient que la campagne depuis les portes de Rome à Oſtie n'eſt remplie que de reptiles ? Pourquoi, de Monteſiaſcone à Viterbe, & dans tout le terrein par lequel la voie Appienne vous conduit encore à Naples, un vaſte déſert a-t-il ſuccédé à ces campagnes autrefois couvertes de palais, de jardins, de moiſ-

(*a*) Matthieu au chapitre XIV, compte cinq mille hommes & cinq pains, & au chapitre XV, quatre mille hommes & cinq pains; apparemment ce ſont deux miracles, qui ſont en tout neuf mille hommes & neuf mille femmes pour le moins; & ſi vous y ajoutez neuf mille petits enfans, le tout ſe monte à vingt-ſept mille déjeûnés; cela eſt conſidérable.

ſons, & d'une multitude innombrable de citoyens ? J'ai cherché le Forum Romanum de Trajan, cette place pavée de marbre en forme de réſeau, entourée d'un périſtile à colonnades, chargé de cent ſtatues ; j'ai trouvé Campo Vaccino, le marché aux vaches, & malheureuſement aux vaches maigres & ſans lait. J'ai dit : où ſont ces deux millions de Romains dont cette capitale était peuplée ? J'ai vérifié qu'année commune il n'y naît aujourd'hui que trois mille cinq cents enfans ; de ſorte que ſans les Juifs, les prêtres & les étrangers, Rome ne contiendrait pas cent mille habitans. Je demandai : à qui appartient ce bel édifice que je vois entouré de maſures ? on me répondit : à des moines ; c'était autrefois la maiſon d'Auguſte ; ici logeait Ciceron ; là demeurait Pompée : des couvens ſont bâtis ſur leurs ruines.

O Romains ! mes larmes ont coulé, & je vous eſtime aſſez pour croire que vous pleurez avec moi.

ARTICLE TROISIEME.

ON m'a fait comprendre qu'un vieux prêtre élu pape par d'autres prêtres, ne peut avoir ni le tems, ni la volonté de ſoulager votre misère. Il ne peut ſonger qu'à vivre. Quel intérêt prendrait-il aux Romains ? rarement eſt-il Romain lui-même. Quel ſoin prendra-t-il d'un bien qui ne paſſera point à ſes enfans ? Rome n'eſt pas ſon patrimoine comme il était devenu celui des Céſars, c'eſt un bénéfice eccléſiaſtique : la papauté eſt une eſpèce d'abbaye commendataire, que chaque abbé ruine pendant ſa vie : les Céſars avaient un intérêt réel à rendre Rome floriſſante, les patriciens en avaient un bien plus grand du tems de la république. On n'obtenait les dignités qu'en charmant le peuple par des bienfaits, en forçant ſes ſuffrages par l'apparence des vertus, en ſervant l'état par des victoires; un pape ſe contente d'avoir de l'argent & du pain azime, & ne donne que des bénédictions à ce peuple qu'on appellait autrefois *le peuple roi.*

Votre premier malheur vint de la tranſlation de l'empire de Rome à l'extrémité de la Thrace. Conſtantin élu empereur par quelques cohortes barbares au fond de l'Angleterre, triompha de Maxence élu par vous. Maxence noyé dans le Tibre au fort de la mêlée, laiſſa l'empire à ſon concurrent; mais le vainqueur alla ſe cacher au rivage de la mer Noire; il n'aurait pas fait plus s'il avait été vaincu. Souillé de débauches & de crimes, aſſaſſin de ſon beau-père, de ſon beau-frère, de ſon neveu, de ſon fils & de ſa femme, en horreur aux Romains, il abandonna leur ancienne religion, ſous laquelle ils avaient conquis tant d'états; & ſe jeta dans les bras des chrétiens, qui lui avaient fourni l'argent auquel il était redevable du diadême; ainſi il trahit l'empire dès qu'il en fut poſſeſſeur; & en tranſplantant ſur le Boſphore ce grand arbre qui avait ombragé l'Europe, l'Afrique & l'Aſie mineure, il en deſſécha les racines. Votre ſeconde calamité fut cette maxime eccléſiaſtique, citée dans un poëme

français très-célèbre, intitulé le Lutrin; mais trop ſérieuſement véritable:

Abyme tout plutôt, c'eſt l'eſprit de l'égliſe.

L'égliſe combattit l'ancienne religion de l'empire en déchirant elle-même ſes entrailles, en ſe diviſant avec autant de fureur que d'imprudence, ſur cent queſtions incompréhenſibles dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Les ſectes chrétiennes ſe pourſuivant l'une l'autre à feu & à ſang pour des chimères métaphyſiques, pour des ſophiſmes de l'école, ſe réuniſſaient pour ravir les dépouilles des prêtres fondés par Numa: elles ne ſe donnèrent point de repos qu'elles n'euſſent détruit l'autel de la victoire dans Rome.

St. Ambroiſe, de ſoldat devenu évêque de Milan, ſans avoir été ſeulement diacre, & votre Damaſe, devenu par un ſchiſme évêque de Rome, jouirent de ce funeſte ſuccès. Ils obtinrent qu'on démolît l'autel de la victoire élevé dans le capitole depuis près de huit cents ans; monument du courage de vos ancêtres, qui devait perpétuer la valeur de leurs deſcendans. Il s'en faut bien que la figure emblématique de la victoire fût une idolâtrie comme celle de votre Antoine de Padoue, qui *exauce ceux que Dieu n'exauce pas;* celle de François d'Aſſiſe, qu'on voyait dans l'égliſe de Rheims en France avec cette inſcription: *A François & Jeſus tous deux crucifiés*: celle de St. Crépin, de Ste. Barbe & tant d'autres, & le ſang d'une vingtaine de ſaints qui ſe liquéfie dans Naples à jour nommé, à la tête deſquels eſt le patron Gennaro inconnu au reſte de la terre, & le prépuce & le nombril de Jeſus, & le lait de ſa mère, & ſon poil, & ſa chemiſe, ſuppoſé qu'elle en eût, & ſon cotillon. Voilà des idolâtries auſſi plates qu'avérées; mais pour la victoire poſée ſur un globe & déployant ſes ailes, une épée dans la main, & des lauriers ſur la tête, c'était la noble deviſe de l'empire romain, le ſymbole de la vertu. Le fanatiſme vous enleva le gage de votre gloire.

De quel front ces nouveaux énergumènes ont-ils oſé ſubſtituer des Roch, des Fiacre, des Euſtache, des Urſule, des Nicaiſe, des

des Scholaſtique à Neptune, qui préſidait aux mers ; à Mars, le dieu de la guerre ; à Junon, dominatrice des airs, ſous l'empire du grand Zéus, de l'éternel Demiourgos, maître des élémens, des dieux & des hommes ? Mille fois plus idolâtres que vos ancêtres, ces inſenſés vous ont fait adorer des os de morts. Ces plagiaires de l'antiquité ont pris l'eau luſtrale des Romains & des Grecs, leurs proceſſions, la confeſſion pratiquée dans les myſtères de Cérès & d'Iſis ; l'encens, les libations, les hymnes, tout, juſqu'aux habits des prêtres. Ils dépouillèrent l'ancienne religion, & ſe parèrent de ſes vêtemens. Ils ſe proſternent encore aujourd'hui devant des ſtatues & des images d'hommes ignorés, en reprochant continuellement aux Périclès, aux Solon, aux Miltiade, aux Ciceron, aux Scipion, aux Caton d'avoir fléchi les genoux devant les emblêmes de la Divinité.

Que dis-je ? y a-t-il un ſeul événement dans l'ancien & le nouveau Teſtament, qui n'ait été copié des anciennes mythologies indiennes, chaldéennes, égyptiennes & grecques ? Le ſacrifice d'Idoménée n'eſt-il pas viſiblement l'origine de celui de Jephté ? La biche d'Iphigénie n'eſt-elle pas le bélier d'Iſaac ? Ne voyez-vous pas Euridice dans Edith, femme de Loth ? Minerve & le cheval Pégaſe, en frappant des rochers, en firent ſortir des fontaines : on attribue le même prodige à Moïſe. Bacchus avait paſſé la mer Rouge à pied ſec avant lui, & il avait arrêté le ſoleil & la lune avant Joſué. Mêmes fables, mêmes extravagances de tous les côtés.

Il n'y a pas un ſeul fait miraculeux dans les évangiles que vous ne trouviez dans des écrivains bien antérieurs. La nymphe Amalthée avait ſa corne d'abondance avant qu'on eût dit que Jeſus avait nourri cinq mille hommes, ſans compter les femmes, avec deux poiſſons. Les filles d'Anius avaient changé l'eau en vin & en huile, quand on n'avait pas encore parlé des noces de Cana. Athalide, Hyppolite, Alceſte, Pélops, Hérès étaient reſſuſcités, quand on ne parlait pas encore de la réſurrection de Jeſus ; & Romulus était né d'une veſtale plus de ſept cents ans avant que Jeſus paſsât pour être né d'une vierge. Comparez & jugez.

ARTICLE QUATRIÈME.

QUAND on eut détruit votre autel de la victoire, les barbares vinrent, qui achevèrent ce que les prêtres avaient commencé. Rome devint la proie & le jouet des nations qu'elle avait ſi long-tems ou gouvernées, ou réprimées.

Toutefois vous aviez encore des conſuls, un ſénat, des loix municipales; mais les papes vous ont ravi ce que les Huns, les Hérules, les Goths vous avaient laiſſé.

Il était inoui qu'un prêtre osât affecter les droits régaliens dans aucune ville de l'empire. On ſait aſſez dans toute l'Europe, excepté dans votre chancellerie, que juſqu'à Grégoire VII, votre pape n'était qu'un évêque métropolitain, toujours ſoumis aux empereurs grecs, puis aux empereurs francs, puis à la maiſon de Saxe, recevant d'eux l'inveſtiture, obligé d'envoyer leur profeſſion de foi à l'évêque de Ravenne & à celui de Milan, comme on le voit expreſſément dans votre *diarium romanum*. Son titre de patriarche en Occident lui donnait un très-grand crédit, mais aucun droit à la ſouveraineté. Un prêtre roi était un blaſphême dans une religion, dont le fondateur a dit en termes exprès dans l'évangile: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. Romains, peſez bien ces autres paroles qu'on met dans la bouche de Jeſus (*a*): *Il ne dépend pas de moi de vous mettre à ma droite ou à ma gauche, mais ſeulement de mon père, &c.* Sachez d'ailleurs que tous les Juifs appellaient, & qu'ils appellent encore fils de Dieu, un homme juſte; demandez-le aux huit mille Juifs qui vendent des haillons parmi vous, comme ils en ont toujours vendu, & obſervez avec toute votre attention les paroles ſuivantes (*b*): *Que celui qui voudra devenir grand parmi vous ſoit réduit à vous ſervir. Le fils de l'homme n'eſt pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir.*

(*a*) Matthieu, chap. XX, v. 23.
(*b*) Idem, v. 26, 27 & 28.

Digitized by Google

En vérité ces mots clairs & précis ſignifient-ils que le pape Boniface VIII a dû écraſer la maiſon Colonne ? qu'Alexandre VI a dû empoiſonner tant de barons romains ; & qu'enfin l'évêque de Rome a reçu de Dieu dans des tems d'anarchie le duché de Rome, celui de Ferrare, le Bolonais, la Marche d'Ancône, le duché de Caſtro & Ronciglione ; & tout le pays depuis Viterbe juſqu'a Terracine, contrées ravies à leurs légitimes poſſeſſeurs ? Romains, ſerait-ce pour le ſeul Rezzonico que Jeſus aurait été envoyé de Dieu ſur la terre ?

ARTICLE CINQUIÈME.

VOus m'allez demander par quels reſſorts cette étrange révolution s'eſt pu opérer contre toutes les loix divines & humaines. Je vais vous le dire, & je défie le plus emporté fanatique, auquel il reſtera une étincelle de raiſon, & le plus déterminé frippon qui aura conſervé dans ſon ame un reſte de pudeur, de réſiſter à la force de la vérité, s'il lit avec l'attention que mérite un examen ſi important.

Il eſt certain, & perſonne n'en doute, que les premières ſociétés galiléennes, nommées depuis chrétiennes, furent cachées dans l'obſcurité, & rampèrent dans la fange ; il eſt certain que lorſque les chrétiens commencèrent à écrire, ils ne confiaient leurs livres qu'à des initiés à leurs myſtères ; on ne les communiquait pas même aux catéchumènes ; encore moins aux partiſans de la religion impériale. Nul Romain ne ſut juſqu'à Trajan qu'il y avait des évangiles ; aucun auteur grec ou romain n'a jamais cité ce mot évangile ; Plutarque, Lucien, Pétrone, Apulée, qui parlent de tout, ignorent abſolument qu'il y eût des évangiles ; & cette preuve parmi cent autres preuves démontre l'abſurdité des auteurs qui prétendent aujourd'hui, ou plutôt qui feignent de prétendre que les diſciples de Jeſus moururent pour ſoutenir la vérité de ces évangiles dont les Romains n'entendirent jamais parler pendant deux cents années. Les Galiléens demi-juifs, demi-chrétiens, ſéparés des diſciples

de Jean, des thérapeutes, des eſſéniens, des judaïtes, des hérodiens, des ſaducéens & des phariſiens, groſſirent leur petit troupeau dans le bas peuple, non pas aſſurément par le moyen des livres, mais par l'aſcendant de la parole, mais en catéchiſant des femmes (*a*), des filles, des enfans; mais en courant de bourgade en bourgade; en un mot, comme toutes les ſectes s'établiſſent.

En bonne foi, Romains, qu'auraient répondu vos ancêtres, ſi St. Paul, ou Simon Barjone, ou Matthias, ou Matthieu, ou Luc, avaient comparu devant le ſénat; s'ils avaient dit: notre Dieu Jeſus, qui a paſſé toute ſa vie pour le fils d'un charpentier, eſt né l'an 752 de la fondation de Rome, ſous le gouvernement de Cirénius (*b*), dans un village juif nommé Bethléem, où ſon père Joſeph & ſa mère Mariah étaient venus ſe faire inſcrire, quand Auguſte ordonna le dénombrement de l'univers. Dieu nâquit dans une étable entre un bœuf & un âne (*c*), les anges deſcendirent du ciel à ſa naiſſance, & en avertirent tous les payſans; une étoile nouvelle éclata dans les cieux, & conduiſit vers lui trois rois ou trois mages d'Orient, qui lui apportèrent en tribut de l'encens, de la myrrhe & de l'or; & malgré cet or, il fut pauvre toute ſa vie. Hérode, qui ſe mourait alors, Hérode que vous aviez fait roi, ayant appris que le nouveau-né était roi des Juifs, fit égorger quatorze mille enfans nouveaux-nés des environs, afin que ce roi fût compris dans leur nombre (*d*). Cependant un de nos écrivains inſpirés de Dieu dit (*e*)

(*a*) Actes, chap. XVI, v. 13 & 14.

(*b*) Luc, chap. II, v. 1, 2, 3, &c.

(*c*) Il eſt reçu dans toute la chrétienté que Jéſus naquit entre un bœuf & un âne: cependant il n'en eſt pas dit un mot dans les évangiles; c'eſt une imagination de Juſtin: Lactance en parle, ou du moins l'auteur d'un mauvais poëme ſur la paſſion, attribué à ce Lactance.

Hîc mihi fuſa dedit bruta inter inertia primum
Arida in anguſtis præſepibus herba cubile.

(*d*) Matth. ch. II, v. 16.

(*e*) Idem, v. 14.

que l'enfant Dieu & roi s'enfuit en Egypte ; & un autre écrivain non moins inſpiré de Dieu dit que l'enfant reſta à Bethléem (*f*) : un des mêmes écrivains ſacrés & infaillibles lui fait une généalogie royale ; un autre écrivain ſacré lui compoſe une généalogie royale entiérement contraire. Jeſus prêche des payſans : Jeſus, garçon de la noce, change l'eau en vin pour des payſans déjà ivres (*g*). Jeſus eſt emporté par le diable ſur une montagne : Jeſus chaſſe les diables, & les envoie dans le corps de deux mille cochons dans la Galilée, où il n'y eut jamais de cochons. Jeſus dit des injures atroces aux magiſtrats. Le préteur Pontius le fait pendre. Il manifeſte ſa divinité ſitôt qu'il eſt pendu ; la terre tremble ; tous les morts ſortent de leurs tombeaux, & ſe promènent dans la ville aux yeux de Pontius. Il ſe fait une éclipſe centrale du ſoleil en plein midi, dans la pleine lune, quoique la choſe ſoit impoſſible. Jeſus reſſuſcite ſecrétement, monte au ciel, & envoie publiquement un autre Dieu, qui tombe en pluſieurs langues de feu ſur les têtes de ſes diſciples. Que ces mêmes langues tombent ſur vos têtes, pères-conſcrits ! faites-vous chrétiens !

Si le moindre huiſſier du ſénat avait daigné répondre à ce diſcours, il leur aurait dit : vous êtes des fourbes inſenſés, qui méritez d'être renfermés dans l'hôpital des fous. Vous en avez menti, quand vous dites que votre Dieu naquit en l'an de Rome ſept cent cinquante-deux, ſous le gouvernement de Cirénius, proconſul de Syrie. Cirénius ne gouverna la Syrie que plus de dix ans après ; nos regiſtres en font foi : c'était Quintilius Varus qui était alors proconſul de Syrie.

Vous en avez menti, quand vous dites qu'Auguſte ordonna le dénombrement de l'univers. Vous êtes des ignorans qui ne ſavez pas qu'Auguſte n'était pas le maître de la dixième partie de l'univers. Si vous entendez par l'univers l'empire romain, ſachez que ni Auguſte, ni perſonne, n'a jamais entrepris un tel dénombrement. Sachez qu'il n'y eut qu'un ſeul cens des citoyens

(*f*) Luc, chap. II, v. 39.

(*g*) Jean, ch. II, v. 10.

de Rome & de ſon territoire ſous Auguſte, & que ce cens ſe monta à quatre millions de citoyens; & à moins que votre charpentier Joſeph & ſa femme Mariah n'aient fait voire Dieu dans un fauxbourg de Rome, & que ce charpentier juif n'ait été un citoyen romain, il eſt impoſſible qu'il ait été dénombré.

Vous en avez ridiculement menti avec vos trois rois, & la nouvelle étoile, & les petits enfans maſſacrés, & avec vos morts reſſuſcités, & marchant dans les rues à la vue de Pontius Pilatus, qui ne nous en a jamais écrit un ſeul mot, &c. &c.

Vous en avez menti avec votre éclipſe du ſoleil en pleine lune; notre préteur Pontius Pilatus nous en aurait écrit quelque choſe, & nous aurions été témoins de cette éclipſe avec toutes les nations de la terre. Retournez à vos travaux journaliers, payſans fanatiques, & rendez graces au ſénat, qui vous mépriſe trop pour vous punir.

ARTICLE SIXIÈME

IL eſt clair que les premiers chrétiens demi-juifs, ſe gardèrent bien de parler aux ſénateurs de Rome, ni à aucun homme en place, ni à aucun citoyen au-deſſus de la lie du peuple. Il eſt avéré qu'ils ne s'adreſsèrent qu'à la plus vile canaille; c'eſt devant elle qu'ils ſe vantèrent de guérir les maladies des nerfs, les épilepſies, les convulſions de matrice que l'ignorance regardait par-tout comme des ſortilèges, comme des obſeſſions des mauvais génies, chez les Romains ainſi que chez les Juifs, chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Syriens. Il était impoſſible qu'il n'y eût quelque malade de guéri; les uns l'étaient au nom d'Eſculape; & l'on a même retrouvé depuis peu à Rome un monument d'un miracle d'Eſculape avec les noms des témoins: les autres étaient guéris au nom d'Iſis ou de la déeſſe de Syrie, les autres au nom de Jeſus, &c. La canaille guérie en ce nom croyait à ceux qui l'annonçaient.

ARTICLE SEPTIÈME.

LEs chrétiens s'établiſſaient parmi le peuple par ce moyen qui ſéduit toujours le vulgaire ignorant; ils avaient encore un reſſort bien plus puiſſant; ils déclamaient contre les riches, ils prêchaient la communauté des biens; dans leurs aſſociations ſecrètes ils engageaient leurs néophytes à leur donner le peu d'argent gagné à la ſueur de leur front; ils citaient le prétendu exemple de Saphira & d'Anania (*a*), que Simon Barjone ſurnommé Céphas, qui ſignifie Pierre, avait fait mourir de mort ſubite pour avoir gardé un écu; premier & déteſtable exemple des rapines eccléſiaſtiques.

Mais ils n'auraient pu parvenir à tirer ainſi l'argent de leurs

(*a*) Actes, chap. V, v. 1 juſqu'au 11.

néophytes, s'ils n'avaient prêché la doctrine des philosophes cyniques, qui était l'esprit de désappropriation ; cela ne suffisait pas encore pour établir un troupeau nombreux ; il y avait long-tems que la fin du monde était annoncée ; vous la trouverez dans Epicure, dans Lucrèce son plus illustre disciple : Ovide, du tems d'Auguste, avait dit :

Esse quoque in fatis meminisceret adsore tempus,
Quo mare, quo tellus correptaque regia cæli
Ardeat & mundi moles operosa laboret.

Selon les autres, un concours fortuit d'atomes avait formé le monde, un autre concours fortuit devait le démolir.

Quod superest nunc me hùc rationum detulit ordo,
Ut mihi mortali consistere corpore mundum,
Nativumque simul ratio reddenda sit esse.

Cette opinion venait originairement des brachmanes de l'Inde ; plusieurs Juifs l'avaient embrassée du tems d'Hérode ; elle est formellement dans l'évangile de Luc, comme vous l'avez vu ; elle est dans les épîtres de Paul ; elle est dans tous ceux qu'on appelle pères de l'église. Le monde allait donc être détruit ; les chrétiens annonçoient une nouvelle Jérusalem qui paraissait dans les airs pendant la nuit (*b*). On ne parlait chez les Juifs que d'un nouveau royaume des cieux ; c'était le système de Jean-Baptiste, qui avait remis en vogue dans le Jourdain l'ancien baptême des Indiens dans le Gange, baptême reçu chez les Egyptiens, baptême adopté par les Juifs. Ce nouveau royaume des cieux où les seuls pauvres devaient aller, & dont les riches étaient exclus, fut prêché par Jesus & ses adhérens ; on menaçait de l'enfer éternel ceux qui ne croiraient pas au nouveau royaume des cieux : cet enfer inventé par le premier Zoroastre fut ensuite un point principal de la théologie égyptienne ; c'est d'elle que vinrent la barque à Caron, Cerbère, le fleuve Léthé, le tartare, les furies ; c'est d'Egypte que cette idée passa en Grèce, & delà chez

(*b*) Voyez l'apocalypse attribuée à Jean, à Justin & Tertullien.

les

les Romains ; les Juifs ne la connurent jamais juſqu'au tems où les phariſiens la prêchèrent, un peu avant le règne d'Hérode ; une de leurs contradictions était d'admettre un enfer en admettant la métempſycoſe ; mais peut-on chercher du raiſonnement chez les Juifs ? ils n'en ont jamais eu qu'en fait d'argent. Les ſaducéens, les ſamaritains rejetèrent l'immortalité de l'ame, parce qu'en effet elle n'eſt dans aucun endroit de la loi moſaïque.

Voilà donc le grand reſſort dont les premiers chrétiens tout demi-juifs ſe ſervirent pour donner de l'activité à la machine nouvelle ; communauté de biens, repas ſecrets, myſtères cachés, évangiles lus aux ſeuls initiés, paradis aux pauvres, enfer aux riches, exorciſmes de charlatans ; voilà, dis-je, dans l'exacte vérité les premiers fondemens de la ſecte chrétienne. Si je me trompe, ou plutôt ſi je veux tromper, je prie le Dieu de l'univers, le Dieu de tous les hommes, de ſécher ma main qui écrit ce que je penſe, de foudroyer ma tête convaincue de l'exiſtence de ce Dieu bon & juſte, & de m'arracher un cœur qui l'adore.

ARTICLE HUITIÈME.

ROMAINS, developpons maintenant les artifices, les fourberies, les actes de fauſſaires que les chrétiens eux-mêmes ont appellé fraudes pieuſes, fraudes qui vous ont enfin coûté votre liberté & vos biens, & qui ont plongé les vainqueurs de l'Europe dans l'eſclavage le plus déplorable. Je prends encore Dieu à témoin, que je ne vous dirai pas un ſeul mot qui ne ſoit prouvé. Si je voulais employer toutes les armes de la raiſon contre le fanatiſme, tous les traits perçans de la vérité contre l'erreur, je vous parlerais d'abord de cette quantité prodigieuſe d'évangiles qui ſe ſont contredits, & qu'aujourd'hui vos papes mêmes reconnaiſſent pour faux : ce qui démontre qu'au moins il y a eu des fauſſaires parmi les premiers chrétiens. Mais c'eſt une choſe aſſez connue. Il faut vous montrer des impoſtures plus communément ignorées, & mille fois plus funeſtes.

PREMIÈRE IMPOSTURE.

C'eſt une ſuperſtition bien ancienne que les dernières paroles des vivans étaient des prophéties, ou du moins des maximes ſacrées, des préceptes reſpectables. On croyait que l'ame prête à ſe dégager des liens du corps, & à moitié réunie avec la Divinité, voyait l'avenir & la vérité qui ſe montraient alors ſans nuage. Suivant ce préjugé, les judeo-chriſtocoles forgent, dès le premier ſiècle de l'égliſe, *le Teſtament des douze patriarches*, écrit en grec, qui doit ſervir de prédiction & de préparation au nouveau royaume de Jeſus. On trouve dans le teſtament de *Ruben* ces paroles : *Proskuneisetai tou ſpermati autou, oti uper umon apodaneitai, en polemois oratois, kai aorotois kai eſtai en umon baſileus aiônon.* Adorez ſon ſperme ; car il mourra pour vous dans des guerres viſibles & inviſibles, & il ſera votre roi éternellement. On applique cette prophétie à Jeſus, ſelon la coutume de ceux qui écrivent cinquante-quatre évangiles en divers

lieux, & qui preſque tous tâchèrent de trouver dans les écrivains juifs, & ſur-tout dans ceux qu'on appelle prophètes, des paſſages qu'on pouvoit tordre en faveur de Jeſus: ils en ſupposèrent même pluſieurs évidemment reconnus pour faux. L'auteur de ce teſtament des patriarches eſt donc le plus effronté, & le plus maladroit fauſſaire qui ait jamais barbouillé du papier d'Egypte: car ce livre fut écrit dans Alexandrie, dans l'école d'un nommé Marc.

SECONDE IMPOSTURE PRINCIPALE.

Ils ſupposèrent des lettres du roi d'Edeſſe à Jeſus, & de Jeſus à ce prétendu prince, tandis qu'il n'y avoit point de roi à Edeſſe, ville ſoumiſe au gouvernement de Syrie, & que jamais le petit prince d'Edeſſe ne prit le titre de roi; tandis qu'enfin il n'eſt dit dans aucun évangile que Jeſus sût écrire; tandis que s'il avait écrit, il en aurait laiſſé quelque témoignage à ſes diſciples. Auſſi ces prétendues lettres ſont aujourd'hui déclarées actes de fauſſaires par tous les ſavans.

TROISIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE, QUI EN CONTIENT PLUSIEURS.

On forge des actes de Pilate', des lettres de Pilate, & juſqu'à une hiſtoire de la femme de Pilate; mais ſur-tout les lettres de Pilate ſont curieuſes: les voici.

« Il eſt arrivé depuis peu, & je l'ai vérifié, que les Juifs par » leur envie ſe ſont attiré une cruelle condamnation; leur Dieu » leur ayant promis de leur envoyer ſon ſaint du haut du ciel, » qui ſerait leur roi à bien juſte titre, & ayant promis qu'il ſerait » fils d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a envoyé en effet, » moi étant préſident en Judée. Les principaux des Juifs me » l'ont dénoncé comme un magicien; je l'ai cru; je l'ai bien fait » fouetter; je le leur ai abandonné; ils l'ont crucifié; ils ont » mis des gardes auprès de ſa foſſe; il eſt reſſuſcité le troiſième » jour. »

Je joins à cette ſuppoſition celle du reſcrit de Tibère au ſénat, pour mettre Jeſus au rang des dieux de l'empire, & les ridicules lettres du philoſophe Sénèque à Paul, & de Paul à Sénèque, écrites en un latin barbare; & les lettres de la vierge Marie à St. Ignace, & tant d'autres fictions groſſières dans ce goût; je ne peux pas trop étendre ce dénombrement d'impoſtures, dont la liſte vous effraierait, ſi je les comptais une à une.

QUATRIÈME IMPOSTURE.

La ſuppoſition la plus hardie peut-être & la plus groſſière eſt celle des prophéties attribuées aux ſibylles qui prédiſent l'incarnation de Jeſus, ſes miracles & ſon ſupplice, en vers acroſtiches. Ces bêtiſes, ignorées des Romains, étaient l'aliment de la foi des catéchumènes. Elles ont eu cours pendant huit ſiècles parmi nous, & nous chantons encore dans une de nos hymnes : *Teſte David cum ſibylla*; témoin David & la ſibylle.

Vous vous étonnez ſans doute qu'on ait pu adopter ſi longtems ces mépriſables facéties, & mener les hommes avec de pareilles brides; mais les chrétiens ayant été plongés quinze cents ans dans la plus ſtupide barbarie, les livres étant très-rares, les théologiens étant très-fourbes, on a tout oſé dire à des malheureux capables de tout croire.

CINQUIÈME IMPOSTURE.

Illuſtres & infortunés Romains, avant d'en venir aux funeſtes menſonges qui vous ont coûté votre liberté, vos biens, votre gloire, & qui vous ont mis ſous le joug d'un prêtre, & avant de vous parler du prétendu pontificat de Simon Barjone, qui ſiégea, dit-on, à Rome pendant vingt-cinq années, il faut que vous ſoyiez inſtruits des *conſtitutions apoſtoliques*; c'eſt le premier fondement de cette hiérarchie qui vous écraſe aujourd'hui.

Au commencement du ſecond ſiècle il n'y avait point de ſurveillant, d'épiſcopos, d'évêque revêtu d'une dignité réelle

pour ſa vie, attaché irrévocablement à un certain ſiège, & diſtingué des autres hommes par ſes habits; tous les évêques même furent vêtus comme des laïques juſqu'au milieu du cinquième ſiècle. L'aſſemblée était dans la ſalle d'une maiſon retirée. Le miniſtre était choiſi par les initiés, & exerçait tant qu'on était content de ſon adminiſtration. Point d'autel, point de cierge, point d'encens: les premiers pères de l'égliſe ne parlent qu'avec horreur des autels & des temples [*a*]. On ſe contentait de faire des collectes d'argent, & de ſouper enſemble. La ſociété chrétienne s'étant ſecrétement multipliée, l'ambition voulut faire une hiérarchie; comment s'y prend-on? Les fripons qui conduiſaient les enthouſiaſtes, leur font accroire qu'ils ont découvert les conſtitutions apoſtoliques écrites par St. Jean & par St. Matthieu: *Quæ ergò Matthæus & Joannes vobis tradidimus* [*b*]. C'eſt là qu'on fait dire à Matthieu: *Gardez-vous de juger votre évêque; car il n'eſt donné qu'aux prêtres d'être juges* [*c*]. C'eſt là où Matthieu & Jean diſent: *Autant que l'ame eſt au-deſſus du corps, autant le ſacerdoce l'emporte ſur la royauté: regardez votre évêque comme un roi, comme un maître abſolu*, dominum: *donnez lui vos fruits, vos ouvrages, vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les prémices, les décimes de votre vin, de votre huile, de vos bleds, &c* [*d*]: *que l'évêque ſoit un dieu pour vous, & le diacre un prophète* [*e*]: *dans les feſtins, que le diacre ait double portion, & le prêtre, le double du diacre; & s'ils ne ſont pas à table, qu'on envoie les portions chez eux* [*f*].

Vous voyez, Romains, l'origine de l'uſage où vous êtes de mettre la nappe pour donner des indigeſtions à vos pontifes; & plût à Dieu qu'ils ne s'en fuſſent tenus qu'au péché de la gourmandiſe!

Au reſte, dans cette impoſture des conſtitutions des apôtres,

[*a*] Juſtin & Tertullien.
[*b*] Conſtitutions apoſtoliques, liv. II, ch. LVII.
[*c*] Liv. II, ch. XXXVI.
[*d*] Liv. II, ch. XXXIV.
[*e*] Idem, ch. XXX.
[*f*] Idem, ch. XXXVIII.

remarquez bien attentivement que c'eſt un monument authentique des dogmes du ſecond ſiècle, & que cet ouvrage de fauſſaire rend hommage à la vérité, en gardant un ſilence abſolu ſur des innovations qu'on ne pouvait prévoir, & dont vous avez été inondés de ſiècle en ſiècle. Vous ne trouverez dans ce monument du ſecond ſiècle, ni trinité, ni conſubſtantialité, ni transſubſtantiation, ni confeſſion auriculaire. Vous n'y verrez point que la mère de Jeſus ſoit mère de Dieu, que Jeſus eût deux natures & deux volontés, que le St. Eſprit procède du père & du fils. Tous ces ſinguliers ornemens de fantaiſie, étrangers à la religion de l'évangile, ont été ajoutés depuis au bâtiment groſſier que le fanatiſme & l'ignorance élevaient dans les premiers ſiècles.

Vous y trouverez bien trois perſonnes, mais jamais trois perſonnes en un ſeul Dieu. Liſez avec la ſagacité de votre eſprit, ſeule richeſſe que vos tyrans vous ont laiſſée; liſez la prière commune que les chrétiens faiſaient dans leurs aſſemblées au ſecond ſiècle par la bouche de l'épiſcope.

« O Dieu tout-puiſſant, inengendré, inacceſſible, ſeul vrai » Dieu, & père de Chriſt ton fils unique, Dieu au paraclet, » Dieu de tous, toi qui as conſtitué docteurs les diſciples par » Chriſt, &c. (*g*) »

Voilà clairement un ſeul Dieu qui commande à Chriſt & au paraclet. Jugez ſi cela reſſemble à la trinité, à la conſubſtantialité, établie depuis à Nicée, malgré la réclamation conſtante de dix-huit évêques & de deux mille prêtres (*h*).

Dans un autre endroit, le même auteur, qui eſt probablement un évêque ſecret des chrétiens à Rome, dit formellement : le père eſt Dieu par-deſſus tout (*i*).

(*g*) Conſtitutions apoſtoliques, liv. VIII, chap. VI.
(*h*) Voyez l'hiſtoire de l'égliſe de Conſtantinople & d'Alexandrie, bibliothèque bodléenne.
(*i*) Conſtitutions apoſtoliques, liv. III, chap. XVI.

C'était la doctrine de Paul, qui éclate en tant d'endroits de ses épîtres. *Ayons la paix en Dieu par notre Seigneur Jesus-Christ* [k].

Nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort du fils [l].

Si par le péché d'un seul plusieurs sont morts, le don de Dieu s'en est plus répandu, grace à un seul homme, qui est Jesus-Christ [m].

Nous sommes héritiers de Dieu, & cohéritiers de Jesus-Christ [n].

Supportez-vous les uns les autres comme Jesus vous a supportés pour la gloire de Dieu [o].

A Dieu, le seul sage, honneur & gloire par Jesus-Christ [p].

Jesus nous a été donné de Dieu [q].

Que le Dieu de notre Seigneur Jesus-Christ, le père de gloire, nous donne l'esprit de sagesse [r].

C'est ainsi que le Juif chrétien Saül Paul s'explique toujours; c'est ainsi qu'on fait parler Jesus lui-même dans les évangiles [s]. *Mon père est plus grand que moi*; c'est-à-dire, Dieu fait ce que les hommes ne peuvent faire; car tous les Juifs, en parlant de Dieu, disaient mon père.

La patenôtre commence par ces mots : *Notre père.* Jesus dit : *Nul ne le sait que le père. Nul autre que mon père ne sait ce jour, pas même les anges* [t]. *Cela ne dépend pas de moi, mais seulement de mon père* [u]. Il est encore très remarquable que Jesus craignant d'être appréhendé au corps, & suant, de peur, sang & eau, s'écria : *Mon père, que ce calice s'éloigne de moi* [x]! C'est

[k] Epître aux Romains, chap V.
[l] Idem.
[m] Idem.
[n] Chap. VIII.
[o] Epît. aux Rom. chap. XV.
[p] Chap. XVI.
[q] Epître aux Galates, chap. I.
[r] Epître aux Ephésiens, chap. I.
[s] Jean, chap. XIV, v. 28.
[t] Matthieu, chap. XXIV, v. 36.
[u] Idem, chap. XX, v. 23.
[x] Luc, ch. XXII, v. 44.

Digitized by Google

ce qu'un poliſſon de nos jours appelle mourir en Dieu. Enfin aucun évangile ne lui a mis dans la bouche ce blaſphême, qu'il étoit Dieu, conſubſtantiel à Dieu.

Romains, vous m'allez demander pourquoi, comment on en fit un Dieu dans la ſuite des tems ; & moi je vous demande pourquoi & comment on fit des dieux de Bacchus, de Perſée, d'Hercule, de Romulus: encore ne pouſſa-t-on pas le ſacrilège juſqu'à leur donner le titre de Dieu ſuprême, de Dieu créateur ; ce blaſphême était réſervé pour la ſecte échappée de la ſecte juive.

SIXIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE.

Je paſſe ſous ſilence les innombrables impoſtures des voyages de Simon Barjone, de l'évangile de Simon Barjone, de ſon apocalypſe, de l'apocalypſe de Cérinthe, ridiculement attribuée à Jean, des épîtres de Barnabé, de l'évangile des douze apôtres, de leurs liturgies, des canons du concile des apôtres, de la confeſſion du *credo* par les apôtres, les voyages de Matthieu, les voyages de Thomas, & de tant de rêveries reconnues enfin pour être de la main d'un fauſſaire qui les fit paſſer ſous des noms révérés des chrétiens.

Je n'inſiſterai pas beaucoup ſur le roman du prétendu pape St. Clément, qui ſe dit ſucceſſeur immédiat de St. Pierre, je remarquerai ſeulement que Simon (*y*) Barjone & lui rencontrèrent un vieillard qui leur dit que ſa femme l'a fait cocu, & qu'elle a couché avec ſon valet ; Clément demande au vieillard comment il a ſu qu'il était cocu : par l'horoſcope de ma femme, lui dit le bon homme ; & encore par mon frère, avec qui ma femme a voulu coucher, & qui n'a point voulu d'elle (*z*). A ce diſcours, Clément reconnaît ſon père dans le cocu, & ce même Clément apprend de Pierre qu'il eſt du ſang des Céſars. O Romains ! c'eſt donc par de pareils contes que la puiſſance papale s'eſt établie !

(*y*) Récognitions de St. Clément, liv. IX, num. 32, 33.
(*z*) Ibid, num. 34 & 35.

SEPTIEME

SEPTIÈME IMPOSTURE PRINCIPALE.

Sur le prétendu pontificat de Simon Barjone, ſurnommé Pierre.

Qui a dit le premier que Simon, ce pauvre pêcheur, était venu de Galilée à Rome, qu'il y avait parlé latin, lui qui ne pouvait ſavoir que le patois de ſon pays, & qu'enfin il avait été pape de Rome vingt-cinq ans? C'eſt un Syrien nommé Abdias, qui vivait ſur la fin du premier ſiècle, qu'on dit évêque de Babylone (c'eſt un bon évêché). Il écrivit en ſyriaque; nous avons ſon ouvrage traduit en latin par Jules Africain. Voici ce que cet écrivain ſenſé raconte; il a été témoin oculaire; ſon témoignage eſt irréfragable. Ecoutez bien:

Simon Barjone Pierre ayant reſſuſcité la Tabite, ou la Dorcas, couturière des apôtres; ayant été mis en priſon par l'ordre du roi Hérode, quoiqu'alors il n'y eût point de roi Hérode; & un ange lui ayant ouvert les portes de la priſon, ſelon la coutume des anges, ce Simon rencontra dans Céſarée l'autre Simon de Samarie ſurnommé le magicien, qui faiſait auſſi des miracles; & là ils commencèrent tous deux à ſe morguer. Simon le ſamaritain s'en alla à Rome auprès de l'empereur Néron, Simon Barjone ne manqua pas de l'y ſuivre; l'empereur les reçut on ne peut pas mieux. Un couſin de l'empereur vint à mourir: auſſitôt c'eſt à qui reſſuſcitera le défunt: le ſamaritain a l'honneur de commencer la cérémonie; il invoque Dieu; le mort donne des ſignes de vie, & branle la tête. Simon Pierre invoque Jeſus-Chriſt, & dit au mort de ſe lever; le mort ſe lève & vient l'embraſſer. Enſuite vient l'hiſtoire connue des deux chiens: puis Abdias raconte comment Simon vola dans les airs, comment ſon rival Simon Pierre le fit tomber. Simon le magicien ſe caſſa les jambes, & Néron fit crucifier Simon Pierre la tête en-bas pour avoir caſſé les jambes de l'autre Simon. Cette arlequinade a été écrite non-

ſeulement par Abdias, mais encore par je ne ſais quel Marcel, & par un Egéſippe qu'Eusèbe cite ſouvent dans ſon hiſtoire. Obſervez, judicieux Romains, je vous en conjure, comment ce Simon Pierre peut avoir régné ſpirituellement vingt-cinq ans dans votre ville. Il y vint ſous Néron, ſelon les plus anciens écrivains de l'égliſe; il y mourut ſous Néron; & Néron ne régna que treize années.

Que dis-je? liſez les Actes des apôtres, y eſt-il ſeulement parlé d'un voyage de Pierre à Rome? il n'en eſt pas fait la moindre mention. Ne voyez-vous pas que lorſque l'on imagina que Pierre était le premier des apôtres, on voulut ſuppoſer qu'il n'y avait eu que la ville impériale digne de ſa préſence? Voyez avec quelle groſſiéreté on vous a trompés en tout: ſerait-il poſſible que le fils de Dieu, Dieu lui-même, n'eût employé qu'une équivoque de poliſſon, une pointe, un quolibet abſurde pour établir Simon Barjone chef de ſon égliſe: Tu es ſurnommé Pierre, & ſur cette pierre j'établirai mon égliſe. Si Barjone s'était appellé Potiron, Jeſus lui aurait dit: Tu es Potiron, & Potiron ſera appellé le roi des fruits de mon jardin.

Pendant plus de trois cents ans le ſucceſſeur prétendu d'un payſan de Galilée fut ignoré dans Rome. Voyons enfin comment les papes devinrent vos maîtres.

HUITIÈME IMPOSTURE.

Il n'y a aucun homme inſtruit dans l'hiſtoire des égliſes grecque & latine, qui ne ſache que les ſièges métropolitains établirent leurs principaux droits au concile de Calcédoine, convoqué en 451 par l'ordre de l'empereur Martian & de Pulchérie, compoſé de ſix cent trente évêques. Les ſénateurs qui préſidaient au nom de l'empereur avaient à leur droite les patriarches d'Alexandrie & de Jéruſalem, & à leur gauche celui de Conſtantinople, & les députés du patriarche de Rome. Ce fut par les canons de ce concile que les ſièges épiſcopaux participèrent à la dignité des villes dans leſquelles ils

étaient ſitués. Les évêques des deux villes impériales, Rome & Conſtantinople, furent déclarés les premiers évêques avec des prérogatives égales, par le célèbre vingt-huitième canon.

Les pères ont donné avec juſtice des prérogatives au ſiège de l'ancienne Rome, comme à une ville régnante, & les 150 évêques du premier concile de Conſtantinople, très-chéris de Dieu, ont par la même raiſon attribué les mêmes privilèges à la nouvelle Rome; ils ont juſtement jugé que cette ville, où réſide l'empire & le ſénat, doit lui être égale dans toutes les choſes eccléſiaſtiques.

Les papes ſe ſont toujours débattus contre l'authenticité de ce canon; ils l'ont défiguré, ils l'ont tordu de tous les ſens. Que firent-ils enfin pour éluder cette égalité, & pour anéantir avec le tems tous les titres de ſujettion qui les ſoumettaient aux empereurs comme tous les autres ſujets de l'empire? Ils forgèrent cette fameuſe donation de Conſtantin, laquelle a été tenue pour ſi véritable pendant pluſieurs ſiécles, que c'était un péché mortel irrémiſſible d'en douter, & que le coupable encourait, *ipſo facto*, l'excommunication majeure.

C'était une choſe bien plaiſante que cette donation de Conſtantin à l'évêque Silveſtre.

Nous avons jugé utile, dit l'empereur, *avec tout nos ſatrapes, & tout le peuple Romain, de donner aux ſucceſſeurs de St. Pierre une puiſſance plus grande que celle de notre ſérénité.* Ne trouvez-vous pas, Romains, que le mot de ſatrape eſt bien placé là?

C'eſt avec la même authenticité que Conſtantin, dans ce beau diplôme, dit *qu'il a mis les apôtres Pierre & Paul dans de grandes chaſſes d'ambre; qu'il a bâti les égliſes de St. Pierre & de St. Paul, & qu'il leur a donné de vaſtes domaines en Judée, en Grèce, en Thrace, en Aſie, &c.* pour entretenir le lumi-

naire ; qu'il a *donné au pape ſon palais de Latran, des chambellans, des gardes-du-corps ; & qu'enfin il lui donne en pur don, à lui & à ſes ſucceſſeurs, la ville de Rome, l'Italie & toutes les provinces d'Occident ;* le tout, *pour remercier le pape* Silveſtre *de l'avoir guéri de la ladrerie, & de l'avoir baptiſé*, quoiqu'il n'ait été baptiſé qu'au lit de la mort par Eusèbe évêque de Nicomédie.

Il n'y eut jamais ni piéce plus ridicule d'un bout à l'autre, ni plus accréditée dans les tems d'ignorance où l'Europe a croupie ſi long-tems après la chûte de votre empire.

NEUVIÈME IMPOSTURE.

Je paſſe ſous ſilence un millier de petites impoſtures journalières, pour arriver vîte à la grande impoſture des décrétales.

Ces fauſſes décrétales furent univerſellement répandues dans le ſiécle de Charlemagne. C'eſt là, Romains, que pour mieux vous ravir votre liberté, on en dépouille tous les évêques ; on veut qu'ils n'aient pour juge que l'évêque de Rome. Certes, s'il eſt le ſouverain des évêques, il devait bientôt devenir le vôtre, & c'eſt ce qui eſt arrivé. Ces fauſſes décrétales aboliſſaient les conciles ; elles abolirent bientôt votre ſénat, qui n'eſt plus qu'une cour de judicature, eſclave des volontés d'un prêtre. Voilà ſur-tout la véritable origine de l'aviliſſement dans lequel vous rampez. Tout vos droits, tous vos privilèges, ſi long-tems conſervés par votre ſageſſe, n'ont pu vous être ravis que par le menſonge. Ce n'eſt qu'en mentant à Dieu & aux hommes qu'on a pu vous rendre eſclaves ; mais jamais on n'a pu éteindre dans vos cœurs l'amour de la liberté. Il eſt d'autant plus fort qe la tyrannie eſt plus grande. Ce mot ſacré de liberté ſe fait encore entendre dans vos converſations, dans vos aſſemblées, & juſque dans les antichambres du pape.

ARTICLE NEUVIÈME.

CESAR ne fut que votre dictateur. Auguſte ne fut que votre général, votre conſul, votre tribun. Tibère, Caligula, Néron vous laiſsèrent vos comices, vos prérogatives, vos dignités; les barbares mêmes les reſpectèrent. Vous eûtes toujours votre gouvernement municipal. C'eſt par votre délibération, & non par l'autorité de votre évêque Grégoire III, que vous offrîtes la dignité de patrice au grand Charles Martel, maître de ſon roi & vainqueur des Sarraſins en l'année 741 de notre fautive ère vulgaire.

Ne croyez donc pas que ce fut l'évêque Léon III qui fit Charlemagne empereur; c'eſt un conte ridicule du ſecretaire Eginard, vil flatteur des papes qui l'avaient gagné. De quel droit & comment un évêque ſujet aurait-il fait un empereur qui n'étoit jamais créé que par le peuple, ou par les armées qui ſe mettaient à la place du peuple?

Ce fut vous, peuple Romain, qui uſâtes de vos droits, vous qui ne voulûtes plus dépendre d'un empereur grec dont vous n'étiez pas ſecourus; vous qui nommâtes Charlemagne, ſans quoi il n'eût été qu'un uſurpateur. Les annaliſtes de ce tems conviennent que tout étoit arrangé entre Carolo & vos principaux officiers (ce qui eſt en effet de la plus grande vraiſemblance). Votre évêque n'y eut d'autre part que celle d'une vaine cérémonie, & la réalité de recevoir de grands préſens. Il n'avoit d'autre autorité légale dans votre ville que celle du crédit attaché à ſa mitre, à ſon clergé & à ſon ſavoir faire.

En vous donnant à Charlemagne, vous reſtâtes les maîtres de l'élection de vos officiers; la police fut entre leurs mains; vous demeurâtes en poſſeſſion du mole d'Adrien, ſi ridiculement appellé depuis le château Saint-Ange, & vous n'avez été pleinement aſſervis que quand vos évêques ſe ſont emparés de cette fortereſſe.

Digitized by Google

Ils ſont parvenus pas à pas à cette grandeur ſuprême, ſi expreſſément proſcrite pour eux par celui qu'ils regardent comme leur Dieu, & dont ils oſent s'appeller les vicaires. Jamais ſous les Othon ils n'eurent de juriſdiction dans Rome. Les excommunications & les intrigues furent leurs ſeules armes, & lorſque dans les tems d'anarchie ils ont été en effet ſouverains, ils n'ont jamais oſé en prendre le titre. Je défie tous les gens habiles qui vendent chez vous des médailles aux étrangers, d'en montrer une ſeule où votre évêque ſoit intitulé votre ſouverain. Je défie même les plus habiles fabricateurs de titres dont votre cour abonde, d'en montrer un ſeul où le pape ſoit traité de prince par la grace de Dieu. Quelle étrange principauté que celle qu'on craint d'avouer!

Quoi! les villes impériales d'Allemagne qui ont des évêques, ſont libres; & vous, Romains, vous ne l'êtes pas? Quoi! l'archevêque de Cologne n'a pas ſeulement le droit de coucher dans cette ville, & votre pape vous permet à peine de coucher chez vous? il s'en faut beaucoup que le ſultan des Turcs ſoit auſſi deſpotique à Conſtantinople que le pape l'eſt devenu à Rome.

Vous périſſez de misère ſous de beaux portiques. Vos belles peintures dénuées de coloris, & dix ou douze chefs-d'œuvre de la ſculpture antique ne vous procureront jamais ni un bon dîner ni un bon lit. L'opulence eſt pour vos maîtres, & l'indigence eſt pour vous: le ſort d'un eſclave des anciens Romains était cent fois au-deſſus du vôtre; car il pouvoit acquérir de grandes fortunes; mais vous, nés ſerfs, vous mourez ſerfs, & vous n'avez d'huile que celle de l'extrême-onction. Eſclaves de corps, eſclaves d'eſprit, vos tyrans ne ſouffrent pas même que vous liſiez dans votre langue le livre ſur lequel on dit que votre religion eſt fondée.

Eveillez-vous, Romains, à la voix de la liberté, de la vérité, & de la nature. Cette voix éclate dans l'Europe, il faut que vous l'entendiez; rompez les chaînes qui accablent vos mains généreuſes, chaînes forgées par la tyrannie dans l'antre de l'impoſture.

Digitized by Google

LE CATÉCHUMENE,

TRADUIT DU CHINOIS (*a*).

DEs affaires de commerce m'avaient engagé à faire un voyage sur mer; j'étais déjà bien loin des côtes de ma patrie, lorsqu'une tempête affreuse nous fit perdre notre route. Nous passâmes plusieurs jours entre la vie & la mort; enfin nous fûmes jetés sur une terre inconnue, & forcés d'y trouver un asyle contre la fureur des flots.

Je tombai entre les mains d'un peuple rempli d'humanité : je m'apperçus bientôt qu'il avait perfectionné tous les arts, qu'il pratiquait les vertus, & qu'il était doué des plus hautes lumières où l'homme puisse atteindre. Mon admiration égalait ma reconnaissance; mais hélas! il n'est que trop vrai que l'homme décèle toujours par quelqu'endroit la faiblesse de son être.

Ces gens-là avaient pris de l'amitié pour moi comme j'en avais pour eux; leur douceur, leur honnêteté avaient gagné mon ame : ils me dirent un jour : de quelle religion êtes-vous? Cette question me surprit; je leur demandai s'il y en avait deux: ma réponse les fit sourire, & je vis qu'ils étaient étonnés de mon ignorance : ils ajoutèrent : adorez-vous des dieux de bois, de métal ou de pierre? Je haussai les épaules; ils prirent un air de satisfaction, & poursuivirent : croyez-vous à Moise qui fit massacrer vingt-trois mille de ses concitoyens par ordre de Dieu? Je fis un mouvement d'indignation; ils continuèrent, & me demandèrent si j'étois disciple de Mahomet, qui fendit la lune en deux & qui la cacha dans sa manche? Je ne répondis que par

(*a*) On est certain que cet ouvrage n'est pas de Mr. de *V.* mais de Mr. de *B.* On a la copie écrite de sa main.

des ſignes de mépris, qui parurent les ſatisfaire infiniment : êtes-vous chrétien? me dirent-ils enfin. Je replique que je ne ſavais pas ce qu'ils voulaient dire; ils parurent fort étonnés, & ils ajoutèrent qu'ils ne connaiſſaient dans le monde que quatre eſpèces de religion. Vous n'en avez donc point? me dirent-ils. Je leur répondis vainement que j'étais né dans un pays où l'on adorait un ſeul Dieu, intelligence ſuprême & bienfaiſante, qui a créé le monde & qui le gouverne, qui récompenſe dans une autre vie les bonnes actions que l'homme a faites dans celle-ci; que notre culte conſiſtait dans une reconnaiſſance & une ſoumiſſion ſans bornes, & dans l'exercice habituel des vertus, c'eſt-à-dire, de la modération, de la tempérance, de l'humanité, de la bienfaiſance & de la juſtice. Eſt-ce tout? reprirent-ils. Je leur dis que tout était renfermé dans ce peu de mots. Eh quoi! votre Dieu, ajoutèrent-ils, n'a point fait de miracles? Il a créé le ciel & la terre, répondis-je modeſtement; que voulez-vous de plus? Quoi! point de myſtères, de prêtres, de cérémonies? Je baiſſai la tête, & leur dis que je ne les comprenais pas. Je les entendis alors s'écrier entr'eux : le pauvre homme! dans quel excès d'aveuglement, d'ignorance & de barbarie il eſt plongé! mon ami, me dit l'un d'eux, nous avons pitié de votre état, nous voulons vous éclairer; remerciez Dieu qui vous a conduit de ſa main au milieu de nous, pour vous inſtruire & vous convaincre de notre ſainte & admirable religion. Notre Dieu ſe nomme le Chriſt, nous nous appellons catholiques; vous allez voir Dieu. Mon étonnement ſerait difficile à exprimer; eh quoi! vous me ferez voir Dieu! ſans doute, répondirent-ils, vous le verrez tout comme nous; nous n'avons pour cela que quatre pas à faire.

Je les ſuivis donc : nous approchions d'un édifice immenſe; ils me dirent que c'étoit le temple; je me fis expliquer ce mot : j'appris avec la plus grande ſurpriſe, que c'était un bâtiment où réſidait leur Dieu. Eh quoi! leur dis-je, vous renfermez Dieu entre quatre murailles, cet être immenſe, infini, qui anime, pénètre, environne des mondes ſans nombre! Ils me répondirent froidement : quand vous verrez notre Dieu, vous ne ſerez plus ſi ſurpris. J'apperçus des portes, des ſerrures & des clefs à l'entrée de l'édifice; j'en demandai l'explication. Quoi! le Dieu du ciel

&

& de la terre, vous le tenez ſous la clef? il le faut bien, dirent-ils; ſans cela on pourrait le voler, le profaner. Voler Dieu! le profaner! je paſſais d'étonnement en étonnement.

Nous avancions dans ce qu'ils appellaient le temple; je demandai où était le Dieu que l'on devait me faire voir. Un peu de patience, me dit-on; on me conduiſit à l'extrêmité de l'édifice.

Là ſur une table élevée de quelques marches au-deſſus du ſol, on me montre une grande niche d'un travail riche & élégant: dans cette niche, un cercle tout rayonnant d'or & de pierreries attire mes regards. Ce qui m'étonnait, c'était de voir ce cercle rempli d'une eſpèce de morceau de papier blanc: je leur demandai ce que c'était. C'eſt notre Dieu, dirent-ils, le voilà: à genoux, profane! adorez le Dieu de l'univers.

J'avoue que je n'y voyais pas beaucoup de vraiſemblance: cependant comme j'ai toujours été avide de m'inſtruire, je pris la liberté de leur demander pourquoi ils croyaient que le morceau de papier fût Dieu lui-même.

Du papier, repliquèrent-ils, blaſphémateur? ce que vous voyez n'eſt point du papier, c'eſt un morceau de pâte travaillé avec la plus fine farine. Non moins étonné qu'auparavant, j'inſiſtai, & fis la même demande à l'égard de la feuille de pâte.

Alors ils me dirent: vous ne ſavez donc pas, ignorant, que Dieu s'eſt fait homme? je leur jurai que j'en apprenais la première nouvelle. Je leur demandai pourquoi il s'était fait homme. Il faut que vous ſachiez, reprirent-ils, que le premier homme mangea une pomme malgré la défenſe de Dieu, & que toute ſa poſtérité fut en conſéquence condamnée à des ſupplices éternels. Une autre fois les hommes ſe rendirent ſi coupables, que Dieu ſe repentit de les avoir créés; & dans un moment d'humeur, il les noya tous, à l'exception d'un très-petit nombre. La poſtérité de ceux-ci n'en devint pas meilleure: Dieu continuait à être irrité: il s'agiſſait de réconcilier le genre humain avec lui; & Dieu le fils ſe fit homme pour appaiſer Dieu le père.

Cette famille divine ne laiſſa pas que de m'étonner un peu : & la fille de Dieu, dis-je alors, qu'eſt-elle devenue ? Ils répondirent gravement : Dieu n'a point de fille. — Ha ha ! il n'a que des garçons. Mais dites-moi à quoi vous connaiſſez le ſexe de ce fils. -- Ils répondirent : Dieu eſt incorporel ; il n'a point de ſexe ; il n'en peut avoir. — Mais, inſiſtai-je, comment Dieu le père a-t-il produit le fils, qui ne peut être ni garçon ni fille ? — Il l'a engendré. — Dieu le père a donc un ſexe ? il a donc une femme ? — Rien de tout cela. — Oh ! mes amis, ne vous ſervez donc pas de termes qui déſignent une opération toute corporelle ; mais paſſons là-deſſus. Quand eſt-ce que le père a engendré le fils ? — De toute éternité. — Mes amis, il y a encore ici quelque contradiction : il n'y a pas moyen que l'engendreur & l'engendré ſoient préciſément auſſi anciens l'un que l'autre. Accordez-moi au moins une minute. — Nous ne vous accorderions pas une ſeconde. — Eh bien, paſſons encore ; je n'aime point à diſputer ſur ce que je n'entends pas ; dites-moi à préſent, vôtre Dieu n'a-t-il point eu d'autres enfans ? — Non ; mais il y a dans la famille une troiſième perſonne qui procède du père & du fils. — Procède ! je ne comprends pas cela : elle n'eſt donc pas engendrée celle-là ? — Non vraiment, prenez garde à ce que vous dites ; vous commettriez une héréſie. — Eh bien, je vous paſſe encore votre proceſſion, quoique je n'y entende rien. — Oh ! monſieur, ce ſont des myſtères. — Et qu'eſt-ce que des myſtères ? — Ecoutez-bien, monſieur, ce ſont des choſes que Dieu lui-même a révélées aux hommes, tout exprès afin qu'ils n'y compriſſent rien du tout. — A merveille, meſſieurs ! — Il a voulu humilier leur raiſon. — C'eſt-à-dire, qu'il a voulu leur inſpirer du mépris pour le bien le plus précieux qu'ils tiennent de lui ; & vous ne faites donc plus aucun uſage de votre raiſon ? — Pardonnez-moi, il nous eſt ordonné de l'employer dans toutes les choſes de la vie, excepté lorſqu'il s'agit de religion ; alors ce ſerait un crime de la conſulter. —

Toujours de mieux en mieux : mais vous avez donc trois dieux ? — Point du tout ; trois perſonnes, à la vérité, dont la première eſt le père, la ſeconde le fils, le verbe ou la parole, la troiſième l'eſprit ; mais toutes les trois ne font qu'un ſeul Dieu ;

remarquez bien cela, car c'eſt une choſe importante. — Comment ! comment ! meſſieurs, trois qui ne ſont qu'un, & un ſeul qui fait trois ? — Oui, cela eſt à la vérité contre toutes les règles de l'arithmétique ; mais vous concevez combien la théologie doit être au-deſſus de cette petite ſcience ſubalterne. — Fort bien ; & lorſque quelqu'un vous doit trois écus, êtes-vous contens s'il ne vous en donne qu'un ? — Oh ! monſieur, vous voulez rire, mais ce n'eſt pas ici matière à plaiſanter ; c'eſt encore un myſtère. — Oh ! tant... — Vous n'êtes pas au bout, c'eſt ce qui fait notre mérite ; croire ce qui eſt abſurde ; voilà, voilà ce qui peut flatter notre Dieu : d'ailleurs nous ſommes venus à bout d'expliquer tout cela & d'en rendre raiſon. — Ah ! pourriez-vous me faire voir ces explications ? — Ah ! cela vous prendrait trop de tems. Il y a dix-ſept cents ans que nous compoſons ſans ceſſe des volumes d'explications ſur toutes ces matières ; & (le croiriez-vous ?) il y a encore des milliers d'incrédules que nous ne pouvons convaincre. — Eh mais je vois un moyen de les ramener : menacez-les de leur jeter les volumes à la tête, je parie qu'ils viennent ſe ſoumettre à vos pieds.

Mais revenons à votre troiſième perſonne ; comment l'appellez-vous ? — Le Saint-Eſprit. — S'eſt-il fait homme auſſi ? — Point du tout, il s'eſt fait pigeon. — Fort bien, mes amis ; l'un me paraît auſſi croyable que l'autre. — Nous ne ſommes pas bien aſſurés que ce fût ſa forme naturelle ; mais toutes les fois qu'il s'eſt montré aux hommes, il n'a pas manqué de revêtir celle-là. — Et vous tenez ſans doute ce Dieu-là dans un pigeonnier ? — Point du tout, nous ne le tenons point du tout, non plus que Dieu le père, que vous voyez peint là-haut avec des cheveux blancs & une longue barbe. — Vous peignez ſans doute le fils avec la même barbe & les mêmes cheveux blancs ? — Oh ! non, vous le voyez là ſous la figure d'un bel homme, d'âge viril, comme il convient. — Mais s'ils ſont auſſi anciens l'un que l'autre, il me ſemble que le fils a autant de droit que le père à tous les vénérables ſignes de la vieilleſſe. — Monſieur, il faut de l'ordre en toutes choſes : vous voudriez donc renverſer les loix de la nature, & confondre le père avec le fils : celui-ci diſait toujours dans ſa courſe mortelle, que ſon père était plus

grand que lui. — Et vous le croyez pourtant ſon égal ? — Sans doute, égal, plus grand ; quand on veut s'entendre, tout cela revient au même. —

On ne peut mieux raiſonner : & le fils s'eſt fait homme ſans doute de toute éternité ? — Quelle pitié ! il n'y a que dix-ſept cents ans. — De qui, & comment eſt-il né ? — Mon cher monſieur, il eſt né d'une vierge. — Elle fut très-ſurpriſe ſans doute ? — Oh ! vous jugez bien ; mais un ange, un eſprit céleſte était venu heureuſement pour la préparer : ſans cela vous concevez qu'elle ſerait morte de frayeur & de honte en accouchant : vous allez être bien ſurpris encore ; cette vierge était mariée. — Ah ! pardonnez-moi, je le ſuis un peu moins que vous ne penſez : ce myſtère, à mon avis, ſe comprend un peu mieux que les autres. — Ne plaiſantez point, ſon mari ne couchait point avec elle ; c'eſt encore une révélation. — Mais enfin comment cette vierge conçut-elle ? — Par l'opération du Saint-Eſprit. — Eh bien, par exemple, voilà qui eſt clair, & l'expreſſion eſt de plus fort honnête ; c'eſt-à-dire, que le pigeon qui procède du fils, a enſuite produit le fils Dieu homme ? — Vous y êtes préciſément. Il faut que vous ayiez un talent naturel pour débrouiller les généalogies. — Le fils d'une vierge & d'un pigeon était véritablement un Dieu ? — N'en doutez pas ; la choſe eſt ſi claire ! comme vous voyez. — Et cet homme Dieu, de quelle eſpèce de femme naquit-il ? — D'une charpentière. — Ah ! j'en ſuis bien aiſe pour les charpentiers : & où naquit-il ? — Dans une étable, entre un bœuf & un âne, au mois de Décembre, par un très-grand froid ; mais Dieu n'abandonna pas ſon fils ; l'âne & le bœuf ſoufflaient ſur lui & le réchauffaient. — Et n'y avait-il qu'un âne ? — Non, monſieur. — Ah ! je conçois bien qu'ils n'étaient pas tous là ; & quelle vie mena-t-il enſuite ? — Il paſſa trente ans dans la boutique de ſon père, à qui il était d'un grand ſecours dans tous ſes ouvrages. — Vraiment je crois que c'était de la beſogne bien faite : ah ! meſſieurs, les belles idées que vous avez de la Divinité ! — Au bout de ces trente ans, il ſe mit à prêcher le peuple dans les campagnes : cela dura quelque tems ; enſuite les magiſtrats ſe mirent de mauvaiſe humeur, parce qu'il diſait dans ſes ſermons beaucoup de mal des gens riches & en place, & qu'il

prétendait qu'ils iraient à tous les diables; il prévit qu'il allait être mis en priſon, & il ſua, de peur, ſang & eau. -- Votre Dieu ſua de peur! eh bien, voilà encore un beau trait dans ſon hiſtoire! -- On l'arrêta, & par ſentence des magiſtrats, après qu'on lui eut craché au viſage, il fut mis en croix entre deux voleurs. -- Franchement, voilà un Dieu en fâcheuſe poſture, ou en bien mauvaiſe compagnie! & il mourut? -- Et il mourut. -- Et il fut enterré? -- Et il fut enterré. -- Eh bien, meſſieurs, voilà donc qui eſt fini, votre Dieu eſt pendu, mort & enterré, voilà ſon hiſtoire terminée! je la trouve, d'honneur, on ne peut pas plus amuſante. -- Monſieur, monſieur, vous allez bien vîte; il mourut, il eſt vrai, pour engager Dieu le père à pardonner aux hommes. -- En conſidération de ce qu'ils avaient tué ſon fils: rien de mieux imaginé en effet. -- Mais apprenez que pour témoignage de ſa divinité, il ſe reſſuſcita lui-même trois jours après ſa mort. -- En public? -- Non, ſecrétement. -- Et quelle preuve en avez-vous? -- Le récit de ſes diſciples. -- Et que diſait tout le peuple? -- Il niait le fait. -- Fort bien, meſſieurs, vous êtes auſſi heureux en preuves qu'en raiſonnemens; & avait-il fait d'autres miracles pendant ſa vie? -- Oh! tant! il guériſſait tous les poſſédés, il ſéchait les figuiers, envoyait les diables dans des troupeaux de cochons, il rempliſſait de poiſſons les filets de ſes diſciples, il remettait très-proprement les oreilles coupées, il changeait l'eau en vin lorſqu'il était prié d'aſſiſter à des nôces; car il faut vous dire qu'il ne ſe faiſait pas une peine de ſe trouver à des feſtins lorſqu'on l'en priait. -- Vraiment, pour un Dieu charpentier, il était tout-à-fait aimable, & de plus, je vois qu'il ſe rendait utile dans les maiſons: c'eſt fort bien fait à lui: & voyait-il des femmes? -- Quelquefois; il était ſur-tout fort indulgent pour les femmes adultères, & ſa meilleure amie était une courtiſanne publique: il avait gagné ſon ame au point qu'elle ne voyait plus que lui. -- Eh mais je ſuis aſſez content de ce miracle-là; il marque du talent & un mérite caché. -- Ah! vous dites bien, monſieur, il aimait tant à ſe cacher, que jamais dans ſa vie il n'a dit qu'il était Dieu. -- Et pourtant vous le croyez Dieu? -- Sans doute: ſes ſectateurs ont diſputé long-tems ſur cet important article: il en a été de même du Saint-Eſprit, & parce qu'il n'était point parlé de ces trois perſonnes divines

dans les anciennes écritures, le Saint-Eſprit n'a été reconnu qu'après douze cents ans ; & quant à la divinité de Jeſus, il n'a fallu que trois cents ans de diſputes, de troubles, de maſſacres, pour décider la choſe à ſon avantage. — Ah ! je ſuis charmé de cette fortune-là ; elle s'eſt un peu fait attendre; mais que diable ? il me ſemble qu'il doit le dire lui-même : ſans cela c'eſt ſa faute auſſi : lorſqu'un charpentier eſt Dieu, comment veut-il qu'on le devine ? Il me ſemble que ce ſerait encore aſſez faire, que de l'en croire ſur ſa parole ; en vérité, tous les charpentiers du monde n'en peuvent pas exiger davantage.

Mais puiſque vous aimez tant ce Dieu homme, ſans doute il eſt né dans votre pays ? — Point du tout, il naquit, il vécut dans une autre partie monde. — Il me ſemble que vous cherchez vos dieux bien loin : apparemment il avait compoſé un corps de doctrine & de religion, que vous avez cru devoir adopter ? — Il n'a point fait de corps de doctrine ; il n'a point enſeigné de nouvelle religion ; il n'a rien compoſé, rien écrit; ne vous avons-nous pas dit qu'il aimait à cacher ſes œuvres ? mais à ſon défaut, quelques uns de ſes diſciples ont écrit ſon hiſtoire, ſes diſcours, ſes penſées. — Et c'eſt ce qui forme le code de votre religion ? elle y eſt annoncée, définie, preſcrite exactement ? — Rien de tout cela ; on n'y trouve que quelques faits de ſa vie, accompagnés de quelques préceptes de morale, qu'il répandait çà & là dans ſes diſcours : il y dit lui-même hautement & expreſſément, qu'il eſt venu accomplir la loi ancienne, & non la changer. — Il y avait donc avant lui une religion particulière dans le pays où il prit naiſſance ? — Oui vraiment. — C'eſt donc cette religion que vous ſuivez ? — Nullement ; la nôtre lui eſt oppoſée preſque dans tous les points. — Mais d'où vous eſt donc venue cette religion nouvelle que vous avouez vous-mêmes n'avoir pas été annoncée ni enſeignée par votre Dieu ? c'eſt donc vous qui l'avez faite. — Nous avons expliqué, commenté, interprété ſans ceſſe pendant dix-ſept cents ans tous les diſcours de notre Dieu, & nous en avons tiré une belle ſuite de dogmes & de myſtères tout nouveaux. — Et vous êtes tous d'accord dans ces explications. — ? Ah ! il s'en faut bien ; nous n'avons pas ceſſé de diſputer, de combattre,

de nous égorger pour ces diverſes interprétations. -- Je ſuis fâché de vous le dire, mais voilà une religion qui ne paraît pas attirante; vous ne vous entendez pas les uns les autres, & vous vous égorgez pour cela! je ſuis fort mal édifié, je vous l'avoue; il s'enſuivrait de vos principes que Dieu ſerait venu exprès parmi les hommes pour les engager à ſe maſſacrer mutuellement. Votre Dieu ne me plaît point du tout; mais je vois ce qui vous a fait adopter une religion ſi extraordinaire; c'eſt que les habitans où votre Dieu prêcha l'avaient tous embraſſée? — C'eſt encore ce qui vous trompe; notre Dieu n'y gagna qu'un très-petit nombre de diſciples, tous de la lie du peuple: & ne vous avons-nous pas dit qu'il fut mis à mort par ordre des magiſtrats? — Quoi! meſſieurs, ſes diſcours n'ont pas été crus par la nation qu'il inſtruiſait? -- Non, monſieur. — Ses miracles n'ont pas perſuadé ceux qui en étaient témoins? — Non, monſieur. — Et vous croyez à toutes ces choſes, vous qui êtes à mille lieues & à dix-ſept cents ans de diſtance? — Oh! monſieur, il y a explication à tout. Il faut que vous ſachiez que Dieu avait envoyé exprès ſon fils chez ce peuple, & qu'il avait exprès endurci le cœur de ce peuple, pour qu'il ne crût pas à ſon fils. — Bien expliqué! En honneur, voilà qui me paraît ſatisfaiſant à l'excès. Faites-moi le plaiſir de me dire quel était le nom de ce peuple? — On l'appellait le peuple juif. -- Je ne le connais point. — Oh! je le crois; il occupait un ſi petit & un ſi pauvre pays, que ſa réputation n'a pu faire beaucoup de chemin; mais il n'en était pas moins autrefois le premier peuple de la terre. Dieu l'avait choiſi parmi tous les autres pour en faire ſa nation favorite: il le gouvernait par lui-même, il parlait ſouvent à ſes chefs, il ne leur montrait que ſon derrière. Nous ne finirions pas ſi nous voulions vous raconter tous les prodiges qu'il ne ceſſait d'opérer en leur faveur.

Une fois entr'autres qu'ils étaient au nombre de ſix cent mille combattans, il leur donna les moyens de ſe ſauver des mains des ennemis qui les pourſuivaient pour les avoir volés par ordre de Dieu: ah! monſieur, le beau miracle! -- Six cent mille combattans qui s'enfuient! l'admirable idée que vous me donnez de cette brave nation & de ſon Dieu! — Il la chériſſait à tel point,

qu'à la moindre faute qu'elle commettait, il la livrait en proie aux peuples voiſins, qui la réduiſaient en eſclavage, ou la maſſacraient ſans pitié ; quelquefois auſſi, par pure tendreſſe pour les Juifs, il leur ordonnait de s'égorger mutuellement, & il y en eut une fois vingt-trois mille mis à mort par leurs propres concitoyens : & cela par les ordres de Dieu même. Il commanda à un de leurs rois de maſſacrer juſqu'au dernier homme d'une nation vaincue. Celui-ci eut l'audace de ne pas égorger des hommes hors d'état de ſe défendre ; il en fut puni : un fils de ce roi mangea un peu de miel un jour de bataille ; il fut condamné à la mort. Le père & le fils furent proſcrits par leur Dieu juſtement irrité, qui choiſit exprès de ſa main un nouveau roi. Celui-ci à la vérité coucha avec la femme d'un de ſes généraux, & fit maſſacrer le mari.

Il eut de cette femme adultère un fils, qui raſſembla ſept cents femmes dans ſon ſerrail : mais Dieu les chérit toujours l'un & l'autre. Tous deux furent comblés de bénédictions céleſtes. Notre Dieu homme avait l'honneur de deſcendre en droite ligne de cette femme adultère. — Ah ! meſſieurs, vous me faites frémir. — Ne vous avons-nous pas déjà dit que la conduite de ce Dieu fut toujours myſtérieuſe, & qu'il s'eſt propoſé pour objet d'humilier la raiſon humaine ? Le premier légiſlateur de ce peuple, & qui lui fut donné pour chef par Dieu même, était un aſſaſſin ; il n'en eut pas moins le don de faire des miracles ſans nombre. Il compoſa un très-grand corps de loix civiles & religieuſes, que nous conſervons encore, & que nous révérons comme certainement inſpirées par la Divinité. — Et vous ne les ſuivez pas ? — Non vraiment, nous les avons en horreur, ainſi que ceux qui les pratiquent. Il eſt vrai que ce peuple avait d'abord été choiſi de Dieu, & tout le reſte de la terre rejeté : enſuite toute la terre a été appellée, & ce même peuple proſcrit. N'admirez-vous pas, monſieur, la ſageſſe du Dieu que nous adorons ? Nous voulons auſſi vous faire admirer ſa bonté : il avait défendu au peuple juif, ſous les plus grandes peines, de manger du cochon ; & Dieu s'eſt fait homme tout exprès pour changer cela. Depuis dix-ſept cents ans, nous mangeons du cochon

cochon tant qu'il nous plaît, & par reconnaiſſance nous brûlons ceux qui n'en mangent pas. —

A merveille : mais expliquez-moi, je vous prie, ces mots, *proſcrits*, *rejetés*, que je n'entends pas bien. — Ils ſignifient que tous ceux qui n'adorent pas notre Dieu, & qui ne lui rendent pas le même culte que nous, ſont condamnés dans l'autre vie à des flammes éternelles. — Je comprends : mais puiſque tous les hommes ont été appellés à votre nouvelle religion, pourquoi n'a-t-elle jamais été connue dans le pays où je ſuis né ? — Myſtère, monſieur, myſtère ! & croyez-vous être le ſeul, qui n'ayiez point connaiſſance de cette nouvelle religion ? — Je l'imagine du moins, d'après vos principes. — Apprenez que le chriſtianiſme a rampé d'abord ſur la terre pendant pluſieurs ſiècles, ignoré caché, répandu lentement dans le peuple. Quelques ſouverains l'adoptèrent : alors ſes progrès ſe firent plus rapidement & d'une manière éclatante : mais dans ſon plus haut point de grandeur, jamais il n'eſt parvenu à occuper la quinzième partie de la terre. — Et les quatorze autres parties de la terre ne produiſent que des damnés ? — Rien n'eſt plus certain ; & gardez-vous bien d'en douter ; vous ſeriez damné vous-même. — Cela me paraît bien dur : mais ſans doute votre Dieu, votre religion ont été annoncés à tous les peuples : c'eſt leur faute, s'ils perſiſtent dans l'erreur. — Vous vous preſſez toujours trop tôt de juger : apprenez que les trois quarts de la terre n'ont jamais eu ni pu avoir connaiſſance de notre religion, du moins pendant quinze cents ans ; nous ignorions encore l'art de la navigation ; nous ne pouvions traverſer les mers immenſes qui nous ſéparaient d'eux, pour aller les inſtruire de nos dogmes & de notre culte. — Et ces gens-là étaient damnés pour n'avoir pas connu ce qu'ils ne pouvaient pas connaître ? — Sans doute : depuis trois ſiècles l'art de naviger nous a mis à portée d'aller inſtruire quelques uns de ces peuples, ſeulement ſur les côtes ; car il était impoſſible de pénétrer bien avant dans les terres. Nous avons fait quelques proſélytes. — Et ceux qui ne peuvent croire que trois ne ſont qu'un ? — Monſieur, nous les égorgeons, toutes les fois que nous ſommes les plus forts. — Ah barbares ! — Prenez garde à ce que vous dites : nous vengeons notre Dieu, qu'ils ne veu-

lent pas reconnaître : nous voulons lui gagner des ames : elles réſiſtent : il faut bien punir leur obſtination. -- Meilleurs, croyez-vous votre Dieu tout-puiſſant ? -- Certainement. -- Il eſt tout-puiſſant, & vous penſez qu'il a beſoin de votre ſecours pour gagner des ames ; & vous vous chargez du ſoin de punir pour lui, & de le venger ! quelle terrible inconſéquence ! & votre Dieu vous a-t-il ordonné expreſſément d'égorger vos frères en ſon nom ? -- Non pas préciſément ; mais nous avons l'art d'interpréter ſes volontés. On voit bien que vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le zèle de la gloire de Dieu, & l'extrême envie de lui plaire. -- Et le moyen que vous choiſiſſez, c'eſt de maſſacrer ſes créatures ?

Je frémiſſais de tant d'abſurdités & d'horreurs ; mais, faiſant effort ſur moi-même, pour achever de m'inſtruire, je leur demandai quel était leur culte. Ils me dirent : vous l'allez voir : voilà le prêtre qui monte à l'autel ; ſuivez les cérémonies.

Je vis en effet cet homme ſinguliérement & richement vêtu, ſe courber, ſe relever, ſe promener d'un côté à l'autre, liſant, marmottant des paroles que je n'entendais pas : je leur dis : cet homme ne parle donc pas votre langue ? -- Vraiment non, répondirent-ils ; toutes nos prières ſont dans une langue étrangère, qui n'eſt guère entendue que de la millième partie de la nation, & la plupart même des livres de notre religion ſont écrits dans un langage ſi ancien, que perſonne ne le comprend plus. -- Je témoignai ma ſurpriſe ; mais on me répéta doucement : ſuivez les cérémonies. Je vis alors le prêtre prendre entre ſes mains une grande feuille de pâte. Je leur dis : eſt-ce encore votre Dieu ? -- Pas encore, me repliqua-t-on ; mais vous n'attendrez pas long-tems. -- Je redoublai d'attention, pour voir comme on devenait Dieu. Le prêtre s'inclina, marmotta quelques mots, leva le morceau de pâte par-deſſus ſa tête : tout le monde était proſterné ; on m'obligea d'en faire autant. Je ne comprenais rien à tout cela. Cependant le prêtre prit une coupe d'argent, dans laquelle je lui avais vu mettre de l'eau & du vin ; il s'inclina encore, prononça des paroles, leva la coupe par-deſſus ſa tête. Interdit, étonné, je demandai l'explication de

Digitized by Google

ce que je voyais. On me répondit : ce morceau de pâte que vous avez vu d'abord, & que vous voyez encore, ce vin & cette eau qui ſont renfermés dans cette coupe, exiſtaient tout-à-l'heure, & n'exiſtent plus. Comment ! ils n'exiſtent plus, & je les vois comme je les voyais auparavant ! — N'importe, me dit-on, vos ſens vous trompent : d'abord, c'était en effet de la pâte, c'était du vin & de l'eau ; à préſent, par le moyen des paroles que le prêtre vient de prononcer, cette pâte s'eſt anéantie ; elle eſt devenue le corps même de notre Dieu ; cette eau & ce vin ont ceſſé d'être ; ils ſont devenus le ſang de Dieu. Etes-vous au fait à préſent ? Convenez que voilà un beau myſtère. — Admirable en effet ! le corps de Dieu d'un côté, & ſon ſang de l'autre ! que cela eſt heureuſement imaginé ! mais, meſſieurs, êtes-vous bien aſſurés de ce que vous me dites ? — Comment en pouvez vous douter ? Le prêtre a dit les paroles. — Et votre Dieu eſt obligé de s'y ſoumettre, & de ſe rendre là à point nommé ? — Sans doute. — J'ai oui dire que Dieu avait créé l'homme, & ici c'eſt l'homme qui crée Dieu. — Oui monſieur. — Et vous pouvez tous opérer ce prodige ? — Oh ! non, il n'y a parmi nous que les prêtres qui aient ce pouvoir. — Et qu'eſt-ce que les prêtres ? — Ce ſont des hommes qui embraſſent cet état pour vivre, & à qui l'on donne dix ſous pour faire ce prodige. — Cela ne me paraît pas cher, & ils ne le font apparemment qu'une ſeule fois dans leur vie ? — Point du tout, ils le peuvent à toute heure, à tout moment ; mais pour l'ordinaire ils ſe contentent d'une ſeule fois par jour. — En vérité cela me paraît bien modeſte de leur part. Vous avez donc chaque jour autant de dieux que de prêtres ? — Vous y êtes préciſément. — Et vous avez beaucoup de prêtres ? — Un nombre preſque infini. — Et par conſéquent un nombre preſque infini de dieux. Ah ! meſſieurs, la belle manufacture que vous avez là ! je ſuis dans un étonnement. — Ne vous preſſez pas de vous étonner, me dirent-ils, vous n'êtes pas au bout ? — Apparemment, leur dis-je alors, qu'il n'y a qu'un ſeul de vos prêtres qui faſſe cette cérémonie à une heure fixée : votre Dieu ne pourrait ſe trouver en deux endroits à la fois. — Vous vous trompez encore : il y a peut-être en ce moment même cinq cent mille prêtres qui prononcent les mêmes paroles. — Et cinq cent mille dieux créés à la fois

au même inſtant ? — Oui, monſieur, & c'eſt abſolument un ſeul & même Dieu par-tout. — Et les cinq cent mille dieux ne font qu'un ? — A merveille ; vous voyez bien que cela va tout ſeul, & que rien n'eſt plus aiſé à comprendre ; vous l'avez ſaiſi d'abord ; mais ne perdez pas le prêtre de vue, & obſervez attentivement ce qu'il fait.

Je levai les yeux, & je l'apperçus qui rompait la feuille de pâte entre ſes doigts ; je frémis, & ne pus m'empêcher de m'écrier : ah ! meſſieurs, voilà le prêtre qui caſſe les bras & les jambes à votre Dieu ! ils ſe mirent à ſourire, & me dirent avec douceur : ne craignez rien, il l'a diviſé en trois parties, il eſt vrai, mais c'eſt ſans lui faire aucun mal : car le corps de Dieu ſe trouve à préſent tout entier dans chacune de ces trois parties, & vous devez convenir que cela ſe comprend auſſi aiſément que tout le reſte. — Je fus obligé de l'avouer. En même tems je remarquai que le prêtre mettait un petit morceau de pâte dans la coupe où était le ſang ; étonné encore, je leur dis : le voilà qui met le corps dans le ſang, & il me ſemble au contraire que c'eſt le ſang qui devrait être dans le corps. Il ſe moquèrent de moi, & me dirent de ne pas inſiſter ſur ces bagatelles, & que j'allais voir bien autre choſe.

En effet, je vis le prêtre qui pliait proprement les deux grandes parties de la feuille de pâte l'une ſur l'autre ; il ſe frappa trois fois la poitrine : il approcha ſa bouche : jugez de ma ſurpriſe ; je le vis ſaiſir ſon Dieu entre les dents, lui faire craquer les os, le manger, le dévorer, l'avaler enfin & l'abſorber dans ſon eſtomac. On me dit : vous voilà bien étonné : vous ignoriez qu'un homme pût manger Dieu : vous voyez pourtant que cela eſt bientôt fait. — Ah ! meſſieurs, leur dis-je, il en a mangé trente pour le moins ; car j'ai bien vu qu'il l'a mâché aſſez long-tems, & il ne l'a pu ſans le diviſer entre ſes dents ; & vous venez de me dire que dans chaque partie il reconnaiſſait un Dieu tout entier. — Eh bien ! trente fois, me répondit-on. — J'avoue, repris-je alors, qu'il était bien juſte qu'il les mangeât, puiſqu'il les avait faits. Mais comment n'a-t-il pu faire qu'une bouchée de ce corps tout entier, ou plutôt de ces trente corps ? Comment

le goût de la chair de cet homme-Dieu ne l'a-t-il pas fait frémir?- Vous n'y êtes pas, reprirent-ils : il n'a ſenti que le volume & le goût de la petite feuille de pâte : ne vous avons-nous pas dit que toutes ces apparences continuaient de ſubſiſter? — C'eſt-à-dire, que votre Dieu, après avoir fait un miracle pour venir là, en opère un ſecond pour vous en faire douter. -- Oui, monſieur, afin que nous ayions du mérite à croire. — Je vois, meſſieurs, que vous n'en êtes pas les dupes, & que vous ne donnez pas dans ces pièges-là. Mais ſans doute votre Dieu a enſeigné formellement & évidemment ce dogme; il a inſtitué diſtinctement le ſacrifice & toutes les cérémonies; il a créé des prêtres? — Rien de tout cela : on ne trouve dans ſon hiſtoire écrite par ſes diſciples, ni ces ſacrifices, ni ces myſtères, ni ces prêtres, ni ces prodiges ſans nombre : mais nous liſons dans cette hiſtoire, qu'étant un ſoir à ſouper avec ſes amis, il prit, par forme de converſation, un morceau de pain, qu'il partagea avec eux, en leur diſant : ceci eſt mon corps, & quand vous ferez ces choſes, vous les ferez en mémoire de moi. Il n'a jamais dit que ce peu de mots ſur cette importante matière. Cent auteurs ont travaillé, ont écrit ſur ce paſſage, & ont enfin tiré cette admirable doctrine que nous venons de vous enſeigner. — Il fallait que ce fuſſent d'habiles gens. — Oh! nous vous en faiſons juge; il faut vous dire auſſi qu'ils étaient tous prêtres. — C'eſt-à-dire, de ceux qui ſe vantent de faire le miracle? -- Oui, monſieur. — Eh mais! je ſuis un peu moins étonné que je n'étais d'abord. — Malgré une autorité ſi déciſive; des nations entières ont altéré, ont défiguré, ont nié ce dogme : il a fallu le défendre les armes à la main, & il n'en a guère coûté que trois ou quatre cent mille hommes pour le conſerver dans toute ſa pureté chez quelques peuples ſeulement, car il a été aboli chez beaucoup d'autres.

Cependant un d'entr'eux me tira doucement par la manche, & me dit : ſuivez ce qui ſe paſſe à l'autel. J'obéis : le prêtre tira une petite clef de ſa poche; il l'appliqua à une petite ſerrure, & ouvrit une petite niche obſcure qui était au milieu de l'autel; il s'inclina, porta ſa main dans la niche, & en retira un vaſe d'argent; il découvrit le vaſe, & retira avec le bout des doigts une très-petite feuille de pâte, ſe

retourna vers les ſpectateurs, deſcendit de l'autel, s'approcha d'une baluſtrade couverte d'une nappe ; tous les aſſiſtans s'avancèrent l'un après l'autre, prirent un bout de la nappe de leurs mains, baiſsèrent les yeux, levèrent la tête, tirèrent la langue : le prêtre les parcourait tous, & leur plaçait ſur la langue le petit morceau de pâte.

Quand tout cela fut fini, j'en demandai l'explication, ſelon mon uſage ; ils me dirent tranquillement : ce ſont autant de dieux que nous avons mangés : de quoi êtes-vous étonné ? il me ſemble que chacun ſon Dieu, ce n'eſt pas trop. -- Quoi ! meſſieurs, ce vaſe que le prêtre a tiré de ce petit cachot noir, était tout plein de dieux ? -- Oui vraiment, tant qu'il en peut tenir, tous couchés les uns ſur les autres, en attendant qu'on les mange ; tous les jours la table eſt dreſſée comme vous voyez, la nappe eſt miſe, & tout homme qui ſe ſent en appétit ſpirituel, peut venir ſe régaler dévotement. -- Le matin & l'après midi ? -- Le matin ſeulement. -- Ah je comprends, vous ne mangez votre Dieu qu'à déjeûner : Et dans tous vos temples eſt-ce la même choſe ? -- N'en doutez pas ; dans tous les pays où notre religion eſt établie, il ſe conſomme peut-être, bon an, mal an, cent ou deux cent millions de dieux. Répétez ce nombre juſqu'à la fin du monde ; ajoutez-y le grand nombre de ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis l'établiſſement de notre culte ; vous verrez des milliards de milliards de morceaux de pâte, de dieux, de métamorphoſes, de prodiges & d'eſtomacs humains changés en temples de la Divinité. Ah ! monſieur, l'admirable religion ! nos champs ſont couverts de moiſſons ; & il n'y a pas un ſeul grain de bled qui ne puiſſe au beſoin devenir un Dieu. -- Vous n'en dites pas aſſez, meſſieurs ; car d'après vos principes, vous n'avez qu'à briſer en particules inſenſibles tous les morceaux de pâte, le tout ſans faire aucun mal à votre Dieu (car ce ſerait bien dommage), & en ce cas vous multipliez vos dieux comme les ſables de la mer. Je découvre encore que, comme il y a dans le ſein de la terre une infinité de portions de matières qui peuvent devenir du bled & de la farine, toutes ces multitudes innombrables de particules n'attendent qu'un heureux haſard pour être autant de dieux ;

Digitized by Google

j'apperçois dans un tas de fumier des milliers d'êtres divins poſſibles ; vos latrines mêmes en regorgent, & il n'y a pas une partie de vos cadavres qui ne puiſſe à ſon tour devenir une divinité. --

On ne peut pas mieux raiſonner, dirent-ils alors : vous avez ſaiſi toute la fécondité des principes. -- Mais, repris-je auſſitôt, il me reſte une queſtion à vous faire : quand vous avez mangé votre Dieu, vous êtes donc, vous-mêmes, autant de dieux ambulans? & s'il plaiſait à un de vos prêtres de ſe nourrir uniquement de cette pâte divine, tout ſon corps à la longue ne ſerait donc plus qu'une coagulation de dieux? & s'il allait à la garde-robe, ſes excrémens ſeroient encore des dieux, & vous tiendriez ſans doute à grand honneur de les manger? -- Vous vous trompez ici, me dirent-ils froidement. -- Mais, meſſieurs, comment la choſe peut-elle n'être pas ainſi? j'ai bien voulu ne pas conteſter la deſtruction & l'anéantiſſement de votre pâte, de votre eau & de votre vin ; mais Dieu ne peut être ni détruit, ni anéanti ; & s'il ne peut l'être, ma conſéquence eſt néceſſaire & évidente. Puiſque vous mangez Dieu, ou vous le digérez, ou vous le rendez par les ſelles; pardonnez-moi le terme. -- Ni l'un ni l'autre, me dirent-ils : notre Dieu, il eſt vrai, prend un ſingulier plaiſir à être mangé : on ne peut rien faire qui lui ſoit plus agréable. -- A la bonne heure, on ne diſpute pas des goûts. -- Mais, monſieur, de ce qu'il aime à entrer dans notre bouche, il ne s'enſuit pas qu'il veuille s'enterrer dans notre eſtomac, ni ſortir par notre derrière ; notre Dieu eſt décent, & nous vous prions de croire qu'il n'habita jamais dans un pot de chambre : écoutez bien comment la choſe ſe paſſe. Auſſitôt que Dieu eſt deſcendu dans notre eſtomac, la pâte, l'eau & le vin renaiſſent, & il n'eſt plus queſtion de Dieu. -- Il ſort ſans doute par en-haut ou par en-bas? -- Il ne ſort point. -- Il reſte donc? -- Il ne reſte pas non plus. -- Que devient-il donc? car enfin il faut qu'il ſorte ou qu'il reſte, ou bien qu'il s'anéantiſſe ; & je vous avoue qu'un Dieu qui s'anéantit, ne m'en impoſe point du tout, & qu'il me donne très-mauvaiſe opinion de lui. -- Prenez garde à ce que vous dites ; notre Dieu ne s'anéantit point. -- Eh bien, je ne veux pas diſputer, je me bornerai à une expreſſion, qui pourra

peut-être vous ſatisfaire : il a d'abord eſcamoté le pain & le vin, & il finit par s'eſcamoter lui-même. — Le terme n'eſt pas noble, mais nous voulons bien vous le paſſer, puiſqu'il ne rend pas mal l'idée que nous avons de cet adorable myſtère : d'ailleurs il s'agit de vous gagner à notre ſainte religion, nous vous devons quelque condeſcendance. Ne vous ſentez-vous pas merveilleuſement édifié? notre Dieu ne vous paraît-il pas grand & ſublime? ſa doctrine, ſa vie, ſes myſtères, tout ne vous ſemble-t-il pas marqué au coin de la divinité?

J'héſitais à répondre : allons, mon cher enfant, reprirent-ils, ſoumettez-vous, ne réſiſtez plus. Je craignais de les choquer : je ne diſais mot : alors ils me prièrent avec beaucoup de politeſſe de permettre que l'on versât quelques gouttes de cette eau ſur ma tête. Je ſuis complaiſant de mon naturel, je ne fis aucune difficulté d'y conſentir, d'autant plus qu'ils paraiſſaient le ſouhaiter avec beaucoup d'empreſſement. L'eau fut verſée, il m'eſſuyèrent enſuite très-proprement ; ils me ſautèrent au cou ; ils s'écriaient, vous êtes notre frère, vous êtes chrétien.

Toute cette cérémonie finit par un grand dîner ; un des chapelains prit beaucoup d'amitié pour moi en buvant ; il me dit le ſecret de l'égliſe. Toutes ces inepties, dit-il, furent inventées par des fanatiques, & protégées par des frippons : les uns & les autres trouvèrent leur compte à tromper les hommes : les énergumènes nourriſſaient leur orgueil en faiſant des proſélytes : les gens adroits mirent l'argent des uns & des autres dans leurs poches. Quand la folie & l'intérêt ſe joignent enſemble, cela va loin ; la raiſon eſt venue trop tard, elle n'a pu réſiſter au torrent, & nous ſerons le peuple le plus abſurde de la terre, juſqu'à ce qu'enfin la voix des honnêtes gens qui déteſtent ces infames, puiſſe ſe faire entendre.

Je levai les épaules de pitié ; j'embraſſai mon homme ; & je retournai bien vite dans mon pays.

LE

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

QUOI! monſieur le comte, vous croyez la philoſophie auſſi utile au genre humain que la religion apoſtolique, catholique & romaine?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philoſophie étend ſon empire ſur tout l'univers, & votre égliſe ne domine que ſur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philoſophie eſt plus ſalutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle eſt pratiquée depuis long-tems.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philoſophie?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la ſageſſe, ſoutenu par l'amour

de l'Etre éternel, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Eh bien! n'eſt-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE.

Si c'eſt là ce que vous annoncez, nous ſommes d'accord; je ſuis bon catholique, & vous êtes bon philoſophe; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philoſophie religieuſe & ſainte ni par des ſophiſmes & des abſurdités qui outragent la raiſon, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richeſſes qui corrompent toutes les vertus; n'écoutons que les vérités & la modération de la philoſophie; alors cette philoſophie adoptera la religion pour ſa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiſſion, ce diſcours ſent un peu le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne ceſſerez de nous conter des fagots, & de vous ſervir de fagots allumés, au lieu de raiſon, vous n'aurez pour partiſans que des hypocrites & des imbécilles. L'opinion d'un ſeul ſage l'emporte ſans doute ſur les preſtiges des frippons, & ſur l'aſſerviſſement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philoſophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du tems pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'eſt déjà une grande préſomption contre vous. Il vous faut

de gros livres ; & à moi il ne faut que quatre mots : *Sers Dieu, ſois juſte.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : *contrains-les d'entrer* (*a*), dont on abuſe avec tant de barbarie, & celles-ci : *je ſuis venu apporter le glaive & non la paix* (*b*) ; & celles-là encore : *que celui qui n'écoute pas l'égliſe ſoit regardé comme un païen, ou comme un receveur des deniers publics* (*c*) ; & cent maximes pareilles effraient le ſens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre diſcours (*d*) : *je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils n'entendent point* ? Eſt-ce ainſi que s'expliquent la ſageſſe & la bonté éternelles ?

Le Dieu de tout l'univers, qui ſe fait homme pour éclairer & pour favoriſer tous les hommes, a-t-il pu dire (*e*) : *Je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Iſraël*, c'eſt-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout au plus ?

Eſt-il poſſible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ſes diſciples ne devaient rien payer, que les rois (*f*) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, & que les enfans en ſont donc exempts ?*

L'ABBÉ.

Ces diſcours, qui ſcandaliſent, ſont expliqués par des paſſages tout différens.

(*a*) Luc, chapitre XIV, v. 23.
(*b*) Matth. ch. X, v. 34.
(*c*) Matth. chap. XVIII, v. 17.
(*d*) Matth. chapitre VIII, v. 10.
(*e*) Matth. chapitre XV, v. 24.
(*f*) Matth. chapitre XVII, v. 24, 25, 26.

LE COMTE.

Juſte ciel ! qu'eſt-ce qu'un Dieu qui a beſoin de commentaire, & à qui on fait dire perpétuellement le pour & le contre ? Qu'eſt-ce qu'un légiſlateur qui n'a rien écrit ? qu'eſt-ce que quatre livres divins dont la date eſt inconnue, & dont les auteurs ſi peu avérés ſe contrediſent à chaque page ?

L'ABBÉ.

Tout cela ſe concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du diſcours ſur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que Jeſus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère Raka (*g*), comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il eſt venu pour accomplir la loi de Moïſe, que vous avez en horreur (*h*). Il demande avec quoi on ſalera ſi le ſel s'évanouit (*i*). Il dit que bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, parce que le royaume des cieux eſt à eux (*k*). Je ſais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le bled (*l*) pourriſſe & meure en terre pour germer ; que le royaume des cieux eſt un grain de moutarde (*m*) ; que c'eſt de l'argent mis à uſure (*n*) ; qu'il ne faut pas donner à dîner à ſes parens quand ils ſont riches (*o*). Peut-être ces expreſſions avaient-elles un ſens reſpectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inſpirer la vertu ; mais ayez la bonté de me dire ce que vous penſez d'un autre paſſage que voici.

« C'eſt Dieu qui m'a formé. Dieu eſt par-tout & dans

(*g*) Matth. chapitre V, v. 22.
(*h*) Idem, v. 17.
(*i*) Idem, v. 3.
(*k*) Idem, v. 13.
(*l*) I. Epître de Paul aux Corinthiens, ch. XV, v. 36.
(*m*) Luc, chapitre XIII, v. 19.
(*n*) Matth. chap. XXV.
(*o*) Luc, chapitre XIV, v. 12.

» moi : oſerai-je le ſouiller par des actions criminelles &
» baſſes, par des paroles impures, par d'infames deſirs ?

» Puiſſé-je, à mes derniers momens, dire à Dieu : ô mon
» maître ! ô mon père ! tu as voulu que je ſouffriſſe, j'ai ſouf-
» fert avec réſignation : tu as voulu que je fuſſe pauvre, j'ai
» embraſſé la pauvreté : tu m'a mis dans la baſſeſſe, & je n'ai
» point voulu la grandeur : tu veux que je meure, je t'adore en
» mourant. Je ſors de ce magnifique ſpectacle en te rendant
» grace de m'y avoir admis pour me faire contempler l'ordre
» admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela eſt admirable : dans quel père de l'égliſe avez-vous trouvé ce morceau divin ? eſt-ce dans St. Cyprien, dans St. Grégoire de Nazianze, ou dans St. Cyrille ?

LE COMTE.

Non, ce ſont les paroles d'un eſclave païen nommé Epictète, & l'empereur Marc-Aurèle n'a jamais penſé autrement que cet eſclave.

L'ABBÉ.

Je me ſouviens en effet d'avoir lu dans ma jeuneſſe des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impreſſion : je vous avouerai même que les loix de Zaleucus, de Carondas, les conſeils de Confucius, les commandemens moraux de Zoroas, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la ſageſſe pour le bonheur du genre humain : il me ſemblait que Dieu avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Ciceron & plus de ſagacité à Archimède, qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laiſſées. Mais enfin tous ces gens-là ne connoiſſaient pas la théologie : ils ne ſavaient pas quelle

eſt la différence entre un chérubin & un ſéraphin, entre la grace efficace à laquelle on ne peut réſiſter, & la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas : ils ignoraient que Dieu était mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah ! monſieur le comte, ſi les Scipion, les Ciceron, les Caton, les Epictète, les Antonin avaient ſu que le père *a engendré le fils, & qu'il ne l'a pas fait, que l'eſprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procède par ſpiration tantôt du père & tantôt du fils ; que le fils a tout ce qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité* ; ſi, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avoient pu connaître cent vérités de cette clarté & de cette force; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes ? la conſubſtantiabilité ſur-tout, monſieur le comte ! la tranſſubſtantiation ! ſont de ſi belles choſes ! plût au ciel que Scipion, Ciceron & Marc-Aurèle euſſent approfondi ces vérités ! ils auraient pu être grands vicaires de monſeigneur l'archevêque, ou ſyndics de la ſorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conſcience, entre nous & devant Dieu, ſi vous penſez que les ames de ces grands hommes ſoient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur corps, qui ſera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être ſyndics de ſorbonne & grands vicaires de monſeigneur l'archevêque ?

L'ABBÉ.

Vous m'embarraſſez beaucoup ; car *hors de l'égliſe point de ſalut.*

Nul ne doit plaire au ciel que nous & nos amis. Quiconque n'écoute pas l'égliſe, qu'il ſoit comme un païen ou comme un fermier général (q). Scipion & Marc-Aurèle n'ont point écouté l'égliſe ; ils n'ont point reçu le concile de trente ; leurs ames ſpirituelles ſeront rôties à jamais ; & quand leurs corps diſperſés

(q) Matthieu, chapitre XVIII, v 17.

dans les quatre élémens ſeront retrouvés, ils ſeront rôtis à jamais auſſi avec leurs ames. Rien n'eſt plus clair, comme rien n'eſt plus juſte : cela eſt poſitif.

D'un autre côté, il eſt bien dur de brûler éternellement Socrate, Ariſtide, Pythagore, Epictète, les Antonin, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de François Ravaillac, qui mourut en bon chrétien, bien confeſſé & muni d'une grace efficace ou ſuffiſante. Je ſuis un peu embarraſſé dans cette affaire, car enfin je ſuis juge de tous les hommes : leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, & j'aurais quelque répugnance à ſauver Ravaillac & à damner Scipion.

Il y a une choſe qui me conſole, c'eſt que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons : nous liſons dans les Actes de Ste. Thècle, grande théologienne, diſciple de St. Paul, laquelle ſe déguiſa en homme pour le ſuivre, qu'elle délivra de l'enfer ſon amie Faconille, qui avait eu le malheur de mourir païenne (*r*).

Ce grand St. Jean Damaſcène rapporte que le grand St. Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par ſes ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen ſur ſon ſalut ; le crâne lui répondit que les prières des théologiens ſoulageaient infiniment les damnés (*s*).

Enfin nous ſavons de ſcience certaine que le grand St. Grégoire, pape, tira de l'enfer l'ame de l'empereur Trajan (*t*) : ce ſont là de beaux exemples de la miſéricorde de Dieu.

(*r*) Voyez *Damaſcene orat. de iis qui in pace dormierunt*, pag. 585.

(*s*) *Apud Grab. ſpicileg. pp. t. 1.*

(*t*) *Eucholog. c. 96, & alii lib. græc. Damaſcen.* pag. 588.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer par vos ſaintes prières Henri IV, qui mourut ſans ſacrement comme un païen, & mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confeſſé ; mais mon embarras eſt de ſavoir comment ils vivront enſemble, & quelle mine ils ſe feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner ſe refroidit ; voilà Mr. Freret qui arrive ; mettons-nous à table ; vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

SECOND

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ COUET.

AH! madame, vous mangez gras un vendredi, ſans avoir la permiſſion expreſſe de monſeigneur l'archevêque ou la mienne! ne ſavez-vous pas que c'eſt pécher contre l'égliſe? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait; & qu'il n'avait pas le pied fendu (*a*); c'était un crime horrible de manger de l'ixion & du griffon (*b*).

LA COMTESSE.

Vous plaiſantez toujours, monſieur l'abbé; dites-moi de grace ce que c'eſt qu'un ixion?

L'ABBÉ.

Je n'en ſais rien, madame; mais je ſais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet ſans la permiſſion de ſon évêque, au lieu de ſe gorger de ſaumon & d'eſturgeon, péche mortellement; que ſon ame ſera brûlée en attendant ſon corps, & que quand ſon corps la viendra retrouver, ils ſeront tous deux brûlés éternellement, ſans pouvoir être conſumés, comme je diſais tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt aſſurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaiſir à vivre dans une religion ſi ſage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

(*a*) Deutéron. chap. XIV, v. 7.
(*b*) Idem, v. 12 & 13.

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Prenez, croyez-moi; Jeſus-Chriſt a dit : mangez ce qu'on vous préſentera (*c*). Mangez, mangez; que la honte ne vous faſſe dommage.

L'ABBÉ.

Ah ! devant vos domeſtiques ! un vendredi qui eſt le lendemain du jeudi ! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainſi vous avez plus de reſpect pour mes laquais que pour Jeſus-Chriſt ?

L'ABBÉ.

Il eſt bien vrai que notre ſauveur n'a jamais connu les diſtinctions des jours gras & des jours maigres, mais nous avons changé toute ſa doctrine pour le mieux ; il nous a donné tout pouvoir ſur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que dans plus d'une province, il n'y a pas un ſiècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus ? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! que cela eſt édifiant ! & qu'on voit bien que votre religion eſt divine !

L'ABBÉ.

Si divine, que dans le pays même où l'on faiſait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on faiſait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, & que l'égliſe en uſe encore ainſi quelquefois, tant elle ſait ſe proportionner aux différentes faibleſſes des hommes. -- A boire.

(*c*) Luc, chapitre X, v. 8.

LE COMTE.

A propos, monſieur le grand vicaire, votre égliſe permet-elle qu'on épouſe les deux ſœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois ? non ; mais l'une après l'autre, ſelon le beſoin, les circonſtances, l'argent donné en cour de Rome, & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de notre ſainte égliſe. La ſainte égliſe juive notre mère, que nous déteſtons & que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche Jacob épouſe les deux ſœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de ſe marier à la veuve de ſon frère (*d*) : elle l'ordonne expreſſément dans le Deutéronome (*e*) ; & la coutume de Jéruſalem permettait qu'on épousât ſa propre ſœur ; car vous ſavez que quand Ammon, fils du chaſte roi David, viola ſa ſœur Thamar, cette ſœur pudique & aviſée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas de ſottiſes, mais demandez-moi en mariage à notre père, & il ne vous refuſera pas* (*f*).

Mais pour revenir à notre divine loi ſur l'agrément d'épouſer les deux ſœurs, ou la ſœur de ſon frère ; la choſe varie ſelon les tems, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'oſa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre Henri VIII avec la ſœur du prince Arthur ſon frère, de peur que Charles-Quint ne le fît mettre en priſon une ſeconde fois, & ne le fît déclarer bâtard, comme il l'était. Mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reſte, le pape & monſeigneur l'archevêque ſont les maîtres de tout quand ils ſont les plus forts. – A boire.

LA COMTESSE.

Eh bien, Mr. Freret, vous ne répondez rien à ces beaux diſcours ! vous ne dites rien !

(*d*) Lévit. ch. XVIII. v. 16.
(*e*) Deutéron. ch. XII, v. 5.
(*f*) II. Rois, ch. XIII, v. 12 & 13.

MR. FRERET.

Je me tais, madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, monſieur, qui pût ébranler l'autorité, obſcurcir la ſplendeur, infirmer la vérité de notre mère ſainte égliſe catholique, apoſtolique & romaine? — A boire.

MR. FRERET.

Pardieu! je dirais que vous êtes des Juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous, & qui embourſez notre argent.

L'ABBÉ.

Des Juifs & des idolâtres! comme vous y alle.

MR. FRERET.

Oui des Juifs & des idolâtres, puiſque vous m'y forcez. Votre Dieu n'eſt-il pas né Juif? N'a-t-il pas été circoncis comme Juif (*g*)? N'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? Ne lui faites-vous pas dire pluſieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïſe (*h*)? N'a-t-il pas ſacrifié dans le temple? Votre baptême n'était-il pas une coutume juive priſe chez les Orientaux? N'appellez-vous pas encore du mot juif *Pâques* la principale de vos fêtes? Ne chantez-vous pas, depuis plus de dix-ſept cents ans dans une muſique diabolique, des chanſons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère & homicide, homme ſelon le cœur de Dieu? Ne prêtez-vous pas ſur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appellez *monts de piété*? Et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme?

(*g*) Luc, chap. II, v. 22 & 39.
(*h*) Matth. chap. V, v. 17 & 18.

Digitized by Google

LE COMTE.

Il a raiſon ; il n'y a qu'une ſeule choſe qui vous manque de la loi juive ; c'eſt un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les ſeigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des ſots, dans le tems que vous leur perſuadiez qu'Elie & l'antechriſt allaient venir, que le monde allait finir, & qu'il fallait donner tout ſon bien à l'égliſe, *pour le remède de ſon ame, & pour n'être point rangés parmi les boucs.* Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que ſur ces cent mille livres vous me faſſiez une groſſe penſion. Mais pourquoi. Mr. Freret nous appelle-t-il idolâtres ?

MR. FRERET.

Pourquoi, monſieur ? demandez-le à St. Chriſtophe, qui eſt la première choſe que vous rencontrez dans votre cathédrale, & qui eſt en même tems le plus vilain monument de barbarie que vous ayiez. Demandez-le à Ste. Claire qu'on invoque pour le mal des yeux, & à qui vous avez bâti des temples; à St. Genou qui guérit de la goutte, à St. Janvier dont le ſang ſe liquéfie ſi ſolemnellement à Naples quand on l'approche de ſa tête, à St. Antoine qui aſperge d'eau bénite les chevaux dans Rome (*i*).

Oſeriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille égliſes le lait de la Vierge, le prépuce & le nombril de ſon fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri ſur lequel vous prétendez que l'Etre éternel eſt mort ; vous enfin qui adorez d'un culte de lâtrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boëte de peur des ſouris ? Vos catholiques romains ont pouſſé leur catholique

(*i*) Voyage de Miſſon, Tom. II, pag. 294 ; c'eſt un fait public.

extravagance juſqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots latins, & que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine ſortant des bras d'une proſtituée, vient pour douze ſous, revêtu d'un habit de comédien, me marmotter en une langue étrangère ce que vous appellez une meſſe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, ſe courber, ſe redreſſer, tourner à droite & à gauche, par devant & par derrière, & faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre enſuite à ſon pot de chambre! & vous n'avouerez pas que c'eſt la plus monſtrueuſe & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc & du vin rouge en Dieu? Idolâtres nouveaux! ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zéus, le Demiourgos, le maître des dieux & des hommes, & qui rendaient hommage à des dieux ſecondaires: ſachez que Cérès, Pomone & Flore valent mieux que votre Urſule & ſes onze mille vierges; & que ce n'eſt pas aux prêtres de Marie-Magdelaine à ſe moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE.

Monſieur l'abbé, vous avez dans Mr. Freret un rude adverſaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? C'eſt votre faute.

L'ABBÉ.

Oh! madame, je ſuis aguerri, je ne m'effraie pas pour ſi peu de choſe; il y a long-tems que j'ai entendu faire tous ces raiſonnemens contre notre mère ſainte égliſe.

LA COMTESSE.

Par ma foi vous reſſemblez à certaine ducheſſe qu'un mécontent appellait catin; elle lui répondit: il y a trente ans qu'on me le dit; & je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

Digitized by Google

LE COMTE.

Cela eſt vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puiſſe avoir raiſon.

L'ABBÉ.

Et quelle raiſon pourrait-on oppoſer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de Moïſe, aux miracles de Jeſus, aux martyrs ?

LE COMTE.

Ah ! je ne vous conſeille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles ſavent ce que mangea le prophète Ezéchiel à ſon déjeûner (*k*), & qu'il ne ſerait pas honnête de nommer à dîner ; depuis qu'ils ſavent les aventures d'Oolla & d'Oliba (*l*), dont il eſt difficile de parler devant les dames ; depuis qu'ils ſavent que le Dieu des Juifs ordonne au prophète Oſée de prendre une catin (*m*), & de faire des fils de catin. Hélas ! trouverez-vous autre choſe dans ces miſérables que du galimatias & des obſcénités ?

Que vos pauvres théologiens ceſſent déſormais de diſputer contre les juifs ſur le ſens des paſſages de leurs prophètes, ſur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joïl, d'un Habacuc, d'un Jérémiah ; ſur quelques mots concernant Eliah, tranſporté aux régions céleſtes orientales dans un chariot de feu ; lequel Eliah, par parenthèſe, n'a jamais exiſté.

Qu'ils rougiſſent ſur-tout des prophéties inſérées dans leurs évangiles. Eſt-il poſſible qu'il y ait encore des hommes aſſez imbécilles & aſſez lâches pour n'être pas ſaiſis d'indignation, quand Jeſus prédit dans Luc (*n*) : *Il y aura des ſignes dans la lune & dans les étoiles ; des bruits de la mer & des flots ; des hom-*

(*k*) Ezéch. chap. IV, v. 12.
(*l*) Idem, ch. XVI, & ch. XXIII, v. 20.
(*m*) Oſée, ch. I, v. 2 ; & ch. III, v. 1 & 2.
(*n*) Ch. II.

Digitized by Google

mes ſéchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier : les voûtes des cieux ſeront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puiſſance & grande majeſté. En vérité je vous dis que la génération préſente ne paſſera point que tout cela ne s'accompliſſe.

Il eſt impoſſible aſſurément, de voir une prédiction plus marquée, plus circonſtanciée & plus fauſſe. Il faudrait être fou pour oſer dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté. D'où vient que Paul, dans ſon épître aux Theſſaloniciens, confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons & qui vous parlons, nous ſerons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air*, &c.

Pour peu qu'on ſoit inſtruit, on ſait que le dogme de la fin du monde, & de l'établiſſement d'un monde nouveau, était une chimère reçue alors chez preſque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans Lucrèce au liv. IV. Vous la trouvez dans le premier livre des métamorphoſes d'Ovide. Héraclite long-tems auparavant avait dit que ce monde-ci ſerait conſumé par le feu. Les ſtoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs, demi-chrétiens qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme ſi reçu & de s'en prévaloir. Mais comme le monde ſubſiſta encore long-tems, & que Jeſus ne vint point dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté au premier ſiècle de l'égliſe, ils dirent que ce ſerait pour le ſecond ſiècle : ils le promirent enſuite pour le troiſième ; & de ſiècle en ſiècle cette extravagance s'eſt renouvellée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf ſur le quai de l'école ; il montrait au peuple vers le ſoir un coq & quelques bouteilles de baume ; meſſieurs, diſait-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le reſſuſciterai le moment d'après en votre préſence ; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il ſe trouvait toujours des gens aſſez ſimples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan ;

charlatan; mais comme il eſt tard, & que cette opération eſt digne du grand jour, ce ſera pour demain.

Deux membres de l'académie des ſciences eurent la curioſité & la conſtance de revenir pour voir comment le charlatan ſe tirerait d'affaire ; la farce dura huit jours de ſuite ; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le chriſtianiſme a duré huit ſiécles entiers. Après cela, monſieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

MR. FRERET.

Je ne vous conſeille pas de parler des miracles de Moïſe devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs hiſtoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature, ſe ſerait conſervée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été inſtruits de toutes les fables de l'Egypte & de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions ſurnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun hiſtorien ni grec, ni ſyrien, ni égyptien, n'en a dit un ſeul mot. Flavien Joſephe, ſi bon patriote, ſi entêté de ſon judaïſme, ce Joſephe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de ſa nation, n'en a pu trouver aucun qui atteſtât les dix plaies d'Egypte, & le paſſage à pied ſec au milieu de la mer, &c.

Vous ſavez que l'auteur du Pentateuque eſt encore incertain ; quel homme ſenſé pourra jamais croire, ſur la foi de je ne ſais quel juif, ſoit Eſdras, ſoit un autre, de ſi épouvantables merveilles inconnues à tout le reſte de la terre ? Quand même tous vos prophètes Juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges, il ſerait impoſſible de les croire : mais il n'y a pas un ſeul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque ſur cet amas de miracles ; pas un ſeul qui entre dans le moindre détail de ces aventures ; expliquez ce ſilence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainſi le

(o) Oſée, chap. I, v. 2; & chap. III, v. 1 & 2.

renverſement de la nature. Quel motif, quelle raiſon aurait pu avoir le Dieu des Juifs ? Etait-ce de favoriſer ſon petit peuple ? De lui donner une terre fertile ? Que ne lui donnait-il l'Égypte, au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les ſorciers de Pharaon ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, & faire mourir tous les animaux, afin que les Iſraélites, au nombre de ſix cent trente mille combattans, s'enfuiſſent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le ſein de la mer Rouge, afin qu'ils allaſſent mourir de faim dans un déſert ? Vous ſentez l'énormité de ces abſurdes bêtiſes ; vous avez trop de ſens pour les admettre, & pour croire ſérieuſement à la religion chrétienne fondée ſur l'impoſture juive. Vous ſentez le ridicule de la réponſe triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu, qu'il ne faut pas ſonder l'abyme de la providence. Non, il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux & des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux & les araignées exiſtent, nous ne pouvons ſavoir pourquoi ils exiſtent ; mais nous ne ſommes pas ſi sûrs que Moïſe ait changé ſa verge en ſerpent, & ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fuſſent familiers à ſon peuple : nous n'interrogeons point Dieu, nous interrogeons des fous qui oſent faire parler Dieu, & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conſeille pas non plus de parler des miracles de Jeſus. Le Créateur de l'univers ſe ſerait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (*p*) des nôces où tout le monde était déjà ivre ? Aurait-il été emporté par le diable (*q*) ſur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre ? Aurait-il envoyé le diable (*r*) dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons? Aurait-il ſéché un figuier (*s*) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues ?* Croyez-moi, ces miracles ſont

(*p*) Jean, chap. II, v. 9.
(*q*) Matth. chap. IV, v. 8.
(*r*) Idem, chap. VIII, v. 32.
(*s*) Marc, chap. XI, v. 13.

Digitized by Google

tout auſſi ridicules que ceux de Moïſe. Convenez hautement de ce que vous penſez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condeſcendance pour ma robe, s'il vous plaît ; laiſſez-moi faire mon métier ; je ſuis un peu battu peut-être ſur les prophéties & ſur les miracles ; mais pour les martyrs, il eſt certain qu'il y en a eu ; & Paſcal, le patriarche de Port-Royal-des-Champs, a dit : *Je crois volontiers aux faits dont les témoins ſe ſont égorger.*

Mr. FRERET.

Ah monſieur ! que de mauvaiſe foi & d'ignorance dans Paſcal ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, & qu'il a été témoin de leur ſupplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été ſuppliciés ? Qui lui a dit que Simon Barjone, ſurnommé Pierre, a été crucifié à Rome la tête en bas ? Qui lui a dit que ce Barjone, un miſérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, & y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, ſi les chrétiens l'avaient ſu, la première égliſe qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des ſaints, aurait été Saint-Pierre de Rome, & non pas Saint-Jean de Latran ; les papes n'y euſſent pas manqué ; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi eſt-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on eſt obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même (*t*) ? ſur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que moyennant une telle explication, une lettre datée de Babylone devait avoir été écrite à Rome.

Vous n'ignorez pas quels ſont les impoſteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'eſt un Abdias, qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire aſſaut de miracles contre Simon le ma-

(*t*) I. de St. Pierre, chap. V, v. 13.

gicien ; c'eſt lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur reſſuſcité à moitié par Simon, & entiérement par l'autre Simon Barjone. C'eſt lui qui met aux priſes les deux Simon, dont l'un vole dans les airs & ſe caſſe les deux jambes par les prières de l'autre. C'eſt lui qui fait l'hiſtoire fameuſe des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela eſt répété par un Marcel, par un Egéſippe. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tiſſu des plus plates impoſtures faites par la plus vile canaille, laquelle ſeule embraſſa le chriſtianiſme pendant cent années.

C'eſt une ſuite non interrompue de fauſſaires. Ils forgent des lettres de Jeſus-Chriſt ; ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque, des conſtitutions apoſtoliques, des vers des ſibylles en acroſtiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu & de Marc, &c. &c. Vous le ſavez, monſieur, vous les avez lues ſans doute ces archives infames du menſonge, que vous appellez fraudes pieuſes ; & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que ſur d'abominables chimères pour le malheur du genre humain ?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever ſi haut, ſi elle n'avait eu pour baſe que le fanatiſme & le menſonge ?

LE COMTE.

Et comment le mahométiſme s'eſt-il élevé encore plus haut ? Du moins ſes menſonges ont été plus nobles, & ſon fanatiſme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit & combattu ; & Jeſus n'a ſu ni écrire, ni ſe défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'eſprit de Numa ; & votre Jeſus a ſué ſang & eau dès qu'il a été condamné par ſes juges. Le mahométiſme n'a jamais changé ; & vous autres, vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle eſt

Digitized by Google

aujourd'hui & ce qu'elle était dans vos premiers tems, qu'entre vos uſages & ceux du roi Dagobert. Miſérables chrétiens! non, vous n'adorez pas votre Jeſus, vous lui inſultez en ſubſtituant vos nouvelles loix aux ſiennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos myſtères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices ſimples & votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq Janvier, par vos noëls diſſolus dans leſquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la ſalue, le pigeon qui l'engroſſe, le charpentier qui en eſt jaloux, & le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'eſt pourtant ce ridicule que St. Auguſtin a trouvé divin; il diſait: *je le crois, parce que cela eſt abſurde; je le crois, parce que cela eſt impoſſible.*

Mr. FRERET.

Eh! que nous importent les rêveries d'un Africain tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt perſécuteur? Que nous fait ſon galimatias théologique? Voudriez-vous que je reſpectaſſe cet inſenſé rhéteur, quand il dit, dans ſon ſermon 22, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille? *Impregnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'abſurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-ſimple que le chriſtianiſme ſe ſoit formé dans la populace, comme les ſectes des anabaptiſtes & des quakers ſe ſont établies, comme les prophètes du Vivarais & des Cevènes ſe ſont formés, comme la faction des convulſionnaires prend déjà des forces. L'enthouſiaſme commence; la fourberie achève. Il en eſt de la religion comme du jeu:

On commence par être dupe,
On finit par être frippon.

MR. FRERET.

Il n'eſt que trop vrai, madame. Ce qui réſulte du plus probable des chaos des hiſtoires de Jeſus, écrites contre lui par les Juifs, & en ſa faveur par les chrétiens, c'eſt qu'il était un Juif de bonne foi, qui voulait ſe faire valoir auprès du peuple comme les fondateurs des récabites, des eſſéniens, des ſaducéens, des phariſiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanniſtes, des thérapeutes, & de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatiſme. Il eſt probable qu'il mit quelques femmes dans ſon parti, ainſi que tous ceux qui voulurent être chefs de ſectes ; qu'il lui échappa pluſieurs diſcours indiſcrets contre les magiſtrats, & qu'il fut puni cruellement du dernier ſupplice. Mais qu'il ait été condamné ou ſous le règne d'Hérode le Grand, comme le prétendent les talmudiſtes, ou ſous Hérode le Tétrarque, comme le diſent quelques évangiles, cela eſt fort indifférent. Il eſt avéré que ſes diſciples furent très-obſcurs juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des Galiléens par les rèveries de Platon. Les peuples d'alors étoient infatués de démons, de mauvais génies, d'obſeſſions, de poſſeſſions de magie, comme le ſont aujourd'hui les ſauvages. Preſque toutes les maladies étaient des poſſeſſions d'eſprits malins. Les Juifs, de tems immémorial, s'étaient vantés de chaſſer les diables avec la racine barath, miſe ſous le nez des malades, & quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chaſſait les diables avec la fumée d'un poiſſon ſur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les Galiléens ſe vantèrent.

Les gentils étoient aſſez fanatiques pour convenir que les Galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges. Car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les diſciples de Jeſus. Si quelques malades guériſſaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'aſſurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils diſaient aux chrétiens : vous avez de beaux ſecrets, & nous

Digitized by Google

auſſi ; vous guériſſez avec des paroles, & nous auſſi ; vous n'avez ſur nous aucun avantage.

Mais quand les Galiléens, ayant gagné une nombreuſe populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'état ; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérans ; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatiſme ſur les ruines du fanatiſme ancien ; alors les prêtres & les magiſtrats romains les eurent en horreur. Alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? Ils ſupposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent frippons, ils devinrent fauſſaires, ils ſe défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, juſqu'au tems où Conſtantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion ſur le trône. Alors les frippons furent ſanguinaires. J'oſe vous aſſurer que depuis le concile de Nicée juſqu'à la ſédition des Cevènes, il ne s'eſt pas écoulé une ſeule année où le chriſtianiſme n'ait verſé le ſang.

L'ABBÉ.

Ah monſieur ! c'eſt beaucoup dire.

MR. FRERET.

Non, ce n'eſt pas aſſez dire. Reliſez ſeulement l'hiſtoire eccléſiaſtique ; voyez les donatiſtes & leurs adverſaires s'aſſommant à coups de bâton ; les athanaſiens & les ariens rempliſſant l'empire romain de carnage pour une diphtongue. Voyez ces barbares chrétiens ſe plaindre amérement que le ſage empereur Julien les empêche de s'égorger & de ſe détruire. Regardez cette ſuite épouvantable de maſſacres ; tant de citoyens mourans dans les ſupplices, tant de princes aſſaſſinés ; les bûchers allumés dans vos conciles ; douze millions d'innocens habitans d'un nouvel hémiſphère tués comme des bêtes fauves dans un parc, ſous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens ; & dans notre ancien hémiſphère, les chrétiens immolés ſans ceſſe les uns par les autres, vieillards, enfans, mères, femmes, filles,

Digitized by Google

expirans en foule dans les croiſades des Albigeois, dans les guerres des Huſſites, dans celles des luthériens, des calviniſtes, des anabaptiſtes, à la Saint-Barthelemi, aux maſſacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cevènes, tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché ſur un lit de repos, ſe fait baiſer les pieds, & que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le déſennuyer. Dieu m'eſt témoin que ce portrait eſt fidèle; & vous n'oſeriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque choſe de vrai. Mais comme diſait l'évêque de Noyon, ce ne ſont pas là des matières de table; ce ſont des tables des matières. Les dîners ſeraient trop triſtes ſi la converſation roulait long-tems ſur les horreurs du genre humain. L'hiſtoire de l'égliſe trouble la digeſtion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ

Ce n'eſt pas la faute de la religion chrétienne, c'eſt celle des abus.

LE COMTE.

Cela ſerait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais ſi les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris ſon nom, a écrit: *Ne ſuis-je pas en* (*u*) *droit de me faire nourrir & vêtir par vous, moi, ma femme, ou ma ſœur?* ſi l'égliſe a voulu toujours envahir, ſi elle a employé toujours toutes les armes poſſibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie & de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, & qui avaient gardé quelques drachmes pour leur

(*u*) I. aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 & 5.

leur ſubſiſtance (*x*); s'il eſt évident que l'hiſtoire de l'égliſe eſt une ſuite continuelle de querelles, d'impoſtures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres; alors il eſt démontré que l'abus eſt dans la choſe même, comme il eſt démontré qu'un loup a toujours été carnaſſier, & que ce n'eſt point par quelques abus paſſagers qu'il a ſucé le ſang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout, je vous défie de me montrer une ſeule guerre excitée pour le dogme dans une ſeule ſecte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un ſeul homme perſécuté pour ſes opinions, depuis Romulus juſqu'au tems où les chrétiens vinrent tout bouleverſer. Cette abſurde barbarie n'était réſervée qu'à nous. Vous ſentez, en rougiſſant, la vérité qui vous preſſe, & vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ.

Auſſi je ne réponds rien. Je conviens que les diſputes théologiques ſont abſurdes & funeſtes.

MR. FRERET.

Convenez donc auſſi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poiſons.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a auſſi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours

(*x*) Actes des apôtres, chap. V.

été dans les diſſentions, je ne ne veux pas pour cela qu'on détruiſe la république. On peut réformer ſes loix.

LE COMTE.

Il n'en eſt pas d'un état comme d'une religion. Veniſe a réformé ſes loix, & a été floriſſante. Mais quand on a voulu réformer le catholiciſme, l'Europe a nagé dans le ſang. Et en dernier lieu, quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impoſtures de cette religion & les droits de l'humanité, a écrit ſon livre du chriſtianiſme raiſonnable, il n'a pas eu quatre diſciples; preuve aſſez forte que le chriſtianiſme & la raiſon ne peuvent ſubſiſter enſemble. Il ne reſte qu'un ſeul remède dans l'état où ſont les choſes, encore n'eſt-il qu'un palliatif, c'eſt de rendre la religion abſolument dépendante du ſouverain & des magiſtrats.

MR. FRERET.

Oui, pourvu que le ſouverain & les magiſtrats ſoient éclairés; pourvu qu'ils ſachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils penſent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font, les laiſſer libres dans leur commerce avec Dieu, & ne les enchaîner qu'aux loix dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magiſtrats qui ſoutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et ſi toutes les religions étant autoriſées, elles ſe battent toutes les unes contre les autres? Si le catholique, le proteſtant, le grec, le turc, le juif ſe prennent par les oreilles en ſortant de la meſſe, du prêche, de la moſquée & de la ſynagogue?

MR. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les diſſipe.

Digitized by Google

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération, que de leur envoyer des régimens; je voudrais commencer par inſtruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Inſtruire les hommes! que dites-vous, monſieur le comte? Les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends. Vous penſez toujours qu'il ne faut que les tromper: vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis ſur une choſe que je lus hier dans l'hiſtoire de ces bons mahométans, qui m'a beaucoup frappée. Aſſan, fils d'Ali, étant au bain, un de ſes eſclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante ſur le corps. Les domeſtiques d'Aſſan voulurent empaler le coupable. Aſſan, au-lieu de le faire empaler, luit fit donner vingt piéces d'or. *Il y a*, dit-il, *un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui paient les ſervices, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, & un plus grand encore pour ceux qui récompenſent le mal involontaire.* Comment trouvez-vous cette action & ce diſcours?

LE COMTE.

Je reconnais là mes bons muſulmans du premier ſiècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

MR. FRERET.

Et moi, je ſuis faché qu'Aſſan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt piéces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéreſſées. J'aurais voulu qu'Aſſan eût été aſſez vertueux & aſſez humain pour conſoler le déſeſpoir de l'eſclave, ſans ſonger à être placé dans le paradis au troiſième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que ſi, à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome & de Moſcou, on avait des converſations auſſi inſtructives, le monde n'en irait que mieux.

Digitized by Google

TROISIEME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, madame, c'eſt du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des muſulmans; n'eſt-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui ſans doute; & Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'eſt celle que, ſelon vous, pratiquaient Enoch, les Noachides & Abraham; c'eſt celle que les lettrés Chinois ont conſervée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un Dieu, l'amour de la juſtice & l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible qu'on ait abandonné une religion ſi pure & ſi ſainte, pour les ſectes abominables qui ont inondé la terre?

MR. FRERET.

En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement & de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes, & du gland. Nous

avons eu enſuite, du pain, des mets ſalutaires, des habits de laine & de ſoie filées, des maiſons propres & commodes. Mais dans ce qui concerne la religion, nous ſommes revenus au gland, aux peaux de bêtes & aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il ſerait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, eſt par-tout incorporée à l'état; & que depuis le pape juſqu'au dernier capucin, chacun fonde ſon trône ou ſa cuiſine ſur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne ſont pas aſſez raiſonnables pour ſe contenter d'une religion pure & digne de Dieu.

LA COMTESSE.

Vous n'y penſez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en ſont tenus à cette religion pure du tems de votre Enoch, de votre Noé & de votre Abraham. Pourquoi ne ſerait-on pas auſſi raiſonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le diſe: c'eſt qu'alors il n'y avait ni chanoine à groſſe prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Wurtzbourg avec un million, ni pape avec ſeize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être des guerres auſſi ſanglantes, pour rendre à la ſociété humaine tous ces biens, qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres & aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes; qu'ils fuſſent plus doux & plus heureux; que les peuples ceſſaſſent d'être ſuperſtitieux, & que les chefs de l'égliſe tremblaſſent d'être perſécuteurs.

L'ABBÉ.

Il eſt bien mal-aiſé (puiſqu'il faut enfin m'expliquer), d'ôter à des inſenſés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, ſi dans un tems de pluie vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcaſſe de Ste. Geneviève par les rues, pour avoir du beau tems.

MR. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites; la raiſon a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcaſſe & celle de Marcel dans Paris. Je penſe qu'il eſt très-aiſé de déraciner par degrés toutes les ſuperſtitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux ſorciers; on n'exorciſe plus les diables; & quoiqu'il ſoit dit que votre Jeſus ait envoyé ſes apôtres préciſément pour chaſſer les diables (*a*), aucun prêtre parmi nous n'eſt ni aſſez fou, ni aſſez ſot pour ſe vanter de les chaſſer; les reliques de St. François ſont devenues ridicules, & celles de St. Ignace peut-être ſeront un jour traînées dans la boue avec les jéſuites eux-mêmes. On laiſſe à la vérité au pape le duché de Ferrare, qu'il a uſurpé, les domaines que Céſar Borgia ravit par le fer & par le poiſon, & qui ſont retournés à l'égliſe de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas: on laiſſe Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare: on lui veut bien encore payer des annates, quoique ce ſoit un ridicule honteux & une ſimonie évidente; on ne veut pas faire d'éclat pour un ſubſide ſi modique. Les hommes ſubjugués par la coutume ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois ſiècles: mais que les papes aient l'inſolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere* pour impoſer des décimes ſur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs états en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere*: je ne déſeſpèrerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

(*a*) Matth. chap. X, v. 8. Marc, chap. VI, v. 13.

Digitized by Google

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons ſecoués. Jetez les yeux à préſent ſur la partie la plus opulente de la Suiſſe, ſur les ſept Provinces-Unies, auſſi puiſſantes que l'Eſpagne, ſur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient ſeules avec avantage contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intariſſables de guerriers; tous ces peuples nous ont paſſés de bien loin dans les progrès de la raiſon. Le ſang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertiliſé leurs campagnes; l'abolition des moines a peuplé & enrichi leurs états: on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs; la France ſera plus opulente & plus peuplée.

L'ABBÉ.

Eh bien, quand vous aurez ſecoué en France la vermine des moines, quand on ne verra plus de ridicules reliques, quand nous ne paierons plus à l'évêque de Rome un tribut honteux, quand même on mépriſerait aſſez la conſubſtantiabilité & la proceſſion du St. Eſprit par le père & par le fils, & la transſubſtantiation pour n'en plus parler, quand ces myſtères reſteraient enſevelis dans la ſomme de St. Thomas, & quand les contemptibles théologiens ſeraient réduits à ſe taire, vous reſteriez encore chrétiens; & c'eſt ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philoſophes n'eſt pas faite pour les hommes.

MR. FRERET.

Eſt quadam prodire tenùs, ſi non datur ultrà.

Je vous dirai avec Horace : votre médecin ne vous donnera jamais la vue d'un lynx; mais ſouffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémiſſons ſous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de chrétien a prévalu, il reſtera; mais peu à peu on adorera Dieu

ſans

ſans mêlange, ſans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, ſans lui dire qu'il eſt mort par un ſupplice infame, ſans croire qu'on faſſe des dieux avec de la farine, enfin, ſans cet amas de ſuperſtitions qui mettent des peuples policés ſi au-deſſous des ſauvages. L'adoration pure de l'Être ſuprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; & bientôt elle deſcendra dans une partie ſaine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenſes progrès), ne ſoit funeſte au peuple en deſcendant juſqu'à lui, & ne le conduiſe au crime? Les hommes ſont aſſujettis à de cruelles paſſions & à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les conſole.

MR. FRERET.

Le culte raiſonnable d'un Dieu juſte qui punit & qui récompenſe, ferait ſans doute le bonheur de la ſociété; mais quand cette connaiſſance ſalutaire d'un Dieu juſte eſt défigurée par des menſonges abſurdes & par des ſuperſtitions dangereuſes, alors le remède ſe tourne en poiſon; & ce qui devrait effrayer le crime, l'encourage. Un méchant qui ne raiſonne qu'à demi (& il y en a beaucoup de cette eſpèce), oſe nier ſouvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant qui a de grandes paſſions dans une ame faible, eſt ſouvent invité à l'iniquité par la ſûreté du pardon que les prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous ſoyez ſouillé, confeſſez-vous à moi, & tout vous ſera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a pluſieurs ſiècles. Plongez-vous après cela dans de nouveaux crimes ſept fois ſoixante & ſept fois, & tout vous ſera pardonné encore.* N'eſt-ce pas là véritablement induire en tentation? N'eſt-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité? La Brinvilliers ne ſe confeſſait-elle pas à chaque empoiſonnement qu'elle commettait? Louis XI autrefois n'en uſait-il pas de même?

Les anciens avaient comme nous leur confeſſion & leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un ſecond crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains, & nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables ſont plus ſots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées; on les regardait comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux & patiens, brûlans & brûlés, comme le ſont nos diables, c'eſt une contradiction abſurde, digne de nous, & d'autant plus abſurde, que la chûte des anges, ce fondement du chriſtianiſme, ne ſe trouve ni dans la Genèſe, ni dans l'Evangile. C'eſt une ancienne fable de brachmanes.

Enfin, monſieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il eſt ridicule; mais perſonne ne rirait d'un Dieu rémunérateur & vengeur, dont on eſpèrerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'eſpèce des châtimens & des récompenſes, mais en étant perſuadés qu'il y en aura, parce que Dieu eſt juſte.

LE COMTE.

Il me ſemble que Mr. Freret a fait aſſez entendre comment la religion peut être un frein ſalutaire. Je veux eſſayer de vous prouver qu'une religion pure eſt infiniment plus conſolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites vous, dans les illuſions des ames dévotes; je le crois; il y en a auſſi aux petites-maiſons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute & dans quel déſeſpoir certaines religieuſes paſſent leurs triſtes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même; les cloîtres ſont le ſéjour du repentir: mais chez les hommes ſur-tout, un cloître eſt le repaire de la diſcorde & de l'envie. Les moines ſont des forçats volontaires qui ſe battent en ramant enſemble; j'en excepte un très-petit nombre qui

ſont ou véritablement pénitens ou utiles. Mais en vérité Dieu a-t-il mis l'homme & la femme ſur la terre pour qu'ils traînaſſent leur vie dans des cachots ſéparés les uns des autres à jamais? Eſt-ce là le but de la nature? Tout le monde crie contre les moines; & moi je les plains. La plupart, au ſortir de l'enfance, ont fait pour jamais le ſacrifice de leur liberté, & ſur cent il y en a quatre-vingt au moins qui sèchent dans l'amertume. Où ſont donc ces grandes conſolations que votre religion donne aux hommes? Un riche bénéficier eſt conſolé ſans doute, mais c'eſt par ſon argent, & non par ſa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de ſon état. Il n'eſt heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'égliſe. Un père de famille ſage, réſigné à Dieu, attaché à ſa patrie, environné d'enfans & d'amis, reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus ſenſibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raiſon des derviches, des marabouts, des faquirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuſes; ils ſe ſont voués à des auſtérités plus effrayantes; & ces chaînes de fer ſous leſquelles ils ſont courbés, ces bras toujours étendus dans la même ſituation, ces macérations épouvantables ne ſont rien encore en comparaiſon des jeunes femmes de l'Inde qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris, dans le fol eſpoir de renaître enſemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les conſolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raiſonnable qu'une famille honnête rend à l'Etre ſuprême ſans ſuperſtition. Laiſſez là les cachots des couvens, laiſſez-là vos myſtères contradictoires & inutiles, l'objet de la riſée univerſelle. Prêchez Dieu & la morale, & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité ſur la terre.

LA COMTESSE.

Je ſuis fort de cette opinion.

MR. FRERET.

Et moi auſſi ſans doute.

L'ABBÉ.

Eh bien, puiſqu'il faut vous dire mon ſecret, j'en ſuis auſſi.

Alors le préſident de Maiſons, l'abbé de St. Pierre, Mr. Du Fay, Mr. Du Marſai arrivèrent: & Mr. l'abbé de Saint-Pierre lut, ſelon ſa coutume, *ſes penſées du matin*, ſur chacune deſquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

PENSÉES DÉTACHÉES

De Mr. l'abbé de Saint-Pierre.

LA plupart des princes, des miniſtres, des hommes conſtitués en dignité, n'ont pas le tems de lire; ils mépriſent les livres, & ils ſont gouvernés par un gros livre qui eſt le tombeau du ſens commun.

S'ils avaient ſu lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la ſuperſtition & l'ignorance ont cauſés. Si Louis XIV avait ſu lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes & leurs ſuppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'eſt fondé que ſur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du ſeul livre qui annonce leur religion: ils ont dit: voilà votre loi, & nous vous défendons de la lire; vous n'en ſaurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'eſt pas compréhenſible; elle exiſte pourtant, & toute bible en langue qu'on parle eſt défendue à Rome; elle n'eſt permiſe que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les uſurpations papales ont pour prétexte un miſérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à Dieu, & pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier: *Tu es Pierre, & ſur cette pierre je fonderai mon aſſemblée.*

Si on ſavait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement; elle en fait encore beaucoup en France, par les perſécutions contre les proteſtans, par les diviſions ſur je ne ſais quelle bulle, plus mépriſable qu'une chanſon du pont-neuf, par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantiſe des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, &c.

L'Eſpagne & le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent preſque tous ces maux, & ont l'inquiſition par-deſſus; laquelle (ſuppoſé un enfer) ſerait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne il y a des querelles interminables entre les trois ſectes admiſes par le traité de Veſtphalie: les habitans des pays immédiatement ſoumis aux prêtres allemands, ſont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain, n'a laiſſé que de la misère & de la muſique, des eunuques, des arlequins & des prêtres. On accable de tréſors une petite ſtatue noire appellée la Madone de Lorette; & les terres ne ſont pas cultivées.

La théologie eſt dans la religion ce que les poiſons ſont parmi les alimens.

Ayez des temples où Dieu ſoit adoré, ſes bienfaits chantés, ſa juſtice annoncée, la vertu recommandée; tout le reſte n'eſt qu'eſprit de parti, faction, impoſture, orgueil, avarice, & doit être proſcrit a jamais.

Rien n'eſt plus utile au public qu'un curé qui tient regiſtre des naiſſances, qui procure des aſſiſtances aux pauvres, conſole les malades, enſevelit les morts, met la paix dans les familles, & qui n'eſt qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il ſoit au-deſſus du beſoin, & qu'il ne lui ſoit pas poſſible de déshonorer ſon miniſtère en plaidant contre ſon ſeigneur & contre ſes paroiſſiens, comme font tant de curés de campagne : qu'ils ſoient gagés par la province ſelon l'étendue de leur paroiſſe, & qu'ils n'aient d'autres ſoins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'eſt plus inutile qu'un cardinal. Qu'eſt-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger, dignité ſans fonction, & qui preſque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi aſſiſter les pauvres, ni de quoi ſe ſecourir lui-même ?

Le meilleur gouvernement eſt ſans contredit celui qui n'admet que le nombre des prêtres néceſſaires, car le ſuperflu n'eſt qu'un fardeau dangereux : le meilleur gouvernement eſt celui où les prêtres ſont mariés, car ils en ſont meilleurs citoyens ; ils donnent des enfans à l'état, & les élèvent avec honnêteté : c'eſt celui où les prêtres n'oſent prêcher que la morale ; car s'ils prêchent la controverſe, c'eſt ſonner le tocſin de la diſcorde.

Les honnêtes gens liſent l'hiſtoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des diſputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne faſſe ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ? Oui, comme il y a eu des gens qui ſe ſont crus ſorciers.

Mr. Deslandes de l'académie des ſciences, qui vient de nous donner l'hiſtoire de la philoſophie, dit, au tome III, page 299 : *La faculté de théologie me paraît le corps le plus mépriſable du royaume.* Il deviendtait un des plus reſpectables s'il ſe bornait à enſeigner Dieu & la morale ; ce ſerait le ſeul moyen d'expier ſes déciſions criminelles contre Henri III & le grand Henri IV.

Les miracles que des gueux font au fauxbourg St. Médard peuvent aller loin, ſi Mr. le cardinal de Fleury n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix & défendre ſévérement les miracles.

La bulle monſtrueuſe *Unigénitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle eſt un attentat à la dignité de la couronne & à la liberté de la nation.

La canaille créa la ſuperſtition ; les honnêtes gens la détruiſent.

On cherche à perfectionner les loix & les arts. Peut-on oublier la religion !

Qui commencera à l'épurer ? Ce ſont les hommes qui penſent. Les autres ſuivront.

N'eſt-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, & que les ſages n'en aient pas ? Il faut être prudent, mais non pas timide.

L A

PROFESSION DE FOI DES THÉISTES.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

O Vous qui avez ſu porter ſur le trône la philoſophie & la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enſeigné les arts de la paix comme ceux de la guerre ! joignez votre voix à la nôtre, & que la vérité puiſſe triompher comme vos armes !

Nous ſommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeller théiſtes ; nous oſons en atteſter le Dieu unique que nous ſervons. Si l'on pouvait raſſembler tous ceux qui, ſans examen, ſe laiſſent entraîner aux divers dogmes des ſectes où ils ſont nés, s'ils ſondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur ſimple raiſon, la terre ſerait couverte de nos ſemblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme abſolument étranger au monde qui oſe nous démentir quand nous diſons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, ſiégeans dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les égliſes, répandus dans toutes les profeſſions, revêtus enfin de la puiſſance ſuprême.

Notre religion eſt ſans doute divine, puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par ce maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, & à nous : adore-moi, & ſois juſte.

Notre religion eſt auſſi ancienne que le monde, puiſque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, ſoit que ces premiers hommes ſe ſoient appellés Adimo & Procriti dans une partie de l'Inde, & Brama dans l'autre, ou Prométhée & Pandore chez les Grecs, ou Oshireth & Isheth chez les Egyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'Eon; ſoit qu'enfin on veuille admettre les noms d'Adam & d'Eve donnés à ces premières créatures dans la ſuite des tems par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un ſeul Dieu, auquel elles ont rendu un culte ſimple & ſans mêlange, qui ne put être infecté d'abord de dogmes ſuperſtitieux.

Notre religion, ô grand-homme! eſt donc la ſeule qui ſoit univerſelle, comme elle eſt la plus antique & la ſeule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille ſectes différentes, le théiſme eſt la baſe de vos édifices fantaſtiques; c'eſt ſur notre vérité que vous avez fondé vos abſurdités. Enfans ingrats, nous ſommes vos pères, & vous nous reconnoiſſez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de Dieu.

Nous adorons depuis le commencement des choſes la divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu & vengereſſe du crime; juſque-là tous les hommes ſont d'accord, tous répètent après nous cette confeſſion de foi.

Le centre où tous les hommes ſe réuniſſent dans tous les tems & dans tous les lieux eſt donc la vérité, & les écarts de ce centre ſont donc le menſonge.

QUE DIEU EST LE PERE DE TOUS LES HOMMES.

Si Dieu a fait les hommes, tous lui ſont également chers, comme tous ſont égaux devant lui; il eſt donc abſurde & impie de dire que le père commun a choiſi un petit nombre de ſes enfans pour exterminer les autres en ſon nom.

Or les auteurs des livres juifs ont pouſſé leur extravagante

fureur juſqu'à oſer dire que, dans des tems très-récens par rapport aux ſiècles antérieurs, le Dieu de l'univers choiſit un petit peuple barbare, eſclave chez les Egyptiens, non pas pour le faire régner ſur la fertile Egypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de ſes injuſtes maîtres, mais pour qu'il allât, à deux cent cinquante milles de Memphis, égorger, exterminer de petites peuplades voiſines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, & ſur leſquelles il n'avait pas plus de droit que ſur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur; donc ils ont écrit des livres abſurdes & impies.

Dans ces livres, remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de ſept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus mépriſables que les contes arabes & perſans, il eſt rapporté que le Dieu de l'univers deſcendit dans un buiſſon pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans : *Otez vos ſouliers .... que chaque femme de votre horde demande à ſa voiſine, à ſon hôteſſe des vaſes d'or & d'argent, des robes, & vous volerez les Egyptiens* (*a*).

Et je vous prendrai pour mon peuple & je ſerai votre Dieu (*b*).

Et j'endurcirai le cœur du pharaon, du roi (*c*).

Si vous obſervez mon pacte, vous ſerez mon peuple particulier ſur tous les autres peuples (*d*).

Joſué parle ainſi expreſſément à la horde hébraïque : *S'il vous paraît mal de ſervir* Adonaï, *l'option vous eſt donnée, choiſiſſez aujourd'hui ce qu'il vous plaira; voyez qui vous devez ſervir, ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Méſopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens chez qui vous habitez* (*e*).

Il eſt bien évident, par ces paſſages & par tous ceux qui les

(*a*) Exode, chap. III.
(*b*) Ibid. chap. VI.
(*c*) Ibid. chap. VII.
(*d*) Ibid. chap. XIX.
(*e*) Joſué, chap. XXIV.

précèdent, que les Hébreux reconnaiſſaient pluſieurs dieux; que chaque peuplade avait le ſien, que chaque dieu était un Dieu local, un Dieu particulier.

Il eſt même dit dans Ezéchiel, dans Amos, dans le diſcours de St. Etienne, que les Hébreux n'adorèrent point le Dieu Adonaï dans le déſert, mais Rempham & Kium.

Le même Joſué continue & leur dit; *Adonaï eſt fort & jaloux.*

N'eſt-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur Adonaï une eſpèce de roi inviſible au peuple, viſible aux chefs du peuple, jaloux des rois voiſins, & tantôt vainqueur, tantôt vaincu?

Qu'on remarque ſur-tout ce paſſage des Juges: *Adonaï marcha avec Juda, & ſe rendit maître des montagnes; mais il ne put exterminer les habitans des vallées, parce qu'ils abondaient en chariots armés de faulx* (*f*).

Nous n'inſiſterons pas ici ſur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jéruſalem les peuples avaient comme à Babylone des chars de guerre, dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes; nous nous bornons à démontrer que le Dieu des Juifs était un Dieu local qui pouvait quelque choſe ſur les montagnes, & rien ſur les vallées: idée priſe de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées & les fleuves.

Et ſi on vous objecte que dans le premier chapitre de la Genèſe, Dieu a fait le ciel & la terre, nous répondons que ce chapitre n'eſt qu'une imitation de l'ancienne coſmogonie des Phéniciens, très-antérieurs à l'établiſſement des Juifs en Syrie; que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut ſur-tout bien remarquer que l'aventure d'Adam &

(*f*) Juges, chap. I.

d'Eve n'eſt rappellée dans aucun des livres hébreux, & que le nom d'Eve ne ſe trouve que dans Tobie, qui eſt regardé comme apocryphe par toutes les communions proteſtantes, & par les ſavans catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le Dieu juif n'était qu'un Dieu local, la voici. Un brigand nommé Jephté, qui eſt à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : *Ce que poſsède* Chamos *votre Dieu ne vous appartient-il pas de droit ? Laiſſez-nous donc poſſéder ce qu'*Adonaï *notre Dieu a obtenu par ſes victoires* (*g*).

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre; c'eſt bien en vain que le trop ſimple Calmet veut, après des commentateurs de mauvaiſe foi, éluder une vérité ſi claire. Il en réſulte qu'alors le petit peuple juif, ainſi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers; c'eſt ainſi que Mars combattit pour les Troyens, & Minerve pour les Grecs ; c'eſt ainſi que parmi nous St. Denis eſt le protecteur de la France, & que St. George l'a été de l'Angleterre. C'eſt ainſi que par-tout on a déshonoré la Divinité.

DES SUPERSTITIONS.

Que la terre entière s'élève contre nous, ſi elle l'oſe; nous l'appellons à témoin de la pureté de notre ſainte religion. Avons-nous jamais ſouillé notre culte par aucune des ſuperſtitions que les nations ſe reprochent les unes aux autres ? On voit les Perſes, plus excuſables que leurs voiſins, vénérer dans le ſoleil l'image imparfaite de la Divinité qui anime la nature; les Sabéens adorent les étoiles; les Phéniciens ſacrifient aux vents; la Grèce & Rome ſont inondées de dieux & de fables; les Syriens adorent un poiſſon. Les Juifs dans le déſert ſe proſternent devant un ſerpent d'airain : ils adorèrent réellement un coffre que nous appellons arche, imitant en cela pluſieurs nations qui promenaient leurs petits marmouſets ſacrés dans des

(*g*) Ibid. chap. II.

coffres ; témoin les Egyptiens, les Syriens ; témoin le coffre dont il eſt parlé dans l'âne d'or d'Apulée (*h*) ; témoin le coffre ou l'arche de Troye qui fut pris par les Grecs, & qui tomba en partage à Euripide (*i*).

Les Juifs prétendaient que la verge d'Aaron, & un boiſſeau de manne étaient conſervés dans leur ſaint coffre : deux bœufs le traînaient dans une charrette ; le peuple tombait devant lui la face contre terre, & n'oſait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort ſubite cinquante mille ſoixante & dix Juifs, pour avoir porté la vue ſur ſon coffre, & ſe contenta de donner des hémorroïdes aux Philiſtins qui avaient pris ſon coffre, & d'envoyer des rats dans leurs champs (*k*) juſqu'à ce que ces Philiſtins lui euſſent préſenté cinq figures de rats d'or, & cinq figures de trou du cu d'or, en lui rendant ſon coffre. O terre ! ô nations ! ô vérité ſainte ! eſt-il poſſible que l'eſprit humain ait été aſſez abruti pour imaginer des ſuperſtitions ſi infames & des fables ſi ridicules ?

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conſervaient pourtant dans leur ſanctuaire, dans leur ſaint des ſaints, deux chérubins qui avaient des faces d'hommes & des muſles de bœufs avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, & en même tems de plus puérile ? n'eſt-il pas bien agréable à l'Etre des êtres de brûler ſur une pierre des boyaux & des pieds d'animaux (*l*) ? qu'en peut-il réſulter, qu'une puanteur inſupportable ? Eſt-il bien divin de tordre le cou à un oiſeau, de lui caſſer un aile ? de tremper un doigt dans le ſang & d'en arroſer ſept fois l'aſſemblée (*m*) ?

(*h*) Apul. liv. IX & XI.
(*i*) Pauſanias, liv. VII.
(*k*) Premier liv. des rois ou de Samuel, chap. V & VI.
(*l*) Lévit. chap. I.
(*m*) Ibid. chap. IV.

Digitized by Google

Où eſt le mérite de mettre du ſang ſur l'orteil de ſon pied droit, & au bout de ſon oreille droite, & ſur le pouce de la main droite (*n*) ?

Mais ce qui n'eſt pas ſi puérile, c'eſt ce qui eſt raconté dans une très-ancienne vie de Moïſe écrite en hébreu & traduite en latin. C'eſt l'origine de la querelle entre Aaron & Coré.

« Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis ; elle la tondit » pour la première fois ; auſſi-tôt Aaron arrive, & emporte la » toiſon en diſant : les prémices de la laine appartiennent à » Dieu. La veuve en pleurs vient implorer la protection de » Coré, qui, ne pouvant obtenir d'Aaron la reſtitution de la » laine, en paie le prix à la veuve. Quelque tems après, ſa » brebis fait un agneau. Aaron ne manque pas de s'en » emparer. Il eſt écrit, dit-il, que tout premier né appartient » à Dieu. La bonne femme va ſe plaindre à Coré, & Coré » ne peut obtenir juſtice pour elle. La veuve outrée tue ſa » brebis. Aaron revient ſur le champ, prend le ventre, » l'épaule & la tête, ſelon l'ordre de Dieu. La veuve au » déſeſpoir dit anathême à ſa brebis. Aaron dans l'inſtant » revient l'emporter tout entière (*o*) : tout ce qui eſt » anathême, dit-il, appartient au pontife ». Voilà en peu de mots l'hiſtoire de beaucoup de prêtres. Nous entendons les prêtres de l'antiquité ; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il en eſt de ſages & de charitables, pour qui nous ſommes pénétrés d'eſtime.

Ne nous appeſantiſſons pas ſur les ſuperſtitions odieuſes de tant d'autres nations ; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui ſont les plus anciens théiſtes de la terre. Regardez ces malheureux Egyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais & leurs temples ont rendu ſi célèbres ; c'eſt aux pieds de ces monumens preſque éternels

(*n*) Lévit. chap. VIII.

(*o*) Page 165.

qu'ils adoraient des chats & des crocodiles. S'il eſt aujourd'hui une religion qui ait ſurpaſſé ces excès monſtrueux, c'eſt ce que nous laiſſons à examiner à tout homme raiſonnable.

Se mettre à la place de Dieu qui a créé l'homme, créer Dieu à ſon tour, faire ce Dieu avec de la farine & quelques paroles, diviſer ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux, qui ne ſont qu'un Dieu en chair & en os; créer ſon ſang avec du vin, quoique le ſang ſoit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps du Dieu; anéantir ce vin, manger ce Dieu & boire ſon ſang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts ſont mieux cultivés que chez les Egyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtiſe & d'aliénation d'eſprit de la horde la plus ſtupide des Hottentots & des Cafres, nous dirions qu'on nous en impoſe; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'eſt cependant ce qui arrive journellement ſous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, ſous les yeux des princes qui le ſouffrent, & des ſages qui ſe taiſent. Que faiſons-nous à l'aſpect de ces ſacrilèges? Nous prions l'être éternel pour ceux qui les commettent; ſi pourtant nos prières peuvent quelque choſe auprès de ſon immenſité, & entrent dans le plan de ſa providence.

DES SACRIFICES DE SANG HUMAIN.

Avons-nous jamais été coupables de la folle & horrible ſuperſtition de la magie qui a porté tant de peuples à préſenter aux prétendus dieux de l'air, & aux prétendus dieux infernaux, les membres ſanglans de tant de jeunes gens & de tant de filles, comme des offrandes précieuſes à ces monſtres imaginaires? Aujourd'hui même encore, les habitans des rives du Gange, de l'Indus & des côtes du Coromandel, mettent le comble de la ſainteté à ſuivre en pompe de jeunes femmes riches & belles qui vont ſe brûler ſur le bûcher de leurs maris, dans l'eſpérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle.

nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable ſuperſtition, auprès de laquelle le ſilence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuſe pſalmodie, leur mauvaiſe chère, leurs cilices, leurs petites macérations ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les braines ayant, après des ſiècles de théiſme pur & ſans tache, ſubſtitué la ſuperſtition à l'adoration ſimple de l'Etre ſuprême, corrompirent leurs voies & encouragèrent enfin ces ſacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le ſage gouvernement eſt exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences ſuperſtitieuſes. Mais elle ſe répandit dans le reſte de notre hémiſphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à Dieu, & point de peuple qui n'ait été ſéduit par l'illuſion affreuſe de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Perſans, Egyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, & tous ont été religieuſement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de ſortilèges; ils jetaient les ſorts, ils enchantaient les ſerpens, ils prédiſaient l'avenir par les ſonges, ils avaient des voyans qui faiſaient retrouver les choſes perdues, ils chaſsèrent les diables & guérirent les poſſédés, avec la racine barath, en prononcant le mot Jaho, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythoniſſes évoquèrent des ombres. Et même l'auteur de l'Exode, quel qu'il ſoit, eſt ſi perſuadé de l'exiſtence de la magie, qu'il repréſente les ſorciers attitrés de Pharaon opérant les mêmes prodiges que Moïſe. Ils changèrent leurs bâtons en ſerpens comme Moïſe, ils changèrent les eaux en ſang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, &c. &c. Ce ne fut que ſur l'article des poux qu'ils furent vaincus; ſur quoi on a très-bien dit *que les Juifs en ſavaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie commune à toutes les nations diſpoſa les hommes à une cruauté religieuſe & infernale avec laquelle ils ne ſont certainement pas nés; puiſque de mille

enfans vous n'en trouvez pas un ſeul qui aime à verſer le ſang humain.

Nous ne pouvons pas mieux faire que de tranſcrire ici un paſſage de l'auteur de la philoſophie de l'hiſtoire (*p*), quoiqu'il ne ſoit pas de notre avis en tout.

« Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs écrite par un auteur d'une » autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en » effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre » exprès de Dieu immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne » connaiſſait pas, égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, » les vieillards & les enfans à la mamelle, & ne réſerver » que les petites filles; que ce peuple ſaint ait été puni de » ſon Dieu quand il avait été aſſez criminel pour épargner un » ſeul homme dévoué à l'anathême; nous ne croirions pas » qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre : mais » comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits » dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

» Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été » inſpirés. Notre ſainte égliſe, qui a les Juifs en horreur, nous » apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu » créateur & père de tous les hommes; je ne puis en former » aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

» Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir » dans Dieu une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre » bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait » ce qu'il a voulu; ce n'eſt pas à nous de le juger; je m'en tiens » toujours au ſimple hiſtorique.

» Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément » ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué » au Seigneur; *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit » la loi du Lévitique, chap. XXVII. C'eſt en vertu de cette

(*p*) Phil. de l'hiſt. pag. 143.

» loi qu'on voit Jephté immoler ſa propre fille, le prêtre » Samuël couper en morceaux le roi Agag. Le pentateuque » nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ » de neuf lieues quarrées, les Iſraélites ayant trouvé ſix cent » ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, » ſoixante-un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, » Moïſe commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes » les femmes & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, » dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de » remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même Moïſe » était gendre du grand-prêtre des Madianites Jéthro, qui lui » avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé » de bienfaits.

» Le même livre nous dit que Joſué, fils de Nun, ayant » paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & » ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jéricho, » dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les » flammes; qu'il conſerva ſeulement Rahab la paillarde & ſa » famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple; que le » même Joſué dévoua à la mort douze mille habitans de la » ville de Hai, qu'il immola au ſeigneur trente & un rois du » pays, tous ſoumis à l'anathême & qui furent pendus. Nous » n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans » nos derniers tems, ſi ce n'eſt peut-être la Saint-Barthelemi & » les maſſacres d'Irlande.

» Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent » que les Juifs aient trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille » brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village » d'un déſert au milieu des rochers, & que perſonne ne doute » de la Saint-Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les » lumières de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer » ſur les étranges événemens de l'antiquité, & ſur les raiſons » que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de » choiſir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathêmes barbares tant recommandés chez les Juifs; c'eſt

de ce fanatiſme que ſortirent les croiſades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes & des Turcs à Jeſus-Chriſt. C'eſt ce fanatiſme qui enfanta les croiſades contre nos frères innocens appellés hérétiques ; c'eſt ce fanatiſme toujours teint de ſang qui produiſit la journée infernale de la Saint-Barthelemi ; & remarquez que c'eſt dans ce tems affreux de la Saint-Barthelemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé Séchelle, brûlé pour avoir joint aux ſortilèges les empoiſonnemens & les meurtres, avoua dans ſon interrogatoire que le nombre de ceux qui ſe croyaient magiciens paſſait dix-huit mille, tant la démence de la magie eſt toujours compagne de la fureur religieuſe, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, & comme la famine produit ſouvent la peſte.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un ſeul théiſte coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu ſavoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de Dieu.

On nous dira que les athées ſont dans les mêmes termes, qu'ils n'ont jamais été ni des ſorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas ! que faudra-t-il en conclure ? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils ſont, tout plongés dans une erreur monſtrueuſe, ſont encore meilleurs que les juifs, les païens & les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéiſme, nous déteſtons la ſuperſtition barbare ; nous aimons Dieu & le genre humain ; voilà nos dogmes.

DES PERSÉCUTIONS CHRÉTIENNES.

On a tant prouvé que la ſecte des chrétiens eſt la ſeule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer & la flamme dans les mains, à penſer comme elle, que ce n'eſt plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les maho-

métans ont imité les chrétiens ; cela n'eſt pas vrai. Mahomet & ſes Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient perſécutés ; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze dragmes par tête, tribut dont on pouvait ſe racheter en embraſſant la religion muſulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Eſpagne & la Province Narbonnaiſe, ils leur laiſsèrent leur religion & leurs loix. Ils laiſſent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaſte empire. Vous ſavez, grand prince, que le ſultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, & pluſieurs évêques. Vous ſavez que ces chrétiens portent leur Dieu en proceſſion librement dans les rues de Conſtantinople, tandis que chez les chrétiens il eſt de vaſtes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout paſteur calviniſte qui prêche, & aux galères quiconque les écoute. O nations ! comparez & jugez.

Nous prions ſeulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent qui a paru depuis peu, intitulé *Conſeils raiſonnables*, *&c.*

« Vous parlez toujours de martyrs. Eh ! monſieur, ne ſentez-» vous pas combien cette miſérable preuve s'élève contre nous ? » Inſenſés & cruels que nous ſommes, quels barbares ont ja-» mais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres ? Ah » monſieur, vous n'avez donc pas voyagé ? vous n'avez pas » vu à Conſtance la place où Jérôme de Prague dit à un des » bourreaux du concile qui voulait allumer ſon bûcher par » derrière : *Allume par devant ; ſi j'avais craint les flammes, je » ne ſerais pas venu ici* ? Vous n'avez pas été à Londres, où » parmi tant de victimes que fit brûler l'infame reine Marie, » fille du tyran Henri VIII, une femme accouchant au pied » du bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère par l'ordre d'un » évêque ?

» Avez-vous jamais paſſé dans Paris par la Grève, où le » conſeiller-clerc Anne Dubourg, neveu du chancelier, chanta-

» des cantiques avant ſon ſupplice ? Savez-vous qu'il fut exhorté » à cette héroïque conſtance par une jeune femme de qualité » nommée madame de la Caille, qui fut brûlée quelques jours » après lui ? Elle était chargée de fers dans un cachot voiſin » du ſien, & ne recevait le jour que par une petite grille pra- » tiquée en haut dans le mur qui ſéparait ces deux cachots. » Cette femme entendait le conſeiller qui diſputait ſa vie contre » ſes juges par les formes des loix. *Laiſſez là*, lui cria-t-elle, » *ces indignes formes ; craignez-vous de mourir pour votre Dieu ?*

» Voilà ce qu'un indigne hiſtorien tel que le jéſuite Daniel » n'a garde de rapporter, & ce que d'Aubigné & les contem- » porains nous certifient.

» Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés » à Lyon dans la place des Terreaux depuis 1546 ? Faut-il » vous faire voir mademoiſelle de Cagnon ſuivant dans une » charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés con- » damnés aux flammes, parce qu'ils avoient le malheur de ne » pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu. Cette » fille malheureuſement perſuadée que la religion réformée eſt » la véritable, avait toujours répandu des largeſſes parmi les » pauvres de Lyon. Ils entouroient en pleurant la charrette » où elle était traînée chargée de fers. *Hélas !* lui criaient-ils, » *nous ne recevrons plus d'aumône de vous. Eh bien*, dit-elle, » *vous en recevrez encore*, & elle leur jeta ſes mules de velours » que ſes bourreaux lui avaient laiſſées.

» Avez-vous vu la place de l'Eſtrapade à Paris ? elle fut » couverte ſous François I de corps réduits en cendre. Savez- » vous comme on les faiſoit mourir ? on les ſuſpendait à de » longues baſcules qu'on élevait & qu'on baiſſait tour-à-tour » ſur un vaſte bûcher, afin de leur faire ſentir plus long-tems » toutes les horreurs de la mort la plus douloureuſe. On ne » jetait ces corps ſur les charbons ardens que lorſqu'ils étaient » preſqu'entiérement rôtis, & que leurs membres retirés, leur » peau ſanglante & conſumée, leurs yeux brûlés, leur viſage » défiguré, ne leur laiſſaient plus l'apparence de la figure » humaine,

» Le jéſuite Daniel ſuppoſe, ſur la foi d'un infame écrivain » de ce tems là, que François I dit publiquement qu'il traite- » rait ainſi le dauphin, ſon fils, s'il donnait dans les opinions » des réformés. Perſonne ne croira qu'un roi qui ne paſſait pas » pour un Néron, ait jamais prononcé de ſi abominables » paroles. Mais la vérité eſt que, tandis qu'on faiſait à Paris ces » ſacrifices de ſauvages qui ſurpaſſent tout ce que l'inquiſition » a jamais fait de plus horrible, François I plaiſantait avec ſes » courtiſans, & couchait avec ſa maîtreſſe. Ce ne ſont pas là, » monſieur, des hiſtoires de Ste. Potamienne, de Ste. Urſule » & des onze mille vierges; c'eſt un récit fidèle de ce que » l'hiſtoire a de moins incertain.

» Le nombre des martyrs réformés, ſoit vaudois, ſoit » albigeois, évangéliques, eſt innombrable. Un nommé Pierre » Bergier fut brûlé à Lyon en 1552 avec René Poyet, parent » du chancelier Poyet. On jeta dans le même bûcher Jean » Chambon, Louis Dimonet, Louis de Marſac, Etienne de » Gravot, & cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler ſi » je vous faiſais voir la liſte des martyrs que les proteſtans » ont conſervée.

» Pierre Bergier chantait un pſeaume de Marot en allant au » ſupplice. Dites-nous en bonne foi ſi vous chanteriez un » pſeaume latin en pareil cas? Dites-nous ſi le ſupplice de la » potence, de la roue ou du feu eſt une preuve de la religion? » C'eſt une preuve ſans doute de la barbarie humaine. C'eſt » une preuve que d'un côté il y a des bourreaux, & de l'autre » des perſuadés.

» Non, ſi vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, » ne parlez jamais de martyrs. Nous en avons fait cent fois, » mille fois plus que tous les païens. Nous ne voulons point » répéter ici ce qu'on a tant dit des maſſacres des Albigeois, » des habitans de Mérindol, de la Saint-Barthelemi, de ſoixante » ou quatre-vingt mille Irlandais proteſtans égorgés, aſſommés, » pendus, brûlés par les catholiques; de ces millions d'Indiens » tués, comme des lapins dans des garennes, aux ordres de

» quelques moines. Nous frémiſſons, nous gemiſſons; mais il faut » le dire, parler de martyrs à des chrétiens, c'eſt parler de gibets » & de roues à des bourreaux & à des records. »

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier ſi jamais un théiſte a voulu forcer un homme d'une autre religion à embraſſer le théiſme, tout divin qu'il eſt. Ah! c'eſt parce qu'il eſt divin qu'il n'a jamais violenté perſonne. Un théiſte a-t-il jamais tué? Que dis-je? a-t-il frappé un ſeul de ſes inſenſés adverſaires? Encore une fois, comparez & jugez.

Nous penſons enfin qu'il faut imiter le ſage gouvernement chinois, qui, depuis plus de cinquante ſiècles, offre à Dieu des hommages purs, & qui, l'adorant en eſprit & en vérité, laiſſe la vile populace ſe vautrer dans la fange des étables des bonzes; il tolère ces bonzes, & il les réprime; il les contient ſi bien qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble ſous la domination chinoiſe, ni ſous la tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravens, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or: que n'allons-nous y acheter la ſageſſe?

DES MŒURS.

Les mœurs des théiſtes ſont néceſſairement pures; puiſqu'ils ont toujours le Dieu de la juſtice & de la pureté devant les yeux, le Dieu qui ne deſcend point ſur la terre pour ordonner qu'on vole les Egyptiens, pour commander à Oſée de prendre une concubine à prix d'argent & de coucher avec une femme adultère (*q*).

Auſſi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme Abraham, nous ne nous enivrons point comme Noé. Et nos fils n'inſultent pas au membre reſpectable qui les a fait naître; nos filles ne couchent point avec leurs pères comme les filles de Loth, & comme la fille du pape Alexandre VI. Nous ne violons

(*q*) Oſée, chap. premier.

violons point nos ſœurs, comme Ammon viola ſa ſœur Thamar ; nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous aplaniſſent la voie du crime en oſant nous abſoudre de la part de Dieu de toutes les iniquités que ſa loi éternelle condamne. Plus nous mépriſons les ſuperſtitions qui nous environnent, plus nous nous impoſons la douce néceſſité d'être juſtes & humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels ; nous ſecourons indiſtinctement ; nous tendons des mains favorables aux ſuperſtitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il eſt injuſte & perfide envers ſes amis, ingrat envers ſes bienfaicteurs ; ſi ſon orgueil inconſtant & féroce contriſte ſes frères ; nous le déclarons indigne du ſaint nom de théiſte ; nous le rejetons de notre ſociété ; mais ſans lui vouloir de mal, & toujours prêts à lui faire du bien ; perſuadés qu'il faut pardonner, & qu'il eſt beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne ſerait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théiſtes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conſpiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la fronde & des Guiſes en France, celle de trente ans dans notre Allemagne, &c. &c. &c. Nous ſommes fidèles à nos princes, nous payons tous les impôts ſans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens & les meilleurs ſujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force & qui ne raiſonne jamais, plus ſéparés encore des théologiens qui raiſonnent ſi mal, nous ſommes les ſoutiens des trônes que les diſputes eccléſiaſtiques ont ébranlés pendant tant de ſiècles.

Utiles à l'état, nous ne ſommes point dangereux à l'égliſe ; nous imitons Jeſus, qui allait au temple.

DE LA DOCTRINE DES THÉISTES.

Adorateurs d'un Dieu, amis des hommes, compatiſſans aux ſuperſtitions mêmes que nous réprouvons, nous reſpectons toute ſociété, nous n'inſultons aucune ſecte, nous ne parlons jamais avec dériſion, avec mépris de Jeſus qu'on appelle le Chriſt; au contraire nous le regardons comme un homme diſtingué entre les hommes par ſon zèle, par ſa vertu, par ſon amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconſidéré, qui fut la victime des fanatiques perſécuteurs.

Nous révérons en lui un théiſte iſraélite, ainſi que nous louons Socrate, qui fut un théiſte Athénien. Socrate adorait un Dieu & l'appellait du nom de *père*, comme le dit ſon évangéliſte Platon. Jeſus appella toujours Dieu du nom de *père*, & la formule de prière qu'il enſeigna commence par ces mots ſi communs dans Platon: *Notre père.* Ni Socrate, ni Jeſus n'écrivirent jamais rien; ni l'un ni l'autre n'inſtitua une religion nouvelle. Certes, ſi Jeſus avait voulu faire une religion, il l'auroit écrite. S'il eſt dit que Jeſus envoya ſes diſciples pour baptiſer, il ſe conforma à l'uſage. Le baptême était d'une très-haute antiquité chez les juifs; c'était une cérémonie ſacrée, empruntée des Egyptiens & des Indiens, ainſi que preſque tous les rites judaïques. On baptiſait tous les proſélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circonciſion. Les femmes proſélytes étaient baptiſées: cette cérémonie ne pouvait ſe faire qu'en préſence de trois anciens au moins; ſans quoi la régénération était nulle. Ceux qui parmi les Iſraélites aſpiraient à une plus haute perfection, ſe faiſaient baptiſer dans le Jourdain. Jeſus lui-même ſe fit baptiſer par Jean, quoiqu'aucun de ſes apôtres ne fut jamais baptiſé.

Si Jeſus envoya ſes diſciples pour chaſſer les diables, il y avait déjà très-long-tems que les Juifs croyaient guérir des poſſédés & chaſſer des diables. Jeſus même l'avoue dans le

livre qui porte le nom de Matthieu (*r*). Il convient que les enfans même chaſſaient les diables.

Jeſus à la vérité obſerva toutes les inſtitutions judaïques; mais par toutes ſes invectives contre les prêtres de ſon tems, par les injures atroces qu'il diſait aux phariſiens, & qui lui attirèrent ſon ſupplice, il paraît qu'il faiſait auſſi peu de cas des ſuperſtitions judaïques, que Socrate des ſuperſtitions athéniennes.

Jeſus n'inſtitua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens; il ne prononça jamais le mot de chrétien: quelques-uns de ſes diſciples ne prirent ce ſurnom que plus de trente ans après ſa mort.

L'idée d'oſer faire d'un juif le créateur du ciel & de la terre, n'entra certainement jamais dans la tête de Jeſus. Si on s'en rapporte aux évangiles, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'eſt du ciel. Il dit expreſſément avant d'être ſupplicié : *Je vais à mon père qui eſt votre père, à mon Dieu qui eſt votre Dieu* (*s*).

Jamais Paul, tout ardent enthouſiaſte qu'il était, n'a parlé de Jeſus que comme d'un homme choiſi par Dieu même pour ramener les hommes à la juſtice.

Et Jeſus, ni aucun de ſes apôtres n'a dit qu'il eût deux natures & une perſonne avec deux volontés; que ſa mère fût mère de Dieu; que ſon eſprit fût la troiſième perſonne de Dieu, & que cet eſprit procédait du Père & du Fils. Si on trouve un ſeul de ces dogmes dans les quatre évangiles, qu'on nous le montre: qu'on ôte tout ce qui lui eſt étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers tems au milieu des diſputes les plus ſcandaleuſes & des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reſte-t-il en lui? un adorateur

(*r*) Matthieu, chap. XXII.

(*s*) Jean, chap. XX.

de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste ; nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les tems, & qui par conséquent est la seule véritable.

QUE TOUTES LES RELIGIONS DOIVENT RESPECTER LE THÉISME.

Après avoir jugé par la raison entre la sainte & éternelle religion du théisme, & les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions ; qu'on les juge par l'histoire & par les faits ; on verra dans le seul christianisme plus de deux cent sectes différentes qui crient toutes : *mortels, achetez chez moi, je suis la seule qui vend la vérité, les autres n'étalent que l'imposture.*

Depuis Constantin, on le sait assez, c'est une guerre perpétuelle entre les chrétiens, tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, & tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme tel qu'il est, & tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes, sur cinquante évangiles apocryphes, sur les constitutions apostoliques, reconnues pour supposées, sur des fausses lettres de Jesus, de Pilate, de Tibère, de Sénèque, de Paul, sur les ridicules récognitions de Clément, sur l'imposteur qui a pris le nom d'Harmas, sur l'imposteur Abdias, l'imposteur Marcel, l'imposteur Egésippe, sur la supposition de misérables vers attribués aux sibylles. Et après cette foule de mensonges vient une foule d'interminables disputes.

Le mahométisme, plus raisonnable en apparence & moins impur, annoncé par un seul prophète prétendu, enseignant un seul Dieu, consigné dans un seul livre authentique, se divise pourtant en deux sectes qui se combattent avec le fer, & en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes ſouffre depuis long-tems un grand ſchiſme. Les uns tiennent pour le Charthabhad, les autres pour l'Othorabhad. Les uns croient la chûte des animaux céleſtes à la place deſquels Dieu forma l'homme ; fable qui paſſa enſuite en Syrie & même chez les juifs du tems d'Hérode. Les autres enſeignent une coſmogonie contraire.

Le judaïſme, le ſabiſme, la religion de Zoroaſtre, rampent dans la pouſſière. Le culte de Tyr & de Carthage eſt tombé avec ces puiſſantes villes. La religion des Miltiade & des Périclès, celle des Paul Emile & des Catons, ne ſont plus, celle d'Odin eſt anéantie, les myſtères & les monſtres d'Egypte ont diſparu ; la langue même d'Oſiris, devenue celle des Ptolomées, eſt ignorée de leurs deſcendans ; le théiſme ſeul eſt reſté debout parmi tant de viciſſitudes, & dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en eſt l'auteur & l'objet éternel.

BÉNÉDICTIONS SUR LA TOLÉRANCE.

Soyez béni à jamais, ſire. Vous avez établi chez vous la liberté de conſcience. Dieu & les hommes vous en ont récompenſé. Vos peuples multiplient, vos richeſſes augmentent, vos états proſpèrent, vos voiſins vous imitent, cette grande partie du monde devient plus heureuſe.

Puiſſent tous les gouvernemens, prendre pour modèle cette admirable loi de la Penſilvanie, dictée par le pacifique Penn, & ſignée par le roi d'Angleterre Charles II le 4 Mars 1681 !

« La liberté de conſcience étant un droit que tous les hommes » ont reçu de la nature, avec l'exiſtence, il eſt fermement établi » que perſonne ne ſera jamais forcé d'aſſiſter à aucun exercice » public de religion. Au contraire, il eſt donné plein pouvoir à » chacun de faire librement exercice public ou privé de ſa » religion, ſans qu'on le puiſſe troubler en rien, pourvu qu'il » faſſe profeſſion de croire un Dieu éternel, tout-puiſſant, for- » mateur & conſervateur de l'univers. »

Digitized by Google

Par cette loi le théiſme a été conſacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le ſeul principe néceſſaire. Auſſi qu'eſt-il arrivé ? La colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors compoſée que de cinq cents têtes, elle eſt aujourd'hui de trois cent mille. Nos Souabes, nos Salsbourgeois, nos palatins, pluſieurs autres colons de notre baſſe Allemagne, des Suédois, des Holſtenois ont couru en foule à Philadelphie. Elle eſt devenue une des plus belles & des plus heureuſes villes de la terre, & la métropole de dix villes conſidérables. Plus de vingt religions ſont autoriſées dans cette province floriſſante ſous la protection du théiſme leur père, qui ne détourne point les yeux de ſes enfans, tout oppoſés qu'ils ſont entr'eux, pourvu qu'ils ſe reconnaiſſent pour frères. Tout y eſt en paix; tout y vit dans une heureuſe ſimplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocriſie oppriment encore les conſciences dans tant de provinces de notre Europe. Tant il eſt vrai que le théiſme eſt doux, & que la ſuperſtition eſt barbare.

QUE TOUTE RELIGION REND HOMMAGE AU THÉISME.

Toute religion rend, malgré elle, hommage au théiſme, quand même elle le perſécute. Ce ſont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terreins fangeux; mais la ſource eſt pure. Le mahométan dit : *je ne ſuis ni juif ni chrétien, je remonte à Abraham; il n'était point idolâtre, il adorait un ſeul Dieu.* Interrogez Abraham, il vous dira qu'il était de la religion de Noé qui adorait un ſeul Dieu. Que Noé parle, il confeſſera qu'il était de la religion de Seth; & Seth ne pourra dire autre choſe, ſinon qu'il était de la religion d'Adam qui adorait un ſeul Dieu.

Le juif & le chrétien ſont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que ſuivant leurs propres livres le théiſme a régné ſur la terre juſqu'au déluge; pendant 1656 ans ſelon la vulgate, pendant 2262 ans ſelon les ſeptante, pendant 2309 ans ſelon les ſamaritains; & qu'ainſi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théiſme a été la ſeule religion divine pendant 2513 années, juſqu'au tems où les

juifs diſent que Dieu leur donna une loi particulière dans un déſert.

Enfin, ſi le calcul du P. Pétau était vrai; ſi ſelon cet étrange philoſophe, qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfans à coups de plume, il y avait ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes ſur la terre deſcendans d'un ſeul fils de Noé; ſi les deux autres frères en avaient produit chacun autant; ſi par conſéquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cent milliards de fidèles en l'an 285 après le déluge, & cela vers le tems de la naiſſance d'Abraham ſelon Pétau; & ſi les hommes en ce tems-là n'avaient pas corrompu leurs voies; il s'enſuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cent milliards de théiſtes, de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes ſur la terre.

REMONTRANCE A TOUTES LES RELIGIONS.

Pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théiſme, religions nées de ſon ſein? vous qui n'avez de reſpectable que l'empreinte de ſes traits défigurés par vos ſuperſtitions & par vos fables? vous filles parricides qui voulez détruire votre père: quelle eſt la cauſe de vos continuelles fureurs? Craignez-vous que les théiſtes ne vous traitent comme vous avez traité le paganiſme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? Raſſurez-vous; vos craintes ſont chimériques. Les théiſtes n'ont point de fanatiſme; ils ne peuvent donc faire de mal; ils ne forment point un corps; ils n'ont point de vues ambitieuſes: répandus ſur la face de la terre, ils ne l'ont jamais troublée: l'antre le plus infect des moines les plus imbécilles, peut cent fois plus ſur la populace que tous les théiſtes du monde; ils ne s'aſſemblent point, ils ne prêchent point; ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils ſouhaitent que les égliſes, les moſquées, les pagodes de tant de villages aient tous une ſubſiſtance honnête; que les curés, les mollaks, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas de campagne ſoient plus à leur aiſe, pour avoir plus de ſoin des enfans nouveaux-nés, pour

mieux ſecourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher : ils gémiſſent que ceux qui travaillent le plus, ſoient le moins récompenſés.

Peut-être ſont-ils ſurpris de voir des hommes voués par leurs ſermens à l'humilité & à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageant dans l'opulence, & entourés d'un faſte qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en ſecret, lorſqu'un prêtre d'un certain pays a impoſé des loix aux monarques & des tributs à leurs peuples ; ils deſireraient, pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque état fût abſolument indépendant : mais ils ſe bornent à des ſouhaits ; & ils n'ont jamais prétendu ramener la juſtice par la violence.

Tels ſont les théiſtes ; ils ſont les frères aînés du genre-humain, & ils chériſſent leurs frères. Ne les haïſſez donc pas ; ſupportez ceux qui vous ſupportent ; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait ; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui eſt celui d'aimer Dieu & les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Mufti de Conſtantinople, shérif de la Mecque, grand brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, & vous leurs ſuppôts qui tendez vos mains & vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne ; jouiſſez tous en paix de vos biens & de vos honneurs, ſans haïr, ſans inſulter, ſans perſécuter les innocens, les pacifiques théiſtes, qui, formés par Dieu même tant de ſiècles avant vous, dureront auſſi plus que vous dans la multitude des ſiècles.

RÉSIGNATION, ET NON GLOIRE A DIEU ; IL EST TROP AU-DESSUS DE LA GLOIRE.

L'EMPEREUR

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRERE RIGOLET.

LA Chine, autrefois entiérement ignorée, long-tems enſuite défigurée à nos yeux, & enfin mieux connue de nous que pluſieurs provinces d'Europe, eſt l'empire le plus peuplé, le plus floriſſant & le plus antique de l'univers : on ſait que par le dernier dénombrement fait ſous l'empereur Cam-hi, dans les ſeules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni les jeunes gens au-deſſous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames, ou ſoi-diſant telles, à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur ſont de deux cent millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cent cinquante millions de la monnoie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'état conſiſtent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cent mille ſoldats. L'empereur a cinq cent ſoixante-dix mille chevaux, ſoit pour monter les gens de guerre, ſoit pour les voyages de la cour, ſoit pour les couriers publics.

On nous aſſure encore que cette vaſte étendue de pays n'eſt point gouvernée deſpotiquement, mais par ſix tribunaux principaux qui ſervent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y eſt ſimple, & c'eſt une preuve inconteſtable de ſon antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine ſont les premiers pontifes de l'empire; ils adorent un Dieu unique; ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur Cam-hi écrivit & fit graver dans le frontiſpice de ſon temple ces propres mots : *Le Chang-ti eſt ſans commencement & ſans fin; il a tout produit; il gouverne tout; il eſt infiniment bon & infiniment juſte.*

Yont-chin, fils & ſucceſſeur de Cam-hi, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : *Il y a entre le tien & l'homme une correſpondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits, &c.* (*a*)

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos, de tous les lettrés, eſt d'autant plus belle, qu'elle n'eſt ſouillée par aucune ſuperſtition.

Toute la ſageſſe du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne ſe ſoient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne ſe gliſſent dans les caves & dans les greniers.

L'eſprit de tolérance qui faiſait le caractère de toutes les nations aſiatiques, laiſſa les bonzes ſéduire le peuple; mais en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner : on les a traités comme on traite les charlatans; on les laiſſe débiter leur orviétan dans les places publiques; mais s'ils ameutent le peuple, ils ſont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés & réprimés.

L'empereur Cam-hi avait accueilli avec une bonté ſingulière les bonzes jéſuites; ceux-ci, à la faveur de quelques ſphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de Cam-hi la tolérance publique de la religion chrétienne.

(*a*) Voyez la collection du jéſuite du Halde.

On doit obſerver que cet empereur fut obligé de conſulter les tribunaux, de les ſolliciter lui-même, & de dreſſer de ſa main la requête des bonzes jéſuites, pour leur obtenir la permiſſion d'exercer leur religion : ce qui prouve évidemment que l'empereur n'eſt point deſpotique, comme tant d'auteurs mal inſtruits l'ont prétendu, & que les loix ſont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les miſſionnaires rendirent bientôt la nouvelle ſecte odieuſe. Les Chinois, qui ſont gens ſenſés, furent étonnés & indignés que des bonzes d'Europe oſaſſent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux préſentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, & ſur-tout contre les jéſuites, ainſi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir & enſuite ordonner l'abolition de cette ſociété.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine lorſque l'empereur Cam-hi mourut, le 20 Décembre 1722. Un de ſes fils nommé Yont-chin lui ſuccéda ; c'était un des meilleurs princes que Dieu ait jamais accordé aux hommes. Il avait toute la bonté de ſon père, avec plus de fermeté & plus de juſteſſe dans l'eſprit. Dès qu'il fut ſur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jéſuites. On l'avertiſſait que ces bonzes, ſous prétexte de religion, faiſaient un commerce immenſe ; qu'ils prêchaient une doctrine intolérante ; qu'ils avaient été l'unique cauſe d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cent mille ames ; qu'ils étaient les ſoldats & les eſpions d'un prêtre d'Occident, réputé ſouverain de tous les royaumes de la terre ; que ce prêtre avait diviſé le royaume de la Chine en évêchés ; qu'il avait rendu des ſentences à Rome contre les anciens rites de la nation, & qu'enfin ſi on ne réprimait pas au plutôt ces entrepriſes inouies, une révolution était à craindre.

L'empereur Yont-chin, avant de ſe décider, voulut s'inſtruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes ; il ſut qu'il y en avait un, nommé le frère Rigolet, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs & des lavandières du palais ; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère Rigolet n'était pas un homme de cour comme les frères Parennin & Verbieſt. Il avait toute la ſimplicité & l'enthouſiaſme d'un perſuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les ſociétés religieuſes; ils ſont néceſſaires à leur ordre. On demandait un jour à Oliva, général des jéſuites, comme il ſe pouvait faire qu'il y eût tant de ſots dans une ſociété qui paſſait pour éclairée? il répondit: *Il nous faut des ſaints.* Ainſi donc St. Rigolet comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, & ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiſer l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, & frappé neuf fois la terre de ſon front, l'empereur lui fit apporter du thé & des biſcuits, & lui dit: Frère Rigolet, dites-moi en conſcience ce que c'eſt que cette religion que vous prêchez aux lavandières & aux crocheteurs de mon palais?

FRÈRE RIGOLET.

Auguſte ſouverain de quinze provinces anciennes de la Chine & des quarante-deux provinces tartares, ma religion eſt la ſeule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère Bouvent, qui le tenait de ſa nourrice. Les Chinois, les Japonois, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Perſans, les Turcs, les Arabes, les Africains, & les Américains ſeront tous damnés. On ne peut plaire à Dieu que dans une partie de l'Europe, & ma ſecte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire univerſelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère Rigolet. Votre ſecte eſt confinée dans un petit coin de l'Europe, & vous l'appellez univerſelle! apparemment que vous eſpérez de l'étendre dans tout l'univers?

FRÈRE RIGOLET.

Sire, votre majeſté a mis le doigt deſſus; c'eſt comme nous l'entendons. Dès que nous ſommes envoyés dans un pays par le révérend frère général au nom du pape, qui eſt vice-Dieu en

Digitized by Google

terre, nous catéchiſons les eſprits qui ne ſont point encore pervertis par l'uſage dangereux de penſer. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux; enſuite nous allons aux femmes; bientôt elles nous donnent leurs maris; & dès que nous avons un nombre ſuffiſant de proſélytes, nous devenons aſſez puiſſans pour forcer le ſouverain à gagner la vie éternelle en ſe faiſant ſujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère Rigolet; les ſouverains vous ſont fort obligés. Montrez-moi un peu ſur cette carte géographique où demeure votre pape.

FRÈRE RIGOLET.

Sacrée majeſté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, & c'eſt delà qu'il damne ou qu'il ſauve à ſon gré tous les rois de la terre : il eſt vice-Dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien; il doit gouverner la terre entière au nom de Dieu, & notre frère général doit gouverner ſous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au vice-Dieu & au frère général; mais votre Dieu, quel eſt-il, Dites-moi un peu de ſes nouvelles.

FRÈRE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelque dix-ſept cent vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne; & trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vîte l'adorer dans ſa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère Rigolet, ſi j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRÈRE RIGOLET.

Je le crois bien, ſire; mais ſi vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir ſa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez ſur le bord de la mer Adriatique, dans la même maiſon où elle accoucha de Dieu (*b*). Cette maiſon, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici ſur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif; mais au bout de treize cents ans, les eſprits céleſtes la tranſportèrent où vous la voyez. La mère de Dieu n'y eſt pas à la vérité en chair & en os, mais en bois. C'eſt une ſtatue que quelques uns de nos frères penſent avoir été faite par le Dieu ſon fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites eſt admirable.

FRÈRE RIGOLET.

Oh! Sire, elle n'était point femme; elle était fille. Il eſt vrai qu'elle était mariée, & qu'elle avait eu deux autres enfans nommés Jacques, comme le diſent de vieux Evangiles; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi! elle était pucelle & elle avait des enfans?

FRÈRE RIGOLET.

Vraiment oui. C'eſt là le bon de l'affaire, ce fut Dieu qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me diſiez tout-à-l'heure qu'elle

(*b*) Notre-Dame de Lorette.

Digitized by Google

était mère de Dieu. Dieu coucha donc avec ſa mère pour naître enſuite d'elle ?

FRÈRE RIGOLET.

Vous y êtes, ſacrée majeſté ; la grace opère déjà. Vous y êtes, dis-je ; Dieu ſe changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, & cet enfant fut Dieu lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux Dieux de compte fait ? un charpentier & un pigeon.

FRÈRE RIGOLET.

Sans doute, ſire ; mais il y en a encore un troiſième qui eſt le père de ces deux-là, & que nous peignons toujours avec une barbe majeſtueuſe ; c'eſt ce Dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le Dieu charpentier ; mais au fond, ces trois Dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été enſuite engendré par le pigeon, & le pigeon procède du père & du fils. Or, vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui eſt né du pigeon, & le père qui a engendré le fils du pigeon, ne peuvent être qu'un ſeul Dieu ; & qu'un homme qui ne croirait pas cette hiſtoire doit être brûlé dans ce monde-ci & dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela eſt clair comme le jour. Un Dieu né dans une étable, il y a dix-ſept cent vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne ; un autre Dieu dans un colombier ; un troiſième Dieu de qui viennent les deux autres, & qui n'eſt pas plus ancien qu'eux, malgré ſa barbe blanche ; une mère pucelle ; il n'eſt rien de plus ſimple & de plus ſage. Eh ! dis-moi un peu, frère Rigolet, ſi ton Dieu eſt né, il eſt ſans doute mort ?

FRERE RIGOLET.

S'il eſt mort, ſacrée majeſté ? je vous en réponds, & cela pour nous faire plaiſir. Il déguiſa ſi bien ſa divinité, qu'il ſe laiſſa fouetter & pendre malgré ſes miracles ; mais auſſi il reſſuſcita deux jours après ſans que perſonne le vit, & s'en retourna au ciel, après avoir ſolemnellement promis qu'il *reviendrait inceſſamment dans une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté ;* comme le dit dans ſon vingt-unième chapitre Luc, le plus ſavant hiſtorien qui ait jamais été. Le malheur eſt qu'il ne revive point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère Rigolet, que je t'embraſſe ; va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion eſt charmante ; tu épanouiras la rate de tous mes ſujets ; mais il faut que tu me diſes tout. Voilà ton Dieu né, feſſé, pendu & enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

FRÈRE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appellait le Seigneur, tout court. Celui-là ne ſe laiſſait pas pendre comme l'autre ; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas ſe jouer : il s'aviſa de prendre ſous ſa protection une horde de voleurs & de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea un beau matin tous les beſtiaux & tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expreſſément à ſon cher peuple de voler tout ce qu'ils trouveraient ſous leurs mains, & de s'enfuir ſans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit enſuite le fond de la mer, ſuſpendit les eaux à droite & à gauche pour les faire paſſer à pied ſec, faute de bateaux. Il les conduiſit enſuite dans un déſert où ils moururent tous ; mais il eut grand ſoin de la ſeconde génération. C'eſt pour elle qu'il faiſait tomber les murs des villes au ſon d'un cornet à bouquin, & par le miniſtère d'une cabaretière. C'eſt pour ſes chers Juifs qu'il arrêtait le ſoleil & la lune en plein midi, afin de leur donner

le

le tems d'égorger leurs ennemis plus à leur aiſe ; il aimait tant ce cher peuple, qu'il le rendit eſclave des autres peuples, & qu'il l'eſt même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'eſt qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre ſeigneur Jeſus, Dieu Juif, fils de Dieu le père, fils de Marie, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, & de plus ayant un père putatif.

Admirez, ſacrée majeſté, la profondeur de notre divine religion. Notre Dieu pendu étant Juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre ſacrée majeſté doit ſavoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaiſſaient l'avenir, mieux que vous ne ſavez ce qui ſe paſſe dans Pekin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, & auſſitôt tous les futurs contingens ſe préſentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé Iſaïe, coucha par l'ordre du Seigneur avec une femme ; il en eut un fils, & ce fils était notre ſeigneur Jeſus-Chriſt ; car il s'appellait *Maher Salal-has-bas*, *partagez vîte les dépouilles.* Un autre prophète, nommé Ezéchiel, ſe couchait ſur le côté gauche trois cent quatre-vingts jours, & quarante ſur le côté droit, & cela ſignifiait Jeſus-Chriſt. Si votre ſacrée majeſté me permet de le dire, cet Ezéchiel mangeait de la merde ſur ſon pain, comme il le dit dans ſon chapitre IV, & cela ſignifiait Jeſus-Chriſt.

Un autre prophète, nommé Oſée (*c*), couchait par ordre de Dieu avec une fille de joie nommée Gomer, fille d'Ebalaïm ; il en avait trois enfans ; & cela ſignifiait non-ſeulement Jeſus-Chriſt, mais encore ſes deux frères aînés *Jacques le majeur* & *Jacques le mineur*, ſelon l'interprétation des plus ſavans pères de notre mère ſainte égliſe.

Un autre prophète, nommé Jonas, eſt avalé par un chien marin, & demeure trois jours & trois nuits dans ſon ventre ;

(*c*) Oſée, chap. I.

c'eſt viſiblement encore Jeſus-Chriſt qui fut enterré trois jours & trois nuits, en retranchant une nuit & deux jours pour faire le compte juſte. Les deux ſœurs Oolla (*d*) & Oliba ouvrent leurs cuiſſes à tout venant, font bâtir un bordel, & donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, ſelon les propres expreſſions de la ſainte écriture; & cela ſignifie l'égliſe de Jeſus-Chriſt.

C'eſt ainſi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre ſacrée majeſté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle; car il eſt écrit: *Je les appellerai des extrémités de l'Orient;* & c'eſt frère Rigolet qui vient vous appeller pour vous donner à Jeſus-Chriſt mon Sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel tems ces belles prédictions ont-elles été écrites?

FRÈRE RIGOLET.

Je ne le ſais pas bien préciſément; mais je ſais que les prophéties prouvent les miracles de Jeſus mon Sauveur, & ces miracles de Jeſus prouvent à leur tour les prophéties. C'eſt un argument auquel on n'a jamais répondu, & c'eſt ce qui établira ſans doute notre ſecte dans toute la terre, ſi nous avons beaucoup de dévotes, de ſoldats & d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, & on m'en a déjà averti: on va loin avec de l'argent & des prophéties: mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu; tu m'as dit ſeulement qu'il fut feſſé & pendu.

FRÈRE RIGOLET.

Eh ſire! n'eſt-ce pas là déjà un très-grand miracle? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta ſur le

(*d*) Ezéchiel, chap. XVI & XXIII.

haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, & il lui dit : je te donnerai tous ces royaumes ſi tu veux m'adorer ; mais Dieu ſe moqua du diable. Enſuite on pria notre Seigneur Jeſus à une noce de village, & les garçons de la noce étant ivres (*e*) & manquant de vin, notre Seigneur Jeſus-Chriſt changea l'eau en vin ſur le champ, après avoir dit des injures à ſa mère. Quelque tems après s'étant trouvé dans Gadara, où Géſara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux poſſédés ; il les chaſſa au plus vîte, & les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant ſe jeter dans le lac, & s'y noyer : & ce qui conſtate encore la grandeur & la vérité de ce miracle, c'eſt qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je ſuis fâché, frère Rigolet, que ton Dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné ſans reſſource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton Dieu. Le poſſeſſeur des cochons dut préſenter requête contre lui ; & je t'aſſure que ſi dans mon pays un pareil Dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur Jeſus, & comment il s'y prit pour juſtifier des miracles d'une ſi étrange eſpèce.

FRÈRE RIGOLET.

Sacrée majeſté, il n'a jamais fait de livre ; il ne ſavait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah ! ah ! Voici qui eſt digne de tout le reſte. Un légiſlateur qui n'a jamais écrit aucune loi !

(*e*) *Inebriati.* Jean, chap. II.

FRÈRE RIGOLET.

Fi donc! ſire, quand un Dieu vient ſe faire pendre, il ne s'amuſe pas à de pareilles bagatelles ; il fait écrire ſes ſecretaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine, cent ans après, de mettre par écrit toutes ces vérités. Il eſt vrai qu'ils ſe contrediſent tous ; mais c'eſt en cela même que la vérité conſiſte ; & dans ces quarante hiſtoires nous en avons à la fin choiſi quatre, qui ſont préciſément celles qui ſe contrediſent le plus, afin que la vérité paraiſſe avec plus d'évidence.

Tous ſes diſciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en faiſons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le Dieu St. François Xavier qui reſſuſcita neuf morts de compte fait dans l'Inde : perſonne à la vérité n'a vu ſes réſurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre ; & nous avons été crus. Croyez-moi, ſire, faites-vous jéſuite ; & je vous ſuis caution que nous ferons imprimer la liſte de vos miracles, avant qu'il ſoit deux ans ; nous ferons un ſaint de vous, on fêtera votre fête à Rome, & on vous appellera St. Yont-chin après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne ſuis pas preſſé, frère Rigolet ; cela pourra venir avec le tems. Tout ce que je demande, c'eſt que je ne ſois pas pendu comme ton Dieu l'a été ; car il me ſemble que c'eſt acheter la divinité un peu cher.

FRÈRE RIGOLET.

Ah ! ſire, c'eſt que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptiſé, vous ſerez enchanté d'être pendu pour l'amour de Jeſus-Chriſt notre Sauveur ; quel plaiſir vous auriez de le voir à la meſſe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre Dieu, vous autres !

Digitized by Google

FRÈRE RIGOLET.

Oui, ſire, je le fais & je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; & je vais vous les chercher tout-à-l'heure, ſi votre ſacrée majeſté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaiſir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes Dieux ; je vais, en attendant, faire ordonner à mes cuiſiniers de ſe tenir prêts pour les faire cuire ; tu leur diras à quelle ſauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un plat de Dieux eſt une choſe excellente, & que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRÈRE RIGOLET.

Sacrée majeſté, j'obéis à vos ordres ſuprêmes, & je reviens dans le moment. Dieu ſoit béni ! voilà un empereur dont je vais faire un chrétien, ſur ma parole.

Pendant que frère Rigolet allait chercher ſon déjeûner, l'empereur reſta avec ſon ſecretaire d'état Ouangt-tſé ; tous deux étaient ſaiſis de la plus grande ſurpriſe, & de la plus vive indignation.

Les autres jéſuites, dit l'empereur, comme Parennin, Verbieſt, Pereira, Bouvet & les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces miſſionnaires ſont des frippons qui ont à leur ſuite des imbécilles. Les frippons ont réuſſi auprès de mon père en faiſant devant lui des expériences de phyſique qui l'amuſaient, & les imbécilles réuſſiſſent auprès de la populace : ils ſont perſuadés, & ils perſuadent ; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raiſon de préſenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'hiſtoire de l'Europe, comment il s'eſt pu faire

qu'une religion ſi abſurde, ſi blaſphématoire, ſe ſoit introduite chez tant de petites nations?

LE SECRETAIRE D'ÉTAT.

Hélas! ſire, tout comme la ſecte du Dieu Fo s'eſt introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont ſéduit la populace. Votre majeſté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont fait les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce miſérable qui vient de vous parler, vous a lui-même avoué que ſes pareils, après avoir enſeigné à la canaille des dogmes qui ſont faits pour elle, la ſoulèvent enſuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appellait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Aſie, & le ſang a coulé pendant plus de quatorze ſiècles par les diviſions de ces ſycophantes, qui ont voulu ſe rendre les maîtres de l'eſprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner ſans les prêtres, & bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé Débonnaire, un Henri IV, un Frédéric, plus de trente rois, & qu'ils en aſſaſſinèrent plus de vingt.

Si la ſageſſe du gouvernement chinois a contenu juſqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un eſprit cent fois plus ardent, un plus violent enthouſiaſme, & une fureur plus raiſonnée dans leur démence, que ne l'eſt le fanatiſme de tous les bonzes du Japon, de Siam, & de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les ſots prêchent parmi eux, & les frippons intriguent ; ils ſubjuguent les hommes par les femmes, & les femmes par la confeſſion. Maîtres des ſecrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs ſupérieurs, ils ſont bientôt les maîtres d'un état, ſans même paraître l'être encore : d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils ſemblent n'en avoir aucune, ils vont à la puiſſance par l'humilité, à la richeſſe par la pauvreté, & à la cruauté par la douceur.

Vous vous ſouvenez, ſire, de la fable des dragons qui ſe

métamorphoſaient en moutons pour dévorer plus sûrement les hommes. Voilà leur caractère ; il n'y a jamais eu ſur la terre de monſtres plus dangereux ; & Dieu n'a jamais eu d'ennemis plus funeſtes.

L'EMPEREUR.

Taiſez-vous ; voici frère Rigolet qui arrive avec ſon déjeûner. Il eſt bon de s'en divertir un peu.

Frère Rigolet arrivait en effet tenant à la main une grande boëte de fer-blanc, qui reſſemblait à une boëte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton Dieu qui eſt dans ta boëte. Frère Rigolet en tira auſſi-tôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds & plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, ſi nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère ; un Dieu, à mon ſens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je faſſe de ces petits morceaux de colle ? Sire, dit Rigolet, que votre majeſté faſſe ſeulement apporter une chopine de vin rouge, & vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc, qui eſt meilleur à déjeûner. Rigolet lui répondit qu'il allait changer le vin en ſang, & qu'il était bien plus aiſé de faire du ſang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majeſté trouva cette raiſon excellente, & ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amuſa à conſidérer les Dieux que frère Rigolet avait apportés dans la poche de ſa culotte. Il fut tout étonné de trouver ſur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire & d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh ſire ! lui dit Rigolet, ne vous ſouvenez-vous pas que je vous ai dit que notre Dieu avait été pendu ? Nous gravons toujours ſa potence ſur ces petits pains que nous changeons en Dieux. Nous mettons par-tout, des potences dans nos temples, dans nos maiſons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins ; nous chantons : *Bon jour, notre unique eſpérance* (*ſ*).

(*ſ*) *O crux, ave, ſpes unica.*

Nous avalons Dieu avec ſa potence. C'eſt fort bien fait, dit l'empereur : tout ce que je vous ſouhaite, c'eſt de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge ; frère Rigolet la poſa ſur une table avec ſa boete de fer-blanc, & tirant de ſa poche un livre tout gras, il le plaça à ſa main droite, puis ſe tournant vers l'empereur, il lui dit : Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, diacre, ſous-diacre & prêtre. Notre St. père le pape le grand Innocent III, dans ſon premier livre des myſtères *de la meſſe*, a décidé que notre Dieu avait été *portier*, quand il chaſſa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permiſſion de vendre des tourterelles à ceux qui venaient ſacrifier dans le temple. Il fut *lecteur* quand, ſelon St. Luc, il prit le livre dans la ſynagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. Il fut *conjureur* quand il envoya des diables dans des cochons. Il fut *acolyte*, parce que le prophète juif Jérémie avait dit : *Je ſuis la lumière du monde*, & que les acolytes portent des chandelles. Il fut *ſous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les ſous-diacres ſervent à table. Il fut *diacre* quand il nourrit quatre mille hommes ſans compter les femmes & les petits enfans, avec ſept petits pains & quelques gougeons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, ſelon St. Matthieu ; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains & deux gougeons près de Betzaïda, comme le dit St. Luc. Enfin il fut *prêtre* ſelon l'ordre de Melchiſedech, quand il dit à ſes diſciples qu'il allait leur donner ſon corps à manger. Etant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en Dieux : chaque miette de ce pain ſera un Dieu en corps & en ame ; vous croirez voir du pain, manger du pain, & vous mangerez Dieu.

Enfin quoique le ſang de ce Dieu ſoit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le ſang de ce Dieu même, pour ſurabondance de droit ; je le boirai ; il ne tiendra qu'à votre majeſté d'en faire autant ; je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au viſage. Je vous ferai enſuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, ſous-diacre, diacre, & prêtre ; vous ferez avec moi une chère divine.

Auſſitôt

Auſſitôt voilà frère Rigolet qui ſe met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hoſties, boit chopine & dit graces très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé & bu ton Dieu : que deviendra-t-il quand tu auras beſoin d'un pot de chambre ? Sire, dit frère Rigolet, il deviendra ce qu'il pourra ; c'eſt ſon affaire ; quelques uns de nos docteurs diſent qu'on le rend à la garde-robe ; d'autres, qu'il s'échappe par inſenſible tranſpiration ; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel ; pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me ſuffit ; & pourvu qu'après ce déjeûné on me donne un bon dîné avec quelque argent pour ma peine, je ſuis content.

Or ça, dit l'empereur à frère Rigolet, ce n'eſt pas tout ; je ſais qu'il y a auſſi dans mon empire d'autres miſſionnaires qui ne ſont pas jéſuites, & qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins ; dis-moi en conſcience s'ils mangent Dieu comme toi.

Ils le mangent, ſire, dit le bon homme, mais c'eſt pour leur condamnation. Ce ſont tous des coquins, & nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe ſous le pied. Ils nous accuſent ſans ceſſe auprès de notre ſaint père le pape. Votre majeſté ferait fort bien de les chaſſer tous, & de ne conſerver que les jéſuites ; ce ſerait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne ſeriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère Rigolet, qui courut ſur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ſes confrères.

Le lendemain l'empereur tint ſa parole ; il fit aſſembler tous les miſſionnaires, ſoit ceux qu'on appelle ſéculiers, ſoit ceux qu'on nomme très-irréguliérement réguliers, ou prêtres de la propagande, ou vicaires apoſtoliques, évêques *in partibus*, prêtres des miſſions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronimites & jéſuites. Il leur parla en ces termes en préſence de trois cents colaos :

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes & le premier devoir des ſouverains ; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit excluſif, ce ſerait aſſurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Etre ſuprême un culte pur & ſans mêlange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût ſeulement connu de ſes voiſins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût ſeulement l'uſage de l'écriture. Vous n'exiſtiez pas quand nous formions déjà un puiſſant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons ſouffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les ſectaires de Laokium ; & regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'eſt point un crime. Dieu n'eſt point offenſé qu'on l'adore d'une manière ridicule ; un père ne chaſſe point ceux de ſes enfans qui le ſaluent en faiſant mal la révérence ; pourvu qu'il en ſoit aimé & reſpecté, il eſt ſatisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos abſurdités ; ils vous plaignent d'être infatués du plus déteſtable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées : ils plaignent encore plus le malheureux uſage que vous faites du peu de raiſon qui vous reſte pour juſtifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'eſt de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les inſtrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien qui, après avoir détrôné quelques régules ſes voiſins, voudrait diſpoſer des plus vaſtes empires de nos régions orientales.

Nous ne ſavons que trop les maux horribles que vous avez cauſés au Japon. Douze religions y fleuriſſaient avec le commerce ſous les auſpices d'un gouvernement ſage & modéré ; une concorde fraternelle régnait entre ces douze ſectes ; vous parûtes, & la diſcorde bouleverſa le Japon ; le ſang coula de tous côtés ; vous en fites autant à Siam & aux Manilles ; je dois préſerver mon empire d'un fléau ſi dangereux. Je ſuis tolérant, & je vous chaſſe tous parce que vous êtes intolérans. Je vous chaſſe, parce qu'étant diviſés entre vous, & vous déteſtant les

uns les autres, vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poiſon qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne ſont pas de votre opinion. Je ſuis encore plus éloigné de vous faire condamner au ſupplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne ſoutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne diſputons point avec de tels argumens. Partez, portez ailleurs vos folies atroces, & puiſſiez-vous devenir ſages! les voitures qui vous doivent conduire à Macao ſont prêtes. Je vous donne des habits & de l'argent: des ſoldats veilleront en route à votre ſûreté. Je ne veux pas que le peuple vous inſulte: allez, ſoyez dans votre Europe un témoignage de ma juſtice & de ma clémence.

Ils partirent; le chriſtianiſme fut entiérement aboli à la Chine, ainſi qu'en Perſe, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique: c'eſt grand dommage. Mais voilà ce que c'eſt que d'être infaillibles.

LETTRE PHILOSOPHIQUE SUR L'AME.

MONSIEUR,

IL faut que je l'avoue : lorſque j'ai examiné l'infaillible Ariſtote, le docteur évangélique, le divin Platon, j'ai pris toutes ces épithètes pour des ſobriquets. Je n'ai vu dans tous les philoſophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de perſuader qu'ils ont une vue d'aigle ; & d'autres, curieux & fous, qui les croient ſur leur parole, & qui s'imaginent auſſi de voir quelque choſe.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs, Deſcartes & Mallebranche. Le premier nous aſſure que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer, qui penſe toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mère de belles idées métaphyſiques & de beaux axiomes généraux, qu'elle oublie enſuite.

Pour le P. Mallebranche, il eſt bien perſuadé que nous voyons tout en Dieu ; il a trouvé des partiſans, parce que les fables les plus hardies ſont celles qui ſont les mieux reçues de la faible imagination des hommes. Pluſieurs philoſophes ont donc fait le roman de l'ame ; enfin c'eſt un ſage qui en a écrit modeſtement l'hiſtoire. Je vais faire l'abrégé de cette hiſtoire, ſelon que je l'ai conçue. Je ſais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de M. Locke : il ſe pourrait bien faire que M. Locke eût raiſon contre Deſcartes & Mallebranche,

& qu'il eût tort contre la ſorbonne ; je parle ſelon les lumières de la philoſophie, non ſelon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement : les théologiens décident divinement ; c'eſt tout autre choſe. La raiſon & la foi ſont de nature contraire : en un mot, voici un petit précis de M. Locke, que je cenſurerais ſi j'étais théologien, & que j'adopte pour un moment comme hypothèſe, comme conjecture de ſimple philoſophie. Humainement parlant, il s'agit de ſavoir ce que c'eſt que l'ame.

1°. Le mot d'ame eſt de ces mots que chacun prononce ſans l'entendre : nous n'entendons que les choſes dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'eſprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de ſentir & de penſer, comme nous appellons vie la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raiſonneurs ſont venus enſuite, & ont dit : l'homme eſt compoſé de matière & d'eſprit ; la matière eſt étendue & diviſible ; l'eſprit n'eſt ni étendu ni diviſible ; donc il eſt, diſent-ils, d'une autre nature. C'eſt un aſſemblage d'êtres qui ne ſont point faits l'un pour l'autre, & que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps ; nous ne voyons point l'ame ; elle n'a point de parties ; donc elle eſt éternelle : elle a des idées pures & ſpirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc Dieu les lui donne ; donc elle apporte en naiſſant les idées de Dieu, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces meſſieurs qu'ils ſont bien ſavans. Ils nous diſent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident enſuite nettement ce qu'elle eſt ; & moi, je leur dis : vous ne connaiſſez ni l'eſprit ni la matière. Par l'eſprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penſer ; par la matière, vous

Digitized by Google

ne pouvez entendre qu'un certain aſſemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de ſolidités; & il vous a plu d'appeller cela matière, & vous avez aſſigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être sûrs ſeulement de l'exiſtence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enſeignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la ſolidité; & moi je vous dis modeſtement qu'elle eſt capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaiſſons pas. Vous dites que l'ame eſt indiviſible, éternelle, & vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion. Vous êtes à-peu-près comme un régent de collège qui, n'ayant vu d'horloge de ſa vie, aurait tout-d'un-coup entre ſes mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, eſt frappé de la juſteſſe avec laquelle les aiguilles diviſent & marquent le tems, & encore plus étonné qu'un bouton pouſſé par le doigt, ſonne préciſément l'heure que l'aiguille marque. Mon philoſophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mène les reſſorts. Il démontre ſavamment ſon opinion par la comparaiſon des anges qui font aller les ſphères céleſtes, & il fait ſoutenir dans la claſſe de belles thèſes ſur l'ame des montres. Un de ſes écoliers ouvre la montre; on n'y voit que des reſſorts, & cependant on ſoutient toujours le ſyſtême de l'ame des montres, qui paſſe pour démontré. Je ſuis cet écolier ouvrant la montre, que l'on appelle homme, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'inſtant de ſa naiſſance, & ſuivons pas à pas le progrès de ſon entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps, lorſqu'il a environ ſix ſemaines; que cette ame à ſon arrivée eſt pourvue des idées métaphyſiques, connaiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement; étant en un mot, une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'utérus avec une ignorance craſſe; elle a paſſé dix-huit mois à ne connaître que le teton de ſa nourrice; & lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire reſſouvenir cette ame

de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avait quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité, à quoi penſait l'ame de Deſcartes & de Mallebranche, quand elle imagina de telles rêveries? Suivons donc l'idée du petit enfant, ſans nous arrêter aux imaginations des philoſophes.

Le jour que ſa mère eſt accouchée de lui & de ſon ame, il eſt né un chien dans la maiſon, un chat & un ſerin. Au bout de dix-huit mois, je fais du chien un excellent chaſſeur; le chat, au bout de ſix ſemaines, fait déjà tous ſes tours; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne ſait rien. Moi, homme groſſier, témoin de cette prodigieuſe différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le ſerin ſont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant eſt un automate. Cependant petit-à-petit je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire; qu'il a les mêmes paſſions que ces animaux; & alors j'avoue qu'il eſt comme eux une créature raiſonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien, par des cris diverſifiés, me fait exactement connaître ſes divers beſoins. J'apperçois qu'à l'âge de ſix ou ſept ans, l'enfant combine dans ſon petit cerveau preſqu'autant d'idées que mon chien de chaſſe dans le ſien: enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connaiſſances. Alors que dois-je penſer de lui? irai-je croire qu'il eſt d'une nature tout-à-fait différente? Non, ſans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un Newton: vous prétendez qu'ils ſont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'aſſurer de la vraiſemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur ſommeil. Je les fais ſaigner l'un & l'autre outre meſure; alors leurs idées ſemblent s'écouler avec le ſang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus: & ſi je leur tire encore quelques poëllettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, & des paſſions de toute eſpèce, n'ont plus aucun ſentiment. J'examine enſuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment; je m'apper-

çois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves ; il chaſſe ; il crie après la proie. Mon jeune enfant, étant dans le même état, parle à ſa maîtreſſe, & fait l'amour en ſonge : ſi l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêvent ; enfin, je vois que leur faculté de ſentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'eſt développée en eux petit-à-petit, & s'affaiblit auſſi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapports cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'eſprit & tel homme abſolument imbécille. Quelle eſt donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique égyptienne imaginât la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame. Je ſoupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'Archimède & une taupe ſont de la même eſpèce, quoique d'un genre différent ; de même qu'un chêne & un grain de moutarde ſont formés par les mêmes principes, quoique l'un ſoit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penſerai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matiere organiſée pour penſer : je croirai que la matière a des ſenſations à proportion de la fineſſe de ſes ſens ; que ce ſont eux qui les proportionnent à la meſure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de ſenſations & des ſens, parce qu'ayant l'ame attachée à ſon écaille, cinq ſens lui ſeraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens : nous en avons cinq ; ce qui eſt bien peu de choſe : il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, & que d'autres eſpèces encore plus parfaites ont des ſens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire, de deviner & de ſoupçonner certainement. Il s'eſt paſſé bien du tems avant que les hommes aient été aſſez ingénieux pour imaginer un être inconnu, qui eſt nous ; qui fait tout en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par degrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce mot *ame* a ſignifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Enſuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'appercevoir & ſentir, qu'il appelle *ame* dans

dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion, quand les humanités m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumière*, l'*eſpace*, le *corps*, le *tems*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage M. Locke : la philoſophie conſiſte à s'arrêter quand le flambeau de la phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature ; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſur-tout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer & de ſentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans une autre appellée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette propoſition : vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer ? Mais que diriez-vous, répondrait M. Locke, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui oſez borner la puiſſance de Dieu ? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſurer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à Dieu de donner à la matière le ſentiment & le penſer ? Faibles & hardis que vous êtes ! vous avancez que la matière ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, telle qu'elle ſoit, penſe ?

Grands philoſophes, qui décidez du pouvoir de Dieu, & qui dites que Dieu peut d'une pierre faire un ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, Dieu ne ferait en ce cas, que donner à une pierre la puiſſance de penſer ? car ſi la matière de la pierre ne reſtait pas, ce ne ſerait plus une pierre, ce ſerait une pierre anéantie, & un ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choſes, votre ignorance, & la puiſſance immenſe du créateur ; votre ignorance qui ſe révolte contre la matière penſante, & la puiſſance du créateur, à qui certes cela n'eſt pas impoſſible.

Vous, qui ſavez que la matière ne périt pas, vous conteſterez à Dieu le pouvoir de conſerver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée ! L'étendue ſubſiſte bien ſans corps par lui, puiſqu'il y a des philoſophes qui croient le vuide ; les

accidens ſubſiſtent bien ſans la ſubſtance parmi les chrétiens qui croient la tranſubſtantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en ſavoir plus que vous n'en ſavez : vous avez beau faire, vous ne ſaurez jamais autre choſe, ſinon que vous êtes corps, & que vous penſez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs ſyllogiſmes pour des oracles, & leurs ſuperſtitions pour la religion, regardent M. Locke comme une impie dangereux. Ces ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de diſſiper leur crainte ; il faut qu'ils ſachent que ce ne ſeront pas les ſentimens des philoſophes qui feront jamais tort à la religion. Il eſt aſſuré que la lumière vient du ſoleil, & que les planètes tournent autour de cet aſtre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le ſoleil, & que le ſoleil s'eſt arrêté ſur le village de Gabaon. Il eſt démontré que l'arc-en-ciel eſt formé néceſſairement par la pluie : on n'en reſpecte pas moins le texte ſacré qui dit que Dieu poſa ſon arc dans les nues, après le déluge, en ſigne qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le myſtère de la Trinité & celui de l'Euchariſtie ont beau être contradictoires aux démonſtrations connues ; ils n'en ſont pas moins révérés chez les philoſophes catholiques, qui ſavent que les choſes de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. La nation des antipodes a été condamnée par les papes & les conciles ; & les papes ont découvert les antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne, dont on croyait la deſtruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philoſophe St. Auguſtin, ſerait tombé du ciel.

Jamais les philoſophes ne feront tort à la religion dominante d'un pays : pourquoi ? c'eſt qu'ils ſont ſans enthouſiaſme, & qu'ils n'écrivent point pour le peuple. Diviſez le genre humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſauront jamais s'il y a eu un

Locke au monde. Dans la vingtième partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ? Il y en a vingt qui liſent les romans, contre un qui étudie la philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt extrêmement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde. Ce n'eſt ni Montagne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Hobbes, ni Strambourg, ni Collins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie ; ce ſont la plupart des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de ſecte, ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? tous les livres des philoſophes modernes, mis enſemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit ſeulement qu'en fit autrefois la diſpute des cordeliers ſur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reſte, je vous répète encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne ſuis reſponſable de rien. Il y a peut-être parmi ces ſonges des raiſonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne ſacrifiaſſe tout-d'un-coup à la religion & à la patrie.

LES

QUESTIONS DE ZAPATA,

Traduites par le ſieur TAMPONET,
docteur de Sorbonne.

Le licencié Zapata, nommé profeſſeur en théologie dans l'univerſité de Salamanque, préſenta ces queſtions à la junta des docteurs en 1629. Elles furent ſupprimées. L'exemplaire eſpagnol eſt dans la bibliothèque de Brunſwick.

SAGES MAÎTRES,

1°. COMMENT dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs, que nous faiſons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de Dieu ?

2°. Pourquoi Dieu, qu'on ne peut ſans blaſphême regarder comme injuſte, a-t-il pu abandonner la terre entière pour la petite horde juive, & enſuite abandonner ſa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cents ans beaucoup plus petite & plus mépriſée ?

3°. Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhenſibles en faveur de cette chétive nation avant les tems qu'on nomme hiſtoriques ? pourquoi n'en fait-il plus depuis quelques ſiècles ? & pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui ſommes le peuple de Dieu ?

4°. Si Dieu eſt le Dieu d'Abraham, pourquoi brûlez-vous les enfans d'Abraham ? & ſi vous les brûlez, pourquoi recitez-

vous leurs prières, même en les brûlant ? Comment, vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir ſuivi leur loi ?

5°. Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, avec celle des Juifs ? & comment accorderai-je entr'elles quarante manières différentes de ſupputer les tems chez les commentateurs ? Je dirai que Dieu dicta ce livre ; & on me répondra que Dieu ne ſait donc pas la chronologie.

6°. Par quels argumens prouverai-je que les livres attribués à Moïſe furent écris par lui dans le déſert ? a-t-il pu dire qu'il écrivait au-delà du Jourdain, quand il n'avait jamais paſſé le Jourdain ? on me répondra que Dieu ne ſait donc pas la géographie.

7°. Le livre intitulé Joſué dit que Joſué fit graver le Deutéronome ſur des pierres enduites de mortier ; ce paſſage de Joſué, & ceux des anciens auteurs, prouvent évidemment que du tems de Moïſe & de Joſué, les peuples orientaux gravaient ſur la pierre & ſur la brique leurs loix & leurs obſervations. Le Pentateuque nous dit que le peuple juif manquait dans le déſert de nourriture & de vêtemens ; il était peu probable qu'on eût des gens aſſez habiles pour graver un gros livre, lorſqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conſerva-t-on ce gros ouvrage gravé ſur du mortier ?

8°. Quelle eſt la meilleure manière de réfuter les objections des ſavans qui trouvent dans le Pentateuque des noms de villes qui n'exiſtaient pas alors ; des préceptes pour les rois, que les Juifs avaient alors en horreur, & qui ne gouvernèrent que ſept cents ans après Moïſe ; enfin, des paſſages où l'auteur très-poſtérieur à Moïſe ſe trahit lui-même en diſant : *Le lit d'Og qu'on voit encore aujourd'hui à Ramatha. Le Cananéen était alors dans le pays ?* &c. &c. &c. &c.

Ces ſavans, fondés ſur des difficultés & ſur des contradictions

qu'ils imputent aux chroniques juives, pourraient faire quelque peine à un licencié.

9°. Le livre de la Genèſe eſt-il phyſique ou allégorique ? Dieu ôta-til en effet une côte à Adam pour en faire une femme ? & comment eſt-il dit auparavant qu'il le créa mâle & femelle ? Comment Dieu créa-t-il la lumière avant le ſoleil ? Comment diviſa-t-il la lumière des ténèbres, puiſque les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière ? Comment fit-il le jour avant que le ſoleil fût fait ? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puiſqu'il n'y a point de firmament, & que cette fauſſe notion d'un firmament n'eſt qu'une imagination des anciens Grecs ? Il y a des gens qui conjecturent que la Genèſe ne fut écrite que quand les Juifs eurent quelque connaiſſance de la philoſophie erronée des autres peuples ; & j'aurai la douleur d'entendre dire que Dieu ne ſait pas plus la phyſique que la chronologie & la géographie.

10°. Que dirai-je du jardin d'Eden dont il ſortait un fleuve qui ſe diviſait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phiſon, qu'on croit le Phaſe, le Géon, qui coule dans le pays d'Ethiopie, & qui par conſéquent ne peut être que le Nil, & dont la ſource eſt diſtante de mille lieues de la ſource de l'Euphrate ? On me dira encore que Dieu eſt un bien mauvais géographe.

11°. Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'arbre de la ſcience, & il me ſemble que la défenſe d'en manger eſt étrange ; car Dieu ayant donné la raiſon à l'homme, il devait l'encourager à s'inſtruire. Voulait-il n'être ſervi que par un ſot ? Je voudrais parler auſſi au ſerpent, puiſqu'il a tant d'eſprit ; mais je voudrais ſavoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien, ce grand philoſophe le demanda au grand St. Cyrille, qui ne put ſatisfaire à cette queſtion ; mais qui répondit à ce ſage empereur : C'eſt vous qui êtes le ſerpent. St. Cyrille n'était pas poli ; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand Julien fut mort.

La Genèſe dit que le ſerpent mange de la terre ; vous ſavez

que la Genèſe ſe trompe, & que la terre ſeule ne nourrit perſonne. A l'égard de Dieu qui venait ſe promener familiérement tous les jours à midi dans le jardin, & qui s'entretenait avec Adam & Eve & avec le ſerpent, il ſerait fort doux d'être en quatrième. Mais comme je vous crois plus fait pour la compagnie que Joſeph & Marie avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous propoſerai pas un voyage au jardin d'Eden, ſur-tout depuis que la porte en eſt gardée par un chérubin armé juſqu'aux dents. Il eſt vrai que ſelon les rabbins, *chérubin* ſignifie bœuf. Voila un étrange portier. De grace, dites-moi au moins ce que c'eſt qu'un chérubin ?

12°. Comment expliquerai-je l'hiſtoire des anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, & qui engendrèrent les géans ? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait eſt tiré des fables paiennes ? Mais puiſque les Juifs inventèrent tout dans le déſert, & qu'ils étaient fort ingénieux, il eſt clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur ſcience. Homère, Platon, Ciceron, Virgile, n'ont rien ſu que par les Juifs. Cela n'eſt-il pas démontré ?

13°. Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du ciel, qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique & des terres auſtrales, enfermés dans un grand coffre avec leurs proviſions pour boire & pour manger pendant un an, ſans compter le tems où la terre, trop humide encore, ne put rien produire pour leur nourriture ? Comment le petit ménage de Noé put-il ſuffire à donner à tous ces animaux leurs alimens convenables ? Il n'était compoſé que de huit perſonnes.

14°. Comment rendrai-je l'hiſtoire de la tour de Babel vraiſemblable ? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les pyramides d'Egypte, puiſque Dieu laiſſa bâtir les pyramides. Allait-elle juſqu'à Vénus, ou du moins juſqu'à la Lune ?

15°. Par quel art juſtifierai-je les deux menſonges d'Abraham, le père des croyans, qui, à l'âge de cent trente-cinq ans, à bien

compter, fit paſſer la belle Sara pour ſa ſœur en Egypte & à Gérar, afin que les rois de ce pays-là en fuſſent amoureux & lui fiſſent des préſens ? Fi, qu'il eſt vilain de vendre ſa femme !

16°. Donnez-moi des raiſons qui m'expliquent pourquoi Dieu ayant ordonné à Abraham que toute ſa poſtérité fût circonciſe, elle ne le fut point ſous Moïſe.

17°. Puis-je par moi-même ſavoir ſi les trois anges à qui Sara ſervit un veau tout entier à manger, avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un ? & comment il ſe peut faire que Dieu ayant envoyé deux anges à Sodome, les ſodomiſtes vouluſſent commettre certain péché avec ces anges. Ils devaient être bien jolis. Mais pourquoi Loth, le juſte, offrit-il ſes deux filles à la place des deux anges aux Sodomites ? Quelles commères ! elles couchèrent un peu avec leur père. Ah ! ſages maîtres, cela n'eſt pas honnête.

18°. Mon auditoire me croira-t-il quand je lui dirai que la femme de Loth fut changée en une ſtatue de ſel ? que répondrai-je à ceux qui me diront que c'eſt peut-être une imitation groſſière de l'ancienne fable d'Euridice, & que la ſtatue de ſel ne pouvait pas tenir à la pluie ?

19°. Que dirai-je quand il faudra juſtifier les bénédictions tombées ſur Jacob le juſte, qui trompa Iſaac ſon père, & qui vola Laban ſon beau-père ? Comment expliquerai-je que Dieu lui apparut au haut d'une échelle ? & comment Jacob ſe battit-il toute la nuit contre un ange ? &c. &c.

20°. Comment dois-je traiter le ſéjour des Juifs en Egypte & leur évaſion ? L'Exode dit qu'ils reſtèrent quatre cents ans en Egypte ; & en faiſant le compte juſte, on ne trouve que deux cent cinq ans. Pourquoi la fille de Pharaon ſe baignait-elle dans le Nil, où l'on ne ſe baigne jamais à cauſe des crocodiles ? &c. &c.

21°. Moïſe ayant épouſé la fille d'un idolâtre, comment Dieu

Dieu le prit-il pour ſon prophète, ſans lui en faire de reproches? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïſe, excepté ceux de couvrir le pays de poux & de vermine? Comment changèrent-ils en ſang toutes les eaux qui étaient déjà changées en ſang par Moïſe? Comment Moïſe conduit par Dieu même, & ſe trouvant à la tête de ſix cent trente mille combattans, s'enfuit-il avec ſon peuple, au lieu de s'emparer de l'Egypte, dont tous les premiers nés avaient été mis à mort par Dieu même? L'Egypte n'a jamais pu raſſembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il eſt fait mention d'elle dans les tems hiſtoriques. Comment Moïſe, en s'enfuyant avec ces troupes de la terre de Genſen, au lieu d'aller en droite ligne dans le pays de Canaan, traverſa-t-il la moitié de l'Egypte, & remonta-t-il juſque vis-à-vis de Memphis entre Baal-Sephon & la mer Rouge? Enfin, comment Pharaon put-il le pourſuivre avec toute ſa cavalerie, puiſque dans la cinquième plaie de l'Egypte, Dieu venait de faire périr tous les chevaux & toutes les bêtes, & que d'ailleurs l'Egypte coupée par tant de canaux eut toujours très-peu de cavalerie?

22°. Comment concilierai-je ce qui eſt dit dans l'Exode, avec le diſcours de St. Etienne dans les Actes des apôtres, & avec les paſſages de Jérémie & d'Amos? L'Exode dit qu'on ſacrifia à Jehova pendant quarante ans dans le déſert; Jérémie, Amos & St. Etienne diſent qu'on n'offrit ni ſacrifice ni hoſtie pendant tout ce tems-là. L'Exode dit qu'on fit le tabernacle dans lequel était l'arche de l'alliance; & St. Etienne, dans les Actes, dit qu'on portait le tabernacle de Moloc & de Rimphan.

23°. Je ne ſuis pas aſſez bon chymiſte pour me tirer heureuſement du veau d'or, que l'Exode dit avoir été formé en un ſeul jour, & que Moïſe réduiſit en cendre. Sont-ce deux miracles? ſont-ce deux choſes poſſibles à l'art humain?

24°. Eſt-ce encore un miracle que le conducteur d'une nation dans un déſert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une ſeule des douze tribus, & que vingt-trois mille hommes ſe ſoient laiſſé maſſacrer ſans ſe défendre?

25°. Dois-je encore regarder comme un miracle, ou comme un acte de juſtice ordinaire, qu'on fit mourir vingt-quatre mille Hébreux, parce qu'un d'entr'eux avait couché avec un Madianite, tandis que Moïſe lui-même avait pris une Madianite pour femme? & ces Hébreux qu'on nous peint ſi féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de ſe laiſſer ainſi égorger pour des filles? Et à propos de filles, pourrai-je tenir mon ſérieux quand je dirai que Moïſe trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec ſoixante & un mille ânes? Ce n'eſt pas deux ânes par pucelle.

26°. Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du lièvre, *parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu*, tandis que les lièvres ont le pied fendu & ne ruminent pas? Nous avons déjà vu que ce beau livre a fait de Dieu un mauvais géographe, un mauvais chronologiſte, un mauvais phyſicien; il ne le fait pas meilleur naturaliſte. Quelles raiſons donnerai-je de pluſieurs autres loix non moins ſages, comme celle des eaux de jalouſie & de la punition de mort contre un homme qui a couché avec ſa femme dans le tems qu'elle a ſes règles? &c. &c. &c. Pourrai-je juſtifier ces loix barbares & ridicules, qu'on dit émanées de Dieu même?

27°. Que répondrai-je à ceux qui ſeront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire paſſer le Jourdain, qui dans ſa plus grande largeur n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait ſi aiſément franchir avec le moindre radeau, & qui était guéable en tant d'endroits, témoin les quarante-deux mille Ephraïmites égorgés à un gué de ce fleuve par leurs frères?

28°. Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jéricho tombèrent au ſeul ſon des trompettes, & pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même?

29°. Comment excuſerai-je l'action de la courtiſanne Rahab qui trahit Jéricho ſa patrie? En quoi cette trahiſon était-elle néceſſaire, puiſqu'il ſuffiſait de ſonner de la trompette pour prendre la ville? Et comment ſonderai-je la profondeur des décrets divins qui

ont voulu que notre divin ſauveur Jeſus-Chriſt naquît de cette courtiſanne Rahab, auſſi-bien que de l'inceſte que Thamar commit avec Juda ſon beau-père, & de l'adultère de David & de Betzabée; tant les voies de Dieu ſont incompréhenſibles?

30°. Quelle approbation pourrai-je donner à Joſué, qui fit pendre trente & un roitelets, dont il uſurpa les petits états, c'eſt-à-dire les villages?

31°. Comment parlerai-je de la bataille de Joſué contre les Amorrhéens à Béthoron ſur le chemin de Gabaon? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel de groſſes pierres, depuis Béthoron juſqu'à Aſéca; il y a cinq lieues de Béthoron à Aſéca; ainſi les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'eſpace de cinq lieues. L'Ecriture dit qu'il était midi; pourquoi donc Joſué commande-t-il au ſoleil & à la lune de s'arrêter au milieu du ciel pour donner le tems d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déjà exterminée? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi? Comment le ſoleil & la lune reſtèrent-ils un jour à la même place? A quel commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire?

32°. Que dirai-je de Jephté qui immola ſa fille, & qui fit égorger quarante-deux mille Juifs de la tribu d'Ephraïm qui ne pouvaient pas prononcer Schibolet?

33°. Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines ou des récompenſes après la mort? comment ſe peut-il que ni Moïſe ni Joſué n'aient parlé de l'immortalité de l'ame, dogme connu des anciens Egyptiens, des Chaldéens, des Perſans & des Grecs, dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après Alexandre, & que les ſaducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'eſt pas dans le Pentateuque.

34°. Quelle couleur ſaudra-t-il que je donne à l'hiſtoire du lévite qui étant venu ſur ſon âne à Gabaa, ville des benjamites, devint l'objet de la paſſion ſodomitique de tous les Gabaonites,

myſtère de la dernière importance à lui communiquer de la part de Dieu. Eglon ſe lève reſpectueuſement ; & Aod de la main gauche lui enfonce ſon poignard dans le ventre. Dieu favoriſa en tout cette action, qui dans la morale de toutes les nations de la terre paraît un peu dure. Apprenez-moi quel eſt le plus divin aſſaſſinat, ou celui de ce St. Aod, ou de St. David qui fit aſſaſſiner ſon cocu Uriah, ou du bienheureux Salomon, qui, ayant ſept cents femmes & trois cents concubines, aſſaſſina ſon frère Adonias parce qu'il lui en demandait une. &c. &c. &c. &c.

38°. Je vous prie de me dire par quelle adreſſe Samſon prit trois cents renards, les lia les uns aux autres par la queue, & leur attacha des flambeaux allumés au cul pour mettre le feu aux moiſſons des Philiſtins ? Les renards n'habitent guère que les pays couverts de bois. Il n'y avait point de forêt dans ce canton, & il ſemble aſſez difficile de prendre trois cents renards en vie & de les attacher par la queue. Il eſt dit enſuite qu'il tua mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, & que d'une des dents de cette mâchoire il ſortit une fontaine. Quand il s'agit de mâchoires d'ânes, vous me devez des éclairciſſemens.

39°. Je vous demande les mêmes inſtructions ſur le bon homme Tobie qui dormait les yeux ouverts, & qui fut aveuglé par une chiaſſe d'hirondelle ; ſur l'ange qui deſcendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec Tobie fils de l'argent que le Juif Gabel devait à Tobie père ; ſur la femme à Tobie fils, qui avait eu ſept maris à qui le diable avait tordu le cou ; & ſur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poiſſon. Ces hiſtoires ſont curieuſes, & il n'y a rien de plus digne d'attention après les romans eſpagnols : on ne peut leur comparer que les hiſtoires de Judith & d'Eſther. Mais pourrai-je bien interpréter le texte ſacré qui dit que la belle Judith deſcendait de Siméon, fils de Ruben, quoique Siméon ſoit frère de Ruben, ſelon le même texte ſacré, qui ne peut mentir ?

J'aime fort Eſther, & je trouve le prétendu roi Aſſuérus fort ſenſé d'épouſer une Juive, & de coucher avec elle ſix mois ſans

ſavoir qui elle eſt ; & comme tout le reſte eſt de cette force, vous m'aiderez, s'il vous plaît, vous qui êtes mes ſages maîtres.

40°. J'ai beſoin de votre ſecours dans l'hiſtoire des Rois, autant pour le moins que dans celle des Juges & de Tobie, & de ſon chien, & d'Eſther, & de Judith, & de Ruth, &c. &c. Lorſque Saül fut déclaré roi, les juifs étaient eſclaves des Philiſtins. Leurs vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées, ni des lances ; ils étaient même obligés d'aller chez les Philiſtins pour faire éguiſer le ſoc de leurs charrues, & leurs coignées. Cependant Saül donne bataille aux Philiſtins, & remporte ſur eux la victoire : & dans cette bataille il eſt à la tête de trois cent trente mille ſoldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille ames ; car il n'avait alors que le tiers de la terre ſainte tout au plus ; & ce pays ſtérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitans. Le ſurplus était obligé d'aller gagner ſa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babylone.

41°. Je ne ſais comment je juſtifierai l'action de Samuël qui trancha en morceaux le roi Agag, que Saül avait fait priſonnier, & qu'il avait mis à rançon. Je ne ſais ſi notre roi Philippe, ayant pris un roi Maure priſonnier, & ayant compoſé avec lui, ſerait bien reçu à couper en pièces ce roi priſonnier.

42°. Nous devons un grand reſpect à David, qui était un homme ſelon le cœur de Dieu ; mais je craindrais de manquer de ſcience pour juſtifier par les loix ordinaires la conduite de David, qui s'aſſocie quatre cents hommes de mauvaiſe vie, & accablés de dettes, comme dit l'Ecriture ; qui marche pour aller ſaccager la maiſon de Nabal, ſerviteur du roi, & qui huit jours après épouſe ſa veuve ; qui va offrir ſes ſervices à Akis, ennemi de ſon roi, & qui met à feu & à ſang les terres des alliés d'Akis, ſans pardonner ni au ſexe ni à l'âge ; qui, dès qu'il eſt ſur le trône, prend de nouvelles concubines, & qui, non content de ces concubines, ravit Betzabée à ſon mari, & fait tuer celui qu'il déshonore. J'ai quelque peine encore à m'imaginer que Dieu

naiſſe enſuite en Judée de cette femme adultère & homicide, que l'on compte entre les aïeules de l'Etre éternel. Je vous ai déjà prévenus ſur ce grand article, qui fait une peine extrême aux ames dévotes.

43°. Les richeſſes de David & de Salomon, qui ſe montent à plus de cinq milliards de ducats d'or, paraiſſent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays, & avec l'état où étaient réduits les Juifs ſous Saül, quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiſer leurs ſocs & leurs coignées. Nos colonels de cavalerie lèveront les épaules ſi je leur dis que Salomon avait quatre cent mille chevaux dans un petit pays où l'on n'eut jamais, & où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai eu l'honneur de vous le repréſenter.

44°. S'il me faut parcourir l'hiſtoire des cruautés effroyables de preſque tous les rois de Juda & d'Iſraël, je crains de ſcandaliſer les faibles plutôt que de les édifier. Tous ces rois là s'aſſaſſinent un peu trop ſouvent les uns les autres. C'eſt une mauvaiſe politique, ſi je ne me trompe.

45°. Je vois ce petit peuple preſque toujours eſclave ſous les Phéniciens, ſous les Babyloniens, ſous les Perſes, ſous les Syriens, ſous les Romains; & j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de misères avec les magnifiques promeſſes de leurs prophètes.

46°. Je ſais que toutes les nations orientales ont eu des prophètes; mais je ne ſais comment interpréter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la viſion d'Ezéchiel, fils de Buzi, près du fleuve Cobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces & quatre ailes, avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-deſſus de la tête des animaux? Comment expliquer l'ordre de Dieu donné à Ezéchiel de manger un livre de parchemin, de ſe faire lier, de demeurer couché ſur le côté gauche pendant quatre-vingt-dix jours, & ſur le côté droit pendant quarante jours, & de manger ſon pain couvert de ſes excrémens? Je ne peux pénétrer le ſens caché de

ce que dit Ezéchiel au chapitre 15 : « Lorſque votre gorge s'eſt » formée & que vous avez eu du poil, je me ſuis étendu ſur » vous, j'ai couvert votre nudité, je vous ai donné des robes, » des chauſſures, des ceintures, des ornemens, des pendans » d'oreilles; mais enſuite vous vous êtes bâti un bordel, & vous » vous êtes proſtituée dans les places publiques. » Et au chapitre 23, le prophète dit « qu'Ooliba a deſiré avec fureur » la couche de ceux qui ont le membre viril comme les ânes, » & qui répandent leur ſemence comme le chevaux. » Sages maîtres, dites-moi ſi vous êtes dignes des faveurs d'Ooliba.

47°. Mon devoir ſera d'expliquer la grande prophétie d'Iſaïe, qui regarde notre Seigneur Jeſus-Chriſt. C'eſt, comme vous ſavez, au chapitre 7. Razin, roi de Syrie & Phacée, roitelet d'Iſraël, aſſiégeaient Jéruſalem. Achas, roitelet de Jéruſalem, conſulte le prophète Iſaïe ſur l'événement du ſiège; Iſaïe lui répond : « Dieu vous donnera un ſigne; une fille ou femme » concevra & enfantera un fils qui s'appellera Emmanuël. Il » mangera du beurre & du miel, avant qu'il ſoit en âge de » diſcerner le mal & le bien. Et avant qu'il ſoit en état de rejeter » le mal & de choiſir le bien, le pays ſera délivré des deux rois.... » & le Seigneur ſifflera aux mouches qui ſont à l'extrémité des » fleuves d'Egypte, & aux abeilles du pays d'Aſſur.... & dans » ce jour le Seigneur prendra un raſoir de louage dans ceux qui » ſont au-delà du fleuve, & raſera la tête & le poil du pénil & » toute la barbe du roi d'Aſſyrie. »

Enſuite, au chapitre 8, le prophète, pour accomplir la prophétie, couche avec la prophéteſſe; elle enfanta un fils, & le Seigneur dit à Iſaïe : « Vous appellerez ce fils *Maher Salal-has-* » *bas, hâtez-vous de prendre les dépouilles; courez vîte au butin :* » & avant que l'enfant ſache nommer ſon père & ſa mère, la » puiſſance de Damas ſera renverſée. » Je ne puis ſans votre ſecours expliquer nettement cette prophétie.

48°. Comment dois-je entendre l'hiſtoire de Jonas envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence? Ninive n'était point Iſraélite, & il ſemble que Jonas devait l'inſtruire de la loi judaïque avant de

de l'induire à cette pénitence. Le prophète, au lieu d'obéir au Seigneur s'enfuit à Tharſis ; une tempête s'élève ; les matelots jettent Jonas dans la mer pour appaiſer l'orage. Dieu envoie un grand poiſſon qui avale Jonas ; il demeure trois jours & trois nuits dans le ventre du poiſſon. Dieu commande au poiſſon de rendre Jonas, le poiſſon obéit ; Jonas débarque ſur le rivage de Joppé. Dieu lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans quarante jours elle ſera renverſée, ſi elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cents milles. Toute cette hiſtoire ne demande-t-elle pas des connaiſſances ſupérieures qui me manquent ? Je voudrais bien confondre les ſavans qui prétendent que cette fable eſt tirée de la fable de l'ancien Hercule. Cet Hercule fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine ; mais il y fit bonne chère, car il mangea ſur le gril le foie de la baleine. Jonas ne fut pas ſi adroit.

49°. Enſeignez-moi l'art de faire entendre les premiers verſets du prophète Oſée. Dieu lui ordonne expreſſément de prendre une putain, & de lui faire des fils de putain. Le prophète obéit ponctuellement ; il s'adreſſe à la dona Gomer, fille de dom Ebalaim ; il la garde trois ans & lui fait trois enfans, ce qui eſt un type. Enſuite Dieu veut un autre type. Il lui ordonne de coucher avec un autre cantonera qui ſoit mariée, & qui ait déjà planté cornes au front de ſon mari. Le bon homme Oſée, toujours obéiſſant, n'a pas de peine à trouver une belle dame de ce caractère, & il ne lui en coûte que quinze drachmes & une meſure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enſeigner combien la drachme valait alors chez le peuple juif, & ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50°. J'ai encore plus beſoin de vos ſages inſtructions ſur le nouveau Teſtament ; j'ai peur de ne ſavoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de Jeſus. Car on me dira que Matthieu donne Jacob pour père à Joſeph, & que Luc le fait fils d'Héli, & que cela eſt impoſſible, à moins qu'on ne change hé en ja, & li en cob. On me demandera comment l'un compte cinquante-ſix générations, & comment l'autre n'en

compte que quarante-deux, & pourquoi ces générations ſont toutes différentes, & encore pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promiſes il ne s'en trouve que quarante-une ; & enfin, pourquoi cet arbre généalogique eſt celui de Joſeph, qui n'était pas le père de Jeſus ? J'ai peur de ne répondre que des ſottiſes comme ont fait tous mes prédéceſſeurs. J'eſpère que vous me tirerez de ce labyrinthe. Êtes-vous de l'avis de St. Ambroiſe, qui dit que l'ange fit à Marie un enfant par l'oreille, *Maria per aurem imprægnata eſt ;* ou de l'avis du R. P. Sanchez, qui dit que la Vierge répandit de la ſemence dans ſa copulation avec le St. Eſprit ? la queſtion eſt curieuſe. Le ſage Sanchez ne doute pas que le St. Eſprit & la Ste. Vierge n'aient fait tous deux une émiſſion de ſemence au même moment : car il penſe que cette rencontre ſimultanée des deux ſemences eſt néceſſaire pour la génération. On voit bien que Sanchez ſait plus ſa théologie que ſa phyſique, & que le métier de faire des enfans n'eſt pas celui des jéſuites.

51°. Si j'annonce, d'après Luc, qu'Auguſte avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand Marie fut groſſe, & que Cirenius ou Quirinus, gouverneur de Syrie, publia ce dénombrement, & que Joſeph & Marie allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer ; & ſi on me rit au nez : ſi les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'empire romain ; que c'était Quintilius Varus, & non pas Cirénius, qui était alors gouverneur de la Syrie ; que Cirénius ne gouverna la Syrie que dix ans après la naiſſance de Jeſus ; je ſerai très-embarraſſé, & ſans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un ſeul menſonge dans un livre ſacré, ce livre ſerait-il ſacré ?

52°. Quand j'enſeignerai que la famille alla en Egypte ſelon Matthieu, on me répondra que cela n'eſt pas vrai, & qu'elle reſta en Judée ſelon les autres évangéliſtes ; & ſi alors j'accorde qu'elle reſta en Judée, on me ſoutiendra qu'elle a été en Egypte. N'eſt-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme cela eſt arrivé à St. François Xavier & à pluſieurs autres ſaints ?

Digitized by Google

53°. Les aſtronomes pourront bien ſe moquer de l'étoile des trois rois qui les conduiſit dans une étable. Mais vous êtes de grands aſtrologues ; vous rendrez raiſon de ce phénomène. Dites-moi ſur-tout combien d'or ces rois offrirent. Car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des rois & des peuples. Et à l'égard du quatrième roi, qui était Hérode, pourquoi craignait-il que Jeſus, né dans cette étable, devînt roi des Juifs ? Hérode n'était roi que par la grace des Romains ; c'était l'affaire d'Auguſte. Le maſſacre des innocens eſt un peu bizarre. Je ſuis fâché qu'aucun hiſtorien romain n'ait parlé de ces choſes. Un ancien martyrologe très-véridique (comme il le ſont tous) compte quatorze mille enfans martyriſés. Si vous voulez que j'en ajoute encore quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54°. Vous me direz comment le diable emporta Dieu & le percha ſur une colline de Galilée, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à Dieu, pouvu que Dieu adorât le diable, pourra ſcandaliſer beaucoup d'honnêtes gens, pour leſquels je vous demande un mot de recommandation.

55°. Je vous prie, quand vous irez à la noce, de me dire de quelle manière Dieu, qui allait auſſi à la noce, s'y prenait pour changer l'eau en vin en faveur de gens qui étaient déjà ivres.

56°. En mangeant des figues à votre déjeûner à la fin de Juillet, je vous ſupplie de me dire pourquoi Dieu ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de Mars, quand ce n'était pas le tems des figues.

57°. Après avoir reçu vos inſtructions ſur tous les prodiges de cette eſpèce, il faudra que je diſe que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais ſi on me répond que jamais il ne fut queſtion du péché originel, ni dans l'ancien Teſtament, ni dans le nouveau ; qu'il eſt ſeulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la ſcience, mais qu'il n'en mourut pas ; & qu'Auguſtin, évêque

d'Hypone, ci-devant manichéen, eſt le premier qui ait établi le ſyſtême du péché originel ; je vous avoue que, n'ayant pas pour auditeurs des gens d'Hypone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup ſans rien dire. Car, lorſque certains diſputeurs ſont venus me remontrer qu'il était impoſſible que Dieu fût ſupplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant ſa mort ; impoſſible qu'en rachetant le genre-humain, il ne le rachetât pas, & le laiſſât encore tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près ; je ne répondais à cela que du verbiage, & j'allais me cacher de honte.

58°. Communiquez-moi vos lumières ſur la prédiction que fait notre Seigneur dans St. Luc au chap. 21. Jeſus y dit expreſſément, *qu'il viendra dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté, avant que la génération à laquelle il parle ſoit paſſée.* Il n'en a rien fait, il n'eſt point venu dans les nuées. S'il eſt venu dans quelques brouillards, nous n'en ſavons rien ; dites-moi ce que vous en ſavez. Paul apôtre dit à ſes diſciples theſſaloniciens, *qu'ils iront dans les nuées avec lui au-devant de Jeſus.* Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage ? en coûte-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troiſième ciel ? je vous demande pardon, mais j'aime mieux les nuées d'Ariſtophane que celles de Paul.

59°. Dirai-je, avec Luc, que Jeſus eſt monté au ciel du petit village de Béthanie ? inſinuerai-je, avec Matthieu, que ce fut de la Galilée où les diſciples le virent pour la dernière fois ? en croirai-je un grave docteur qui dit que Jeſus avait un pied en Galilée & l'autre à Béthanie ? cette opinion me paraît la plus probable ; mais j'attendrai ſur cela votre déciſion.

60°. On me demandera enſuite ſi Pierre a été à Rome ? Je répondrai, ſans doute, qu'il y a été pape vingt-cinq ans ; & la grande raiſon que j'en rapporterai, c'eſt que nous avons une épître de ce bon homme, qui ne ſavait ni lire ni écrire, & que cette lettre eſt datée de Babylone ; il n'y a pas de replique à cela ; mais je voudrais quelque choſe de plus fort.

61°. Inſtruiſez-moi pourquoi le Crédo, qu'on appelle le Sym-

bole des apôtres, ne fut fait que du tems de Jérôme & de Rufin, quatre cents ans après les apôtres. Dites-moi pourquoi les premiers pères de l'égliſe ne citent jamais que les évangiles appellés aujourd'hui apocryphes. N'eſt-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits ?

62°. N'êtes-vous pas fachés comme moi que les premiers chrétiens aient forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux ſibylles ; qu'ils aient forgé des lettres de St. Paul à Sénèque, des lettres de Jeſus, des lettres de Marie, des lettres de Pilate, & qu'ils aient ainſi établi leur ſecte par cent crimes de faux qu'on punirait dans tous les tribunaux de la terre ? Ces fraudes ſont aujourd'hui reconnues de tous les ſavans. On eſt réduit à les appeller pieuſes. Mais n'eſt-il pas triſte que votre vérité ne ſoit fondée que ſur des menſonges ?

63°. Dites-moi pourquoi Jeſus n'ayant point inſtitué ſept ſacremens, nous avons ſept ſacremens ; pourquoi Jeſus n'ayant jamais dit qu'il eſt Trin, qu'il a deux natures avec deux volontés & une perſonne, nous le faiſons Trin avec une perſonne & deux natures. Pourquoi avec deux volontés n'a-t-il pas eu celle de nous inſtruire des dogmes de la religion chrétienne ?

Et pourquoi lorſqu'il a dit que parmi ſes diſciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, monſieur l'archevêque de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je ſuis réduit à une portion congrue ?

64°. Je ſais bien que l'égliſe eſt infaillible : mais, eſt-ce l'égliſe grecque, ou l'égliſe latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Danemarck & de Suède, ou celle de la ſuperbe ville de Neuchatel, ou celle des primitifs appellés quakers, ou celle des anabatiſtes, ou celle des moraves ? L'égliſe turque a auſſi du bon ; mais on dit que l'égliſe chinoiſe eſt beaucoup plus ancienne.

65o. Le pape eſt-il infaillible quand il couche avec ſa maî-

treſſe, ou avec ſa propre fille, & qu'il apporte à ſouper une bouteille de vin empoiſonné pour le cardinal Cornetto ? (*a*)

Quand deux conciles s'anathématiſent l'un l'autre, comme il eſt arrivé ving fois, quel eſt le concile infaillible ?

66°. Enfin, ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labyrinthes, & prêcher ſimplement la vertu ? Quand Dieu nous jugera, je doute fort qu'il nous demande ſi la grace eſt verſatile ou concomitante ; ſi le mariage eſt le ſigne viſible d'une choſe inviſible ; ſi nous croyons qu'il y ait dix chœurs d'anges ou neuf ; ſi le pape eſt au-deſſus du concile, ou le concile au-deſſus du pape. Sera-ce un crime à ſes yeux de lui avoir adreſſé des prières en eſpagnol quand on ne ſait pas le latin ? Serons-nous les objets de ſon éternelle colère pour avoir mangé pour la valeur de douze maravédis de mauvaiſe viande un certain jour ? & ſerons-nous récompenſés à jamais ſi nous avons mangé avec vous, ſages maîtres, pour cent piaſtres de turbots, de ſoles & d'eſturgeons ? Vous ne le croyez pas dans le fond de vos cœurs ; vous penſez que Dieu nous jugera ſelon nos œuvres, & non ſelon les idées de Thomas ou de Bonaventure.

Ne rendrai-je pas ſervice aux hommes en ne leur annonçant que la morale ? Cette morale eſt ſi pure, ſi ſainte, ſi univerſelle, ſi claire, ſi ancienne, qu'elle ſemble venir de Dieu même comme la lumière, qui paſſe parmi nous pour ſon premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour-propre pour veiller à leur conſervation ; la bienveillance, la bienfaiſance, la vertu, pour veiller ſur l'amour-propre ; les beſoins mutuels, pour former la ſociété ; le plaiſir, pour en jouir ; la douleur, qui avertit de jouir avec modération ; les paſſions, qui nous portent aux grandes choſes ; & la ſageſſe, qui met un frein à ces paſſions ?

N'eſt-il pas enfin inſpiré à tous les hommes réunis en ſociété, l'idée d'un Etre ſuprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet Etre ſoit le plus fort lien de la ſociété ? Les ſauvages qui errent dans les bois n'ont pas beſoin de cette connaiſſance ; les devoirs de

(*a*) L'auteur voulait apparemment parler du pape *Alexandre VI*.

la ſociété, qu'ils ignorent, ne les regardent point ; mais ſitôt que les hommes ſont raſſemblés, Dieu ſe manifeſte à leur raiſon ; ils ont beſoin de juſtice ; ils adorent en lui le principe de toute juſtice. Dieu, qui n'a que faire de leur vaines adorations, les reçoit comme néceſſaires pour eux, & non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts, ſans leſquels toute ſociété périt, il leur donne l'eſprit de religion, la première des ſciences & la plus naturelle ; ſcience divine dont le principe eſt certain, quoiqu'on en tire tous les jours des conſéquences incertaines. Me permettrez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Eſpagnols ?

670. Si vous voulez que je cache cette vérité, ſi vous m'ordonnez abſolument d'annoncer les miracles de St. Jacques en Galice, & de notre-dame d'Atocha, & de Marie d'Agreda, qui montroit ſon cul aux petits garçons dans ſes extaſes, dites-moi comment j'en dois uſer avec les réfractaires qui oſeront douter : faudra-t-il que je leur faſſe donner avec édification la queſtion ordinaire & extraordinaire ? Quand je rencontrerai des filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler ? Et lorſqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuiſſe ou une feſſe pour mon ſouper avec des filles catholiques ?

J'attends l'honneur de votre réponſe.

DOMINICO ZAPATA
y verdadero y honrado
y caricativo.

Zapata n'ayant point eu de réponſe, ſe mit à prêcher Dieu tout ſimplement. Il annonça aux hommes le père des hommes, rémunérateur, puniſſeur & pardonneur. Il dégagea la vérité des menſonges, & ſépara la religion du fanatiſme ; il enſeigna & il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfaiſant, modeſte, & fut rôti à Valladolid l'an de grace 1631. Priez Dieu pour l'ame de frère Zapata.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

CE n'eſt pas entre la Ruſſie & la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti ; car ces deux états feront la paix tôt ou tard ſans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction anglaiſe contre une autre faction ; car bientôt elles auront diſparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutichiens, les jacobites, les chrétiens appellés papiſtes, les luthériens, les calviniſtes, les anglicans, les primitifs appellés quakers, les anabaptiſtes, les janſéniſtes, les moliniſtes les ſociniens, les piétiſtes, & tant d'autres iſtes. Je veux vivre honnêtement avec tous ces meſſieurs quand j'en rencontrerai, ſans jamais diſputer avec eux ; parce qu'il n'y en a pas un ſeul qui, lorſqu'il aura un écu à partager avec moi, ne ſache parfaitement ſon compte, & qui conſente à perdre une obole pour le ſalut de mon ame ou de la ſienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France & les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en ſera plus queſtion.

Ni entre les janſéniſtes & les moliniſtes, parce qu'ils ne ſont plus, & que voilà, Dieu merci, cinq ou ſix mille volumes devenus auſſi inutiles que les œuvres de St. Ephrem.

Ni

Ni entre les opéra bouffons français & les italiens, parce que c'eſt une affaire de fantaiſie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de ſavoir s'il y a un Dieu ; & c'eſt ce que je vais examiner très-ſérieuſement & de très-bonne foi, car cela m'intéreſſe, & vous auſſi.

I.

DU PRINCIPE D'ACTION.

Tout eſt en mouvement, tout agit, & tout réagit dans la nature.

Notre ſoleil tourne ſur lui-même avec une rapidité qui nous étonne ; & les autres ſoleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roulent autour d'eux dans leurs orbites, & que le ſang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend par ſa nature vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le ſoleil, & le ſoleil vers elle. La mer doit aux mêmes loix ſon flux & ſon reflux éternel. C'eſt par ces mêmes loix que des vapeurs qui forment notre athmoſphère, s'échappent continuellement de la terre, & retombent en roſée, en pluie, en grêle, en neiges, en tonnerres.

Tout eſt action ; la mort même eſt agiſſante. Les cadavres tranſpirent, ſe métamorphoſent en végétaux, nourriſſent les vivans, qui à leur tour en nourriſſent d'autres. Quel eſt le principe de cette action univerſelle ?

Il faut que le principe ſoit unique. Une uniformité conſtante dans les loix qui dirigent la marche des corps céleſtes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque eſpèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un ſeul moteur. S'il y en avait deux, ils ſeraient ou divers, ou contraires, ou ſemblables. Si divers, rien ne ſe correſpondrait ; ſi con-

traires, tout se détruirait; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un; c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux loix constantes & uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, & les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui serait l'effet de l'impulsion, mais en raison de leurs masses.

Le quarré de la révolution de toute planète est comme le cube de sa distance au soleil (& cela prouve, en passant, ce que Platon avoit deviné, je ne sais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre).

Les rayons de lumière ont leurs réflexions & leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius & dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, & les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation, toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce chaque genre peuple & se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fond de propriétés.

Certes le chêne & le noisettier ne se sont pas entendus pour naître & croître de la même façon, de même que Mars & Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes loix.

Digitized by Google

Il y a donc une intelligence unique, univerſelle & puiſſante, qui agit toujours par des loix invariables.

Perſonne ne doute qu'une ſphère armillaire, des payſages, des animaux deſſinés, des anatomies en cire colorée, ne ſoient des ouvrages d'artiſtes habiles. Se pourrait-il que les copies fuſſent d'une intelligence, & que les originaux n'en fuſſent pas ? Cette ſeule idée me paraît la plus forte démonſtration ; & je ne conçois pas comment on peut la combattre.

I I.

Du principe d'action nécessaire et éternel.

Ce moteur unique eſt très-puiſſant, puiſqu'il dirige une machine ſi vaſte & ſi compliquée. Il eſt très-intelligent, puiſque le moindre des reſſorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui ſommes intelligens.

Il eſt un être néceſſaire, puiſque ſans lui la machine n'exiſterait pas.

Il eſt éternel, car il ne peut être produit du néant, qui, n'étant rien, ne peut rien produire ; & dès qu'il exiſte quelque choſe, il eſt démontré que quelque choſe eſt de toute éternité. Cette vérité ſublime eſt devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'eſprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont fait pendant tant de ſiècles pour nous abrutir.

I I I.

Quel est ce principe ?

Je ne puis me démontrer l'exiſtence du principe d'action du premier moteur, de l'Etre ſuprême, par la ſyntheſe, comme le docteur Clarke. Si cette méthode pouvoit appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer. Mais l'analyſe me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'eſt qu'en re-

montant le fleuve de l'éternité que je puis eſſayer de parvenir à ſa ſource.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur ; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'eſt que ce principe univerſel ; & la première choſe que j'entrevois avec une ſecrète douleur, mais avec une réſignation entière, c'eſt qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit Timée, un point entre deux éternités, il me ſera impoſſible de comprendre ce grand tout & ſon maître, qui m'engloutiſſent de toutes parts.

Cependant, je me raſſure un peu en voyant qu'il m'a été donné de meſurer la diſtance des aſtres, de connaître le cours & les loix qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis : peut-être parviendrai-je, en me ſervant de bonne foi de ma raiſon, juſqu'à trouver quelque lueur de vraiſemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et ſi ce petit crépuſcule que je cherche ne peut m'apparaître, je me conſolerai en ſentant que mon ignorance eſt invincible ; que des connaiſſances qui me ſont interdites me ſont très-sûrement inutiles, & que le grand Être ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, & de n'avoir pu y parvenir.

I V.

OU EST LE PREMIER PRINCIPE ? EST-IL INFINI ?

Je ne vois point le premier principe moteur & intelligent d'un animal appellé homme, lorqu'il me démontre une propoſition de géométrie, ou lorſqu'il ſoulève un fardeau. Cependant, je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout ſubalterne qu'il eſt. Je ne puis découvrir ſi ce premier principe eſt dans ſon cœur, ou dans ſa tête, ou dans ſon ſang, ou dans tout ſon corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas éternel. Mais où eſt-il ?

S'il anime toute exiſtence, il eſt donc dans toute exiſtence.

Cela me paraît indubitable. Il eſt dans tout ce qui eſt, comme le mouvement eſt dans tout le corps d'un animal, ſi on peut ſe ſervir de cette miſérable comparaiſon.

Mais, s'il eſt dans ce qui exiſte, peut-il être dans ce qui n'exiſte, pas? L'univers eſt-il infini? on me le dit, mais qui me le prouvera? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, eſt auſſi vrai que deux & deux ſont quatre; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction abſurde à dire: l'Etre agiſſant a paſſé une éternité ſans agir; l'Etre formateur a été éternel ſans rien former; l'Etre néceſſaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raiſon pourquoi cet Etre néceſſaire ſerait infini. Sa nature me paraît d'être par tout où il y a exiſtence; mais pourquoi, & comment une exiſtence infinie? Newton a démontré le vuide, qu'on n'avait fait que ſuppoſer juſqu'à lui. S'il y a du vuide dans la nature, le vuide peut donc être hors de la nature. Quelle néceſſité que les êtres s'étendent à l'infini? Que ſerait-ce que l'infini en étendue? Il ne peut exiſter non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extenſion à laquelle je ne puiſſe ajouter. Il me ſemble qu'en cela le ſentiment de Cudworth doit l'emporter ſur celui de Clarke.

Dieu eſt préſent par-tout, dit Clarke. Oui, ſans doute; mais par-tout où il y a quelque choſe, & non pas où il n'y a rien. Être préſent à rien, me paraît une contradiction dans les termes, une abſurdité. Je ſuis forcé d'admettre une éternité, mais je ne ſuis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'eſpace ſoit un être réel ou une ſimple appréhenſion de mon entendement? Que m'importe que l'Etre néceſſaire, intelligent, puiſſant, éternel, formateur de tout être ſoit dans cet eſpace imaginaire ou n'y ſoit pas? en ſuis-je moins ſon ouvrage? en ſuis-je moins dépendant de lui? en eſt-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On diſpute encore ſi l'eſpace infini eſt un être réel ou non. Je ne veux point aſſeoir mon jugement ſur un fondement auſſi équivoque, ſur une querelle digne des ſcholaſtiques ; je ne veux point établir le trône de Dieu dans les eſpaces imaginaires.

S'il eſt permis, encore une fois, de comparer les petites choſes qui nous paraiſſent grandes, à ce qui eſt ſi grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut perſuader à un Caſtillan ſon voiſin que le roi d'Eſpagne eſt le maître de la mer qui eſt au nord de la Californie, & que quiconque en doute, eſt criminel de lèze-majeſté. Le Caſtillan lui répond : Je ne ſais pas ſeulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas beſoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître ſur les bords du Manſanarès. Qu'il y ait, ou non des vaiſſeaux au-delà de la baie d'Hudſon, il n'en a pas moins le droit de me commander ici ; je ſens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je ſais qu'il eſt le maître de Madrid.

Ainſi, notre dépendance du grand Etre ne vient point de ce qu'il eſt préſent hors du monde, mais de ce qu'il eſt préſent dans le monde. Je demande ſeulement pardon au maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme, pour me faire mieux entendre.

V.

QUE TOUS LES OUVRAGES DE L'ETRE ÉTERNEL SONT ÉTERNELS.

Le principe de la nature, étant néceſſaire & éternel ; & ſon eſſence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agiſſant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'Epicure, le Dieu qui n'eſt bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde, ſon ouvrage, eſt donc éternel comme lui, de même que la lumière eſt auſſi ancienne que le ſoleil, le mouvement auſſi ancien que la matière, les alimens auſſi anciens

que les animaux ; ſans quoi le ſoleil, la matière, les animaux auraient été non-ſeulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères abſurdes.

Que pourrait-on en effet imaginer de plus contradictoire, qu'un être eſſentiellement agiſſant qui n'aurait pas agi pendant une éternité ; un Etre formateur qui n'aurait rien formé, & qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, ſans qu'il parût la moindre raiſon de les avoir formés plutôt en un tems qu'en un autre ? Le principe intelligent ne peut rien faire ſans raiſon ; rien ne peut exiſter ſans une raiſon antécédente & néceſſaire. Cette raiſon antécédente & néceſſaire a été éternellement ; donc l'univers eſt éternel.

Nous ne parlons ici que philoſophiquement ; il ne nous appartient pas ſeulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

V I.

QUE L'ETRE ÉTERNEL, PREMIER PRINCIPE, A TOUT ARRANGÉ VOLONTAIREMENT.

Il eſt clair que cette ſuprême intelligence, néceſſaire, agiſſante, a une volonté, & qu'elle a tout arrangé, parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir & former tout ſans vouloir le former ? Ce ſerait être une pure machine, & cette machine ſuppoſerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier Etre intelligent, quel qu'il ſoit. Nous voulons, nous agiſſons, nous formons des machines quand nous le voulons ; donc le grand Demiourgos très-puiſſant a fait parce qu'il a voulu.

Spinoſa lui-même, reconnaît dans la nature une puiſſance intelligente néceſſaire. Mais une intelligence deſtituée de volonté ſerait une choſe abſurde, parce que cette intelligence ne ſervirait à rien, elle n'opérerait rien, puiſqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand Etre néceſſaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

Digitized by Google

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait néceſſairement, parce que ſi ces ouvrages n'étaient pas néceſſaires, ils ſeraient inutiles. Mais cette néceſſité lui ôterait-elle ſa volonté ? Non, ſans doute; je veux néceſſairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur; au contraire je le veux avec d'autant plus de force, que je le veux invinciblement.

Cette néceſſité lui ôte-t-elle ſa liberté ? Point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Etre ſuprême étant très-puiſſant, eſt donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artiſan des choſes reconnu néceſſaire, éternel, intelligent, puiſſant, voulant & libre.

V I I.

QUE TOUS LES ÊTRES, SANS AUCUNE EXCEPTION, SONT SOUMIS AUX LOIX ÉTERNELLES.

Quels ſont les effets de ce pouvoir éternel réſidant eſſentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux eſpèces, les inſenſibles & les ſenſibles.

Cette terre, cette mer, ces planètes, ces ſoleils paraiſſent des êtres admirables mais brutes, deſtitués de toute ſenſibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions & qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage prodigieuſement ſupérieur à tous les ſoleils qui illuminent l'eſpace.

Mais tous ces êtres ſont également ſoumis aux loix éternelles & invariables.

Ni le ſoleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le ſinge, ni l'homme, n'ont pu ſe donner rien de ce qu'ils poſsèdent; il eſt évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme & le chien ſont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère ſans

ſans ſavoir ce qu'ils font, & cela par un méchaniſme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaiſſance.

Tous deux au bout de quelques tems ont des idées, de la mémoire, une volonté; le chien beaucoup plutôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne ſerait qu'une raiſon de plus pour ceux qui penſent que l'homme n'eſt qu'une machine auſſi; mais il n'y a plus perſonne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une meſure d'intelligence; qu'ils perfectionnent leurs connaiſſances; qu'un chien de chaſſe apprend ſon métier; qu'un vieux renard eſt plus habile qu'un jeune, &c.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, ſinon de la cauſe primordiale éternelle, du principe d'action, du grand Etre qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent: peut-il les tenir d'une autre cauſe?

Il n'a rien que ce que le grand Etre lui donne. Ce ſerait une étrange contradiction, une ſingulière abſurdité que tous les aſtres, tous les élemens, tous les végétaux, tous les animaux obéiſſent ſans relâche irréſiſtiblement aux loix du grand Etre, & que l'homme ſeul pût ſe conduire par lui-même.

VIII.

QUE L'HOMME EST ESSENTIELLEMENT SOUMIS EN TOUT AUX LOIX ÉTERNELLES DU PREMIER PRINCIPE.

Voyons donc cet animal homme avec les yeux de la raiſon que le grand Etre nous a donnée.

Qu'eſt-ce que la première perception qu'il reçoit? Celle de la douleur; enſuite le plaiſir de la nourriture. C'eſt là toute notre vie, douleur & plaiſir. D'où nous viennent ces deux reſſorts qui nous font mouvoir juſqu'au dernier moment, ſinon de ce premier principe d'action, de ce grand Demiourgos? Certes, ce n'eſt pas nous qui nous donnons de la douleur; & comment pourrions-nous être la cauſe du petit nombre de nos plaiſirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous eſt impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de plaiſir, c'eſt-à-dire un nouveau ſens. Diſons ici qu'il nous eſt également impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin Calmet a fait graver les ſupplices dans ſon dictionnaire, ne l'ont pas pu. Déchirer, ſerrer, mutiler, tirer, tous les tourmens ſe réduiſent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes, ni en bien, ni en mal; nous ne ſommes réellement que les inſtrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penſer, & je penſe, dit au haſard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le ſentiment de la douleur? Celui de la mamelle que nous avons ſucée; puis le viſage de notre nourrice; puis quelques autres faibles objets, & quelques beſoins ont fait des impreſſion. Juſques-là oſerait-on dire qu'on n'a pas été un automate ſentant, un malheureux animal abandonné ſans connaiſſance & ſans pouvoir, un rebut de la nature? Oſera-t-on dire que dans cet état on eſt un être penſant, qu'on ſe donne des idées, qu'on a un ame? Qu'eſt-ce que le fils d'un roi au ſortir de la matrice? Il dégoûterait ſon père s'il n'était pas ſon père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds eſt un objet infiniment ſupérieur.

Digitized by Google

IX.

DU PRINCIPE D'ACTION DES ÊTRES SENSIBLES.

Vient enfin le tems où un nombre plus ou moins grand de perceptions reçu dans notre machine, ſemble ſe préſenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'eſt comme ſi, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous penſions former l'eau qui en coule. Nous! créer des idées! pauvres gens que nous ſommes! Quoi! il eſt évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, & nous ſerions les créateurs des ſecondes? Peſons bien cette vanité de faire des idées, & nous verrons qu'elle eſt inſolente & abſurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moinde analogie, le moindre rapport, avec un ſentiment, une idée, une penſée; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en eſt ainſi de notre corps vivant. Le principe univerſel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reſte de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, & dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions ne nous appartiennent pas.

La première, c'eſt que perſonne ne ſait ni ne peut ſavoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement ſon corps fera.

La ſeconde, que pendant le ſommeil il eſt bien clair que tout ſe fait dans nos ſonges ſans que nous y ayions la moindre part. Nous avouons que nous ſommes alors de purs automates, ſur leſquels un pouvoir inviſible agit avec une force auſſi réelle, auſſi puiſſante qu'incompréhenſible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inſpire des deſirs, des paſſions, des volontés,

des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il eſt arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain ſonge ſon enfant nouveau né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué ſon ami. D'autres jouiſſent réellement d'une femme qu'ils ne connaiſſent pas. Combien de muſiciens ont fait de la muſique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont compoſé des ſermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille & le ſommeil, au lieu que nous ne conſumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, & ſi nous rêvions toujours dans ce ſommeil, il ſerait bien démontré alors que la moitié de notre exiſtence ne dépend point de nous. Mais, ſuppoſé que de vingt-quatre heures nous en paſſions huit dans les ſonges, il eſt évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le tems employé aux fonctions purement animales, & voyez ce qui reſte. Vous ſerez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à préſent de quelle inconſéquence il ſerait qu'une moitié dépendît de vous, & que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe univerſel d'action fait tout en vous.

X.

DU PRINCIPE D'ACTION APPELLÉ *AME*.

Mais on a imaginé après bien des ſiècles que nous avions une ame qui agiſſait par elle-même; & on s'eſt tellement accoutumé à ce mot, qu'on l'a pris pour une choſe réelle.

On a crié par-tout: *l'ame*! *l'ame*! ſans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie; tantôt c'était un petit ſimulacre léger qui nous reſſemblait, & qui allait après

notre mort boire des eaux de l'Achéron; c'était une harmonie, une omémorie, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'eſt point corps, un ſouffle qui n'eſt point air; & de ce mot ſouffle, qui veut dire eſprit en plus d'une langue, on a fait un je ne ſais quoi qui n'eſt rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement & ſans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, & comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de deſir, de volonté? Il n'y a point d'être réel appellé volonté, deſir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appellé homme comprend, imagine, ſe ſouvient, defire, veut, ſe meut. Ce ſont des termes abſtraits, inventés pour faciliter le diſcours. Je cours, je dors, je m'éveille, mais il n'y a point d'être phyſique qui ſoit courſe, ou ſommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouie, ni le tact, ni l'odorat, ni ne le goût, ne ſont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela ſinon parce que le grand Etre a ainſi diſpoſé toutes les choſes, parce que le principe d'action, la cauſe univerſelle, en un mot Dieu, nous donne ces facultés?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raiſon à ſuppoſer dans un limaçon un être ſecret appellé l'ame, que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des deſirs, des goûts, des ſenſations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de ſa nourriture, à celui de ſon amour. Il s'en reſſouvient, il en a l'idée, il y va auſſi vîte qu'il peut aller; il connaît le plaiſir & la douleur. Cependant vous n'êtes point effarouché quand on vous dit que cet animal n'a point une ame ſpirituelle, que Dieu lui a fait ces dons pour un peu de tems, & que celui qui fait mouvoir les aſtres fait mouvoir les inſectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît ſi digne de vos reſpects, c'eſt-à-dire, vous êtes ſi orgueilleux que vous oſez placer dans ſon corps chétif quelque choſe qui ſemble tenir de la nature de Dieu même, & qui cependant, par la perverſité de ſes penſées, vous paraît ſouvent à vous-même diabolique; quelque choſe de

ſage & de fou, de bon & d'exécrable, de céleſte & d'infernal, d'inviſible, d'immortel, d'incompréhenſible ; & vous vous êtes accoutumés à cette idée comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui ſoit mouvement ; comme vous proférez tous les mots abſtraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abſtraits.

XI.

EXAMEN DU PRINCIPE D'ACTION APPELLÉ *AME*.

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui, & il y en a par-tout. Mais ce principe peut-il être autre choſe qu'un reſſort, un premier mobile ſecret qui ſe développe par la volonté toujours agiſſante du premier principe auſſi puiſſant que ſecret, auſſi démontré qu'inviſible, lequel nous avons reconnu être la cauſe eſſentielle de toute la nature ?

Si vous créez le mouvement, ſi vous créez des idées parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là ; car vous avez tous les attributs de Dieu ; volonté, puiſſance, création. Or figurez-vous l'abſurdité où vous tombez en vous faiſant Dieu.

Il faut que vous choiſiſſiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de Dieu. Le premier eſt extravagant, le ſecond ſeul eſt raiſonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit Dieu nommé *ame* (qui devient ſi ſouvent un petit diable), il faudrait, ou que ce petit Dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embrion, ou quand vous naiſſez, ou quand vous commencez à ſentir. Tous ces partis ſont également ridicules.

Un petit Dieu ſubalterne inutilement exiſtant pendant une éternité paſſée, pour deſcendre dans un corps qui meurt ſou-

vent en naiſſant ; c'eſt le comble de la contradiction & de l'impertinence.

Si ce petit Dieu-ame, eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'Etre des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaiſir avec une femme, & ſaiſiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame ſentante, penſante, dans un cachot, entre un boyau rectum & une veſſie. Voilà un petit Dieu plaiſamment logé! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce Dieu-ame qui était enfermé entre des excrémens infects & de l'urine?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités ridicules & révoltantes ſubſiſtent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot & de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, plus reſpectueux pour l'Etre ſuprême, plus convenable à notre nature, & par conſéquent combien plus vrai n'eſt-il pas de dire :

« Nous ſommes des machines produites de tout tems les » unes après les autres par l'éternel géomètre ; machines faites » ainſi que tous les autres animaux, ayant les mêmes organes, » les mêmes beſoins, les mêmes plaiſirs, les mêmes douleurs ; » très-ſupérieures à eux tous en beaucoup de choſes, inférieures » en quelques autres, ayant reçu du grand Etre un principe » d'action que nous ne pouvons connaître, recevant tout, ne » nous donnant rien, & mille millions de fois plus ſoumiſes à » lui que l'argile ne l'eſt au potier qui la façonne. Encore une » fois, ou l'homme eſt un Dieu, ou il eſt exactement tout ce » que je viens de prononcer. »

XII.

SI LE PRINCIPE D'ACTION DANS LES ANIMAUX EST LIBRE.

Il y a dans l'homme & dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine; & ce premier moteur, ce premier reſſort eſt néceſſairement, éternellement diſpoſé par le maître, ſans quoi tout ſerait chaos, ſans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainſi que toute machine, obéit néceſſairement, irrévocablement à l'impulſion qui la dirige; cela eſt évident, cela eſt aſſez connu. Tout animal eſt doué d'une volonté, & il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de le ſuivre. Il marche après lui irréſiſtiblement; oui, ſans doute; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement? Oui, ſi rien ne l'empêche; c'eſt-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, & il marche; ce n'eſt pas dans ſa volonté qu'eſt ſa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un roſſignol veut faire ſon nid & le conſtruit quand il a trouvé de la mouſſe. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainſi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, & qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire ſon nid? a-t-il eu cette abſurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait conſiſter à dire: je ne veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'eſt abſolument indifférent, mais je vais vouloir faire mon nid, uniquement pour le vouloir, & ſans y être déterminé par rien, & ſeulement pour vous prouver que je ſuis libre. Telle eſt l'abſurdité qui a régné dans les écoles. Si le roſſignol pouvait parler, il dirait à ces docteurs: je ſuis invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en ai le pouvoir & je niche, vous êtes invinciblement déterminés à raiſonner mal, & vous rempliſſez votre deſtinée comme moi la mienne.

Nous allons voir ſi l'homme peut être libre dans un autre ſens.

XIII.

XIII.

De la liberté de l'homme, et du destin.

Une boule qui en pouſſe une autre, un chien de chaſſe qui court néceſſairement & volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un foſſé immenſe avec non moins de néceſſité & de volonté; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde; tout cela n'eſt pas plus invinciblement déterminé que nous ne le ſommes à tout ce que nous faiſons : car ſongeons toujours combien il ſerait inconſéquent, ridicule, abſurde, qu'une partie des choſes fût arrangée, & que l'autre ne le fût pas.

Tout événement préſent eſt né du paſſé, & eſt père du futur, ſans quoi cet univers ſerait abſolument un autre univers, comme le dit très-bien Leibnitz, qui a deviné plus juſte en cela que dans ſon harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand Etre qui la tient néceſſairement ne peut la laiſſer flotter incertaine, ni la changer; car alors il ne ſerait plus l'Etre néceſſaire, l'Etre immuable, l'Etre des êtres; il ſerait faible, inconſtant, capricieux; il démentirait ſa nature; il ne ſerait plus.

Un deſtin inévitable eſt donc la loi de toute la nature; & c'eſt ce qui a été ſenti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne ſais quelle fauſſe liberté, de dépouiller la vertu de ſon mérite, & le crime de ſon horreur, a quelquefois effrayé des ames tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles ſont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout eſt enchaîné, & que tout eſt néceſſaire.

L'homme eſt libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut; mais il n'eſt pas libre de vouloir; il eſt impoſſible qu'il veuille ſans cauſe. Si cette cauſe n'a pas ſon effet infaillible, elle n'eſt plus cauſe. Le nuage qui dirait au vent : je ne veux pas que tu me pouſſes, ne ſerait pas plus abſurde. Cette vérité

ne peut jamais nuire à la morale. Le vice eſt toujours vice, comme la maladie eſt toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans ; car s'ils ſont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils ſont prédeſtinés au châtiment.

Eclairciſſons toutes ces vérités.

XIV.

RIDICULE DE LA PRÉTENDUE LIBERTÉ NOMMÉE LIBERTÉ D'INDIFFÉRENCE.

Quel admirable ſpectacle que celui des deſtinées éternelles de tous les êtres, enchaînées au trône du fabricateur de tous les mondes ! je ſuppoſe un moment que cela ne ſoit pas, & que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je ſuppoſe qu'une de ces ſubſtances intermédiaires entre nous & le grand Etre (car il peut y en avoir des milliards) vienne le conſulter ſur la deſtinée de quelques uns de ces globes énormes placés à une ſi prodigieuſe diſtance de nous; le ſouverain de la nature ſerait alors réduit à lui répondre : je ne ſuis pas ſouverain; je ne ſuis pas le grand Etre néceſſaire ; chaque petit embrion eſt le maître de faire des deſtinées. Tout le monde eſt libre de vouloir, ſans autre cauſe que ſa volonté. L'avenir eſt incertain ; tout dépend du caprice ; je ne puis rien prévoir ; ce grand tout que vous avez cru ſi régulier, n'eſt qu'une vaſte anarchie où tout ſe fait ſans cauſe & ſans raiſon. Je me donnerai bien de garde de vous dire : telle choſe arrivera ; car alors les gens malins dont les globes ſont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On oſe toujours être jaloux de ſon maître lorſqu'il n'a pas un pouvoir abſolu qui vous ôte juſqu'à la jalouſie : on eſt bien aiſe de le faire tomber dans le piège. Je ne ſuis qu'un faible ignorant. Adreſſez-vous à quelqu'un de plus puiſſant & de plus habile que moi.

Cet apologue eſt peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partiſans de cette

vaine liberté d'indifférence, s'il en eſt encore, & ceux qui s'occupent ſur les bancs à concilier la preſcience avec cette liberté, & ceux qui parlent encore dans l'univerſité de Salamanque ou à Bedlam de la grace médecinale & de la grace concomitante.

XV.

Du mal, et en premier lieu de la destruction des bêtes.

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien & du mal que par rapport à nous. Les ſouffrances d'un animal nous ſemblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous ſerions fort à plaindre ſi on nous en faiſait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre ſi on nous diſait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, & d'une pierre ſi nous apprenions qu'elle ſouffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre & la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous reſſemblent moins. Nous ceſſons même bientôt d'être touchés de l'affreuſe deſtinée des bêtes deſtinées pour notre table. Les enfans qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au ſecond.

Enfin, il n'eſt que trop certain que ce carnage dégoûtant étalé ſans ceſſe dans nos boucheries & dans nos cuiſines, ne nous paraît pas un mal; au contraire nous regardons cette horreur ſouvent peſtilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; & nous avons encore des prières dans leſquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de ſe nourrir continuellement de cadavres?

Non-ſeulement nous paſſons notre vie à tuer & à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y ſont portés par un attrait invincible, depuis les plus petits inſectes juſqu'au rhinocéros & à l'éléphant; la terre n'eſt qu'un vaſte champ de guerres, d'embûches, de carnage, de deſtruction; il n'eſt point d'animal qui n'ait ſa proie,

& qui, pour la ſaiſir, n'emploie l'équivalent de la ruſe & de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire & dévore la mouche innocente.

Et ce qui eſt encore de plus cruel, c'eſt que dans cette horrible ſcène de meurtres toujours renouvellés, on voit évidemment un deſſein formé de perpétuer toutes les eſpèces par les cadavres ſanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a ſoigneuſement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant, je ne vois aucun moraliſte parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion ſur cette habitude affreuſe, devenue chez nous nature. Il faut remonter juſqu'au pieux *Porphire*, & aux compatiſſans pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous faſſe honte de notre ſanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames; car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils ſont meurtriers de ſoles & de turbots, s'ils ne le ſont pas de perdrix & de cailles; & ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos aſſemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'eſt encore aviſé de donner le nom de mal à cette boucherie univerſelle. On n'y a pas plus ſongé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand Etre eſt donc juſtifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

XVI.

DU MAL DANS L'ANIMAL APPELLÉ HOMME.

Voilà pour les bêtes. Venons à l'homme. Si ce n'eſt pas un mal que le ſeul être ſur la terre qui connaiſſe Dieu par ſes penſées ſoit malheureux par ſes penſées; ſi ce n'eſt pas un mal que cet adorateur de la Divinité ſoit preſque toujours injuſte & ſouffrant; qu'il voie la vertu & qu'il commette le crime; qu'il ſoit ſi ſouvent trompeur & trompé, victime & bourreau de

ſes ſemblables, &c. &c.; ſi tout cela n'eſt pas un mal affreux, je ne ſais pas où le mal ſe trouvera.

Les bêtes & les hommes ſouffrent preſque ſans relâche, & les hommes encore davantage, parce que non ſeulement leur don de penſer eſt très-ſouvent un tourment; mais parce que cette faculté de penſer leur fait toujours craindre la mort, que les bêtes ne prévoient point. L'homme eſt un être très-miſérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de ſatisfaction, & une longue ſuite de jours de douleurs dans ſa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, & on a raiſon.

Ceux qui ont crié que tout eſt bien, ſont des charlatans. Shaftersburi, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrins & de rage; & Pope, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaiſe plaiſanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans ſon corps, inégal dans ſon humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis juſqu'à ſon dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me diſent: tout eſt bien.

Si on entend par ce *tout eſt bien*, que la tête de l'homme eſt bien placée au-deſſus de ſes deux épaules; que ſes yeux ſont mieux à côté de la racine de ſon nez que derrière ſes oreilles; que ſon inteſtin rectum eſt mieux placé vers ſon derrière qu'auprès de ſa bouche; à la bonne heure. Tout eſt bien dans ce ſens-là. Les loix phyſiques & mathématiques ſont très-bien obſervées dans ſa ſtructure. Qui aurait vu la belle Anne de Boulen, & Marie Stuart plus belle encore, dans leur jeuneſſe, aurait dit: voilà qui eſt bien. Mais l'aurait-il dit en la voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle Marie Stuart par le même ſupplice au milieu de ſa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puiſqu'il vécut plus long-tems? &c. &c. &c.

Jetez un coup d'œil ſur le genre humain, ſeulement depuis les proſcriptions de Sylla juſqu'aux maſſacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbécilles ont étendu ſur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de phyſique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles ſanglantes & tous ces membres épars; c'eſt le fruit d'une querelle entre deux miniſtres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant Newton, devant Loke, devant Halley; ou bien c'eſt la ſuite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voiſin où l'on vient d'entaſſer ceux qui ne ſont pas encore morts: on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, & des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un regiſtre de ces malheureux qu'on diſsèque de leur vivant, à tant par jour, ſous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanſon très-obſcure & très-plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; & puis, dites tranquillement: tout eſt bien. Proférez ce mot, ſi vous l'oſez, entre Alexandre VI & Jules II; proférez-le ſur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, & au milieu de douze millions d'Américains qu'on aſſaſſine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 Auguſte, ou 24 Août, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniverſaire centenaire de la Saint-Barthelemi. Paſſez de ces théatres innombrables de carnage, à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie: contemplez enfin cette bévue affreuſe de la nature qui empoiſonne le genre humain dans ſa ſource, & qui attache le plus abominable des fléaux au plaiſir le plus néceſſaire. Voyez ce roi ſi mepriſé, Henri III, & ce chef de parti ſi médiocre, le duc de Mayenne, attaqués tous deux de la vérole en faiſant la guerre civile; & cet inſolent deſcendant d'un marchand de Florence, ce Gondi, ce Retz, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main, avec la chaude-p... Pour achever ce tableau ſi vrai & ſi funeſte, placez-vous entre ces inon-

dations & ces volcans qui ont tant de fois bouleverſé tant de parties de ce globe ; placez-vous entre la lèpre & la peſte qui l'ont dévaſté. Vous enfin qui liſez ceci, reſſouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal exiſte, & n'ajoutez pas à tant de misères & d'horreurs la fureur abſurde de les nier.

XVII.

DES ROMANS INVENTÉS POUR DEVINER L'ORIGINE DU MAL.

De cent peuples qui ont recherché la cauſe du mal phyſique & moral, les Indiens ſont les premiers dont nous connaiſſions les imaginations romaneſques. Elles ſont ſublimes, ſi le mot ſublime veut dire haut ; car le mal, ſelon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidèles & les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'ondéra pour des milliards de ſiècles. Mais le grand Etre leur fit grace au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, & ils apportèrent ſur la terre le mal qu'ils avaient fait naître dans l'empirée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la ſource de toutes les fables

Elle fut imitée avec eſprit chez les nations ingénieuſes, & avec groſſiéreté chez les barbares. Rien n'eſt plus ſpirituel & plus agréable, en effet, que le conte de Pandore & de ſa boëte. Si Héſiode a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens auſſi ſupérieur à Homère, qu'Homère l'eſt à Licophron.

Cette boëte de Pandore, en contenant tous les maux qui en ſont ſortis, ſemble auſſi renfermer tous les charmes des alluſions les plus frappantes à la fois & les plus délicates. Rien n'eſt plus enchanteur que cette origine de nos ſouffrances. Mais il y a quelque choſe de bien plus eſtimable encore dans l'hiſtoire de cette Pandore. Il y a un mérite extrême dont il me ſemble qu'on n'a point parlé, c'eſt qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares.

Vers la Chaldée & vers la Syrie, les barbares eurent auſſi leurs fables ſur l'origine du mal. Chez une de ces nations voiſines de l'Euphrate, un ſerpent ayant rencontré un âne chargé, & preſſé par la ſoif, lui demanda ce qu'il portait. C'eſt la recette de l'immortalité, répondit l'âne; Dieu en fait préſent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, & il eſt encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de ſoif, enſeignez-moi de grace un ruiſſeau. Le ſerpent mena boire l'âne, & pendant qu'il buvait il lui déroba la recette. Delà vint que le ſerpent fut immortel, & que l'homme fut ſujet à la mort & à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le ſerpent paſſait pour immortel chez tous les peuples, parce que ſa peau muait. Or s'il changeait de peau, c'était ſans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres. Mais il eſt bon de la remettre ſous les yeux du lecteur, pour lui faire bien voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les ſerpens & les ânes jouaient de ſi grands rôles.

En Syrie on prenait plus d'eſſor; on contait que l'homme & la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger d'une galette; qu'après ce déjeûner il fallut aller à la garde-robe; qu'ils prièrent un ange de leur enſeigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; & Dieu, pour les punir de leur gourmandiſe les y laiſſa. Laiſſons-les-y auſſi, eux, & leur déjeûner, & leur âne, & leur ſerpent. Ces ramas d'inconcevables fadaiſes venues de Syrie ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les déteſtables fables d'un peuple obſcur doivent être bannies d'un ſujet ſérieux.

Revenons de ces inepties honteuſes à ce grand mot d'Epicure, qui

qui alarme depuis ſi long-tems la terre entière, & auquel on ne peut répondre qu'en gémiſſant : *Ou Dieu a voulu empêcher le mal & il ne l'a pas pu ; ou il l'a pu & ne l'a pas voulu, &c.*

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable ; & c'eſt ſous cet abri terrible que ſe ſont réfugiés tous les athées ; c'eſt là qu'il vient des bacheliers & des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agiſſant, intelligent, néceſſaire, éternel, & que c'eſt de ce principe que vient ce que nous appellons le bien & le mal. Examinons la choſe avec les athées.

XIX.

Discours d'un athée.

Un athée me dit : il m'eſt démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel & néceſſaire exiſte. Mais de ce qu'il eſt néceſſaire, je conclus que tout ce qui en dérive eſt néceſſaire auſſi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puiſque tout eſt néceſſaire, le mal eſt inévitable comme le bien. La grande roue de la machine, qui tourne ſans ceſſe, écraſe tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas beſoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, & qui eſt eſclave de ſa deſtinée, comme moi de la mienne. S'il exiſtait, j'aurais trop de reproches à lui faire. Je ſerais forcé de l'appeller *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier ſon exiſtence que de lui dire des injures. Achevons comme nous pourrons cette vie miſérable, ſans recourir à un être fantaſtique que jamais perſonne n'a vu, & auquel il importerait très-peu, s'il exiſtait, que nous le cruſſions ou non. Ce que je penſe de lui ne peut pas plus l'affecter, ſuppoſé qu'il ſoit, que ce qu'il penſe de moi & que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui & moi ; nulle liaiſon ; nul intérêt. Ou cet être n'eſt pas, ou il m'eſt abſolument étranger. Faiſons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels ſur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, ſouffrent & meurent ſans parler de métaphyſique, ſans ſavoir s'il y en a une.

XX.

DISCOURS D'UN MANICHÉEN.

Un manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-seulement il existe un Dieu, mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent ; mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier Zoroastre annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans ; & deux autres Zoroastre sont venus la confirmer dans la suite. Les Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, & la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appellé Juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science avec le nom de Satan, & de Knatbul. Il reconnut enfin Dieu & le diable : & le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour Dieu étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux : le monde est assez grand pour les contenir, & pour leur donner de l'exercice.

XXI.

DISCOURS D'UN PAÏEN.

Un païen se leva alors, & dit : S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs & les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable, qui peuple l'univers de génies & de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout ; le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est Vénus qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à Mercure. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est Mars qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-

ſeulement Apollon, Cérès, Pomone, Bacchus & Flore vous comblent de préſens ; mais dans l'occaſion ce même Mars peut vous défaire de vos ennemis : cette même Vénus peut vous fournir des maîtreſſes : ce même Mercure peut verſer dans votre coffre tout l'or de votre voiſin, pourvu que vous l'aidiez.

Il était bien plus aiſé à tous ces dieux de s'entendre enſemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'Oromaſe le bienfaiſant, & Arimane le malfaiſant, tous deux ennemis mortels, ſe concilient pour faire ſubſiſter enſemble la lumière & les ténèbres. Pluſieurs yeux voient mieux qu'un ſeul. Auſſi tous les anciens poëtes aſſemblent ſans ceſſe le conſeil des dieux. Comment voulez-vous qu'un ſeul Dieu ſuffiſe à la fois à tous les détails de ce qui ſe paſſe dans Saturne & à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre ? Quoi ! dans notre petit globe tout ſera réglé par des conſeils, excepté chez le roi de Pruſſe & chez le pape Ganganelli ; & il n'y aurait point de conſeil dans le ciel ? Rien n'eſt plus ſage ſans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité ſe conduit toujours par les voies les plus ſages. Je compare un déiſte, vis-à-vis un païen, à un ſoldat pruſſien qui va dans le territoire de Veniſe : il y eſt charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du ſoir juſqu'au matin. Je le plains beaucoup. —— Il n'y a point de roi, lui répond-on : c'eſt un conſeil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand Etre appellé Jeovah, ou Hiao chez les Phéniciens ; le Jov des autres nations aſiatiques, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, eſt le ſouverain des dieux & des hommes :

Deûm ſator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, & dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres :

Cui nihil ſimile, nec ſecundum.

L'eſprit vivifiant qui anime l'univers :

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de Dieu ſont renfermées dans ce beau vers de l'ancien Orphée, cité dans toute l'antiquité & répété dans tous les myſtères :

Eis es autogènes enos ekdona panta tetuktai.
Il naquit de lui-même, & tout eſt né de lui.

Mais il confie à tous les dieux ſubalternes le ſoin des aſtres, des élémens, des mers, & des entrailles de la terre. Sa femme, qui repréſente l'étendue de l'eſpace qu'il remplit, eſt Junon. Sa fille, qui eſt la ſageſſe éternelle, ſa parole, ſon verbe, eſt Minerve. Son autre fille Vénus eſt l'amante de la génération, Philometai. Elle eſt la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres ſenſibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le ſeul attrait de la volupté tout ce que la néceſſité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des préſens aux mortels. Cérès leur a donné les bleds, Bacchus la vigne, Pomone les fruits, Apollon & Mercure leur ont appris les arts.

Le grand Zeus, le grand Demiourgos avait formé les planètes & la terre. Il avait fait naître ſur notre globe les hommes & les animaux. Le premier homme, au rapport de Béroſe, fut Alore, père de Sarès, aieul d'Alaſpare ; lequel engendra Amenon, dont naquit Métalare, qui fut père de Daon, père d'Everodac, père d'Amphis, père d'Oſiarte, père de ce célèbre Sixutros, ou Xixuter, ou Xixutrus, roi de Chaldée, ſous lequel arriva cette inondation (*a*) ſi connue, que les Grecs ont appellé déluge

(*a*) Pluſieurs ſavans croient que ce déluge de Sixuter ; ou Sixutrus, eſt probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres penſent que c'eſt celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Egée. Béroſe raconte que Saturne apparut à Sixuter ; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, & qu'il devait bâtir au plus vite, pour ſe ſauver lui & les ſiens, un vaiſſeau large & long de

Sixuter conſtruiſit ſon vaiſſeau. Lorſque les eaux furent retirées, il lâcha des oiſeaux, qui n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laiſſa ſon vaiſſeau ſur une montagne d'Arménie. C'eſt delà que vient, ſelon les dueſtes, la tradition que notre arche s'arrêta ſur le mont Ararat.

d'Ogigès : inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'iſle Atlantide & une partie de la Grèce environ ſix mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie, ſuivant Sanchoniaton, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, ſont encore fort différentes.

Tous les événemens de l'antiquité ſont enveloppés dans une nuit obſcure ; mais l'exiſtence & les bienfaits de Jupiter ſont plus clairs que la lumière du ſoleil. Les héros qui, à ſon exemple, firent du bien aux hommes, étaient appellés du ſaint nom de Dioniſios, fils de Dieu. Bacchus, Hercule, Perſée, Romulus, reçurent ce ſurnom ſacré. On alla même juſqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs & les Romains, quoiqu'un peu débauchés, comme le ſont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoiqu'un peu ivrognes, comme des chanoines d'Allemagne, quoiqu'un peu ſodomites, comme le roi de France Henri III & ſon Nogaret, étaient très-religieux. Ils ſacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils faiſaient des proceſſions, ils jeûnaient, *ſtalatæ ibant nudis pedibus paſſis, capillis manibus puris, & Jovem aquam exorabant ; & ſtatim urceatim pluebat.*

Mais tout ſe corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de Dieu, c'eſt-à-dire, de juſte & de bienfaiſant, fut donné dans la ſuite aux hommes les plus injuſtes & les plus cruels, parce qu'ils étaient puiſſans. L'antique piété, qui était humaine, fut chaſſée par la ſuperſtition, qui eſt toujours cruelle. La vertu avait habité ſur la terre, tant que les pères de famille furent les ſeuls prêtres, & offrirent à Jupiter & aux dieux immortels les prémices des fruits & des fleurs. Mais tout fut perverti, quand les prêtres répandirent le ſang, & voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, & laiſſant aux dieux la fumée. On ſait comment nos ennemis réuſſirent à nous écraſer, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos ſacrifices ſanglans, en rappel-

lant les hommes à l'égalité, à la ſimplicité ; en ſe faiſant un parti parmi les pauvres, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſubjugé les riches. Ils ſe ſont mis à notre place. Nous ſommes anéantis ; mais corrompus enfin comme nous, ils ont beſoin d'une grande réforme que je leur ſouhaite de tout mon cœur.

XXII.

DISCOURS D'UN JUIF.

Laiſſons là cet idolâtre qui fait de Dieu un ſtathouder, & qui nous préſente des dieux ſubalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-deſſus de la nature, ne peut avoir rien qui reſſemble aux autres.

La première différence entr'elle & nous, c'eſt que notre ſource fut cachée très-long-tems au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe, juſqu'à ce que des rebelles ſortis du milieu de nous lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron ; & que peu à peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père Alore, comme vous ſavez. Les Phéniciens deſcendaient d'un autre homme qui ſe nommait Origine, ſelon Sanchoniaton. Les Grecs eurent leur Promethée ; les Atlantides eurent leur Ouran, nommé en grec Ouranos. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre Adam, de qui jamais perſonne n'entendit parler, excepté notre ſeule nation, & encore très-tard. Ce ne fut point l'Ephaiſtos des Grecs, appellé Vulcanus par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut Tubalkaïn. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre ſous Conſtantin, que ce n'était plus Bacchus à qui les nations devaient l'uſage du vin,

mais à un Noé, de qui perſonne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ſes ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne ſut cette anecdote que par notre Bible traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le ſoleil alors ne fut plus la ſource de la lumière; mais la lumière fut créée avant le ſoleil, & ſéparée des ténèbres, comme les eaux furent ſéparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que Dieu lui-même arracha d'un homme endormi ſans le réveiller, & ſans que ſes deſcendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tigre, l'Araxe, l'Euphrate & le Nil, ont eu tous quatre leur ſource dans le même jardin. Nous n'avons jamais ſu ou était ce jardin; mais c'eſt une preuve qu'il exiſtait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un ſerpent perd tout le genre humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec ſon âne.

Dieu, le créateur de tous les hommes, n'eſt plus le père de tous les hommes, mais de notre ſeule famille. Cette famille toujours errante, abandonna le fertile pays de la Chaldée pour aller errer quelque tems vers Sodome; & c'eſt de ce voyage qu'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville de Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que ſoixante & dix hommes au bout de deux cent quinze ans, en produiſent ſix cent trente mille portant les armes. Ce qui compoſe, en comptant les femmes, les vieillards & les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte, qui ne peut pas nourrir vingt mille perſonnes. Dieu égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers nés égyptiens; & Dieu, après ce maſſacre, au-lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, ſe met à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec au milieu de la mer, & pour faire mourir toute la génération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves, malgré les miracles épouvantables que Dieu fait chaque jour pour nous, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi, & même le ſoleil. Dix de nos tribus, ſur douze, périſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées & rognent les eſpèces. Cependant, nous avons toujours des prophètes. Dieu deſcend toujours chez notre ſeul peuple, & ne ſe mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ſes ſeuls confidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter Addo, ou Iddo, ou Jeddo, & lui ordonne de voyager ſans manger. Le prophète croit que Dieu lui a ordonné de manger pour mieux marcher; il mange, & auſſitôt il eſt mangé par un lion. (Troiſième des rois, chap. XIII.)

Dieu commande à Iſaïe de marcher tout nu, & expreſſément de montrer ſes feſſes; *diſcoopertis natibus.* (Iſaïe, chap. XX.)

Dieu ordonne à Jérémie de ſe mettre un joug ſur le cou, & un bât ſur le dos. (Chap. XXVII, ſelon l'hébreu.)

Il ordonne à Ezéchiel de ſe faire lier, & de manger un livre de parchemin; de ſe coucher deux cent quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit, & quarante jours ſur le côté gauche; puis de manger de la merde ſur ſon pain (*b*).

Il commande à Oſée de prendre une fille de joie, & de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, & de lui faire auſſi des enfans, &c. &c. &c. &c.

Joignez à tous ces prodiges une ſérie non interrompue de

(*b*) C'eſt ainſi que le convulſionnaire Carré Montgeron, conſeiller du parlement de Paris, dans ſon recueil de miracles, préſenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grace efficace, ne but pendant vingt & un jours que de l'urine, & ne mangea que de la merde; ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut ſuppoſer que c'était ſon amant qui la nourriſſait. On voit par-là que les mêmes farces ſe ſont jouées chez les Juifs & chez les Welches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations, elles ſe reſſemblent, au déjeûner près du prophète Ezéchiel & de la petite convulſionnaire.

maſſacres,

maſſacres, & vous verrez que tout eſt divin chez nous, puiſque rien n'y eſt ſuivant les loix appellées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureuſement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorſque nous fûmes preſque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils conſtruiſirent leur édifice des matériaux de notre Bible grecque, bien mal traduite en grec. Ils nous inſultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui; mais patience, nous aurons notre tour; & l'on ſait quel ſera notre triomphe à la fin du monde quand il n'y aura plus perſonne ſur la terre.

XXIII.

Discours d'un Turc.

Quand le juif eut fini, un Turc, qui avait fumé pendant toute la ſéance, ſe lava la bouche, récita la formule *allah illah*, & s'adreſſant à moi, me dit:

J'ai écouté tous ces rêveurs; j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien; mais tu m'agrées parce que tu me paraîs indulgent, & que tu es pour la prédeſtination gratuite. Je te crois homme de bon ſens, attendu que tu ſembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des ſottiſes ſur notre Mahomet. Un baron de Tott, homme de beaucoup d'eſprit & de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands ſervices dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-tems, un livre d'un de vos plus grands ſavans nommé Grotius, intitulé, *De la vérité de la religion chrétienne.* Ce Grotius accuſe notre grand Mahomet d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des converſations pendant la nuit, & qu'il avait mis la moitié de la lune dans ſa manche. Si les plus ſavans de vos chriſticoles ont dit de telles âneries, que dois-je penſer des autres?

Non, Mahomet ne fit point de ces miracles opérés dans un

village, & dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. du Tott m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la St. Médard, dont on s'eſt tant moqué dans l'Europe, & dont un ambaſſadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de Mahomet ont été des victoires. Et Dieu, en lui ſoumettant la moitié de notre hémiſphère, a montré qu'il était ſon favori. Il n'a point été ignoré pendant deux ſiècles entiers. Dès qu'on l'a perſécuté, il a été triomphant.

Sa religion eſt ſage, ſévère, chaſte & humaine. Sage, puiſqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à Dieu des aſſociés, & qu'elle n'a point de myſtères; ſévère, puiſqu'elle défend les jeux de haſard, le vin & les liqueurs fortes, & qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaſte, puiſqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouſes qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puiſqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureuſement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la ſeule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes ſectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, & qui vivent ſi heureux ſous la protection de nos loix, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV.

DISCOURS D'UN THÉISTE.

Un théiſte alors demanda la permiſſion de parler, & s'exprima ainſi:

Chacun a ſon avis, bon ou mauvais. Je ſerais fâché de contriſter un honnête homme. Je demande d'abord pardon à M. l'athée; mais il me ſemble qu'étant forcé de reconnaître un deſſein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre

une intelligence qui a conçu & exécuté ce deſſein. C'eſt aſſez, ce me ſemble, que quand M. l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'eſt pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir auſſi que le ſoleil eſt fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas diſputer ſur des choſes ſi vraiſemblables.

Monſieur doit ſe rendre de bonne grace, d'autant plus qu'étant honnête homme il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sûreté, il n'en paiera pas un denier d'impôt de plus, & n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monſieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéiſme. Il eût fallu que Maxence eût remporté la victoire ſur Conſtantin, ou que Julien eût vécu trente ans de plus.

Je confeſſe que je ne vois nulle impoſſibilité dans l'exiſtence de pluſieurs êtres prodigieuſement ſupérieurs à nous, leſquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleſte. J'aurais même aſſez volontiers quelque plaiſir à préférer les naïades, les driades, les ſilvains, les graces, les amours, à *St. Fiacre*, à *St. Pancrace*, à *Sts. Crépin* & *Crépinien* à *St. Vitt*, à *Ste. Cunégonde*, a *Ste. Marjolaine*. Mais enfin, il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Et puiſqu'une ſeule intelligence ſuffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai là, juſqu'à ce que d'autres puiſſances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quand à vous, M. le manichéen, vous me paraiſſez un duelliſte qui aimez à combattre. Je ſuis pacifique; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrens qui ſont éternellement aux priſes. Il me ſuffit de votre Oromaſe, reprenez votre Arimane.

Je demeurerai toujours un peu embarraſſé ſur l'origine du mal; mais je ſuppoſerai que le bon Oromaſe, qui a tout fait,

n'a pu faire mieux. Il eſt impoſſible que je l'offenſe quand je lui dis : vous avez fait tout ce qu'un être puiſſant, ſage & bon pouvait faire. Ce n'eſt pas votre faute ſi vos ouvrages ne peuvent être auſſi bons, auſſi parfaits que vous-même. Une différence eſſentielle entre vous & vos créatures, c'eſt l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux ; il a fallu que les hommes, ayant de la raiſon, euſſent auſſi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a eſſentiellement ſa doſe d'imperfection & de démence, par cela même que vous êtes parfait & ſage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un aſſemblage de muſcles, de nerfs & de veines, ne peut durer que quatre-vingt ou cent ans tout au plus, & que vous devez durer toujours. Il me paraît impoſſible qu'un animal compoſé néceſſairement de deſirs & de volontés, n'ait pas trop ſouvent la volonté de ſe faire du bien en faiſant du mal à ſon prochain. Il n'y a que vous qui ne faſſiez jamais de mal. Enfin, il y a néceſſairement une ſi grande diſtance entre vous & vos ouvrages, que ſi le bien eſt dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je ſuis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de tems, & ſur-tout de ne m'avoir pas fait profeſſeur de théologie.

Ce n'eſt point là du tout un mauvais compliment. Dieu ne ſaurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je penſe qu'en ne faiſant jamais de tort à mes frères, & en reſpectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'Arimane, ni de Satan, ni de Knatbul, ni de Cerbère & des furies, ni de St. Fiacre & St. Crépin, ni même de ce Mr. Cogé régent de ſeconde, qui a pris *magis* pour *minùs* ; & que j'achèverai mes jours en paix *in iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.*

Je viens à vous, Mr. Acoſta, Mr. Abrabanel, Mr. Benjamin, vous me paraiſſez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les Nègres de Guinée ſont des êtres beaucoup plus

raiſonnables & plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté ſur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaiſe conduite & en barbarie ; vous en portez la peine ; tel eſt votre deſtin. L'empire romain eſt tombé ; les Parſis vos anciens maîtres ſont diſperſés ; les Banians le ſont auſſi. Les Arméniens vont vendre des haillons, & ſont courtiers dans toute l'Aſie. Il n'y a plus de trace des anciens Egyptiens. Pourquoi ſeriez-vous une puiſſance ?

Pour vous, M. le Turc, je vous conſeille de faire la paix au plus vîte avec l'impératrice de Ruſſie, ſi vous voulez conſerver ce que vous avez uſurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de Mahomet, fils d'Abdala, ſont des miracles ; mais Catherine II fait des miracles auſſi ; prenez garde qu'elle ne faſſe un jour celui de vous renvoyer dans les déſerts dont vous êtes venus. Continuez ſur-tout à être tolérans ; c'eſt le vrai moyen de plaire à l'Etre des êtres, qui eſt également le père des Turcs & des Ruſſes, des Chinois & des Japonois, des nègres & des jaunes, & de la nature entière.

XXV.

Discours d'un citoyen.

Quand le théiſte eut parlé, il ſe leva un homme qui dit : je ſuis citoyen, & par conſéquent l'ami de tous ces meſſieurs. Je ne diſputerai avec aucun d'eux ; je ſouhaite ſeulement qu'ils ſoient tous unis dans le deſſein de s'aider mutuellement, de s'aimer & de ſe rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions ſi diverſes peuvent s'aimer, & autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur ; ce qui eſt auſſi difficile que néceſſaire.

Pour cet effet, je leur conſeille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverſe qu'ils pourront rencontrer, & ſurtout ceux du jéſuite Garaſſe, du jéſuite Guignard, du jéſuite Malagrida, du jéſuite Patouillet, du jéſuite Nonotte, & du jéſuite Paulian, le plus impertinent de tous ; comme auſſi la gazette eccléſiaſtique, & tous autres libelles, qui ne ſont que l'aliment de la guerre civile des ſots.

Digitized by Google

Enſuite, chacun de nos frères, ſoit théiſte, ſoit turc, ſoit païen, ſoit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou ſcandinave, ſoit juif, ſoit athée, lira attentivement quelques pages des offices de Ciceron, ou de Montagne, & quelques fables de La Fontaine.

Cette lecture diſpoſe inſenſiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue juſqu'ici en horreur. Les eſprits étant ainſi préparés, toutes les fois qu'un chrétien & un muſulman rencontreront un athée, ils lui diront : notre cher frère, le ciel vous illumine! Et l'athée répondra, dès que je ſerai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiſte donnera deux baiſers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque & la romaine en donneront trois à chacun des autres ſectaires, ſoit quakers, ſoit janſéniſtes. Elles ne ſeront tenues que d'embraſſer une ſeule fois les ſociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une ſeule perſonne en Dieu. Mais cet embraſſement en vaudra trois, quand il ſera fait de bonne foi.

Nous ſavons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif, ſur-tout ſi celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent. Mais nous déſeſpérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniſte & un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniſte, c'eſt qu'il rende le ſalut au luthérien avec quelque affection, & qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à perſonne, mais dont ils n'ont pas la candeur.

Noux exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théiſtes nommés ſociniens, attendu que ces demoiſelles étant preſque toutes filles de prêtres, ſont très-pauvres. Non-ſeulement ce ſera une fort bonne action devant Dieu & devant les hommes. Mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, repréſentant les premiers tems de l'égliſe chrétienne, ſera très-utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle

entre deux ſectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre. Car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, & leur laiſſerait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, ſoit de Grec à Turc, ou de Turc à Juif, ou de Romain à Romain, que ce qui ſert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaiſir de l'homme. On ne vendra ni circonciſion, ni baptême, ni ſépulture, ni la permiſſion de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui eſt plus noire encore.

Dans toutes les diſputes qui ſurviendront, il eſt défendu expreſſément de ſe traiter de chien, quelque colère qu'on ſoit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner & qu'ils nous mordront, &c. &c. &c.

LES OREILLES
DU COMTE DE CHESTERFIELD,
ET
LE CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

AH! la fatalité gouverne irrémiſſiblement toutes les choſes de ce monde. J'en juge, comme de raiſon, par mon aventure.

Milord Cheſterfield, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon *préſerment* (*a*) à ſa nomination. Je cours du haut de ma province à Londres; je me préſente à milord; je le fais ſouvenir de ſes promeſſes; il me ſerre la main avec amitié, & me dit qu'en effet j'ai bien mauvais viſage. Je lui reponds que mon plus grand mal eſt la pauvreté. Il me replique qu'il veut me faire guérir, & me donne ſur le champ une lettre pour Mr. Sidrac près de Guid'hall.

Je ne doute pas que M. Sidrac ne ſoit celui qui doit m'expédier les proviſions de ma cure. Je vole chez lui. M. Sidrac, qui était le chirurgien de milord, ſe met incontinent en devoir de me ſonder, & m'aſſure que ſi j'ai la pierre il me taillera très-heureuſement.

Il faut ſavoir que milord avait entendu que j'avais un grand mal à la veſſie, & qu'il avait voulu, ſelon ſa généroſité ordi-

(*a*) *Préſerment* ſignifie *bénéfice* en anglais.

naire,

naire, me faire tailler à ſes dépens. Il était ſourd, auſſi bien que monſieur ſon frère, & je n'en étais pas encore inſtruit.

Pendant le tems que je perdis à défendre ma veſſie contre M. Sidrac, qui vouloit me ſonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice, arriva chez milord, demanda ma cure, & l'emporta.

J'étais amoureux de miſs Fidler, que je devais épouſer dès que je ſerais curé; mon rival eut ma place & ma maîtreſſe.

Le comte ayant appris mon déſaſtre & ſa mépriſe, me promit de tout réparer. Mais il mourut deux jours après.

M. Sidrac me fit voir clair comme le jour, que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre une minute de plus, vu la conſtitution préſente de ſes organes, & me prouva que ſa ſurdité ne venait que de l'extrême ſéchereſſe de la corde & du tambour de ſon oreille. Il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'eſprit-de-vin, de façon à me rendre plus ſourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. Sidrac était un très-ſavant homme. Il m'inſpira du goût pour la ſcience de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable, qui me taillerait gratis dans l'occaſion, & qui me ſoulagerait dans tous les accidens qui pourraient m'arriver vers le col de la veſſie.

Je me mis donc à étudier la nature ſous ſa direction, pour me conſoler de la perte de ma cure & de ma maîtreſſe.

CHAPITRE SECOND.

APRÈS bien des obſervations ſur la nature, faites avec mes cinq ſens, des lunettes, des microſcopes, je dis un jour à M. Sidrac : On ſe moque de nous ; il n'y a point de nature ; tout eſt art. C'eſt par un art admirable que toutes les planètes danſent réguliérement autour du ſoleil, tandis que le ſoleil fait la roue ſur lui-même. Il faut aſſurément que quelqu'un d'auſſi ſavant que la ſociété royale de Londres ait arrangé les choſes de manière que le quarré des révolutions de chaque planète ſoit toujours proportionnel à la racine du cube de leur diſtance à leur centre ; & il faut être ſorcier pour le deviner.

Le flux & le reflux de notre Tamiſe me paraît l'effet conſtant d'un art non moins profond & non moins difficile à connaître.

Animaux, végétaux, minéraux, tout me paraît arrangé avec poids, meſure, nombre, mouvement. Tout eſt reſſort, levier, poulie, machine hydraulique, laboratoire de chymie, depuis l'herbe juſqu'au chêne, depuis la puce juſqu'à l'homme, depuis un grain de ſable juſqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art, & la nature eſt une chimère. Vous avez raiſon, me répondit M. Sidrac ; mais vous n'en avez pas les gants ; cela a déjà été dit par un rêveur delà la Manche (*a*) ; mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne, & ce qui me plaît le plus, c'eſt que, par cet art incompréhenſible, deux machines en produiſent toujours une troiſième ; & je ſuis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec miſs Fidler ; mais je vois bien qu'il était arrangé de toute éternité que miſs Fidler emploierait une autre machine que moi.

(*a*) Queſtions encyclopédiques, article *Nature*.

Ce que vous dites, me repliqua M. Sidrac, a été encore dit; & tant mieux; c'eſt une probabilité que vous penſez juſte. Oui, il eſt fort plaiſant que deux êtres en produiſent un troiſième; mais cela n'eſt pas vrai de tous les êtres. Deux roſes ne produiſent point une troiſième roſe en ſe baiſant. Deux cailloux, deux métaux, n'en produiſent pas un troiſième, & cependant un métal, une pierre, ſont des choſes que toute l'induſtrie humaine ne ſaurait faire. Le grand, le beau miracle continuel, eſt qu'un garçon & une fille faſſent un enfant enſemble, qu'un roſſignol faſſe un roſſignolet à ſa roſſignole, & non pas à une fauvette. Il faudrait paſſer la moitié de ſa vie à les imiter, & l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille ſecrets tout-à-fait curieux. Newton dit que la nature ſe reſſemble par-tout. *Natura eſt ubique ſibi conſona.* Cela eſt faux en amour; les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux, ne font point l'amour comme nous. C'eſt une variété infinie. La fabrique des êtres ſentans & agiſſans me ravit. Les végétaux ont auſſi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de bled jeté en terre en produiſe pluſieurs autres.

Ah! lui dis-je, comme un ſot que j'étais encore, c'eſt que le bled doit mourir pour naître, comme on l'a dit dans l'école.

M. Sidrac me reprit, en riant, avec beaucoup de circonſpection. Cela était vrai du tems de l'école, dit-il, mais le moindre laboureur ſait bien aujourd'hui que la choſe eſt abſurde. Ah! M. Sidrac, je vous demande pardon; mais j'ai été théologien, & on ne ſe défait pas tout-d'un-coup de ſes habitudes.

CHAPITRE TROISIÈME.

QUELQUE tems après ces converſations entre le pauvre prêtre Goudman & l'excellent anatomiſte Sidrac, ce chirurgien le rencontra dans le parc Saint-James tout penſif, tout rêveur, & l'air plus embarraſſé qu'un algébriſte qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous? lui dit Sidrac, eſt-ce la veſſie ou le côlon qui vous tourmente? Non, dit Goudman, c'eſt la véſicule du fiel. Je viens de voir paſſer dans un bon carroſſe l'évêque de Gloceſter, qui eſt un pédant bavard & inſolent. J'étais à pied, & cela m'a irrité. J'ai ſongé que ſi je voulais avoir un évêché dans ce royaume, il y a dix mille à parier contre un que je ne l'aurais pas, attendu que nous ſommes dix mille prêtres en Angleterre. Je ſuis ſans aucune protection depuis la mort de milord Cheſterfield, qui était ſourd. Poſons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me ſuis ſouvenu qu'on m'avait propoſé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mouſſe; on m'aſſurait que j'y ferais une grande fortune; mais je ne me ſentis pas propre à devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les profeſſions, je ſuis reſté prêtre, ſans être bon à rien.

Ne ſoyez plus prêtre, lui dit Sidrac, & faites-vous philoſophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richeſſes. Quel eſt votre revenu? — Je n'ai que trente guinées de rente, & après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. — Allons, mon cher Goudman, c'eſt aſſez pour vivre libre & pour penſer. Trente guinées font ſix cent trente ſchellings; c'eſt près de deux ſchellings par jour. Philippe n'en voulait qu'un ſeul. On peut, avec ce revenu aſſuré, dire tout ce qu'on penſe de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en

général, de l'homme & de Dieu ; ce qui eſt un grand amuſement. Venez dîner avec moi ; cela vous épargnera de l'argent ; nous cauſerons, & votre faculté penſante aura le plaiſir de ſe communiquer à la mienne par le moyen de la parole ; ce qui eſt une choſe merveilleuſe que les hommes n'admirent pas aſſez.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Converſation du docteur Goudman, & de l'anatomiſte Sidrac, ſur l'ame & ſur quelque autre choſe.

GOUDMAN.

MAIS, mon cher Sidrac, pourquoi dites-vous toujours, *ma faculté penſante ?* que ne dites-vous, mon ame tout court ? cela ſerait plutôt fait, & je vous entendrais tout auſſi bien.

SIDRAC.

Et moi, je ne m'entendrais pas. Je ſens bien, je ſais bien que Dieu m'a donné la faculté de penſer & de parler, mais je ne ſens, ni ne ſais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

GOUDMAN.

Vraiment quand j'y réfléchis, je vois que je n'en ſais rien non plus, & que j'ai été long-tems aſſez hardi pour croire le ſavoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appellèrent l'ame d'un nom qui ſignifiait la vie. A leur exemple, les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on diſait : la reſpiration eſt l'ame. Cette reſpiration eſt un ſouffle. Les Latins traduiſirent le mot ſouffle par *ſpiritus*. Delà le mot qui répond a eſprit chez preſque toutes les nations modernes. Comme perſonne n'a jamais vu ce ſouffle, cet eſprit, on en a fait un être que perſonne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps ſans y tenir de place, qu'il remuait

nos organes ſans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit ? Tous nos diſcours, à ce qu'il me ſemble, ont été fondés ſur des équivoques. Je vois que le ſage Locke a bien ſenti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raiſon humaine. Il n'a fait aucun chapitre ſur l'ame dans le ſeul livre de métaphyſique raiſonnable qu'on ait jamais écrit. Et ſi par haſard il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne ſignifie chez lui que notre intelligence.

En effet, tout le monde ſent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en aſſemble, qu'il en décompoſe ; mais perſonne ne ſent qu'il ait dans lui un autre être qui lui donne du mouvement, des ſenſations & des penſées. Il eſt, au fond, ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, & d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaiſſance.

SIDRAC.

Nous voilà donc déjà d'accord ſur une choſe qui a été un objet de diſpute pendant tant de ſiècles.

GOUDMAN.

Et j'admire que nous ſoyions d'accord.

SIDRAC.

Cela n'eſt pas étonnant ; nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions ſur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les perſonnages de Rabelais. Si nous vivions dans les ſiècles de ténèbres affreuſes qui enveloppèrent ſi long-tems l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous ſommes dans un ſiècle de raiſon ; nous trouvons aiſément ce qui nous paraît la vérité, & nous oſons la dire.

GOUDMAN.

Oui ; mais j'ai peur que cette vérité ne ſoit bien peu de choſe.

Nous avons fait en mathématique des prodiges qui étonneraient Appollonius & Archimède, & qui les rendraient nos écoliers. Mais en métaphyſique, qu'avons-nous trouvé ? Notre ignorance.

SIDRAC.

Et n'eſt-ce rien ? Vous convenez que le grand Etre vous a donné une faculté de ſentir & de penſer, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages, à vos viſcères le pouvoir de digérer, à votre cœur le pouvoir de pouſſer votre ſang dans vos artères. Nous tenons tout de lui ; nous n'avons rien pu nous donner ; & nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grace de m'avoir appris que je ne ſais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit ſur le corps. Il fallait d'abord ſavoir ſi nous en avions une. Ou Dieu nous a fait ce préſent, ou il nous a communiqué quelque choſe qui en eſt l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y ſoit pris, nous ſommes ſous ſa main ; il eſt notre maître ; voilà tout ce que je ſais.

GOUDMAN.

Mais au moins, dites-moi ce que vous en ſoupçonnez. Vous avez diſſéqué des cerveaux, vous avez vu des embrions & des fœtus, y avez-vous découvert quelque apparence d'ame ?

SIDRAC.

Pas la moindre, & je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine & des excrémens. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue ame ſimple exiſtât avant la formation de ſon corps ; car à quoi aurait-elle ſervi pendant des ſiècles ſans être ame humaine ? Et puis, comment imaginer un être ſimple, un être métaphyſique, qui attend pendant une éternité le moment d'animer de

la matière pendant quelques minutes ? Que devient cet être inconnu, ſi le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de ſa mère ?

Il m'a paru encore plus ridicule que Dieu créât une ame au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a ſemblé blaſphématoire que Dieu attendît la conſommation d'un adultère, d'un inceſte, pour récompenſer ces turpitudes en créant des ames en leur faveur. C'eſt encore pis quand on me dit que Dieu tire du néant des ames immortelles pour leur faire ſouffrir éternellement des tourmens incroyables. Quoi ! brûler des êtres ſimples, des êtres qui n'ont rien de brûlable ? Comment nous y prendrions-nous pour brûler un ſon de voix, un vent qui vient de paſſer ? encore ce ſon, ce vent étaient matériels dans le petit moment de leur paſſage ; mais un eſprit pur, une penſée, un doute ! je m'y perds. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve qu'obſcurité, contradiction, impoſſibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimère, abſurdité, bêtiſe, charlatanerie.

Mais je ſuis à mon aiſe quand je me dis : Dieu eſt le maître; celui qui fait graviter des aſtres innombrables les uns vers les autres, celui qui fit la lumière, eſt bien aſſez puiſſant pour nous donner des ſentimens & des idées, ſans que nous ayions beſoin d'un petit atome étranger, inviſible, appellé *ame*.

Dieu a donné certainement du ſentiment, de la mémoire, de l'induſtrie à tous les animaux. Il leur a donné la vie, & il eſt bien auſſi beau de faire préſent de la vie que de faire préſent d'une ame. Il eſt aſſez reçu que les animaux vivent ; il eſt démontré qu'ils ont du ſentiment. Puiſqu'ils ont tout cela ſans ame, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une ?

GOUDMAN.

Peut-être c'eſt par vanité. Je ſuis perſuadé que ſi un paon pouvait parler, il ſe vanterait d'avoir une ame, & il dirait que ſon ame eſt dans ſa queue. Je me ſens très-enclin à ſoupçonner avec

avec vous que Dieu nous a fait mangeans, buvans, marchans, dormans, ſentans, penſans, pleins de paſſions, d'orgueil & de misère, ſans nous dire un mot de ſon ſecret. Nous n'en ſavons pas plus ſur cet article que ce paon dont je parle. Et celui qui a dit que nous naiſſons, vivons & mourons ſans ſavoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la providence, me paraît nous avoir bien définis. Car enfin, pour que nous exiſtions, il faut une infinité de mouvemens. Or, nous n'avons pas fait le mouvement; ce n'eſt pas nous qui en avons établi les loix. Il y a quelqu'un qui, ayant fait la lumière, la fait mouvoir du ſoleil à nos yeux, & y arriver en ſept minutes. Ce n'eſt que par le mouvement que mes cinq ſens ſont remués. Ce n'eſt que par ces cinq ſens que j'ai des idées; donc c'eſt l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de graces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique ſpectacle de ce monde, comme diſait Epictète. Il eſt vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, & me faire avoir un bon bénéfice & ma maîtreſſe miſs Fidler; mais enfin, tel que je ſuis avec mes ſix cent trente ſchellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC.

Vous dites que Dieu pouvait vous donner un bon bénéfice, & qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous paſſeront pas cette propoſition. Eh! ne vous ſouvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité? Il n'eſt pas permis à un homme qui a voulu être curé de ſe contredire. Ne voyez-vous pas que ſi vous aviez eu la cure & la femme que vous demandiez, ce ſerait vous qui auriez fait un enfant à miſs Fidler, & non pas votre rival? l'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mouſſe, devenir amiral, gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange, & achever de détrôner le grand-mogol. Cela ſeul aurait changé la conſtitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout diffé-

rent du nôtre, pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas miſs Fidler, pour que vous ne fuſſiez pas réduit à 630 ſchellings en attendant la mort de votre tante. Tout eſt enchaîné, & Dieu n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami Goudman.

GOUDMAN.

Je ne m'attendais pas à ce raiſonnement quand je parlais de fatalité. Mais enfin, ſi cela eſt ainſi, Dieu eſt donc eſclave tout comme moi ?

SIDRAC.

Il eſt eſclave de ſa volonté, de ſa ſageſſe, des propres loix qu'il a faites, de ſa nature néceſſaire. Il ne peut les enfreindre, parce qu'il ne peut être faible, inconſtant, volage comme nous, & que l'Etre néceſſairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN.

M. Sidrac, cela pourrait mener tout droit à l'irréligion. Car ſi Dieu ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ſes louanges ? à quoi bon lui adreſſer des prières ?

SIDRAC.

Eh! qui vous dit de prier Dieu & de le louer ? il a vraiment bien à faire de vos louanges & de vos placets ! on loue un homme parce qu'on le croit vain ; on le prie quand on le croit faible, & qu'on eſpère le faire changer d'avis. Faiſons notre devoir envers Dieu, adorons-le, ſoyons juſtes ; voilà nos vraies louanges & nos vraies prières.

GOUDMAN.

M. Sidrac, nous avons embraſſé bien du terrein ; car, ſans compter miſs Fidler, nous examinons ſi nous avons une ame, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, ſi nous ſommes deſtinés à deux vies, ſi... Ce ſont là de profondes études ; & peut-être je

n'y aurais jamais penſé ſi j'avais été curé. Il faut que j'approfondiſſe ces choſes néceſſaires & ſublimes, puiſque je n'ai rien à faire.

SIDRAC.

Eh bien! demain le docteur Grou vient dîner chez moi; c'eſt un médecin fort inſtruit; il a fait le tour du monde avec MM. Banks & Solander; il doit certainement connaître Dieu & l'ame, le vrai & le faux, le juſte & l'injuſte, bien mieux que ceux qui ne ſont jamais ſortis de Covent-garden. De plus, le docteur Grou a vu preſque toute l'Europe dans ſa jeuneſſe; il a été témoin de cinq ou ſix révolutions en Ruſſie; il a fréquenté le bacha comte de Bonneval, qui était devenu, comme on ſait, un parfait muſulman à Conſtantinople. Il a été lié avec le prêtre papiſte Makarti, irlandais, qui ſe fit couper le prépuce à l'honneur de Mahomet; & avec notre presbytérien écoſſais Ramſay, qui en fit autant, & qui enſuite ſervit en Ruſſie, & fut tué dans une bataille contre les Suédois en Finlande. Enfin, il a converſé avec le révérend père Malagrida, qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la Ste. Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorſqu'elle était dans le ventre de ſa mère Ste. Anne. Vous ſentez bien qu'un homme comme M. Grou, qui a vu tant de choſes, doit être le plus grand métaphyſicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

GOUDMAN.

Et après-demain encore, mon cher Sidrac; car il faut plus d'un dîner pour s'inſtruire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE lendemain les trois penſeurs dînèrent enſemble ; & comme ils devenaient un peu plus gais ſur la fin du repas, ſelon la coutume des philoſophes qui dînent, on ſe divertit à parler de toutes les misères, de toutes les ſottiſes, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres auſtrales juſqu'auprès du pôle arctique, & depuis Lima juſqu'à Méaco. Cette diverſité d'abominations ne laiſſe pas d'être fort amuſante. C'eſt un plaiſir que n'ont point les bourgeois caſaniers & les vicaires de paroiſſe, qui ne connaiſſent que leur clocher, & qui croient que tout le reſte de l'univers eſt fait comme Ex-change-alley à Londres, ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur Grou, que, malgré la variété infinie répandue ſur ce globe, cependant, tous les hommes que j'ai vus, ſoit noirs à laine, ſoit noirs à cheveux, ſoit bronzés, ſoit rouges, ſoit bis qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux & une tête ſur leurs épaules, quoi qu'en ait dit St. Auguſtin, qui, dans ſon trente-ſeptième ſermon, aſſure qu'il a vu des acéphales, c'eſt-à-dire des hommes ſans têtes, des monocules qui n'ont qu'un œil, & des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des anthropophages, j'avoue qu'on en regorge, & que tout le monde l'a été.

On m'a ſouvent demandé ſi les habitans de ce pays immenſe nommé la nouvelle Zélande, qui ſont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptiſés. J'ai répondu que je n'en ſavais rien ; que cela pouvait être ; que les Juifs, qui étaient plus barbares qu'eux, avaient eu deux baptêmes au lieu d'un, le baptême de juſtice & le baptême de domicile.

Vraiment je les connais, dit M. Goudman, & j'ai eu ſur cela de grandes diſputes avec ceux qui croient que nous avons

inventé le baptême. Non, Meſſieurs, nous n'avons rien inventé; nous n'avons fait que rapetaſſer. Mais, dites-moi, je vous en prie, M. Grou, de quatre-vingt ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? eſt-ce celle des Zélandois ou celle des Hottentots?

M. GROU.

C'eſt celle de l'iſle d'Otaïti, ſans aucune comparaiſon. J'ai parcouru les deux hémiſphères, je n'ai rien vu comme Otaïti & ſa religieuſe reine. C'eſt dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des maſques, je n'ai vu que des frippons qui trompent des ſots, des charlatans qui eſcamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, & qui eſcamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix, qui vous promettent richeſſes & plaiſirs quand il n'y aura plus perſonne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils exiſtent.

Par Dieu! il n'en eſt pas de même dans l'iſle d'Aïti ou d'Otaïti. Cette iſle eſt bien plus civiliſée que celle de Zélande & que le pays des Caffres, & j'oſe dire que notre Angleterre, parce que la nature l'a favoriſée d'un ſol plus fertile; elle lui a donné l'arbre à pain, préſent auſſi utile qu'admirable, qu'elle n'a fait qu'à quelques iſles de la mer du Sud. Otaïti poſsède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes & de fruits. On n'a pas beſoin dans un tel pays de manger ſon ſemblable. Mais il y a un beſoin plus naturel, plus doux, plus univerſel, que la religion d'Otaïti ordonne de ſatisfaire en public. C'eſt de toutes les cérémonies religieuſes la plus reſpectable ſans doute; j'en ai été témoin auſſi-bien que tout l'équipage de notre vaiſſeau. Ce ne ſont point ici des fables des miſſionnaires, telles qu'on en trouve quelquefois dans les lettres édifiantes & curieuſes des révérends pères jéſuites. Le docteur Jean Hakerovorth achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémiſphère méridional. J'ai toujours accompagné M. Banks, ce jeune homme ſi eſtimable, qui a conſacré ſon tems & ſon bien à ob-

ſerver la nature vers le pôle antarctique, tandis que meſſieurs Dakins & Voud revenaient des ruines de Palmire & de Balbek, où ils avaient fouillé les plus anciens monumens des arts, & que M. Hamilton apprenait aux Napolitains étonnés l'hiſtoire naturelle de leur mont Véſuve. Enfin, j'ai vu avec meſſieurs Banks, Solander, Cooke & cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princeſſe Obéira, reine de l'iſle Otaïti..... Alors on apporta le café, & dès qu'on l'eut pris, M. Grou continua ainſi ſon récit.

CHAPITRE SIXIÈME.

LA princeſſe Obéira, dis-je, après nous avoir comblés de préſens, avec une politeſſe digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuſe d'aſſiſter un matin à notre ſervice anglican. Nous le célébrâmes auſſi pompeuſement que nous pûmes. Elle nous invita au ſien l'après-dînée; c'était le 14 Mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille perſonnes des deux ſexes, rangées en demi-cercle, & dans un ſilence reſpectueux. Une jeune fille très-jolie, ſimplement parée d'un déshabillé galant, était couchée ſur une eſtrade qui ſervait d'autel. La reine Obéira ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller ſacrifier. Il prononça une eſpèce de prière, & monta ſur l'autel. Les deux ſacrificateurs étaient à demi nus. La reine, d'un air majeſtueux, enſeignait à la jeune victime la manière la plus convenable de conſommer le ſacrifice. Tous les Otaïtiens étaient ſi attentifs & ſi reſpectueux, qu'aucun de nos matelots n'oſa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je, voilà tout ce que notre équipage a vu. C'eſt à vous d'en tirer les conſéquences.

Cette fête ſacrée ne m'étonne pas, dit le docteur Goudman. Je ſuis perſuadé que c'eſt la première fête que les hommes aient jamais célébrée; & je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas Dieu, lorſqu'on va faire un être à ſon image, comme nous le prions avant les repas qui ſervent à ſoutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raiſonnable, eſt l'action la plus noble & la plus ſainte. C'eſt ainſi que penſaient les premiers Indiens qui révérèrent le Lingam, ſymbole de la génération; les anciens Égyptiens qui portaient en proceſſion le Phallus; les Grecs qui érigèrent des temples à Priape. S'il eſt permis de citer la petite miſérable nation juive, groſſière imitatrice de tous ſes voiſins, il eſt dit dans ſes livres, que ce ce peuple adora Priape, & que la reine mère du roi juif Aſa, fut ſa grande-prêtreſſe (*a*).

(*a*) Troiſième des rois, chap. XIII; & Paralipomènes, chap. XV.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que jamais aucun peuple n'établit, ni ne put établir un culte par libertinage. La débauche s'y gliſſe quelquefois dans la ſuite des tems; mais l'inſtitution eſt toujours innocente & pure. Nos premiers agapes, dans leſquels les garçons & les filles ſe baiſaient modeſtement ſur la bouche, ne dégénérèrent qu'aſſez tard en rendez-vous & en infidélités; & plût-à-Dieu que je puſſe ſacrifier avec miſs Fidler devant la reine Obéira, en tout bien & en tout honneur! ce ſerait aſſurément le plus beau jour & la plus belle action de ma vie.

M. Sidrac, qui avait gardé juſque là le ſilence, parce que Meſſieurs Goudman & Grou avaient toujours parlé, ſortit enfin de ſa taciturnité, & dit: Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine Obéira me paraît la première reine de l'hémiſphère méridional, je n'oſe dire des deux hémiſphères. Mais, parmi tant de gloire & tant de félicité, il y a un article qui me fait frémir, & dont M. Goudman vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Eſt-il vrai, M. Grou, que le capitaine Wallis qui mouilla dans cette iſle fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles? Hélas! reprit M. Grou, ce ſont les Français qui nous en accuſent, & nous en accuſons les Français. M. Bougainville dit que ce ſont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine Obéira. Et M. Cooke prétend que cette reine ne l'a acquiſe que de M. Bougainville lui-même. Quoi qu'il en ſoit, la vérole reſſemble aux beaux-arts; on ne ſait point qui en fut l'inventeur; mais, à la longue, ils font le tour de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique.

Il y a long-tems que j'exerce la chirurgie, dit Sidrac, & j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune; mais je ne la déteſte pas moins. Madame Sidrac me la communiqua dès la première nuit de ſes noces; & comme c'eſt une femme exceſſivement délicate ſur ce qui peut entamer ſon honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres, qu'elle était à la vérité attaquée du mal immonde, mais qu'elle l'avait

l'avait apportée du ventre de Madame ſa mère, & que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi penſa ce qu'on appelle *la nature*, quand elle verſa ce poiſon dans les ſources de la vie? On l'a dit, & je le répète, c'eſt la plus énorme & la plus déteſtable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de Dieu, *finxit in effigiem moderantium cuncta Deorum*, & c'eſt dans les vaiſſeaux ſpermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection & la mort! Que deviendra ce beau vers de milord Rocheſter: *L'amour ferait adorer Dieu dans un pays d'athées*?

Hélas! dit alors le bon Goudman, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épouſé ma chère miſs Fidler; car fait-on ce qui ſerait arrivé? on n'eſt jamais ſûr de rien dans ce monde. En tout cas, M. Sidrac, vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernerait ma veſſie. Je ſuis à votre ſervice, répondit Sidrac; mais il faut chaſſer ces mauvaiſes penſées. Goudman, en parlant ainſi, ſemblait prévoir ſa deſtinée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE lendemain les trois philoſophes agitèrent la grande queſtion, quel eſt le premier mobile de toutes les actions des hommes? Goudman, qui avait toujours ſur le cœur la perte de ſon bénéfice & de ſa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour & l'ambition. Grou, qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent; & le grand anatomiſte Sidrac aſſura que c'était la chaiſe percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés; & voici comme le ſavant Sidrac prouva ſa thèſe.

J'ai toujours obſervé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion & de la volonté d'un principal perſonnage, ſoit roi, ſoit premier miniſtre, ſoit premier commis. Or cette opinion & cette volonté ſont l'effet immédiat de la manière dont les eſprits animaux ſe filtrent dans le cervelet, & delà dans la moelle allongée. Ces eſprits animaux dépendent de la circulation du ſang; ce ſang dépend de la formation du chyle; ce chyle s'élabore dans le réſeau du méſentère; ce méſentère eſt attaché aux inteſtins par des filets très-déliés; ces inteſtins, s'il m'eſt permis de le dire, ſont remplis de merde. Or, malgré les trois fortes tuniques dont chaque inteſtin eſt vêtu, il eſt percé comme un crible; car tout eſt à jour dans la nature, & il n'y a grain de ſable ſi imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait paſſer mille aiguilles à travers un boulet de canon, ſi on en trouvait d'aſſez fines & d'aſſez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme conſtipé? les élémens les plus ténus, les plus délicats de ſa merde, ſe mêlent au chyle dans les veines d'azellius, vont à la veine-porte & dans le réſervoir de paquet. Elles paſſent dans la ſous-clavière; elles entrent dans le cœur de l'homme le plus galant, de la femme la plus coquette. C'eſt une roſée d'étron deſſéché qui court dans tout ſon corps. Si cette roſée inonde les parenchymes, les vaiſſeaux & les glandes d'un atrabilaire, ſa mauvaiſe humeur devient férocité; le blanc de ſes yeux eſt d'un ſombre ardent, ſes lèvres ſont collées l'une ſur l'autre; la couleur de ſon

viſage a des teintes brouillées. Il ſemble qu'il vous menace ; ne l'approchez pas : & ſi c'eſt un miniſtre d'état, gardez-vous de lui préſenter une requête. Il ne regarde tout papier que comme un ſecours dont il voudrait bien ſe ſervir, ſelon l'ancien & abominable uſage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de ſon valet de chambre favori, ſi monſeigneur a pouſſé ſa ſelle le matin.

Ceci eſt plus important qu'on ne penſe. La conſtipation a produit quelquefois les ſcènes les plus ſanglantes. Mon grand-père, qui eſt mort centenaire, était apothicaire de Cromwell ; il m'a ſouvent conté que Cromwell n'avait pas été à la garderobe depuis huit jours, lorſqu'il fit couper la tête à ſon roi.

Tous les gens un peu inſtruits des affaires du continent, ſavent que l'on avertit ſouvent le duc de Guiſe le Balafré, de ne pas fâcher Henri III en hiver pendant un vent de nord-eſt. Ce monarque n'allait alors à la garderobe qu'avec une difficulté extrême. Ses matières lui montaient à la tête ; il était capable dans ce tems-là de toutes les violences. Le duc de Guiſe ne crut pas un ſi ſage conſeil ; que lui en arriva-t-il ? ſon frère & lui furent aſſaſſinés.

Charles IX, ſon prédéceſſeur, était l'homme le plus conſtipé de ſon royaume. Les conduits de ſon côlon & de ſon rectum étaient ſi bouchés, qu'à la fin ſon ſang jaillit par ſes pores. On ne ſait que trop que ce tempérament aduſte fut une des principales cauſes de la Saint-Barthelemi.

Au contraire les perſonnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le coledoque coulant, le mouvement périſtaltique aiſé & régulier, qui s'acquittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeûné, d'une bonne ſelle, auſſi aiſément qu'on crache ; ces perſonnes favorites de la nature, ſont douces, affables, gracieuſes, prévenantes, compatiſſantes, officieuſes. Un *non*, dans leur bouche, a plus de grace qu'un *oui* dans la bouche d'un conſtipé.

La garderobe a tant d'empire, qu'un dévoiement rend ſouvent un homme puſillanime. La diſſenterie ôte le courage. Ne pro-

poſez pas à un homme affaibli par l'inſomnie, par une fièvre lente, & par cinquante déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'eſt pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eût la diſſenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, & qu'elle remporta la victoire culottes bas. Quelques ſoldats auront eu le dévoiement, pour s'être gorgés de mauvais raiſins pendant la route ; & les hiſtoriens auront dit que toute l'armée malade ſe battit à cu nu, & que pour ne pas le montrer aux petits-maîtres français, elle les battit à plate couture, ſelon l'expreſſion du jéſuite Daniel.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

C'eſt ainſi que les Français ont tous répété, les uns après les autres, que notre grand Édouard III ſe fit livrer ſix bourgeois de Calais la corde au cou, pour les faire pendre, parce qu'ils avaient oſé ſoutenir le ſiège avec courage, & que ſa femme obtint enfin leur pardon par ſes larmes. Ces romanciers ne ſavent pas que c'était la coutume dans ces tems barbares que les bourgeois ſe préſentaſſent devant leurs vainqueurs la corde au cou, quand ils l'avaient arrêté trop long-tems devant une bicoque. Mais certainement le généreux Édouard n'avait nulle envie de ſerrer le cou de ces ſix ôtages qu'il combla de préſens & d'honneurs. Je ſuis las de toutes les fadaiſes dont tant d'hiſtoriens prétendus ont farci leurs chroniques, & de toutes les batailles qu'ils ont ſi mal décrites. J'aime autant croire que Gédéon remporta une victoire ſignalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus, Dieu merci, que l'hiſtoire naturelle, pourvu qu'un Burnet, & un Wiſton, & un Woodward ne m'ennuient plus de leurs maudits ſyſtêmes ; qu'un Maillet ne me diſe plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucaſe, & que notre globe eſt de verre ; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, & le corail pour des inſectes ; pourvu que des charlatans ne me donnent pas inſolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, & qui me procure une digeſtion louable & un ſommeil plein. Buvez chaud quand il gêle, buvez frais dans la canicule, rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaiſir, & moquez-vous du reſte.

CHAPITRE HUITIÈME.

COMME M. Sidrac proférait ces ſages paroles, on vint avertir M. Goudman que l'intendant du feu comte de Cheſterfield était à la porte dans ſon carroſſe, & demandait à lui parler pour une affaire très-preſſante. Goudman court pour recevoir les ordres de monſieur l'intendant, qui l'ayant prié de monter, lui dit:

Monſieur, vous ſavez ſans doute ce qui arriva à M. & à Mme. Sidrac la première nuit de leurs noces?

Oui, monſieur; il me contait tout-à-l'heure cette petite aventure.

Eh bien, il en eſt arrivé tout autant à la belle mademoiſelle Fidler, & à M. le curé ſon mari. Le lendemain ils ſe ſont battus, le ſurlendemain ils ſe ſont ſéparés, & on a ôté à M. le curé ſon bénéfice. J'aime la Fidler; je ſais qu'elle vous aime; elle ne me hait pas. Je ſuis au-deſſus de la petite diſgrace qui eſt cauſe de ſon divorce. Je ſuis amoureux & intrépide. Cédez-moi miſs Fidler, & je vous fais avoir la cure, qui vaut cent cinquante guinées de revenus. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monſieur, la propoſition eſt délicate. Je vais conſulter mes philoſophes Sidrac & Grou; je ſuis à vous ſans tarder.

Il revole à ſes deux conſeillers. Je vois, dit-il, que la digeſtion ne décide pas ſeule des affaires de ce monde, & que l'amour, l'ambition & l'argent y ont beaucoup de part. Il leur expoſe le cas, & les prie de ſe déterminer ſur le champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de ſa paroiſſe, & encore miſs Fidler par-deſſus le marché.

Digitized by Google

Goudman ſentit la ſageſſe de cette déciſion ; il eut la cure ; il eut miſs Fidler en ſecret; ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme. M. Sidrac lui prodigua ſes bons offices dans l'occaſion. Il eſt devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre ; & il eſt plus perſuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choſes de ce monde.

LETTRE
D'UN ECCLÉSIASTIQUE
SUR LE PRÉTENDU RÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES DANS PARIS.

20 Mars 1774.

IL n'y a, monſieur, ni grande ni petite révolution ſans faux bruit; ſoit parce que les parties intéreſſées croient néceſſaire de cacher leurs intentions au public, ſoit plutôt parce que le public s'aveugle de lui-même, & n'attend jamais qu'on prenne la peine de le tromper.

On débite que des perſonnes conſtituées en dignité veulent établir dans Paris une ſociété de jéſuites, ſous un autre nom & ſous une forme nouvelle.

Notre miniſtère eſt trop éclairé pour adopter de telles vues. Il ne prendra point pour ſa déviſe : *Eruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.* Aurait-on jeté par terre une grande maiſon, pour la rebâtir plus petite ? Aurait-on nettoyé une vaſte campagne, pour y conſerver dans un coin un peu d'ivraie qui pourrait gâter tout le reſte ? Quelle idée de vouloir réunir des jéſuites dans Paris, pour alarmer les parlemens, pour outrager les univerſités, pour recommencer la guerre au même moment qu'on s'eſt donné la paix ! Si on avait propoſé à Cadmus de ſemer encore quelques dents de dragon, après la défaite de ceux qui étaient nés de ces dents, il n'aurait pas ſuivi ce conſeil funeſte.

Les jéſuites firent aux univerſités une guerre qui dura plus de deux cents ans. Dieu nous préſerve de rentrer dans des troubles dont la ſageſſe & la bonté du roi nous ont tirés ! Ce ſerait violer

le pacte de famille qui ſubſiſte dans l'auguſte maiſon de France & d'Eſpagne. Le roi d'Eſpagne a déclaré qu'il gardait dans *ſon cœur royal* l'offenſe affreuſe que les jéſuites lui avaient faite. Il ne nous a point dit préciſément de quelle arme ils s'étaient ſervis pour percer ſon cœur. Mais le pontife éclairé qui ſiège à Rome, a pu le ſavoir. Il a mis en priſon le général de la compagnie & ſes confidens; la ſociété des jéſuites eſt anéantie; on ne riſquera pas de détruire la ſociété du genre humain, en rétabliſſant ce qu'on a eu tant de peine à détruire.

Il eſt conſtant que les jéſuites Alexandro, Matnos & Malagrida furent convaincus dans un acordao du conſeil ſuprême de Liſbonne, d'avoir employé la confeſſion auriculaire pour faire aſſaſſiner le roi de Portugal, auquel il n'en coûta qu'un bras. La confeſſion de Jean Châtel à un jéſuite, n'avait coûté qu'une dent à notre grand, à notre cher roi Henri IV. La confeſſion des incendiaires de Londres, aux révérends pères Oldecorn & Garnet, préparait la mort la plus inouie au roi & au parlement d'Angleterre. Ils ont été chaſſés de tous ces pays. Je puis me tromper; mais je ne crois pas qu'on les y rappelle ſitôt.

Si le pape Clément XIV ne les a pas traités comme Clément V traita les templiers, c'eſt que nous ſommes dans un tems où les lettres & les arts ont enfin adouci les mœurs; c'eſt que les crimes, quoique réitérés de pluſieurs membres, ne doivent pas attirer des ſupplices barbares à tout le corps. Pluſieurs jeunes jéſuites ont été accuſés des mêmes péchés qu'on reprochait aux templiers: cependant on ne les a brûlés ni en France, ni en Eſpagne, ni en Italie. Nous ſommes devenus plus humains. Mais il ne faut pas devenir imbécilles; & nous le ſerions, ſi nous conſervions la graine d'une plante qui nous a paru un poiſon.

Parmi les jéſuites on a vu & on voit encore des hommes très-eſtimables, des ſavans utiles. Le roi de Pruſſe les a conſervés dans ſes états: ils y peuvent ſervir à inſtruire la jeuneſſe. Des religieux catholiques ne ſont pas aſſez puiſſans pour nuire dans un royaume proteſtant & tout militaire, dans lequel un ſeul ordre du roi porté par un grenadier, arrête tout d'un coup toutes les diſputes ſcholaſtiques.

Il

Il en eſt de même de la Ruſſie polonaiſe. On y a laiſſé quelques jéſuites latins que l'égliſe grecque ne craint pas, & que le gouvernement redoute encore moins. Un empereur, ou une impératrice ruſſe, eſt le chef ſuprême de la religion dans cet empire de douze cent mille lieues quarrées : on n'y connaît point les deux puiſſances. Quiconque même y voudrait établir cette doctrine des deux puiſſances, y ſerait puni comme coupable de haute trahiſon & de ſacrilège ; & il y en a eu des exemples. Ce frein que la loi met aux bouches controverſiſtes les retient : mais ce qui eſt tolérable, du moins pour un tems, dans ces pays immenſes, deviendrait très-pernicieux dans le nôtre. Les Ruſſes & les Pruſſiens ſont tous ſoldats, & n'ont ni janſéniſtes, ni moliniſtes : la France en a, pour ſon malheur & pour ſa honte. Ce feu eſt preſque éteint : je ne penſe pas qu'un gouvernement auſſi ſage que le nôtre, veuille le rallumer.

Les ex-jéſuites, qui ont du mérite & des talens, peuvent les manifeſter dans tous les genres. On les a délivrés d'une chaîne inſupportable qu'ils s'étaient miſe au cou, dans l'imprudence de la jeuneſſe. Ils s'étaient enrôlés ſoldats d'un deſpote étranger ; on leur a donné leur congé ; on a briſé leurs fers ; ils ſont citoyens. Ne vaut-il pas mieux être citoyen que jéſuite ?

Toute l'Europe catholique demande à grands cris qu'on diminue le nombre des ordres & celui des moines de chaque ordre. Si on pouvait ſeulement raſſembler ſous ſes yeux une trentaine de ces inſtituts bizarres, gens tondus, gens demi-tondus, chauſſés, déchaux, avec braies, ſans braies, gris, noirs, bai-bruns, pièce ſans barbe, barbe ſans pièce ; on rirait long-tems d'une telle maſcarade. Et qui contemplerait les maux produits par leurs diſputes, pleurerait.

Pluſieurs provinces en Eſpagne, en France, en Italie, manquent de cultivateurs. On veut par-tout plus de mains qui travaillent, & moins d'oiſifs qui argumentent : c'eſt ce qu'on crie à Paris, à Madrid, à Rome. Par-tout le gouvernement, attentif aux clameurs des peuples & aux beſoins publics, s'occupe du ſoin d'arrêter les progrès du mal, ſi on ne peut l'extirper.

L'âge de faire vœu d'être inutile, eſt du moins reculé de quelques années. Quelques couvens ont été ſupprimés; & vous croyez qu'on en va ériger un de jéſuites dans Paris! Non, ne le croyez pas. On peut ſouffrir de vieux abus par pareſſe; mais on ne ſe tourmente pas pour en introduire un nouveau.

Les principaux miniſtres de l'égliſe ſavent aſſez quelle rivalité règne entre toutes ces factions qui nous inondent ſous le nom d'ordres. Leur habit ſeul eſt un ſignal de haine; les noirs & les blancs diviſèrent l'égliſe pendant des ſiècles. On a ſouvent deſiré qu'il n'y eût de couvens que pour les malades & pour ceux qui, étant incapables de remplir les devoirs de la ſociété, chercheraient une conſolation dans la retraite: mais c'eſt préciſément la jeuneſſe la plus ſaine, la plus robuſte, qu'un enrôleur monacal engage dans ſon régiment, en le faiſant boire à la ſanté de ſon ſaint. Il y a pluſieurs couvens où l'on examine le ſoldat de recrue tout nu; & ſi on lui trouve le moindre défaut, on le renvoie. Cette pratique eſt même uſitée chez des religieuſes. Si elles ſont aſſez mal conſtituées pour ne pouvoir être mères, on les envoie ſe marier dans le monde. Si elles ſont aſſez ſaines pour faire des enfans, on leur fait la grace de les condamner à la ſtérilité dans leur priſon.

Des retraites honnêtes pour la vieilleſſe & pour les infirmités, voilà ce qui eſt néceſſaire, & voilà ce qu'on n'a pas ſeulement tenté. L'enthouſiaſme & la ſottiſe firent, dans des tems de ténèbres, des fondations immenſes. La raiſon & l'humanité n'en firent aucune. Combien d'officiers bleſſés en combattant pour la patrie ſont venus demander l'aumône, & quelquefois inutilement, à la porte des opulens monaſtères fondés par leurs ancêtres!

On nous cite les couvens de l'égliſe grecque, mère de l'égliſe latine; mais premiérement la grecque n'a point cette bigarrure d'ordres innombrables, preſque tous ennemis les uns des autres: elle n'a jamais eu l'ordre de St. Bazile, & la latine ne connut que l'ancien ordre de St. Benoît avant le douziéme ſiécle, & les moines de cet ordre défrichèrent des terres incultes avant

de défricher la littérature plus inculte encore. Secondement, les couvens chez les Grecs ſont les ſéminaires dont on tire tous les prêtres, les curés & les évêques. Etant curés, ils ſe marient; étant évêques, ils ne ſe marient plus. Chez nous au contraire les moines ont toujours été dans une eſpèce de guerre contre les curés & les évêques. Conſultez ſur cela l'évêque du Bellai dans ſon Apocalypſe de Méliton. Et n'avez-vous pas vu en dernier lieu des jéſuites fanatiques venir faire des miſſions chez des curés très-inſtruits & très-ſages, comme s'ils étaient venus prêcher des Iroquois? Ils dépoſſédaient les curés dans le tems de leur miſſion; ils s'emparaient de leur égliſe, plantaient une croix dans la place publique, donnaient la communion ſans examen quatre fois la ſemaine à quiconque ſe préſentait, petite fille, petit garçon, vieil ivrogne, vieille entremetteuſe; & ſe vantaient enſuite à leur général qu'ils avaient converti une ville entière.

Comptez, monſieur, que notre gouvernement ne laiſſera pas renaître ces abus indignes. Il eſt déjà aſſez las de ces confrairies établies autrefois dans des tems de trouble, & qui en ont ſuſcité; de ces troupes en maſque qui font peur aux petits enfans & qui font avorter les femmes; de ces gilles en jaquette qui dans nos contrées méridionales courent les rues pour la gloire de Dieu. Il eſt tems de nous défaire de ces momeries, qui nous rendent ſi ridicules aux yeux des peuples du Nord.

Il nous faut des moines, dit-on; car les Egyptiens eurent des thérapeutes; & il y eut des eſſéniens dans le petit pays de la Paleſtine. Je conçois bien que pendant les guerres des Ptolomées, il y eut quelques familles d'Alexandrie, ſoit juives, ſoit grecques, qui ſe retirèrent vers le lac Mœris loin des horreurs de la guerre civile, comme les primitifs, que nous nommons quakers, ont été chercher la paix en Penſilvanie, & oublier les crimes religieux de Cromwell, loin de leurs concitoyens fanatiques, qui s'égorgeaient pour un ſurplis. Je conçois que des eſſéniens aient vécu enſemble à la campagne, pour être à l'abri des aſſaſſinats continuels commis par Hircan & par Antigone, qui diſputaient les ſonnettes du grand-prêtre. Mais quel

rapport peut-on trouver entre nos moines d'aujourd'hui & des gens de bien, mariés pour la plûpart, qui ſe retiraient à la campagne loin de la tyrannie ?

Si l'habitude, la négligence, la petite difficulté de remuer d'anciens décombres, arrêtent quelquefois le miniſtère ; ſi on n'oſe pas, dans une grande ville, changer en maiſons néceſſaires ces vaſtes enceintes inutiles où vingt fainéans occupent un terrein qui pourrait loger trois cents familles ; ſi on a craint d'appliquer à l'ordre de St. Louis un peu de ces richeſſes prodigieuſes, quelquefois uſurpées par des chartes évidemment fauſſes ; ſi tel officier, qui a ſervi trente ans le roi, ne peut obtenir une modique penſion ſur la ferme de tel prieur clauſtral ; ſi enfin nous conſervons encore tant de moines ; du moins n'ayions plus de jéſuites.

L E S

COLIMAÇONS

Du révérend père l'Eſcarbotier, par la grace de Dieu, capucin indigne, prédicateur ordinaire, & cuiſinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne.

Au révérend pere Elie, carme chauſſé, docteur en théologie.

PREMIÈRE LETTRE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a quelque tems qu'on ne parlait que des jéſuites, & à préſent on ne s'entretient que des eſcargots. Chaque choſe a ſon tems; mais il eſt certain que les colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux : car il eſt clair que ſi on avait coupé la tête à tous les capucins & à tous les carmes, ils ne pourraient plus recevoir de novices; au lieu qu'une limace à qui l'on a coupé le cou, reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Pluſieurs naturaliſtes ont fait cette expérience; &, ce qui n'arrive que trop ſouvent, ils ne ſont pas du même avis. Les uns diſent que ce ſont les limaces ſimples, que j'appelle incoques, qui reprennent une tête; les autres diſent que ce ſont les eſcargots, les limaçons à coquilles. *Experientia fallax*, l'expérience même eſt trompeuſe (*a*). Il eſt très-vraiſemblable que le ſuccès de cette

(*a*) Dans un programme des reproductions animales imprimé à Genève chez Claude Philibert, il eſt dit, page 6, dans l'avis du traducteur, que la tête & les autres parties ſe reproduiſirent dans l'eſcargot terreſtre, & que les cornes ſe reproduiſirent dans le limaçon ſans coquille, c'eſt communément tout le contraire. Et d'ailleurs les limaces nues, incoques, & le colimaçon à coquille ſont également terreſtres.

tentative dépend de l'endroit dans lequel on fait l'amputation, de l'âge & du patient. Je dois, ſans vanité, me connaître mieux en colimaçons que meſſieurs de l'académie des ſciences, & même que la ſorbonne, qui ſe connaît à tout : car depuis que le bienheureux Matthieu Baſchi, à qui Dieu apparut, nous ordonna de rendre notre capuchon plus pointu (dont nous tenons le grand nom de capucins), nous avons toujours mangé des fricaſſées d'eſcargots aux fines herbes.

Comme les cuiſiniers ont toujours été des eſpèces d'anatomiſtes, je me ſuis donné ſouvent le plaiſir innocent de couper des têtes de colimaçons-eſcargots à coquilles, & de limaces nues incoques. Je vais vous expoſer fidélement ce qui m'eſt arrivé. Je ſerais fâché d'en impoſer au monde ; je ſuis prédicateur auſſi bien que cuiſinier ; mon métier eſt de nourrir l'ame comme le corps, & l'univers ſait que je ne la nourris pas de menſonges.

Le vingt-ſept de Mai par les neuf heures du matin, le tems étant ſerein, je coupai la tête entière avec ſes quatre antennes à vingt limaces nues incoques de couleur mort-doré brun, & à douze eſcargots à coquilles. Je coupai auſſi la tête à huit autres eſcargots, mais entre les deux antennes. Au bout de quinze jours deux de mes limaces ont montré une tête naiſſante ; elles mangeaient déjà, & leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres ſe portent bien ; elles mangent ſous le capuchon qui les couvre, ſans alonger encore le cou. Il ne m'eſt mort que la moitié de mes eſcargots ; tous les autres ſont en vie. Ils marchent, ils grimpent à un mur, ils alongent le cou ; mais il n'y a nulle apparence de tête, excepté à un ſeul. On lui avait coupé le cou entiérement, ſa tête eſt revenue ; mais il ne mange pas encore. *Unus eſt, ne deſeſperes ; ſed unus eſt, confidas* (*b*).

(*b*) On eſt obligé de dire qu'on doute encore ſi cet eſcargot auquel il revient une tête, & dont une corne commence à paraître, n'eſt pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête & deux antennes. Il eſt déjà revenu un muſeau à ceux-ci au bout de quinze jours. Ces expériences ſont certaines. Les plaiſanteries du capucin ne doivent pas les affaiblir. *Ridendo dicere verum quid vetat ?*

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatres antennes ont déja repris leur muſeau. Dès qu'ils ſeront en état de manger & de faire l'amour, j'aurai l'honneur d'en avertir votre révérence. Voilà deux prodiges bien avérés : des animaux qui vivent ſans tête ; des animaux qui reproduiſent une tête.

J'en ai ſouvent parlé dans mes ſermons, & je n'ai jamais pu les comparer qu'à St. Denis l'aréopagite, qui, ayant eu la tête coupée, la porta deux lieues dans ſes bras en la baiſant tendrement.

Mais ſi l'hiſtoire de St. Denis eſt d'une vérité théologique, l'hiſtoire de colimaçons eſt d'une vérité phyſique, d'une vérité palpable dont tout le monde peut s'aſſurer par ſes yeux. L'aventure de St. Denis eſt le miracle d'un jour, & celle des colimaçons le miracle de tous les jours.

J'oſe eſpérer que les eſcargots reprendront des têtes entières comme les limaces ; mais enfin je n'en ai encore qu'un à qui cela ſoit arrivé, & je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient difficilement aux eſcargots, ils ont en récompenſe des privilèges bien plus conſidérables. Les colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles & femelles, comme ce beau garçon fils de Vénus & de mercure, dont la nymphe Samacis fut amoureuſe. Pardon de vous citer des hiſtoires profanes.

Les colimaçons ſont aſſurément l'eſpèce la plus favoriſée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaiſir. Chacun d'eux eſt pourvu d'une eſpèce de carquois blanc, dont il lance des flèches amoureuſes longues de trois à quatre lignes. Ils donnent & reçoivent tour-à-tour. Leurs voluptés ſont non-ſeulement le double des nôtres ; mais elles ſont beaucoup plus durables. Vous ſavez, mon révérend père, dans quel court eſpace de tems s'évanouit notre jouiſſance. Un moment la voit naître & mourir. Cela paſſe comme un éclair, & ne revient pas ſi ſouvent qu'on le dit, même chez les carmes. Les colimaçons ſe

Digitized by Google

pâment trois, quatre heures entières. C'eſt peu par rapport à l'éternité ; mais c'eſt beaucoup par rapport à vous & à moi. Vous voyez évidemment que Louis Racine a tort d'appeller le colimaçon, *ſolitaire odieux* ; il n'y a rien de plus ſociable. J'oſe interpeller ici l'amant le plus vigoureux ; s'il était quatre heures entières dans la même attitude avec l'objet de ſes chaſtes amours, je penſe qu'il ſerait bien ennuyé, & qu'il deſirerait d'être quelque tems à lui-même ; mais les colimaçons ne s'ennuient point. C'eſt un charme de les voir s'approcher & s'unir enſemble par cette longue fraiſe qui leur ſert à la fois de jambes & de manteau. J'ai cent fois été témoin de leurs tendres careſſes. Si les limaces incoques n'ont ni les deux ſexes ni ces longs raviſſemens, la nature en récompenſe les fait renaître. Lequel vaut mieux ? Je le laiſſe à décider aux dames de Clermont.

Je n'oſerois aſſurer que les eſcargots nous ſurpaſſent autant dans la faculté de la vue que dans celle de l'amour. On prétend qu'ils ont une double paire d'yeux comme un double inſtrument de tendreſſe. Quatre yeux pour un colimaçon ! ô nature ! nature ! Cela eſt très-poſſible ; mais cela eſt-il bien vrai ? Monſieur le prieur de Jonval n'en doute pas dans le ſpectacle de la nature ; & ceux qui n'ont vu de colimaçons que dans ce livre, en jurent après lui. Cependant la choſe m'a paru fauſſe. Voici ce que j'ai vu. Il y a un grain noir au bout de leurs grandes antennes ſupérieures. Ce point noir deſcend dans le creux de ces deux trompes quand on y touche, à travers une eſpèce d'humeur vitrée, & remonte enſuite avec célérité ; mais ces deux points noirs me ſemblent manquer abſolument dans les trompes, ou cornes, ou antennes inférieures, qui ſont plus petites. Les deux grandes antennes ſont des yeux ; les deux petites me paraiſſent des cornes ; des trompes, avec leſquelles l'eſcargot & la limace cherchent leur nourriture. Coupez les yeux & les trompes à l'eſcargot & à la limace incoque, ces yeux ſe reproduiſent dans la limace incoque, peut-être qu'ils reſſuſciteront auſſi dans l'eſcargot.

Je crois l'une & l'autre eſpèce ſourde : car quelque bruit que

que l'on faſſe autour d'eux, rien ne les alarme. S'ils ont des oreilles, je me rétracterai; cela ne coûte rien à un galant-homme.

Enfin, mon révérend père, qu'ils ſoient ſourds ou non, il eſt certain que les têtes des limaces reſſuſcitent; & que les colimaçons vivent ſans tête. *O altitudo divitiarum!*

SECONDE LETTRE.

MEs confrères ne pouvaient croire d'abord qu'un être qu'ils mangeaient, reſſuſcitât. J'avais beau leur mettre ſous les yeux l'exemple des écreviſſes, auxquelles il revient des pattes, de certains vers de terre, non pas tous, auxquels, ils revient des queues, de nos cheveux, de nos dents, de notre peau, qui renaiſſent. Ils me diſaient que notre peau, nos dents, nos cheveux, nos ongles, & les pattes d'écreviſſe ne penſent point; que la tête eſt le ſiège de la penſée & le principe de la ſenſation; que l'ame d'un colimaçon réſide dans la glande pinéale; qu'elle s'enfuit quand la tête eſt coupée, & ne revient jamais; qu'on n'a point vu d'homme ſans tête, penſer, marcher, raiſonner, parler; & que ſi cela eſt arrivé à St. Denis & à d'autres, c'eſt un miracle qui était néceſſaire dans le tems où il fallait planter la foi, mais qui ne l'eſt plus quand la foi a jeté ſes profondes racines.

Je leur répondis qu'on avoit depuis peu reſſuſcité deux pendus qui ſe mirent à penſer dès qu'ils purent manger. Je leur citai ce brave chirurgien qui prétend très-poſſible de mettre une tête ſur le cou d'un décapité. Il n'y a, dit-il, qu'à faire tenir le patient debout, au lieu de le faire mettre ridiculement à genoux la tête baſſe, ce qui dérange le cours des eſprits animaux.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

Il faut que le patient conſerve ſa poſition verticale; qu'un

homme adroit & vigoureux lui poſe deux mains fermes ſur la tête ; & dès que l'exécuteur de la juſtice ou injuſtice aura coupé le cou, le chirurgien major & deux aides recoudront promptement la peau. Alors, rien n'ayant été dérangé, le ſang coulant dans les mêmes canaux & le fluide nerveux dans les mêmes muſcles, la penſée reſtera toujours à la place où elle était. Voilà comme ce profond anatomiſte explique la choſe ſelon les principes de Haller.

Un de nos pères qui a profeſſé longtems la philoſophie fut très-content de ce ſyſtême. Cela eſt bel & bon, dit-il ; mais qu'eſt devenue l'ame de votre limace incoque & de votre eſcargot, pendant tout le tems que la tête était ſéparée du corps ? Elle n'était pas dans cette tête coupée qui pourit au bout de quelques heures. Etait-elle dans ce corps ſans tête ? Y avait-il dans ce corps un germe de quatre cornes, d'yeux, de goſier, de dents, de muſle & de penſée ?

Cette queſtion curieuſe en fit naître d'autres ; nous demandâmes tous ce qué c'eſt qu'une ame. Nous reſſemblions aux médecins du malade imaginaire.

Quare opium facit dormire ?
Quia eſt in eo virtus ſopitiva quæ facit ſopire.
Quare anima facit cogitare ?
Quia eſt in ea virtus penſativa quæ facit penſare.

Vous, mon révérend père, dont l'eſprit eſt ſi immenſe & ſi creux, dites-moi, je vous prie, ce que c'eſt qu'une ame, & comment elle peut être reproduite dans un corps ſans tête.

RÉPONSE

DU RÉVÉREND PERE ÉLIE,

CARME CHAUSSÉ.

LA queſtion que vous me propoſez, mon révérend père, eſt la choſe du monde la plus ſimple & la plus claire, pour peu qu'on ait étudié en théologie. Le grand St. Thomas, l'ange de l'école, dit en termes exprès : l'ame eſt en toutes les parties du corps ſelon la totalité de ſa perfection & de ſon eſſence, & non ſelon la totalité de ſa vertu (*a*).

Or, la mémoire, en tant que vertu conſervative des eſpèces intelligibles, regarde en partie l'intellect, & en tant que repréſentant le paſſé comme le paſſé, regarde l'ame ſenſitive. Donc les colimaçons ont une ame.

Or, il eſt dit que l'ame des brutes (*b*) eſt dans le ſang. Mais les colimaçons n'ont point de ſang ; donc leur ame eſt dans leurs cornes ; ce qui était à démontrer.

Pour les limaces incoques à qui on a coupé la tête, c'eſt tout autre choſe. Une ame étant ſi ſubtile qu'il en tiendrait cent mille ſur une puce, il arrive qu'auſſitôt que la tête de la limace a été coupée, l'ame s'enfuit à ſon derrière, & y reſte juſqu'à ce que la tête ſoit reproduite. Alors elle reprend ſon ancien domicile. Rien n'eſt plus naturel & plus à ſa place. La reproduction des parties génitales ſerait bien plus intéreſſante ; & c'eſt

(*a*) Queſtion LXXVI, partie première.

(*b*) Deutéronome, chap. XII. Lévitique, chap. XVI.

ſur cela que je vous prie de faire les expériences les plus exactes.

Si vous avez encore quelques difficultés, ne m'épargnez pas. Je ſalue le révérend père Ange *de vino rubro*, & le révérend père *de pediculis*. Je ſuis fâché de la petite ſcène que votre couvent a donnée dernièrement en ſe battant à coups de poing; j'eſpère que tout tournera à la plus grande gloire de St. François d'Aſſiſe & du bienheureux Matthieu Baſchi, que Dieu abſolve.

TROISIÈME LETTRE
DU RÉVÉREND PERE
L'ESCARBOTIER.

JE vous envoie, mon révérend père, une diſſertation d'un phyſicien de ſaint-Flour en Auvergne, à laquelle je n'entends rien. Je vous ſupplie de m'en dire votre avis. Je n'ai pas le tems de vous écrire tout au long. Je ſors de chaire, & je vais à la cuiſine. Dieu vous ſoit en aide.

DISSERTATION
DU PHYSICIEN DE SAINT-FLOUR.

J'Adore l'Intelligence ſuprême dans un colimaçon & dans des millions de ſoleils allumés par ſa puiſſance éternelle; mais je ne connais ni la ſtructure intime de ces mondes, ni d'un colimaçon. Par quel art le polype (ſi c'eſt un animal, ce qui n'eſt pas aſſurément éclairci) renaît-il quand on l'a coupé en cent morceaux, & produit-il ſes ſemblables des débris mêmes de ſon corps? par quel myſtère non moins incompréhenſible le limaçon reprend-il une tête nouvelle avec les organes de la génération? Il eſt doué certainement du mouvement ſpontané de volonté & de deſirs. A-t-il ce qu'on appelle une ame? Je fais gloire de n'en rien ſavoir, & d'ignorer ce que c'eſt qu'une ame. Tout ce que je ſais avec certitude, c'eſt que la génération des colimaçons eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'il eſt auſſi vrai qu'il eſt né de ſon ſemblable, qu'il eſt vrai que rien ne ſe fait de rien depuis qu'il exiſte quelque choſe.

Preſque tous les philoſophes ſavent aujourd'hui combien on

s'empreſſa de ſe tromper il y a environ quinze ans, quand le jéſuite irlandais nommé Néedham s'aviſa de croire & de faire croire que non ſeulement il avait fait des anguilles avec de la farine de bled ergoté, & avec du jus de mouton bouilli au feu, mais même que ces anguilles en avaient produit d'autres, & que dans pluſieurs de ſes expériences les végétaux s'étaient changés en animaux. Néedham, auſſi étrange raiſonneur que mauvais chymiſte, ne tira pas de cette prétendue expérience les conſéquences naturelles qui ſe préſentent. Ses ſupérieurs ne l'euſſent pas ſouffert. Il était en France déguiſé en homme, & attaché à un archevêque; perſonne ne ſavait qu'il fût jéſuite.

Un géomètre, un philoſophe, un homme qui a rendu de grands ſervices à la phyſique, & dont j'ai toûjours eſtimé les travaux, l'érudition & l'éloquence, eut le malheur d'être ſéduit par cette expérience chimérique. Preſque tous nos phyſiciens furent entraînés dans l'erreur comme lui. Il arriva enfin qu'un charlatan ignorant tourna la tête à des philoſophes ſavans. C'eſt ainſi qu'un gros commis des fermes dans la baſſe Bretagne, nommé Malcrais de la Vigne, fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris qu'il était une jeune & jolie femme, laquelle faiſait fort bien des vers.

Si Néedham le jéſuite avait été en effet un bon phyſicien, ſi ſes obſervations avaient été juſtes, ſi du perſil ſe change en animal, ſi de la colle de farine, du jus de mouton bien bouilli, & bien bouché dans un vaſe de verre inacceſſible à l'action de l'air, produiſent des anguilles qui deviennent bientôt mères, voilà toute la nature bouleverſée; voilà l'ancienne erreur reſſuſcitée que la corruption eſt mère de la génération. Il n'y a plus de germe; & ce que Lucrèce, avec toute l'antiquité, jugeait impoſſible, va s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeres.
Ex undis homines, ex terra poſſes oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere cœlo,
Armento & pecudes... ferre omnes omnia poſſent.

Le haſard incertain de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, & l'effet eſt ſans cauſe.
On verra les humains ſortir du fond des mers.
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs;
Les poiſſons dans les bois naiſſans ſur la verdure;
Tout pourra tout produire; il n'eſt plus de nature.

Lucrèce avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs; il eſt démontré aujourd'hui aux yeux & à la raiſon qu'il n'eſt ni de végétal, ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice préſide à tous ces développemens d'un bout de l'univers à l'autre. Il eſt triſte que l'académicien qui ſe laiſſa tromper par les fauſſes expériences de Néedham, ſe ſoit hâté de ſubſtituer à l'évidence des germes, ſes molécules organiques. Il forma un univers. On avait déjà dit que la plupart des philoſophes, à l'exemple du chimérique Deſcartes, avaient voulu reſſembler à Dieu, & faire un monde avec la parole.

A peine le père des molécules organiques était à moitié chemin de ſa création, que voilà les anguilles mères & filles qui diſparaiſſent. Monſieur Spalanzani, excellent obſervateur, fait voir à l'œil la chimère de ces prétendus animaux, comme la raiſon la démontrait à l'eſprit. Les molécules organiques s'enfuient avec les anguilles dans le néant dont elles ſont ſorties. Elles vont y trouver l'attraction par laquelle un ſonge creux formait les enfans dans ſa Vénus phyſique; Dieu rentre dans ſes droits; il dit à tous les architectes de ſyſtêmes comme à la mer: *Procedes hùc, & non ibis ampliùs.*

Il eſt donné à l'homme de voir, de meſurer, de compter & de peſer les œuvres de Dieu; mais il ne lui eſt pas donné de les faire.

Maillet, conſul au Caire, imagina que la mer avait tout fait, que ſes eaux avaient formé les montagnes, & que les hommes devaient leur origine aux poiſſons. Le même phyſicien qui,

malgré les lumières, adopta les anguilles de Néedham, donna encore dans les montagnes de Maillet. Il eſt ſi perſuadé de la formation de ſes montagnes, qu'il ſe moque de ceux qui n'en croient rien. Cela s'appelle en vérité ſe moquer du monde. Mais s'il lui eſt permis, comme à tout homme perſuadé, de traiter du haut en bas les incrédules, il n'eſt pas défendu aux incrédules de lui expoſer modeſtement leurs doutes. Il doit du moins pardonner à celui qui a dit que la formation des mers par le Caucaſe & par les Alpes, ſerait encore moins ridicule que la formation des Alpes & du Caucaſe par les mers.

Comment l'Océan, par ſon flux & par ſes courans, aurait-il élevé le mont Saint-Gothard de 16500 pieds au-deſſus du niveau de la mer telle qu'elle eſt aujourd'hui ? Le lit qui eſt à préſent celui de l'Océan était, dit-on, terre ferme alors, & les Alpes étaient mer. Mais ne voit-on pas que le lit de l'Océan eſt creuſé, & que ſans cette profondeur la mer couvrirait la ſuperficie du globe ? Comment l'Océan aurait-il pu ſe percher d'un côté ſur le mont Blanc, & de l'autre ſur les Cordellières, à ſeize, à dix-ſept mille pieds de haut, & laiſſer à ſec toutes les plaines ſans eau de rivière ? Tout cela n'eſt-il pas d'une impoſſibilité démontrée ? & n'eſt-ce pas l'hiſtoire ſurnaturelle plutôt que la naturelle ?

Pour ſe tirer de cet embarras, on a recours aux iſles qui ſont des roches, & on prétend que la terre qui était alors à la place de l'Océan avait ſes rivières, qui deſcendaient de ces iſles. Mais il n'y a pas une ſeule iſle conſidérable dans la mer Pacifique, depuis Panama juſqu'aux Marianes dans l'eſpace de cent dix degrés. On ne voit pas dans les mers du Sud & du Nord une iſle qui ait une rivière de cent pieds de large. Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir que les montagnes des deux continens ſont des pièces eſſentielles à la machine du globe, comme les os le ſont aux bipèdes & quadrupèdes.

Mais la mer a quitté ſes rivages ; elle a laiſſé à ſec les ruines de Carthage ; Ravenne n'eſt plus un port de mer, &c. Eh bien,

parce

parce que la mer ſe ſera retirée à dix, à vingt mille pas d'un côté, cela prouve-t-il qu'elle ait voyagé pendant des multitudes de ſiècles à mille, à deux mille lieues ſur la cime des montagnes? *Oui*, dites-vous, *car on trouve par-tout des coquilles de mer, & le porphyre n'eſt compoſé que de pointes d'ourſin. Il y a des gloſſopètres, des langues de chien marin pétrifiées ſur les plus hautes montagnes; les cornes d'ammon, qui ſont des pétrifications du nautilus, poiſſon des Indes, ſont communes dans les Alpes; enfin le fallum de Touraine, avec lequel on fume les terres, eſt un long amas de coquilles. On voit de ces tas de coquilles aux environs de Paris & de Rheims, &c.*

J'ai vu une partie de tout cela, & j'ai douté. Quand la mer ſerait venue inſenſiblement juſqu'en Champagne, & s'en ſerait retournée inſenſiblement dans la ſuite des tems, cela ne prouverait pas qu'elle eût monté ſur le mont Saint Bernard. J'y ai cherché des huîtres, je n'y en ai point trouvé. En ce dernier lieu, tout l'état major, qui a meſuré cette chaîne horrible de rochers, n'y a pas vu le moindre veſtige de coquilles. Les bords eſcarpés du Rhône en ſont incruſtés, mais c'eſt évidemment de coquilles de colimaçons, de bivalves, de petits teſtacées très-fréquens dans tous les lacs voiſins. De coquilles de mer, on n'en trouve jamais.

Il n'y a pas long-tems que dans un de mes champs, à cent cinquante lieues des côtes de Normandie, un laboureur déterra vingt-quatre douzaine d'huîtres; on cria miracle; c'était des huîtres qu'on m'avait envoyées de Dieppe, il y avait trois ans. Je ſuis de l'avis de l'Homme aux quarante écus, qui dit que des médailles romaines trouvées au fond d'une cave à ſix cents lieues de Rome, ne prouvent pas qu'elles avaient été fabriquées dans cette cave. Quant au fallum de Touraine, dont on ſe ſert pour fumer les terres, ſi c'étaient des coquilles de mer, elles feraient aſſurément un très-mauvais fumier, & on aurait une pauvre récolte. J'ai ouï dire à des Tourangeaux qu'il n'y a pas une ſeule vraie coquille dans ces minières; que c'eſt une maſſe de pierres calcaires calcinées par le tems; ce qui eſt très-vraiſemblable. En effet, ſi la mer avait dépoſé, dans une ſuite prodigieuſe de ſiècles, ces lits

de petits cruſtacées, pourquoi n'en trouverait-on pas autant dans les autres provinces ?

Faut-il que tous les phyſiciens aient été les dupes d'un viſionnaire nommé Paliſſi ? C'était un potier de terre qui travaillait pour le roi Louis XIII ; il eſt l'auteur d'un livre intitulé *le moyen de devenir riche, & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & augmenter leur tréſor & poſſeſſions, par* maître Bernard Paliſſi, *inventeur des ruſtiques figulines du roi.* Ce titre ſeul ſuffit pour faire connaître le perſonnage. Il s'imagina qu'une eſpèce de marne pulvériſée qui eſt en Touraine, était un magaſin de petits poiſſons de mer. Des philoſophes le crurent. Ces milliers de ſiècles, pendant leſquels la mer avait dépoſé ſes coquilles à trente-ſix lieues dans les terres, les charmèrent & me charmeraient tout comme eux ſi la choſe était vraie. C'eſt ſur quoi on donnera bientôt de grands éclairciſſemens.

Le porphyre compoſé de pointes d'ourſin ! Juſte ciel, quelle chimère ! j'aimerais autant dire que le diamant eſt compoſé de pattes d'oie. Avec quelle confiance ne nous répète-t-on pas ſans ceſſe que les gloſſopètres dont quelques collines ſont couvertes, ſont des langues de chien marin ? Quoi ! dix ou douze mille marſouins ſeraient venus dépoſer leurs langues dans le même endroit, il y a quelque cinquante mille années ? Quoi ! la nature qui forme des pierres en étoiles, en volutes, en pyramides, en globe, en cube, ne pourra pas en avoir produit qui reſſemblent fort mal à des langues de poiſſon ? J'ai marché ſur cent cornes d'ammon, de cent grandeurs différentes, & j'ai toujours été ſurpris qu'on n'ait pas voulu permettre à la terre de produire ces pierres, elle qui produit des bleds & des fruits plus admirables ſans doute que des pierres en volute.

Mais on aime les ſyſtêmes, & depuis que Paliſſi a cru que les mines calcaires de Touraine étaient des couches de pétoncles, de glands de mer, de buccins, de phollades, cent naturaliſtes l'ont répété. On s'intéreſſe à un ſyſtême qui fait remonter les choſes à des milliers de ſiècles. Le monde eſt vieux, d'accord ; mais a-t-on beſoin de cette preuve pour réformer la chronologie ?

Combien d'auteurs ont répété qu'on avait trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime d'une montagne de Suiſſe, & un vaiſſeau entier à cent pieds ſous terre ? Téliamed triomphe ſur cette belle découverte. On a vu un vaiſſeau dans les abymes de la Suiſſe, en 1460 : donc on naviguait autrefois ſur le Saint-Bernard & ſur le Saint-Gothard : donc la mer a couvert autrefois tout le globe : donc alors le monde n'a été peuplé que de poiſſons : donc, lorſque les eaux ſe ſont retirées & ont laiſſé le terrein à ſec, les poiſſons ſe ſont changés en hommes ! cela eſt fort beau ; mais j'ai de la peine à croire que je deſcende d'une morue.

Si l'on veut du merveilleux, il en eſt aſſez, ſans le chercher dans de telles hypothèſes. Les huîtres, les pucerons, qui produiſent leurs ſemblables ſans s'accoupler, les ſimples vers de terre qui reproduiſent leurs queues, les limaces auxquelles il revient des têtes, ſont des objets aſſez dignes de la curioſité d'un philoſophe.

Cet animal à qui je viens de couper la tête, eſt-il encore animé ? oui, ſans doute, puiſque l'eſcargot remue & montre ſon cou, puiſqu'il vit, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Cet animal a-t-il des ſenſations avant que ſa tête ſoit revenue ? Je dois le croire, puiſqu'il remue le cou, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le reſſerre.

Peut-on avoir des ſenſations ſans avoir au moins quelque idée confuſe ? Je ne le crois pas : car toute ſenſation eſt plaiſir ou douleur, & on a la perception de cette douleur & de ce plaiſir. Autrement ce ſerait ne pas ſentir.

Qui donne cette ſenſation, cette idée commencée ? Celui qui a fait le limaçon, le ſoleil & les aſtres. Il eſt impoſſible qu'un animal ſe donne des ſenſations à lui-même. Le ſceau de la divinité eſt dans les apperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de Newton.

On cherche à expliquer comme on ſent ; comme on penſe. Je m'en tiens au poëte Aratus que St. Paul a cité :

In Deo vivimus, movemur, & ſumus.

Ah ! ſi Mallebranche avait voulu tirer de ce principe toutes les conſéquences qu'il en pouvait tirer ! Peut-être quelqu'un renouera le fil qu'il a rompu.

RÉPONSE

DU CARME AU CAPUCIN,

ET SON SENTIMENT

SUR LA DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

GARDEZ-VOUS bien, mon révérend père, de vous laiſſer ſéduire par les philoſophes dangereux qui avancent que tous les animaux & les végétaux naiſſent d'un germe qui ſe développe, & que rien ne vient de corruption. C'eſt une héréſie damnable.

St. Thomas dit en termes formels : *Primum in generatione eſt ultimum in corruptione.* Là où la corruption finit, la génération commence. St. Paul, dans la première aux Corinthiens, parle ainſi aux incrédules : *Mais, dira quelqu'un, comment les morts reſſuſciteront-ils ? Inſenſés ! ne voyez-vous pas que les grains ſemés par vous ne ſe vivifient point s'ils ne meurent.* Il dit enſuite : *On sème dans la corruption, on recueille dans l'incorruption.* Voyez l'évangile de St. Jean, chapitre XII : *Si un grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure inutile ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit.*

Il eſt donc évident que c'eſt la pourriture qui eſt la mère de tout ce qui reſpire.

A l'égard de l'Océan qui a couvert les montagnes, St. Thomas n'en dit rien. Auſſi je ne vous en parlerai pas. Le nom d'Océan ne ſe trouve jamais dans l'Écriture ; delà je juge que cet Océan dont on parle tant, eſt fort peu de choſe.

Mais pour les montagnes, je ſuis entiérement de l'avis de ceux qui penſent qu'elles ſe ſont formées en peu de tems ; car vous trouverez au pſeaume 96 que les montagnes ont fondu comme de la cire. Vous trouverez auſſi, pſeaume 113, qu'elles ont danſé comme

des beliers. Or, ſi, étant fondues, pſeaume 96, elles ont danſé au pſeaume 113, il faut donc qu'elles ſe ſoient entiérement relevées dans l'eſpace de 17 pſeaumes. Cela eſt démontré en rigueur.

Vous ſavez que la théorie des montagnes fait une grande partie de notre théologie, ſur-tout quand elles ſont plantées de vignes. Nous avons été fondés ſur le mont Carmel, mandez-moi s'il eſt vrai que vous l'ayiez été à Montmartre. Adieu; que les colimaçons qui vous ſont ſoumis & tous les inſectes qui vous accompagnent, béniſſent toujours votre révérence.

RÉFLEXION
DE L'ÉDITEUR.

QUOI qu'il en ſoit de tout cela, il eſt indubitable que les limaces incoques retrouvent des têtes en quinze jours ou trois ſemaines après qu'on les leur a coupées entiérement; que les colimaçons à coque, les eſcargots, commencent à reprendre une petite tête au bout du même tems, pourvu que l'on ait eu ſoin de couper cette tête entre les quatre antennes. Il n'y a point de petit garçon qui ne puiſſe faire cette expérience; mais y a-t-il quelqu'homme fait qui puiſſe l'expliquer? Hélas! les philoſophes & les théologiens raiſonnent tous en petits garçons. Qui me dira comment une ame, un principe de ſenſations & d'idées réſide entre quatre cornes, & comment l'ame reſtera dans l'animal quand les quatre cornes & la tête ſont coupées? On ne peut guère dire d'une limace : *igneus eſt illis vigor & cœleſtis origo;* il ſerait difficile de prouver que l'ame d'un colimaçon, qui n'eſt qu'une glaire en vie, ſoit un feu céleſte. Enfin, ce prodige d'une tête renaiſſante, inconnu depuis le commencement des choſes juſqu'à nous, eſt plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curioſité confondue, tient à la nature des choſes, aux premiers principes, qui ne ſont pas plus à notre portée que la nature des habitans de Sirius & de Canope. Pour peu qu'on creuſe, on trouve un abyme infini. Il faut admirer & ſe taire.

Digitized by Google

QUESTIONS
SUR
LES MIRACLES.

PREMIÈRE LETTRE.

A monſieur le profeſſeur R. . . . par un propoſant.

MONSIEUR,

J'ai lu votre livre ſur les miracles avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles inſtructions.

J'oſerais, monſieur, pour mettre un peu d'ordre dans les graces que je vous demande, diſtinguer pluſieurs ſortes de miracles dans notre divin Sauveur ; ceux qu'il a faits par lui-même, & ceux qu'il a daigné opérer par ſes apôtres & par ſes ſaints.

Dans ceux qu'il a faits pendant ſa vie, je diſtinguerais ceux qui marquent ſeulement ſa puiſſance & ſa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, & la vie aux morts ; ceux qui ſont des types, des allégories manifeſtes ; enfin ceux qu'il promet de faire, & dans l'attente deſquels le genre humain doit opérer ſon ſalut avec crainte.

DES MIRACLES DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST QUI ONT MANIFESTÉ SA PUISSANCE OU SA BONTÉ.

Jeſus n'était pas encore né, & il faut convenir qu'il faiſait déjà les plus grands miracles, puiſqu'il était Dieu, & conçu dans le ſein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les anges viennent du haut des ſphères céleſtes annoncer ce grand événement aux paſteurs de Bethléem; une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche & conduit trois mages ou trois princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe & de l'or.

Voilà ſans doute les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel & ſur la terre; ce ſont des aſtres, des anges, des rois qui en ſont les miniſtres. Jeſus doit être reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil Hérode, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que Jeſus était roi, & que pour le perdre il ait fait maſſacrer tous les enfans du pays. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, & peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnèrent la naiſſance & la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Une preuve non moins publique, non moins éclatante de ſa divinité, c'eſt ſon baptême. C'eſt en préſence d'une foule de peuples que Jeſus ſortant nu hors de l'eau, la troiſième perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, & que Dieu le père s'écrie au peuple : *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé, en qui je me ſuis complu; écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, & devant leſquels tous les hommes dûrent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnut ſans doute ces miracles; Pilate même en rendit compte à l'empereur Tibère, après que l'homme-Dieu eût été ſupplicié; & Tibère voulut placer Jeſus-Chriſt au rang des dieux: mais probablement Jeſus ne ſouffrit pas ce mêlange adultère du vrai Dieu & des dieux des gentils, & empêcha que Tibère n'accomplît ce qu'il réſervait au pieux Conſtantin.

ertullien

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'égliſe, nous certifie cette anecdote; & Euſèbe la confirme dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, liv. II, chap. II. On nous objecte que Tertullien écrivait cent quatre-vingts ans après Jeſus-Chriſt, qu'il pouvait ſe tromper, qu'il a toujours trop haſardé, qu'il s'abandonnait à ſon imagination africaine; qu'Euſèbe de Céſarée, un ſiècle après lui, s'appuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire; il ſe ſert du mot *on dit*. Mais enfin, ou Pilate écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, diſciples des apôtres, les ont forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois impoſteurs & ſuperſtitieux; ils étaient donc les plus mépriſables de tous les hommes. Or, comment des hommes ſi lâches étaient-ils ſi conſtans dans leur foi? C'eſt en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches & fourbes par la baſſeſſe de leur état & de leur ame, & qu'ils étaient conſtans dans leur foi par leur fanatiſme.

Grotius, Abadie, Houteville, & vous, monſieur, vous montrez aſſez comment ces contraires ne peuvent ſubſiſter enſemble, quelles que ſoient les faibleſſes & les contradictions de l'eſprit humain. Non ſeulement ces premiers chrétiens avaient vu ſans doute les actes & les lettres de Pilate, mais ils avaient vu les miracles des apôtres, qui avaient conſtaté ceux de Jeſus-Chriſt.

On inſiſte encore; on nous dit: les premiers chrétiens ont bien produit de fauſſes prédictions des ſibylles; ils ont forgé des vers grecs qui pêchent par la quantité; ils ont imputé aux anciennes ſibylles des vers acroſtiches remplis de ſoléciſmes, que nous trouvons encore dans Juſtin, dans Clément d'Alexandrie, dans Lactance. Ils ont ſuppoſé des évangiles; ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'exiſtaient pas; ils ont cité des paſſages de nos quatre évangiles qui ne ſont point dans ces évangiles. Ils ont forgé des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul. Ils ont même ſuppoſé des lettres de Jeſus-Chriſt. Ils ont interpolé des paſſages dans l'hiſtorien Joſephe, pour faire accroire que ce Joſephe non-ſeulement fit mention de Jeſus, mais même le regarda comme le meſſie, quoique Joſephe fût un phariſien obſtiné. Ils ont forgé les conſtitutions apoſtoli-

ques, & juſqu'au ſymbole des apôtres. Il eſt donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi-Juifs, d'Egyptiens, de Syriens, & de Grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impoſtures. Ils n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables; & les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin ſur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à Conſtance Clore, & à Conſtantin ſon fils. Voilà, dit-on, l'hiſtoire naturelle de l'établiſſement du chriſtianiſme; ſes fondemens ſont l'enthouſiaſme, la fraude & l'argent.

C'eſt ainſi que raiſonnent les nombreux partiſans de Celſe, de Porphire, d'Apollonius, de Simmaque, de Libanius, de l'empereur Julien, de tous les philoſophes juſqu'au tems des Pomponace, des Cardan, des Machiavel, des Socins, de milord Herbert, de Montagne, de Charron, de Bacon, du chevalier Temple, de Locke, de milord Shafsterburi, de Bayle, de Voolaſton, de Toland, de Tindal, de Collins, de Wolſton, de milord Bolingbroke, de Midleton, de Spinoſa, du conſul Maillet, de Boulainvilliers, de du Marſais, de Merlier, de la Métrie, & d'une foule prodigieuſe de déiſtes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les muſulmans, les Chinois & les anciens parſis, croiraient inſulter Dieu, s'ils lui ſuppoſaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terraſſer par l'appareil de ces armes brillantes; mais ne nous décourageons pas; voyons ſi les chétiens ſont coupables de ces crimes de faux dont on les accuſe.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choiſit quatre vers le commencement du troiſième ſiècle. Quatre ſuffiſaient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étaient ſuppoſés par des impoſteurs? Non; pluſieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-reſpectables: par exemple, Tertullien, dans ſon livre du ſcorpion; Origène, dans ſon commentaire ſur St. Mathieu; St. Epiphane, dans ſa trentième leçon des héréſies des Ebionites; Euſtache, dans ſon Examéron; & beaucoup d'autres, parlent avec un grand reſpect de l'évangile de St. Jacques. Il eſt très-précieux en ce que c'eſt le ſeul où l'on trouve la mort

de Zacharie, dont Jeſus parle dans St. Mathieu. Cet évangile ſert d'introduction aux autres, & il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas aſſez étendu.

On n'a pas moins reſpecté celui de Nicodème ; les témoignages en ſa faveur ſont très-nombreux ; mais dans tous ces évangiles qui nous ſont reſtés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il eſt donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient perſuadés que Jeſus avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même intitulé *Sepher toldos Jeſchut*, écrit par un Juif contre Jeſus-Chriſt, dès le premier ſiècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend ſeulement que Judas ſon adverſaire en faiſait d'auſſi grands, & il les attribue tous à la magie.

Les incrédules diſent qu'il n'y a point de magie ; que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ; que les hommes d'état, les gens d'eſprit, les philoſophes, s'en ſont toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat Judæus Apella* d'Horace, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs & aux premiers chrétiens, regardés long-tems comme une ſecte de Juifs ; ils diſent que ſi quelques philoſophes, en diſputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de Jeſus, c'étaient des theurgites fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient Jeſus que comme un magicien, & qui, infatués des faux prodiges d'Apollonius de Thiane, & de tant d'autres, admettaient auſſi les faux prodiges de Jeſus. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une abſurdité dite à des gens abſurdes, ne ſont pas des preuves pour les eſprits bien faits ; en effet, les chrétiens fondés ſur l'hiſtoire de la pythoniſſe d'Endor, & ſur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie comme les païens ; tous les pères de l'égliſe qui penſaient que l'ame eſt une ſubſtance ignée, diſaient que cette ſubſtance peut être évoquée par des ſacrilèges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais

les vrais philoſophes grecs & romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, & qu'ils leur diſaient ſeulement : ſi vous vous vantez de vos prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe & l'Aſie en ſont remplis. Si vous avez eu quelques méramorphoſes, nous en avons mille ; vos preſtiges ne ſont qu'une faible imitation des nôtres ; nous avons été les premiers charlatans, & vous les derniers. C'eſt là, continuent nos adverſaires, le réſultat de toutes les diſputes des païens & des chrétiens. Ils concluent, en un mot, qu'il n'y a jamais eu de miracles, & que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui ſe faiſait autrefois, par ce qu'on fait aujourd'hui ; les miracles étaient néceſſaires à l'égliſe naiſſante, ils ne le ſont pas à l'égliſe établie ; Dieu étant parmi les hommes, devait agir en Dieu : les miracles ſont pour lui des actions ordinaires ; le maître de la nature doit toujours être au-deſſus de la nature. Ainſi, depuis qu'il ſe choiſit un peuple, toute ſa conduite avec ce peuple fut miraculeuſe ; & quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs & par les chrétiens aient été des imitations du paganiſme, ce ſont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs & des chrétiens.

Nos adverſaires repliquent que les païens exiſtaient long-tems avant les Juifs ; que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Egypte, floriſſaient avant que les Juifs habitaſſent les déſerts de Sin & d'Oreb ; que ces Juifs, qui empruntèrent des Egyptiens la circonciſion & tant de cérémonies, & qui n'eurent des voyans, des prophètes qu'après les voyans d'Egypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils ſont des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raiſon ſi on ne pouvait remonter qu'à Moiſe ; mais de Moiſe, nous remontons à Abraham & à Noé par une ſuite continue de miracles.

Les incrédules ne ſe rendent pas encore. Ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le chriſtianiſme dans le monde entier. Selon eux, il eſt indigne de Dieu de former un culte pour en donner un autre; & ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier, il eſt encore indigne de Dieu de ne fortifier ſon ſecond culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier ſur les plus grands prodiges. Des poſſédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer rouge entr'ouverte & ſuſpendue, & du ſoleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphyſiciens: il n'y a ni grands ni petits miracles, tous ſont égaux; il eſt auſſi impoſſible à l'homme & auſſi aiſé à Dieu de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le ſoleil; & ſans examiner ſi les prodiges chrétiens ſont plus grands que les prodiges moſaïques, il eſt sûr que Dieu ſeul a pu opérer les uns & les autres.

DES MIRACLES TYPIQUES.

J'appelle miracles typiques ceux qui ſont évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur Voliſton traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché parce qu'il ne portait pas des figues quand ce n'était pas le tems des figues; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons; de l'enlévement de Jeſus par le diable ſur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre; de la transfiguration ſur le Tabor, &c. mais preſque tous les pères de l'égliſe ne nous avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre Dieu ſur la terre, pour chercher à manger des figues au mois de Mars, & pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du tems des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout tems porter des fruits de juſtice & de charité, alors il n'y a rien là que d'utile & de ſage.

Digitized by Google

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes ? Dieu qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui & de le tranſporter ſur le haut d'une montagne dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition ? Si le diable tente Dieu, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes ?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpèce, qui ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux paraboles dont on ſe ſervait dans ce tems-là. On ſait bien que le royaume des cieux n'eſt pas un grain de moutarde ; que jamais roi n'envoya des couriers à ſes voiſins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces.* Que nul homme n'envoya un valet ſur les grands chemins, forcer les borgnes & les boiteux à venir ſouper chez lui ; qu'on n'a jamais mis perſonne en priſon pour n'avoir pas eu ſa robe nuptiale ; mais le ſens de toutes ces paraboles eſt une inſtruction morale.

Me ſera-t-il permis à cette occaſion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les paſſages de Confucius, de Pythagore, de Zaleucus, de Solon ; de Platon, de Ciceron, d'Epictète, aux diſcours de Jeſus-Chriſt, qui leur paraiſſent trop populaires & trop bas ? tous ces philoſophes écrivaient pour des philoſophes ; mais Jeſus-Chriſt n'écrivit jamais. Il n'eſt pas même dit qu'en qualité d'homme, il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple, & à quel peuple ? à celui de Capharnaüm & des bourgades de la Galilée. Il ſe conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne ſe donnait pas pour roi. Il était Dieu, mais il ne s'annonçait pas pour Dieu. Il était pauvre, & il évangéliſait les pauvres. Nos adverſaires ne peuvent pas ſouffrir que les évangéliſtes faſſent dire à Dieu, *que le bled doit pourrir pour germer, qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, &c. Cela eſt non ſeulement bas, diſent-ils, mais cela eſt faux. Premiérement, les comparaiſons priſes des choſes naturelles, ne ſont pas baſſes ; il n'eſt rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui eſt faux en ſoi, ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On replique que Dieu pouvait corriger

ces préjugés, au lieu de s'y asservir. Et nous repliquons à notre tour, que Dieu vint enseigner la morale & non la physique.

DES MIRACLES PROMIS PAR JESUS-CHRIST.

Jesus-Christ promet dans St. Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, avant que la génération présente soit passée. Dans St. Jean, il promet le même miracle. St. Paul, en conséquence, dit aux Thessaloniciens qu'ils iront ensemble au-devant de Jesus, au milieu de l'air. Ce grand miracle, disent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du transport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avénement de Jesus au milieu des nuages, est réservé pour la fin du monde, qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promesse de transporter les montagnes, c'est une expression qui marque que nous n'avons presque jamais une foi parfaite; comme la difficulté de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même, si l'on prenait à la lettre la plupart des expressions hébraïques dont le nouveau Testament est rempli, on serait exposé à se scandaliser. *Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive*, est un discours qui effraie les faibles. Ils disent que c'est annoncer une mission destructive & sanguinaire; que ces paroles ont servi d'excuse aux persécuteurs & aux massacres pendant plus de quatorze siècles: & cette idée est un prétexte à bien de personnes, pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien considérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, & le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie, au lieu de se révolter. Ainsi les miracles de Jesus & ses paraboles sont autant de leçons.

DES MIRACLES DES APÔTRES.

On demande comment des langues de feu deſcendirent ſur la tête des apôtres & des diſciples dans un galetas ; comment chaque apôtre, en ne parlant que ſa langue, parlait en même tems celle de pluſieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans ſon idiôme ; comment chaque auditeur, entendant prêcher dans ſa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau au mois de Mai. On peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre celui qui parle ſans ſe faire entendre de perſonne, mais non celui qui ſe fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés tant de fois propoſées ne doivent faire aucune peine : car dès qu'on eſt convenu que Dieu a fait des miracles pour ſubſtituer le chriſtianiſme au judaïſme, on ne doit pas incidenter ſur la manière dont Dieu les a opérés ; il eſt également le maître de la fin & des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y eſt pris pour vous guérir ? Vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre ; vous dites que l'ombre n'eſt que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puiſſance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui diſent que Dieu ne peut faire des miracles inutiles ; & c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de Jeſus & des apôtres paraiſſent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, diſent-ils, n'en a pas été meilleur ; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les maſſacres des manichéens, des ariens, des athanaſiens, des Vaudois, des Albigeois, témoins tant de ſchiſmes ſanglans, témoin enfin la Saint-Barthelemi ; mais c'eſt là l'abus de la religion chrétienne, & non ſon inſtitution. En vain vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits, eſt un arbre de mort : il eſt un arbre de vie pour le petit nombre

des

des élus qui conſtituent l'égliſe triomphante ; c'eſt donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes, qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux ſaints. Mais fallait-il, dites-vous, que Dieu vînt ſur la terre, & qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition ? A cela je n'ai rien à répondre, ſinon, ſoyez juſte, & vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerais-je réprouvé ? Ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de Dieu, & je ne puis que me recommander, avec vous, à ſa miſéricorde.

La mort d'Ananie & de Saphire vous ſcandaliſe ; vous êtes effrayé que Pierre faſſe un double miracle pour faire mourir ſubitement la femme après l'époux, qui ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'égliſe ; & d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes ſans l'avoir avoué ; vous oſez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez, c'était un vœu fait à Dieu même : Dieu eſt le maître de punir les violateurs des ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits pluſieurs années après le tems où l'on pouvait examiner, après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la ſecte ; que les magiſtrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaiſſance ; que l'erreur prit racine dans des caves & dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'empereur Tibère, qui délibéra ſur la divinité de Jeſus ; à l'empereur Adrien, qui mit dans ſon oratoire le portrait de Jeſus ; à l'empereur Philippe, qui adora Jeſus. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établiſſement de la religion chrétienne, qui eſt lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établiſſement ſoit miraculeux ; vous me dites que notre ſainte religion ne s'eſt formée que comme toutes les autres ſectes, dans le fanatiſme & dans l'obſcurité, comme l'anabap-

tiſme, le quakeriſme, le moraviſme, le piétiſme, &c. Alors je ne puis que vous plaindre. Vous me plaignez auſſi. Qui de nous deux ſe trompe ? je produis mes titres, qui remontent juſqu'à l'origine du monde ; & vous n'avez pour vous que votre raiſon. J'ai auſſi la mienne, que je prie Dieu d'éclairer ; vous ne regardez le chriſtianiſme que comme une ſecte d'enthouſiaſtes ſemblable a des eſſéniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord ſur le judaïſme, enſuite ſur le platoniſme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant ſans relâche de diſputes d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont inintelligibles, verſant le ſang pour ces vaines diſputes, & ayant troublé toute la terre habitable depuis l'iſle d'Angletere juſqu'aux iſles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine ; & moi j'y vois la ſageſſe divine, qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal, & vous n'appercevez pas le bien ; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

DES MIRACLES, APRÈS LE TEMS DES APÔTRES.

Jeſus ayant la puiſſance de faire des miracles, put la communiquer ; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de ſiècle en ſiècles. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, & ils diſent que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers ſiècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraiſemblable, aucun de conſtaté par les magiſtrats romains, ni dont leurs hiſtoriens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les hiſtoires, atteſtent les deux miracles de l'empereur Veſpaſien, qui, étant ſur ſon tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, & l'uſage de ſes membres à un paralytique. Si donc, diſent-ils, ces deux miracles ſi authentiqnes & ſi célèbres, n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens ? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée,

recueillis long-tems après, & accompagnés, pour la plupart, de circonſtances ridicules.

Que pouvons-nous penſer, diſent-ils, de la vie des pères du déſert, écrite par Jérôme ? Ici c'eſt un St. Pacôme qui, quand il veut voyager, ſe fait porter par un crocodile ; là c'eſt un St. Amon qui, s'étant dépouillé tout nu pour paſſer un fleuve à la nage, eſt tranſporté ſubitement à l'autre bord, de peur d'être mouillé ; plus loin un corbeau apporte tous les jours la moitié d'un pain à l'hermite Paul pendant ſoixante années ; & quand l'hermite Antoine vient viſiter Paul, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs ? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a ſoixante & dix ans, ſont condamnées par le magiſtrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un ſaint cabaretier chrétien, inſtruit du danger que courent ces vierges, prie Dieu de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité ; Dieu l'exauce ; le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac ; elles apparaiſſent au cabaretier, & ſe plaignent à lui d'être ſur le point de ſe voir mangées par les poiſſons ; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les ſept vieilles ; un ange à cheval, précédé d'un flambeau céleſte, le conduit au lac ; il enſevelit les vierges ; &, pour récompenſe, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus ſages font des collections de cent miracles de cette nature ; ils nous inſultent ; ils diſent (car il ne faut pas diſſimuler aucune de leurs témérités) : ſi les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien, quoique ce ſoit une opération de ſon métier : pourquoi donc croirons-nous au miracle des noces de Canaa, qui ſemble encore plus indigne de la majeſté d'un Dieu, que convenable à la profeſſion d'un cabaretier ?

Cet argument dont s'eſt ſervi Wolſton ne me paraît, je l'a-

voue, qu'un blaſphême ; car, en quoi eſt-il indigne de Dieu de ſe prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux ? & s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opèrera-t-il pas enſuite par les mains de ſes élus ? Les prodiges de l'ancien & du nouveau Teſtament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les ſiècles ; & ſi on n'en fait plus aujourd'hui, c'eſt, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus beſoin.

GRANDE OBJECTION DES INCRÉDULES COMBATTUE.

La dernière reſſource de ceux qui n'écoutent que leur raiſon trompeuſe, eſt de nous dire que nous avons plus beſoin de miracles que jamais. L'égliſe, diſent-ils, eſt réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Aſie & dans l'Afrique, eſclave en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Méſie, dans la Thrace, elle eſt déchirée dans le reſte de l'Europe, partagée en plus de vingt ſectes qui ſe combattent, & ſaignant encore des meurtres de ſes enfans ; trop brillante dans quelques états & trop avilie dans d'autres, elle eſt plongée dans le luxe ou dans la fange. La molleſſe la déshonore, l'incrédulité lui inſulte ; elle eſt un objet d'envie ou de pitié ; elle crie au ciel : rétabliſſez-moi comme vous m'avez produite ; elle demande des miracles comme Rachel demandait des enfans. Ces miracles ſans doute n'étaient pas plus néceſſaires quand Jeſus enſeignait & perſuadait, qu'aujourd'hui que nos paſteurs enſeignent & ne perſuadent pas.

Tel eſt le raiſonnement de nos adverſaires. Il paraît ſpécieux ; mais, ne peut-on pas lui faire une réponſe ſolide ? Jeſus fit des miracles dans les premièrs ſiècles pour établir la foi ; il n'en fit jamais pour inſpirer la charité : c'eſt ſur-tout de charité que nous avons beſoin. Le grand miracle deſtiné à produire cette vertu qui nous manque, eſt de parler au cœur & de le toucher ; demandons ce prodige, & nous l'obtiendrons. Tant de ſectes, tant de ſavans ne pourront jamais penſer d'une manière

uniforme, mais nous pourrons nous ſupporter & même nous aimer.

Spinoſa ne croyait à aucun miracle ; mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Eh bien, plaignons l'aveuglement de Benoît Spinoſa, & imitons ſa morale ; & étant plus éclairés que lui, ſoyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, monſieur, avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

Attaché comme vous à notre ſainte religion, par mon état & par mon cœur, inſtruit par vos leçons, deſirant de vous imiter, & incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas ſoutenu la vérité de nos miracles avec autant de ſagacité & de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (*a*), en ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, en diſant : *les miracles de Jeſus ſont vrais, puiſqu'ils ſont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'égliſe qui les ont prouvés, & rapporter leurs raiſons victorieuſes.

Il faudrait être philoſophe, théologien & ſavant, pour traiter à fond cette queſtion. Vous réuniſſez ces trois caractères ; je m'adreſſe encore à vous pour ſavoir comment un philoſophe doit admettre les miracles, & comment un théologien ſavant en prouve l'authenticité.

COMMENT LES PHILOSOPHES PEUVENT ADMETTRE LES MIRACLES.

Hobbes, Collins, milord Bolingbroke, demandent d'abord s'il eſt vraiſemblable que Dieu dérange le plan de l'univers ? ſi l'Etre éternel, en faiſant ces loix ne les a pas fait éternelles ? ſi l'Etre immuable ne l'eſt pas dans ſes ouvrages ? s'il eſt vraiſemblable que l'Etre infini ait des vues particulières, & qu'ayant ſoumis toute la nature à une règle univerſelle, il la viole pour un ſeul canton dans ce petit globe ?

Si tout étant viſiblement enchaîné, un ſeul chaînon de la

(*a*) Dans les lettres de *La Plaine*.

chaîne univerſelle peut ſe déranger ſans que la conſtitution de l'univers en ſouffre ? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dant ſa courſe, & la lune dans la ſienne, pour favoriſer la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'était pas abſolument néceſſaire que le reſte du monde planétaire fût bouleverſé ?

Il eſt évident que la terre & la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes dirigés vers les points correſpondans des autres aſtres, ont dû avoir une nouvelle direction ; ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter auſſi. Le mouvement de projectile & de gravitation ayant été ſuſpendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en ſoient reſſenties ; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écraſés par une pluie de pierres ; tandis qu'il paraiſſait plus digne de la ſageſſe éternelle d'éclairer & de rendre heureux tous les hommes ſans miracle, que d'en faire un ſi grand dans la ſeule vue de donner à Joſué plus de tems pour maſſacrer quelques fuyards aſſommés.

C'eſt bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, & qui conduiſit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre ſoleil, qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur. Cette maſſe énorme ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier compoſé de ces ſoleils innombrables appellés étoiles, qui probablement ſont entourés de planètes. Mais que dut-il arriver, quand elle marcha dans l'eſpace, malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place ? Les effets d'une telle marche ſont inconcevables.

Voilà donc non ſeulement notre monde planétaire bouleverſé, mais tous les mondes poſſibles auſſi ; & pourquoi ? pour que dans ce petit tas de boue appellé la terre, les papes s'emparaſſent enfin de Rome ; que les bénédictins fuſſent trop riches ; qu'Anne du Bourg fût pendu à Paris, & Servet brûlé vif à Genève.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons & de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, & ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont là, je crois, les plus fortes objections.

C'eſt à vous, monſieur, de réſoudre par une ſaine philoſophie, ſans contradiction & ſans verbiage, ces difficultés philoſophiques, & de montrer qu'il eſt égal à Dieu que les loix éternelles ſoient continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent ou ſe ſauvent, & que cinq mille hommes jeûnent ou repaiſſent. Dieu a pu, parmi les mondes innombrables qu'il a formés, choiſir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes loix; & ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philoſophie. Votre théologie & votre ſcience ſeront encore moins embarraſſées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament.

EVIDENCE DES MIRACLES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Abadie, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de Moïſe, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi Moïſe a exiſté; ſi un ſeul des écrivains profanes a parlé de Moïſe avant que les Hébreux euſſent traduit leurs hiſtoires en grec; ſi l'homme dont les Hébreux on fait leur Moïſe, n'était pas ce Miſem des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques & dans les anciennes orgies de la Grèce, avant que les nations euſſent entendu parler de Moïſe. Ils recherchent pourquoi Flavien Joſephe, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de Moïſe. Ils croient que les livres qui lui ſont imputés; n'ont pu être écrits que ſous les rois juifs; & ils ſe fondent, quoique mal à propos, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de ſonder toutes ces profondeurs, tire ſon grand argument de ce que Moïſe n'aurait jamais pu dire à ſix cent

cent trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puſſent s'enfuir, ſi ces ſix cent trente mille hommes n'en avaient été témoins : & c'eſt préciſément ce qui eſt en diſpute. Les incrédules ne diſent pas : Moïſe a trompé ſix cent trente mille ſoldats, qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils diſent : il eſt impoſſible que Moïſe ait eu ſix cent trente mille ſoldats, ce qui ſuppoſerait près de trois millions de perſonnes ; & il eſt impoſſible que ſoixante & dix Hébreux refugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cent quinze ans.

Il n'eſt pas probable que ſi Moïſe avait eu trois millions de ſuivans à ſes ordres, & Dieu à leur tête, il ſe fût enfui en lâche ; il n'eſt pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que ſur des pierres. Il eſt dit que Joſué fit écrire tout le Deutéronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eſt pas probable que le dépôt de ces pierres ſe ſoit conſervé quand les Juifs furent eſclaves après Joſué ; il ne l'eſt pas que Moïſe ait écrit ; il ne l'eſt pas même qu'il ait exiſté. Et d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs ſemble priſe des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établiſſement.

Il vous appartient, monſieur, beaucoup plus qu'au docteur Abadie, de réfuter tous ces vains raiſonnemens, & de montrer que ſi la nation juive eſt beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Chaldée, d'Egypte, la race juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous deſcendez d'Adam à Abraham, & d'Abraham à Moïſe. Vous ferez voir que Dieu s'eſt manifeſté par des miracles continuels à cette race chérie & réprouvée ; vous nous apprendrez par quels reſſorts ſecrets de la providence, les Juifs, toujours gouvernés par Dieu même, & commandant ſi ſouvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainſi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel & le plus abſurde ; comment il fut à la fois miraculeux par la protection & par la punition divine, par ſa ſplendeur ſecrete, & par ſon abrutiſſement connu. On nous

objecte ſa groſſiéreté ; mais la grandeur de ſon Dieu en éclate davantage. On nous objecte que les loix de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame. Mais Dieu, qui le gouvernait, le puniſſait ou le récompenſait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que Dieu, ayant choiſi un peuple, il devait le conduire autrement que les légiſlateurs ordinaires, & que par conſéquent tout devait être prodige ſous la main de celui qui ſeul peut faire des prodiges. Enſuite, vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Teſtament.

DES MIRACLES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Les miracles du nouveau Teſtament doivent ſans doute être reconnus pour inconteſtables, puiſque les ſeuls livres qui en parlent ſont inconteſtables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, ſi les témoignages ne ſont pas authentiques ; à plus forte raiſon les faits prodigieux ſont-ils rejetés. Souvent même on les réprouve malgré les atteſtations les plus formelles ; ſouvent on dit qu'une choſe improbrable en elle-même ne peut devenir probable par des hiſtoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les hiſtoriens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature ſe ſoit démentie. Il était plus aiſé à un Juif ou à un demi-Juif de dire des ſottiſes, qu'aux aſtres de changer leurs cours. Je dois plutôt penſer que les Juifs avaient l'eſprit bouché, que je ne dois penſer que le ciel ſe ſoit ouvert. Tel eſt leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choſes ſi incroyables, aient été examinés par les magiſtrats; que les preuves de ces prodiges aient été dépoſées dans les archives publiques ; que les auteurs de ces livres ne ſoient jamais contredits ſur la plus légère circonſtance ; ſans quoi ils ſont légitimement ſuſpects de tromper ſur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'atten-

tion, de ſcrupule, de ſévérité dans l'examen d'une choſe à laquelle on dit le ſalut du genre humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accuſation dans un procès qui ne ſoit déclarée calomnieuſe, ou du moins fauſſe, ſi les témoins ſe contrediſent.

Comment donc, continueront nos adverſaires, pourrons-nous croire à ces évangiles qui ſe contrediſent continuellement? Matthieu fait deſcendre Jeſus d'Abraham par quarante-deux générations, quoique dans ſon compte il ne s'en trouve que quarante-une; & encore ſe trompe-t-il en faiſant Joſias père de Jéchonias.

Luc fait deſcendre Jeſus du même Abraham par cinquante-ſix générations, & elles ſont abſolument différentes de celles que Matthieu rapporte. De plus, cette généalogie eſt celle de Joſeph, qui n'eſt pas le père de Jeſus. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme ſur de telles preuves.

Matthieu fait enfuir Marie, Joſeph & Jeſus en Egypte après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, & le maſſacre des petits enfans. Luc ne parle ni du maſſacre, ni des mages, ni de l'étoile, & maintient que Jeſus reſta conſtamment dans la Paleſtine. Y a-t-il, diſent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangéliſtes ſemblent formellement oppoſés à Jean. Matthieu, Marc & Luc ne font vivre Jeſus qu'environ trois mois après ſon baptême; & Jean, après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jéruſalem pour faire la pâque, ce qui ſuppoſe au moins trois années.

On ſait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs ſacrés; mais ils ne ſe bornent pas à ces reproches ſi connus. Quand même, diſent-ils, les quatre évangiles

reçus ſeraient entiérement uniformes, quand même les quarante-ſix autres qui furent rejetés avec le tems, dépoſeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme ſenſé ne doit, ſur leur parole, croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raiſon, n'aient été juridiquement, conſtatés avec la publicité la plus authentique.

Or, diſent-ils, ces prodiges n'ont point été conſtatés, & ils choquent la raiſon; car il ne leur ſemble pas raiſonnable que Dieu ſe ſoit fait Juif plutôt que Romain; qu'il ſoit né d'une femme vierge; que Dieu ait un frere aîné nommé Jacques; que Dieu ait été emporté ſur une montagne par le diable; & que Dieu enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être ſupplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener ſur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre humain, & pour ſoumettre l'autre à un tyran & à des moines.

Ils diſent que ces miracles, ſur leſquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté & nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après Jeſus dans le plus grand ſecret, par des hommes très-obſcurs, qui cachaient leurs livres aux gentils avec le ſcrupule le plus religieux, & qui ne formèrent une ſecte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reſte des hommes.

De plus, diſent-ils, il eſt avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes, & juſqu'à des prophéties de ſibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils ſont donc reconnus fauſſaires ſur tant de points, ils doivent être reconnus fauſſaires ſur les autres. Or les évangiles ſont les ſeuls monumens des miracles de Jeſus; ces évangiles ſi long-tems ignorés ſe contrediſent; donc ces miracles ſont d'une fauſſeté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas diſſimuler, ont paru ſi ſpé-

cieuſes, qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre, eſt une preuve qu'on a mal répondu : car ſi on avait terraſſé ſon ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne ſoutient plus aujourd'hui la donation de Conſtantin au pape Sylveſtre, ni l'hiſtoire de la papeſſe Jeanne, ni tant d'autres contes ; pourquoi ? c'eſt qu'ils ont été détruits par la raiſon ; & que tout le monde, à la longue, ſe rend à la raiſon, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puiſqu'on agite encore aujourd'hui cette queſtion avec le plus grand acharnement.

Je vous ai expoſé, monſieur, naïvement les objections des incrédules, qui me font frémir. Il ne faut ni les diſſimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repouſſe tous les traits de l'enfer. Que ces meſſieurs liſent ſeulement les livres de la primitive égliſe, les Tertullien, les Origène, les Irenée, & ils ſeront bien étonnés. C'eſt à vous, monſieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Perſonne aſſurément n'eſt plus en état que vous, de mettre fin à ces diſputes, & de nous délivrer d'un ſi grand ſcandale ; perſonne ne fera mieux voir combien les miracles étaient néceſſaires, à quel point ils ſont évidens, quoiqu'on les combatte ; pourquoi ils furent ignorés du ſénat & des empereurs, ayant été ſi publics ; pourquoi, lorſqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont la terre était infectée ; pourquoi il y avait tant de poſſédés ; comment les Juifs chaſſaient les diables avant Jeſus-Chriſt ; comment les chrétiens eurent le même privilège qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en diſent Tertullien, Origène, Clément Alexandrin, Irenée. Ouvrez-nous les ſources où vous puiſez la vérité ; noyez l'incrédulité dans ces eaux ſalutaires, & raffermiſſez la foi chancelante des fidèles.

Le cœur me ſaigne, quand je vois des hommes remplis de

ſcience, de bon ſens & de probité, rejeter nos miracles, & dire qu'on peut remplir tous ſes devoirs ſans croire que Jonas ait vécu trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorſqu'il allait par mer à Ninive, qui eſt au milieu des terres. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'eſt pas digne de leur eſprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler; mais elle me fut répétée hier dans une ſi grande aſſemblée, que je ne peux m'empêcher de vous ſupplier d'émouſſer la pointe de ces diſcours frivoles par la force de vos raiſons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je ſuis natif: vous aurez le même ſuccès, & tous nos citoyens, bourgeois & habitans vous béniront, &c.

TROISIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

Je vous prie de venir à mon ſecours contre un grand ſeigneur allemand qui a beaucoup d'eſprit, de ſcience & de vertu, & qui malheureuſement n'eſt pas encore perſuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi Jeſus aurait fait ces miracles en Galilée. Je lui dis que c'était pour établir notre ſainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suiſſe & chez les Hollandais.

Pourquoi donc, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années ? pourquoi donc n'a-t-il pas enſeigné lui-même cette religion ? Elle conſiſte à croire le péché originel, & Jeſus n'a pas fait la moindre mention du péché originel ; à croire que Dieu a été homme, & Jeſus n'a jamais dit qu'il était Dieu & homme tout enſemble ; à croire que Jeſus avait deux natures, & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures ; à croire qu'il eſt né d'une vierge, & il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge ; au contraire, il appelle ſa mère *femme* ; il lui dit durement : *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* à croire que Dieu eſt né de David, & il ſe trouve qu'il n'eſt point né de David ; à croire ſa généalogie, & on lui en a fait deux qui ſe contrediſent abſolument.

Cette religion conſiſte encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un ſeul mot. Il eſt clair par vos évangiles que Jeſus naquit juif, vécut juif, mourut juif ; & je ſuis fort étonné que vous ne ſoyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive ; pourquoi les réprouvez-vous ?

On lui fait dire même dans un évangile : *Je ne ſuis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir.* Or eſt-ce accomplir la loi moſaïque que d'en avoir tous les rites en horreur ? Vous n'êtes point

circoncis ; vous mangez du porc, du lièvre & du boudin. En quel endroit de l'Evangile Jeſus vous a-t-il permis d'en manger ? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'eſt pas dans l'Evangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il eſt votre règle ? Les apôtres de Jeſus obſervaient la loi juive comme lui. *Pierre & Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraiſon.* (Actes des apôtres, chap. XVI.) Paul alla judaïſer dans le temple pendant huit jours, ſelon le conſeil de Jacques. Il dit à Feſtus : Je ſuis phariſien. Aucun apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïſe.* Pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entiérement renoncé dans la ſuite des tems ?

Je lui répondis avec cette modération qui ſied ſi bien à la vérité, & avec la modeſtie convenable à ma médiocrité : Si Dieu n'a rien écrit, & ſi dans les évangiles Dieu n'a point enſeigné expreſſément la religion chrétienne telle que nous l'obſervons aujourd'hui, ſes apôtres y ont ſuppléé ; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'égliſe ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin, les conciles nous ont appris ce que les apôtres & les pères avaient cru ne devoir pas dire. Ce ſont les conciles, par exemple, qui nous ont enſeigné la conſubſtantialité, les deux natures dans une ſeule perſonne, & une ſeule perſonne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils ; mais qu'il a la vertu productive, & que l'Eſprit ne l'a pas, parce que le St. Eſprit procède & n'eſt pas engendré ; & bien d'autres myſtères encore ſur leſquels Jeſus, les apotres, les pères avaient gardé le ſilence. Il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laiſſez là votre aurore, me répondit-il ; une comparaiſon n'eſt pas une raiſon. Je ſuis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles ; mais auſſi d'autres conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'Arius & d'Euſèbe, qu'en faveur d'Athanaſe.

Comment Dieu ſerait-il venu mourir ſur la terre par le plus grand

grand & le plus infame des ſupplices, pour ne pas annoncer lui-même ſa volonté, pour laiſſer ce ſoin à des conciles qui ne s'aſſembleraient qu'après pluſieurs ſiècles, qui ſe contrediraient, qui s'anathématiſeraient les uns les autres, & qui feraient verſer le ſang par des ſoldats & par des bourreaux?

Quoi! Dieu vient ſur la terre, il y naît d'une vierge, il y habite trente-trois ans, il périt du ſupplice des eſclaves, pour nous enſeigner une nouvelle religion; & il ne nous l'enſeigne pas! il ne nous apprend aucun de ſes dogmes! il ne nous commande aucun rite! tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le tems à Nicée, à Calcédoine, à Ephèſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes, & des haines les plus implacables! ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour & le contre de tous ces dogmes nouveaux!

Dieu, quand il était ſur la terrte, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues; & la moitié de l'Europe, depuis plus de huit ſiècles, croit faire la pâque en mangeant Jeſus-Chriſt lui-même en chair & en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche & de France, des Guelfes & des Gibelins, de la roſe blanche & de la roſe rouge, n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hériſſées d'échafauds pendant la paix. Il ſemble que les phariſiens, en aſſaſſinant le Dieu des chrétiens ſur la croix, aient appris à ſes ſuivans à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes. Perſécutés & perſécuteurs, martyrs & bourreaux tour-à-tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent & ils meurent pour des argumens dont les prélats ſe moquent en recueillant les dépouilles des morts & l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce ſeigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai déja ſoumis à vos lumières dans ma ſeconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. Jeſus-Chriſt, lui dis-je, n'a commandé ni le meurtre de Jean Hus, ni celui

d'Anne du Bourg, ni celui de Servet, ni celui de Jean Calas, ni les guerres civiles, ni la Saint-Barthelemi.

Je vous avouerai, monſieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponſe. Ce ſerait, me dit-il, inſulter à ma raiſon & à mon malheur, de vouloir me perſuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par les abus & non par la cruauté attachée à ſa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des cauſes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze ſiècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, ſans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonnades, les perſécutions de toute eſpèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commiſes au nom de la religion chrétienne; qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle ſeule; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuſer? Tous ces aſſaſſinats, de tant d'eſpèces différentes, n'ont eu qu'elle pour ſujet & pour objet; elle en a donc été la cauſe. Si elle n'avait pas exiſté, ces horreurs n'auraient pas ſouillé la terre. Les dogmes ont amené les diſputes; les diſputes ont produit les factions; ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous oſez dire que Dieu eſt le père d'une barbare engraiſſée de nos biens & teinte de notre ſang, tandis qu'il lui était ſi aiſé de nous en donner une auſſi douce que vraie, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfaiſante que démontrée!

Vous ne ſauriez croire quel enthouſiaſme d'humanité & de zèle échauffait les diſcours de ce bon ſeigneur. Il m'attendrit; mais il ne m'ébranla point: je lui dis que nos paſſions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, & que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au chriſtianiſme. Ah! dit-il (les yeux mouillés de larmes), nos paſſions ne ſont point divines, mais vous prétendez que le chriſtianiſme eſt divin. Etait-ce à lui d'être plus inſenſé & plus barbare que nos paſſions les plus funeſtes?

Je fus ému de ces paroles. Hélas ! dis-je, nous avons tout fait ſervir à notre perte, juſqu'à la religion même ; mais ce n'eſt pas la faute de ſa morale, qui n'inſpire que la douceur & la patience, qui n'enſeigne qu'à ſouffrir, & non à perſécuter.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de ſa morale. C'eſt celle du dogme ; c'eſt ce dogme qui *diviſe en effet la femme & l'époux, le fils & le père, qui apporte le glaive & non la paix.* Voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. Socrate, Epictète, l'empereur Antonin, ont enſeigné une morale pure contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé ; mais ſi, non contens de dire aux hommes : ſoyez juſtes & réſignés à la providence, ils avaient ajouté : croyez qu'Epictète procède d'Antonin, ou bien qu'il procède d'Antonin & de Socrate : croyez-le, ou vous périrez ſur un échafaud, & vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer ; ſi, dis-je, ces grands hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes, ils auraient perdu le genre humain, dont ils ont été les bienfaicteurs.

Par tout ce que me diſait ce ſeigneur reſpectable, je vis que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la perſécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore Dieu, & que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire ce que Paul appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec Auguſtin : *je le crois parce qu'il eſt abſurde, je le crois parce qu'il eſt impoſſible.* Je plaignois ſon obſtination, & je reſpectais ſon caractère.

Il eſt aiſé de ramener au joug une ame criminelle & tremblante qui ne raiſonne point ; mais il eſt bien difficile de ſubjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'eſſayai de le dompter par ſa vertu même. Vous êtes juſte, vous êtes bienfaiſant, lui dis-je ; les pauvres avec vous ceſſent d'être pauvres : vous conciliez les querelles de vos voiſins ; l'innocence opprimée trouve en vous un ſûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de Jeſus, qui l'a ordonné ? Voici, monſieur, ce qu'il me répondit : je m'unis à Jeſus, s'il me dit : *aimez votre prochain* : car alors il a dit ce que j'ai dans mon

cœur ; il m'a prévenu. Mais je ne ſaurais ſouffrir qu'un auteur attribue à Jeſus ſeul un précepte qui ſe trouve dans Moïſe, comme dans Confucius & dans tous les moraliſtes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on faſſe dire à Jeſus : je vous apporte un précepte nouveau, je vous fais un commandement nouveau (*a*) ; *c'eſt que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle (*b*) : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même ;* & c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute groſſière & impardonnable dans un auteur juif, fait ſoupçonner à beaucoup de ſavans, que l'évangile attribué à Jean eſt d'un chrétien platonicien qui écrivit dans le commencement du ſecond ſiècle de notre ère, & qui connaiſſait moins l'ancien Teſtament que Platon, dans lequel il a pris preſque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en ſoit de cette fraude & de tant d'autres fraudes ; j'adopte la ſaine morale par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de Dieu même ; car elle eſt uniforme dans tous les tems & dans tous les lieux. Qu'a-t-elle beſoin d'être ſoutenue par des preſtiges, & par une métaphyſique incompréhenſible ? En ſerai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puiſſance d'engendrer, & que l'eſprit procède ſans avoir cette puiſſance ? ce galimatias théologique eſt-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un eſprit ſenſé qui penſe que le Dieu de l'univers nous demandera un jour ſi le fils eſt de même nature que le père, ou s'il eſt de ſemblable nature ? qu'ont de commun ces vaines ſubtilités avec nos devoirs ?

N'eſt-il pas évident que la vertu vient de Dieu, & que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? vous voulez être prédicant ; prêchez la juſtice, & rien de plus. Il nous faut des gens de bien, & non des ſophiſtes. On vous paie pour dire aux enfans : *reſpectez, aimez vos pères & mères ; ſoyez ſoumis aux loix ; ne faites jamais rien contre votre conſcience ;*

(*a*) Jean, chap. XIII.
(*b*) Lévitiq. chap. XIX.

rendez votre femme heureuſe ; ne vous privez pas d'elle ſur de vains caprices ; élevez vos enfans dans l'amour du juſte & de l'honnête ; aimez votre patrie ; adorez un Dieu éternel & juſte ; ſachez que puiſqu'il eſt juſte, il récompenſera la vertu & punira le crime. Voilà, continua-t-il le ſymbole de la raiſon & de la juſtice. En inſtruiſant la jeuneſſe de ces devoirs, vous ne ſerez pas à la vérité décorés de titres & d'ornemens faſtueux ; vous n'aurez pas un luxe mépriſable & un pouvoir abhorré ; mais vous aurez la conſidération convenable à votre état, & vous ſerez regardés comme de bons citoyens ; ce qui eſt le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, monſieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon ſeigneur. Je vous conjure de l'éclairer : il mérite de l'être. Il eſt vertueux ; il adore ſincérement dans Dieu le père commun de tous les hommes, un père infiniment ſage & infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de ſon ſoleil le plus grand nombre de ſes enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumières ; un père infiniment juſte, qui ne châtie que pour corriger, & qui récompenſe au-delà de notre eſpoir & de notre mérite. Ce bon ſeigneur met dans le gouvernement de ſa maiſon toutes ces maximes en pratique. Il ſemble qu'il imite le Dieu qu'il adore ; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

Il faut qu'il croie que Dieu eſt né dans le petit canton de la Judée, qu'il y a changé l'eau en vin, qu'il s'eſt transfiguré ſur le Tabor, qu'il a été tenté par le diable, qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons, que l'âneſſe de Balaam a parlé, auſſi bien que le ſerpent ; que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon, pour donner le tems aux bons Juifs de maſſacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de groſſes pierres avait déjà aſſommés ; que dans l'Egypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, pourſuivit trois millions d'Hébreux avec une nombreuſe cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. &c. &c. Il faut que ſa raiſon ſoumiſe ait une foi vive pour tous ces myſtères : ſans cela, que lui ſervirait ſa vertu ?

Je ſais, monſieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire, peut effaroucher quelques ames pieuſes, & paraître ridicule aux incrédules; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui exercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'eſt le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, monſieur, de m'apprendre ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les miracles dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi, je les admets tous, ainſi que vous-même. Je crois ſur-tout avec vous le miracle éternel de la conſubſtantialité, non ſeulement parce qu'il eſt contraire à ma raiſon, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; & j'oſe dire que j'admettrais (Dieu me pardonne!) le miracle de la tranſubſtantiation, ſi le ſaint concile de Nicée & le modéré St. Athanaſe l'avaient enſeigné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

QUATRIÈME LETTRE

Du propoſant à M. le profeſſeur. Remerciemens à ſes extrêmes bontés.

QUE je vous ſuis obligé, monſieur, d'avoir daigné me fournir quelques unes de vos armes pour combattre la nombreuſe armée des incrédules! c'eſt Achille qui prête ſon armure à Patrocle; mais on m'a dit que Patrocle ayant été vaincu, je devais craindre de l'être auſſi.

J'ai malheureuſement répété votre leçon devant un jeune écolier de phyſique & d'aſtronomie. Je lui ai fait voir d'abord la bonté, l'éloquence, la politeſſe, le ſavoir vivre que vous avez employé pour m'inſtruire; je lui ai expoſé votre démonſtration de la manière dont le ſoleil & la lune s'arrêtèrent en plein midi, pour donner le tems à Joſué de maſſacrer ces Amorrhéens écraſés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit: Mr. le profeſſeur prétend qu'il ſuffit, pour cette opération naturelle, que la terre ſe ſoit arrêtée huit à neuf heures dans ſa rotation ſur ſon axe, & que c'eſt là tout le myſtère.

L'écolier, monſieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politeſſe, en a eu cependant aſſez pour me dire qu'il n'était pas poſſible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtiſe, & que vous poſſédez trop bien votre écriture ſainte & l'aſtronomie, pour parler avec cette exceſſive ignorance. Les ſacrés cahiers affirment poſitivement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon à l'heure de midi. Or la lune ne pouvait ſuſpendre ſon cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, ſans que la terre ſuſpendit ſa courſe annuelle; car le ſoleil eſt mis pour la terre dans les ſacrés cahiers; & l'auteur inſpiré ne ſavait pas que c'eſt la terre qui tourne.

Or, ſi la terre & la lune ſe ſont arrêtées, celle-ci dans ſon

période d'un mois ſur Aïalon, celle-là dans ſon période d'un an vis-à-vis Gabaon, il eſt abſolument néceſſaire que les points correſpondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce tems-là. Mais comme au bout de huit a neuf heures ils ſe retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes euſſent ſuſpendu leur courſe; cela eſt démontré en rigueur (*a*).

Mais c'eſt un grand gain pour Mr. le profeſſeur; car le miracle eſt bien plus beau qu'il ne croyait, & il y a quatre miracles au lieu d'un. Non ſeulement la terre & la lune s'arrêtèrent dans leur période menſtruel & annuel, mais auſſi dans leur rotation journalière; ce qui fait deux miracles: & non-ſeulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur; troiſiéme miracle: & le mouvement de projectile & de gravitation fut ſuſpendu dans toute la nature; quatriéme miracle.

Je lui parlai enſuite, monſieur, de la comète que vous ſuppoſez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au conſiſtoire pour avoir appellé comète ce que les ſacrés cahiers appellent étoile, & qu'il n'eſt pas loyal de falſifier ainſi l'écriture ſainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains & des trois mille poiſſons qui nourrirent cinq Juifs. Pardon; je voulais dire, des cinq pains & des trois poiſſons qui nourrirent cinq mille Juifs. Vous dites que Dieu changea les pierres du voiſinage en pains & en poiſſons. Mais y penſez-vous? oubliez-vous que c'eſt là préciſément ce que propoſait le diable, quand il dit à Jeſus: dites que ces pierres deviennent pain.

Il me demanda enſuite ſi vous vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil Hérode, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays.

(*a*) La plupart des commentateurs prétendent que le ſoleil & la lune s'arrêtèrent un jour entier.

Car

Car ſans doute c'était une choſe très-miraculeuſe qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, & fît maſſacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquez le ſilence de Flavien Joſephe ſur cette Saint-Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choſes merveilleuſes ſur Jonas.

Quoi donc! dit-il, prétend-il que ce fut Jonas qui avala la baleine? Non, répondis-je; il s'eſt contenté de confondre ſérieuſement une mauvaiſe plaiſanterie, en avouant pourtant que le bon homme Jonas avait pris ſon plus long pour aller à Ninive.

Il eſt lui-même fort plaiſant, repliqua l'écolier; il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, ſi Jonas fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi, je ſuis pour le chien marin. Et je penſe de plus, avec le grand St. Hilaire, que Jonas fut mangé juſqu'aux os, & qu'il reſſuſcita au bout de trois jours, comme de raiſon. Les miracles ſont toujours plus grands que ne le croit monſieur le profeſſeur; mais je vous prie de le conſulter ſur une autre petite difficulté.

Jonas prophétiſa du tems du roitelet juif Joas, vers l'an 850 avant notre ère vulgaire. Paul, ſelon Diodore de Sicile, fonda Ninive en ce tems-là. Le divin hiſtorien qui a écrit l'hiſtoire véridique de Jonas, aſſure qu'il y avait dans cette ville ſix-vingt mille enfans qui ne ſavaient pas diſtinguer leur main droite de leur main gauche (*b*). Cela fait, ſuivant les calculs de Breſlau, d'Amſterdam, de Londres & de Paris, quatre millions quatre-vingt mille ames, ſans compter les eunuques; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

(*b*) On multiplie par 34 les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne ſavent pas diſtinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans eſt mort dans l'année; cela fait un tiers en ſus d'habitans.

Demandez auſſi à monſieur le profeſſeur, ſi c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel Dieu envoya un ver pour le faire ſécher, afin d'être l'ombrage à Jonas qui dormait. En effet, rien ne reſſemble plus a un lierre qu'une citrouille; & l'un & l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

C'était au molard que ſe paſſait ce petit entretien : on s'attroupa; la converſation s'anima au point qu'on ſe mit à rire d'un bout de la ville à l'autre; & il n'y eut que monſieur le profeſſeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaiſſez, fendit la preſſe : vous ſavez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de ſon régiment. Il me dit : Mort b.... monſieur le propoſant, allez dire à monſieur le profeſſeur — Diſpenſez-moi de répéter les termes indécens dont il ſe ſervit. Ces bonnes gens voulurent il y a quelque tems faire mettre mon ami Covelle à genoux. S'ils avaient oſé faire cet outrage à notre liberté & à nos loix — je — dites-leur, s'il vous plaît, que nous ne ſommes plus au tems de Jehan Chauvin Picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conſeil — les tems ſont un peu changés; vous ſavez qu'un prédicant de village qui a voulu excommunier M. Rouſſeau, a été réprimandé par un roi héros & philoſophe. Sachez que tous les eſprits ſont à préſent l'exercice à la pruſſienne, & qu'il ne reſte aux théologiens d'autre reſſource que d'être civils & modeſtes.

Je m'acquitte, monſieur, auprès de vous de la commiſſion de monſieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modeſtement,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné, &c.

CINQUIÈME LETTRE.

Du propoſant à M. Néedham, jéſuite.

MONSIEUR,

Vraiment vous avez eu grand tort de vous déguiſer ſous le nom de théologien : & vous n'avez pas eu raiſon de faire l'aſtronome. On voit bien que vous vous ſervez du quart de cercle comme du microſcope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine ; & delà vous avez conclu que ſi de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à-peu-près de la même façon. La ſeule difficulté qui reſtait, était de ſavoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes (*a*).

Vous avez cru que vos anguilles reſſemblaient aux rats d'Egypte, qui étaient d'abord moitié rats & moitié fange, ainſi que quelques hommes qui ſe mêlent d'écrire & d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit, monſieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, & que vous n'avez pas plus appris la religion que la politeſſe.

Un pauvre propoſant fait humblement des queſtions à un grave profeſſeur, & vous vous jetez à la traverſe comme l'avocat Breniquet, qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. de quoi vous mêlez-vous ? Je demandais de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fidèles dans la

(*a*) Il faut ſavoir que le jéſuite Néedham a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la farine de bleb ergoté.

croyance des miracles, & vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes Anglais. Ah monſieur! vous êtes Anglais comme arlequin eſt Italien. Il n'en eſt pas moins balourd. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-groſſier, qui a l'inſolence de mêler dans cette querelle & de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre; vous avez cru peut-être que votre obſcurité vous mettrait à l'abri : mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu ne vous donne pas trop de ſécurité.

SIXIÈME LETTRE,

Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit ſur les miracles, un jeune propoſant a demandé des inſtructions à un profeſſeur qui a le mot pour rire. Mr. N..... qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt cru ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parlait de lui ſous le nom de Jeſus-Chriſt. Ce Mr. N..... ne manque pas d'amour-propre, comme vous voyez. Il eſt comme cet hiſtrion, qui jouant devant Auguſte, prenait pour lui les applaudiſſemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que Jeſus-Chriſt a changé l'eau en vin, auſſitôt Mr. N..... penſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, & il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Iſtius farinæ homines ſunt admodùm glorioſi*, comme dit St. Jérôme.

Mr. N..... crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavait pas que ce Mr. N.... fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui, qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matière ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi, en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Pruſſe. Je conſeille donc à M. le profeſſeur & à Mr. le propoſant de rendre plus de juſtice à Mr. N...., & de parler toujours de ſes anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament, & ceux de Grégoire Thaumaturge.

Mr. N..... eſt certainement un homme prodigieux; il eſt plus propre que perſonne à faire des miracles; car il reſſemble aux apôtres avant qu'ils euſſent reçu le Saint-Eſprit. Dieu opère

toujours les grandes choſes par les mains des petits, & ſur-tout des ignorans, pour mieux faire éclater ſa ſageſſe.

Si Mr. N....., n'a pas ſu qu'on avait vu la lune s'arrêter ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & s'il a dit des ſottiſes, il n'en eſt que plus admirable. On voit qu'il raiſonne préciſément comme un homme inſpiré. Dieu s'eſt toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. Amos, qui était un bouvier, s'explique en bouvier; Matthieu, qui avait été commis de la douane, compare ſouvent le royaume des cieux à une bonne ſomme d'argent miſe à uſure; & quand Mr. N..... pauvre d'eſprit, s'abandonne aux impulſions de ſon génie, il dit des pauvretés. Tout eſt dans l'ordre.

J'ai peur que Mr. N..... n'outrage le Saint-Eſprit & ne trahiſſe ſa vocation quand il conſulte nos maîtres en Iſraël ſur ce qu'il doit dire au propoſant: c'eſt ſe défier de ſon inſpiration divine, que demander conſeil à des hommes. Il peut me répondre que c'eſt par humilité, & que Moïſe demandait le chemin au fils de Jéthro, quoiqu'il fût conduit par un nuage & par la colonne de feu. Mr. N..... n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander le chemin quand on voyage dans les eſpaces imaginaires?

Qu'il s'en tienne à ſes anguilles, puiſqu'il eſt leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'eſt pas en tant qu'elles frétillent. Que ſur-tout l'envie de ſe transfigurer en ſerpent ne lui prenne plus; qu'il ne penſe pas qu'il ſoit en droit de ſiffler parce qu'on le ſiffle, & de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraſer la tête. Qu'enfin il laiſſe la lune s'arrêter ſur Aïalon, & qu'il ne ſe mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIÈME LETTRE.

De M. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au ſujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, & j'en ai plus de droit que perſonne ; car j'ai fait moi-même un très-grand miracle. C'en eſt un aſſurément que d'échapper à la main de certaines gens, & d'abolir un uſage impertinent établi depuis deux ſiècles.

J'ai toujours penſé que les abus, quels qu'ils ſoient, ne doivent jamais jouir du droit de preſcription. Une tyrannie d'un jour & une tyrannie de deux mille ans doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu ſavoir de quoi on diſputait dans ma ville ; j'ai appris qu'un Irlandais papiſte & prêtre s'aviſait de vouloir faire parler de lui.

Mens ratione furens & multis paſta chimeris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention ; mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entiérement de ſon avis ; ce miracle me plaît fort. Nous voudrions, l'Irlandais & moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, & qui les noya dans un lac, cela paſſe la raillerie, ſur-tout s'ils étaient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons ; cela faiſait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte irlandais eſt tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ſerait

homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman, comme Jonas, s'il était auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiſte irlandais; je ſais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration; car étant Irlandais, il s'eſt déguiſé en Genevois; car étant prêtre, il s'eſt déguiſé en homme; étant abſurde, il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur: j'ai eu la curioſité de le voir; & j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la converſation que Balaam eut jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoie au trou St. Patrice (*a*), dont il n'aurait jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de mes parens. Je ne ſouffrirai pas cette inſolence; il aura à faire à Mr. le capitaine & à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon couſin le propoſant d'être reçu dans la vénérable compagnie; & il a été cauſe, par ſa transfiguration, que je me ſuis mis en colère contre un profeſſeur orthodoxe qui aime la conſubſtantialité preſque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon abſurde pour mettre mal enſemble deux hommes de mérite, & deux braves chrétiens, tels que Mr. le profeſſeur & moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, ſi mon couſin le propoſant eſt refuſé par la vénérable compagnie, ce grand ſeigneur allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiſte dans ſa maiſon avec trois cents écus de gages. Notre Irlandais, avec ſes anguilles & ſes brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il ſoit prêtre, ou athée, ou déiſte, ou papiſte; qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe; mais parbleu! je lui apprendrai à être poli.

(*a*) Le trou Saint-Patrice eſt très-fameux en Irlande; c'eſt par-là que ces meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

HUITIÈME.

HUITIÈME LETTRE.

Ecrite par le propoſant.

NOus ſoupâmes hier enſemble, M. le capitaine, M. Covelle, M. le paſteur P.... & moi. La converſation roula toujours ſur les miracles entre ces ſavans hommes. Ventre-Servet! dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe croire certains miracles, & qu'un frippon qui veuille les faire croire. M. Covelle prit ce diſcours pour une démonſtration, & M. le paſteur P... qui eſt fort doux, inſinua modeſtement au capitaine qu'il croyait aux miracles; auſſi, monſieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme. Mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela eſt tout ſimple, dit le paſteur, c'eſt un dérangement des loix de la nature entière en faveur de quelques perſonnes de mérite que Dieu a voulu diſtinguer. Par exemple, Joſuab, homme juſte & très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jéricho, & auſſi-tôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, & de tuer tout, juſqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à paſſer pour arriver devant cette ſuperbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle eſt guéable en cent endroits; rien n'eût été ſi facile & ſi ordinaire que de la traverſer; on aurait eu de l'eau à peine juſqu'à la ceinture; ou ſi on n'eût pas voulu ſe mouiller, il ſuffiſait de quelques planches de ſapin.

Mais pour gratifier Joſuab, pour empêcher qu'il ne ſe mouille, & pour encourager ſon peuple chéri, qui ſera bientôt eſclave, le Seigneur change les loix mathématiques du mouvement, & la nature des fluides; l'eau du Joudain remonte vers ſa ſource, & la ſainte horde judaïque a le plaiſir de paſſer le ruiſſeau à pied ſec.

Il en eſt de même quand le Seigneur veut faire ſentir ſa

puiſſance aux Philiſtins ou Phéniciens ; c'était une choſe trop ordinaire que de leur donner une mauvaiſe récolte ; il eſt bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard Samſon, qui les attache par la queue, & qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moiſſons phéniciennes ſont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiſte Néedham.

Ainſi vous voyez que dans tous les tems le Seigneur opère des choſes extraordinaires en faveur de ſes ſerviteurs, & c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.

M. Covelle prit alors la parole, & dit : vous avez expliqué merveilleuſement des choſes merveilleuſes, & je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point eſt que perſonne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre & heureux. Je crains toujours ce prêtre papiſte qui eſt ici ; il cabale ſûrement contre notre liberté, & il y a là anguille ſous roche.

Le capitaine prit feu à ce diſcours, & jura que ſi les choſes étaient ainſi, ce papiſte n'en ferait pas quitte pour ſes deux oreilles, quelque longues qu'elles fuſſent. Pour moi, je gardais le ſilence, comme il convient à un propoſant devant un paſteur en pied. Ce digne miniſtre, qui ſait un peu de mathématique, reprit la parole, & s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de M. Néedham ; il eſt trop mal informé des affaire du monde ; vous ſavez qu'il ignore l'aventure de la lune & d'Aïalon. Alors il tira ſon étui de ſa poche, & nous fit ſur le papier une très-belle figure. Il traça une tangente ſur l'orbite de la lune, & tira des rayons viſuels de la terre aux autres planètes. M. Covelle ouvrait de grands yeux ; il demanda cette figure pour la montrer aux ſavans de ſon cercle.

Vous voyez bien, diſait le miniſtre, que ſi la lune perd ſon mouvement de gravitation, elle doit ſuivre cette tangente, & que ſi elle perd ſon mouvement de projectile, elle doit tomber

ſuivant cette autre ligne. Oui, dit M. Covelle. Le capitaine s'attacha aux rayons viſuels, & nous conçûmes le miracle dans toute ſa beauté. Nous fûmes tous d'accord; il ne fut plus queſtion de miracles, & notre ſouper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous ſéparer, lorſqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, & nous apprit que le prêtre aux anguilles eſt un jéſuite. C'eſt une choſe avérée, dit-il, & on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jéſuite tranſiguré parmi nous, & précepteur d'un jeune homme? cela eſt dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain M. le premier ſyndic.

Lui jéſuite! dit le capitaine; cela ne ſe peut pas, il eſt trop abſurde (*a*). Vous vous trompez, repliqua l'auditeur, ſachez que les armées de moines ſont comme celles où vous avez ſervi; elles ſont compoſées de principaux officiers qui ſont dans le ſecret de la compagnie, & de ſoldats imbécilles qui marchent ſans ſavoir où, & qui ſe battent ſans ſavoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre eſt celui des ignorans conduits par quelques gens habiles; & tous les moines reſſemblent aux ſujets

(*a*) Figurez vous, mes chers concitoyens, que ce jéſuite Néedham a fait une parodie de la troiſième lettre humble & ſoumiſe que j'écrivais ſi reſpectueuſement à mon ſérieux maître R.... C'eſt aſſurément une choſe bien louable de défendre notre ſainte religion chrétienne par une parodie. Il eſt beau que ce ſoit un jéſuite à qui nous en ayions l'obligation. C'eſt un ennemi qui vient à notre ſecours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit:

« Ceux qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie eſt formée, com-» prendront facilement que je n'ai touché en rien à la forme, aux idées, pas » même aux mots, &c. »

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puiſſe juger ſi l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement, ſans qu'on ait vu cet original? n'eſt-ce pas là un nouveau miracle que ce jéſuite ſuppoſe dans ſes lecteurs? vous voyez qu'il y a des jéſuites naïfs.

N. B. St. Patrice eſt le patron du jéſuite Néedham. Le premier miracle que fit St. Patrice, fut de chauffer un four avec de la neige. Néedham raiſonne auſſi conſéquemment que le bon homme St. Patrice.

du vieux de la montagne : mais vous ſavez, Dieu merci, que les jéſuites ne ſont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine ; il faut chaſſer celui-ci, ne fût-ce que pour le ſcandale qu'il donne, & pour l'ennui qu'il cauſe.

Pour moi, je demandai ſa grace, attendu qu'il m'avait dit de groſſes injures, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître.

M. le miniſtre P.... fut de mon avis, auſſi bien que M. Covelle ; je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon ſeigneur allemand dont je ſuis l'aumônier, & chez qui je n'entendrai plus parler de ces billeveſées.

NEUVIÈME LETTRE.

Ecrite par le jéſuite des anguilles.

TOus les petits garçons de la ville frétillent autour de moi, & me demandent des miracles. Je leur dis : *Race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autre que ceux de mon père St. Ignace & de mon patron St. Patrice.* J'apprends que les impies ſe moquent de mon patron & de moi, dans la vénérable compagnie, au conſiſtoire & chez les repaſſeuſes ; cela ne m'ébranle point, *& contrà ſic argumentor.*

M. le propoſant croit tourner mon St. Patrice en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige ; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui, qui puiſſe inſulter ainſi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ſes élus. Qu'il liſe ma diſſertation ſur ce miracle, imprimée dans le Journal chrétien ; il verra qu'il eſt très-poſſible que de la neige chauffe un four, quoique la choſe ſoit miraculeuſe.

St. Patrice, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer ? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige ; que c'eſt ſeulement de l'eau chaude ; & que ſi on attendait, pour avoir du pain, que le four chauffât de cette façon, on courrait riſque de mourir de faim. D'accord ; mais c'eſt en cela préciſément que le miracle conſiſte.

On prétend que je me ſuis transfiguré en laïque & en Genevois, & que par cette métamorphoſe j'ai prétendu avilir le miracle de la transfiguration ſur le Tabor. A Dieu ne plaiſe ! j'ai une trop haute opinion de ce miracle & de moi-même, & je veux enſeigner à M. le propoſant ce que c'eſt que ce miracle, dont il parle avec une légéreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration eſt ſans doute ce que nous avons de plus

reſpectable après la tranſubſtantiation. J'oſe même dire que c'eſt de la transfiguration que dépend notre ſalut. Car ſi un pécheur, un faiſeur de prodiges, ne ſe transfigure pas en homme de bien, il eſt perdu; & voici comme je le prouve.

Jeſus ſe transfigura ſur une haute montagne; les uns diſent que c'eſt ſur le mont Hermon, les autres ſur le Tabor. Ses habits parurent tout blancs, & ſon viſage très-reſplendiſſant; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large viſage, haut en couleur, & un bel habit tout blanc: ce qu'il fallait démontrer.

Le propoſant ne convient pas de cette vérité, & il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu ſale. Il a ſes raiſons pour penſer ainſi: mais quand il s'agit du ſalut, il faut y regarder de près.

Je pourſuis donc, & je dis qu'il eſt vrai que l'habit ne fait pas le moine; mais, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, l'habit eſt la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, & les habits de la transfiguration blancs. Or le blanc ſignifiant la candeur, & le rouge étant la couleur du zèle, il eſt clair que ſi vous uniſſez enſemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant ſur le jaune; donc les miracles ſont très-poſſibles; donc ils ſont non ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels; donc M. Covelle a tort. St. Denis, en portant ſa tête entre ſes bras, était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis; or le ſang de ſa tête & de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me repliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes, ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Tabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, & ce que firent Moïſe & Elie ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'Elie n'était pas mort, & qu'il pouvait aller où il voulait. Enſuite je dirai qu'il eſt clair que Moïſe reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je l'ai

Digitized by Google

prouvé ci-deſſus, & qu'il remourut enſuite, comme je le prouve ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout ; il faut approfondir la choſe. Je dis premiérement que le bled ergoté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive.....

Comme j'en étais à cette phraſe, Mr. R.... profeſſeur en théologie, entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras : il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans ſi le vin des noces de Cana était blanc ou rouge ; qu'il avait bu très-ſouvent de l'un & de l'autre pour décider de cette grande queſtion, & qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conſeillai de lire St. Jérôme, *de vino rubro & albo*, St. Chryſoſtome, *de vineis*, & Johannem de Braemardo, *ſuper pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, & qu'il était plus embarraſſé que jamais ; ce qui arrive à preſque tous les ſavans. Je lui repliquai que la choſe était décidée par le concile d'Ephèſe, ſeſſion 14. Il me promit de le lire, & fut tout épouvanté de mon ſavoir. Mais, comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'meſſe en Irlande, & que le vin vous manque ? Je lui répondis, je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille : ainſi je me fais du vin rouge, & l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le profeſſeur R... fut extrêmement content de mon invention, & qu'il me donna des éloges que mon extrême modeſtie m'empêche de tranſcrire ici.

L'eſtime qu'il me témoigna, & celle que je ſentis par conſéquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait St. François Xavier. Je lui avouai ingénuement que les écrivains de ſa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour ſuivre la méthode des premiers ſiècles, & qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cent dix-ſept. C'eſt bien peu, me dit-il, quand on eſt au Japon. Je le fis convenir qu'il eſt bon de ſe borner, & que dans l'âge pervers où nous vivons il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui de-

mandai à mon tour s'il ne faiſait pas des miracles quelquefois dans ſon tripot : il eut la bonne foi de me dire que non : & en cela il avouait, ſans le ſavoir, la ſupériorité de ma ſecte ſur la ſienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, ſi nous avions à faire à des ſots ; mais notre peuple eſt inſtruit & malin ; il laiſſe paſſer les anciens miracles qu'il a trouvé tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, ſi nous nous aviſions, par exemple, d'exorciſer des poſſédés, on croirait que nous le ſommes ; ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſerait avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſait ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déjà rendu juſtice à mes anguilles, à la profondeur de mes raiſonnemens, & à mon ſtyle. Cela me ſuffit, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

DIXIÈME.

DIXIÈME LETTRE.

*Par M. Covelle, à M. ****, paſteur de campagne.*

MONSIEUR,

Nous croyons, vous & moi, fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon père eſt plus grand que moi*, ſignifie ſans aucune conteſtation : je ſuis auſſi grand que mon père ; & c'eſt là un miracle de paroles. Quand Paul, devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il était, dit, dans ſon épître aux Romains, c'eſt-à-dire, à quelques Juifs qui vendaient des guenilles à Rome : *Le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous par la grace donnée à un ſeul homme, qui eſt Jeſus*, cela veut dire ſans difficulté : *Le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous par la grace donnée à un ſeul Dieu, qui eſt Jeſus.*

Il n'y a qu'à s'entendre ; nous avons, comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, eſt une des plus fortes preuves de notre ſainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même. C'eſt ainſi qu'en ont uſé Athanaſe, Cyrille & pluſieurs autres pères. C'eſt un des miracles opérés par le R. P. Néedham, à la grande édification des fidèles, *cum devotione & cachinno.*

Je conſeille à ce jéſuite Néedham d'aller faire un tour à Ga-

baon & à Aïalon, pour voir comment le ſoleil & la lune s'y prennent pour s'arrêter ſur ces deux villages. Je laiſſe M. le propoſant gagner ſes trois cents écus patagons par an chez ſon ſeigneur allemand, & je m'adreſſe à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, & je n'en ai point. J'ai pris le parti, en honnête homme, de faire un enfant à mademoiſelle Ferbot; c'eſt un grand péché, je l'avoue.

Jeſus égal ou inégal à ſon père, eſt extrêmement courroucé quand un Genevois fait un enfant à une fille; & certainement il jetterait la ville dans le lac ſi on commettait ſouvent cette énormité contraire à toutes les loix de la nature; auſſi j'en ai demandé pardon à Jeſus; mais vous vouliez que je vous demandaſſe auſſi pardon, comme ſi vous étiez conſubſtantiel à Jeſus, & comme ſi votre village était conſubſtantiel à Genève.

En vérité, mon cher paſteur, vous êtes allé trop loin; vous êtes trop jeune & trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'eſt qu'un miniſtre, non d'état, mais du ſaint Evangile.

C'eſt un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter & pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que nous vous avons appellé paſteurs, que nous ne ſommes que des brebis. Les choſes ne vont pas tout-à-fait ainſi. Souvenez-vous que Chriſt dit expreſſément à ſes diſciples: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, & de rompre le pain avec eux. Si quand les ſociétés chrétiennes ſe ſont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines perſonnes pour baptiſer, prêcher, communier nos fidèles, & avoir ſoin de tenir propre le lieu de l'aſſemblée, ce n'eſt pas que nous ne puſſions

fort bien prendre ce ſoin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau ; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, & d'envoyer paître le berger ſi j'en ſuis mécontent.

On vous a impoſé les mains ; j'en ſuis bien aiſe ; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plait, par cette cérémonie ? Vous a-t-on donné plus d'eſprit que vous n'en aviez ? Ceux qui vous ont reçu miniſtre du ſaint Evangile vous ont-ils donné autre choſe qu'une déclaration que vous ne ſavez point l'hébreu, que vous ſavez un peu de grec, que vous avez lu Matthieu, Luc, Marc & Jean, & que vous pouvez parler une demi-heure de ſuite. Or certainement pluſieurs de nos citoyens ſont dans ce cas ; & j'écoute quelquefois Mr. Duluc une heure entière, quoiqu'il ne ſache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, & vous me le conſeillâtes par une lettre. Vous sûtes alors que je ne me mets à genoux que devant Dieu ; & vous apprîtes que les paſteurs ne ſont point magiſtrats. Nous ſavons très-bien diſtinguer l'empire & le ſacerdoce. L'empire eſt à nous, & le ſacerdoce dépend rellement de l'empire, qu'on vous préſente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter ; donc nous ſommes vos ſouverains. Prêchez, & nous jugerons de votre ſtyle ; écrivez, & nous jugerons de votre doctrine ; faites des miracles, & nous jugerons de votre ſavoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le tems n'eſt plus où les laïques n'oſaient penſer ; & il n'eſt plus permis de nous donner du gland quand nous nous ſommes procuré du pain.

Les gens d'égliſe dans tous les pays ſont un peu fâchés que les hommes aient des yeux ; ils voudraient être à la tête d'une ſociété d'aveugles ; mais ſachez qu'il eſt plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raiſonnent, que de dominer ſur des gens qui ne penſent pas.

Il y a deux choſes importantes dont on ne parle jamais dans

le pays des eſclaves, & dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une eſt le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artiſan, doivent ſe mettre en état de n'être trompés ni ſur l'un ni ſur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer ſur moi, n'a ſervi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme & de chrétien. Tous ceux qui penſent comme moi (& ils ſont en très-grand nombre), ſoutiendront juſqu'au dernier ſoupir, ces droits inviolables. Et, comme me diſait fort bien hier une lingère de mon quartier, *Fari quæ ſentiat*, eſt le privilège d'un homme libre. Croyez-moi, meſſieurs, ménagez les citoyens, bourgeois & habitans, ſi vous voulez conſerver un peu de crédit; car, ſelon ſaint Flaccus Horatius, dans ſa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui eſt dû ou deu, &c. &c. &c. &c.

ONZIÈME LETTRE.

Ecrite par le propoſant à M. Covelle.

MONSIEUR,

Je bénis la providence qui m'a conduit chez monſieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-ſeulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je ſuis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, raſé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui deſſervait la chapelle de la veuve Michas l'idolâtre, eût une condition auſſi bonne que la mienne. Il eſt vrai que madame Michas lui donnait une ſoutane & un manteau noir par année, & qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de confiance, & je ne déſeſpère pas de le convertir ſur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jéſuite Néedham ne s'en mêle pas; car ſon excellence a une répugnance invincible pour les jéſuites, pour les abſurdités, & pour les anguilles: c'eſt, à cela près, le meilleur homme du monde. Et ſi jamais vous venez dans ſon petit état, vous verrez combien ſa conduite eſt édifiante, & avec quelle ſincérité il adore le Dieu de tous les êtres & de tous les tems.

Il eſt de plus fort ſavant. Il me fit appercevoir hier d'une faute énorme de mon imprimeur, qui ſe trouve à la page 4 *des autres queſtions d'un propoſant.* Il eſt dit à la fin de cette page que Flavien Joſephe, que nous avons tant lu vous & moi, *en citant les auteurs qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de Moïſe.* Il y avait dans ma lettre, *n'en cite aucun qui diſe un ſeul mot des miracles de Moïſe.*

C'eſt là ce qui eſt en effet très-étonnant; car que Manéthon

& Cheremon n'euſſent point parlé d'un Juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'hiſtoire de Moïſe eût été fabuleuſe. Mais qu'en parlant de Moïſe, ils n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte, & du paſſage miraculeux de la mer Rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi, en écrivant l'hiſtoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'eſcalade, ni de la mort de Mr. F... mon parent.

L'omiſſion même des miracles de Moïſe eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans un hiſtoire égyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturels dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles que fit Moïſe avec les ſorciers du roi d'Egypte, ne devait pas ſur-tout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célèbre pour les ſortilèges, que l'étaient les Egyptiens.

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient ſi honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais encore une fois, monſieur, cela n'eſt pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Crecy, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne diſſimulent pas la perte des batailles de Canne & de Traſimène.

De plus les magiciens de Pharaon ne furent vaincus que ſur un ſeul article. Moïſe fit naître des poux, & c'eſt là le ſeul miracle que les ſorciers de ſa majeſté ne purent faire. Or il était très-aiſé à un hiſtorien habile, ou de paſſer ſous ſilence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de ſa nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été frippiers, ſe connaiſſaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens, qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaiſſances.

Enfin, il n'était pas poſſible que Cheremon & Manéthon euſſent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maiſons d'Egypte.

De très-illuſtres ſavans ont cru, comme vous ſavez, monſieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cent mille familles ; cela fait douze cent mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je ſuppoſe, par exemple, qu'un jéſuite ſavoyard envoyé de Dieu, eût aſſaſſiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un ſeul de nos annaliſtes qui oubliât cette boucherie exécrable ? & les écrivains ſavoyards ſeraient-ils les ſeuls qui tranſmettraient à la poſtérité un événement ſi divin ?

La probité, monſieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je ſuis perſuadé qu'il eſt d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raiſons de ſes adverſaires quand on en ſent toute la puiſſance dans le fond de ſon cœur ; c'eſt mentir aux autres & à ſoi-même. Ainſi, quand nous avons examiné enſemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguiſé, ni mépriſé les raiſons de ceux qui les nient, & nous n'avons oppoſé, en bons chrétiens, que la foi aux argumens. La foi conſiſte à croire ce que l'entendement ne ſaurait croire; & c'eſt en cela qu'eſt le mérite.

Mais, monſieur, en étant perſuadés par la foi, des choſes qui paraiſſent abſurdes à notre intelligence, c'eſt-à-dire, en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce ſacrifice de notre raiſon dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois: vous croyez des choſes incompréhenſibles, contradictoires, impoſſibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choſes injuſtes, parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raiſonnaient à merveille. Certainement qui eſt en droit de vous rendre abſurde, eſt en droit de vous rendre injuſte. Si vous n'oppoſez point aux ordres de croire l'impoſſible, l'intelligence que Dieu a miſe dans votre eſprit, vous ne devez point oppoſer aux ordres de mal faire, la juſtice que Dieu a miſe dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyranniſée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'eſt là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquiſitions, & toutes les fois qu'on a cru expédient d'aſſaſſiner des particuliers ou des princes d'une ſecte différente de la nôtre, on s'eſt toujours ſervi de ces paroles de l'Evangile, *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive; je ſuis venu diviſer le fils & le père, la fille & la mère, &c.*

Il fallait alors avoir recours à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui conſiſte à entendre le contraire de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire : *Je ſuis venu réunir le fils & le père, la fille & la mère;* car ſi nous entendions ce paſſage à la lettre, nous ſerions obligés en conſcience de faire de ce monde un théatre de parricides.

De même lorſqu'il eſt dit que Jeſus ſécha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier ſec; car ce dernier miracle eſt utile, & le premier eſt pernicieux.

Croyons auſſi que quand le grand ſerviteur de Dieu, Joſuab, arrêta le ſoleil qui ne marche pas, & la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de maſſacrer en plein midi, de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le tems de ſecourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'eſt ainſi, monſieur, que la lettre tue, & que l'eſprit vivifie.

En un mot, que votre religion ſoit toujours de la morale ſaine dans la théorie, & de la bienfaiſance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens; qu'ils ſachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu; qu'ils faſſent uſage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs aſſemblées. La ſociété humaine a été trop long-tems ſemblable à un grand jeu de baſſette, où des frippons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens diſcrets n'oſent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'eſprit qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'eſt-ce en effet que d'être libres ? c'eſt raiſonner juſte, c'eſt connaître les droits de l'homme ; & quand on les connait bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus eſclaves ont toujours été celles qui ont été les plus dépourvues de lumières. Adieu, monſieur ; je vous recommande la vérité, la liberté & la vertu, trois ſeules choſes pour leſquelles on doive aimer la vie.

La douzième lettre ſe trouve au dernier volume des queſtions ſur l'Encyclopédie, page 76, &c.

TREIZIÈME LETTRE.

Adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens.

MESSIEURS,

Les occaſions développent l'eſprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penſer avant que je me viſſe obligé de ſoutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une baſſeſſe. Ce qu'a dit un de nos concitoyens ſur les miracles, m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il eſt fort peu important pour le bien de la ſociété, pour les mœurs, pour la vertu, de ſavoir ou d'ignorer qu'un figuier à été ſéché parce qu'il n'avait pas porté des figues ſur la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères, n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait tranſmis aucuns miracles juſqu'à nous.

Suppoſons un moment, mes chers compatriotes, que jamais Moïſe ne paſſa la mer rouge à pied ſec, pour aller mourir, lui & les ſiens, dans un déſert affreux; ſuppoſons que la lune ne s'eſt jamais arrêtée ſur Aïalon, & le ſoleil ſur Gabaon, en plein midi, pour donner à Joſuab, fils de Nun, le tems de maſſacrer avec plus de loiſir quelques miſérables fuyards qu'une pluie céleſte de groſſes pierres avait déjà aſſommés; ſuppoſons qu'une âneſſe & qu'un ſerpent n'aient jamais parlé, & que tous les animaux n'aient pu ſe nourrir un an dans l'arche. De bonne foi, en ſerons-nous moins gens de bien? aurons-nous une autre morale & d'autres principes d'honneur & de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il eſt toujours allé? quel peut donc être le but de ceux qui nous enſeignent des choſes que leur bon ſens & le nôtre déſavouent? dans quel eſprit peuvent-ils nous tromper? ce n'eſt pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'eſt pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutiſſement de l'eſprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, & il eſt horrible & inſenſé

de prétendre que plus nous ſerons ſots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des ſottiſes aux hommes que pour les ſoumettre. La fureur de dominer eſt, de toutes les maladies de l'eſprit humain, la plus terrible. Mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent tranſport au cerveau, que des hommes vêtus de noir puiſſent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela eſt bon pour les ſauvages du Paraguay, qui obéiſſent en eſclaves aux jéſuites. Mais il faut en uſer autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raiſon comme de ceux de notre liberté. Car plus nous ſerons des êtres raiſonnables, plus nous ſerons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs & habitans; il faut qu'on ne nous trompe ni ſur notre religion, ni ſur notre gouvernement. Le droit de dire & d'imprimer ce que nous penſons, eſt le droit de tout homme libre, dont on ne ſaurait le priver ſans exercer la tyrannie la plus odieuſe. Ce privilège nous eſt auſſi eſſentiel que celui de nommer nos auditeurs & nos ſyndics, d'impoſer des tributs, de décider de la guerre & de la paix; & il ſerait plaiſant que ceux en qui réſide la ſouveraineté ne puſſent pas dire leur avis par écrit.

Nous ſavons bien qu'on peut abuſer de l'impreſſion comme on peut abuſer de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une choſe ſi légitime, ſous prétexte qu'on en peut faire un mauvais uſage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire, dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conſervons toujours les bienſéances, mais donnons un libre eſſor à nos penſées. Soutenons la liberté de la preſſe. C'eſt la baſe de toutes les autres libertés. C'eſt par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, & chaque lecteur examine à loiſir & ſans paſſion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la preſſe: nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux; ce n'eſt que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'eſt par-là que la nation anglaiſe eſt devenue une nation véritablement libre. Elle ne le ſerait pas, ſi elle n'était

pas éclairée; & elle ne ſerait point éclairée, ſi chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne: je ſais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petiteſſe doit-elle nous dépouiller de nos droits? & parce que nous ne ſommes que vingt-quatre mille êtres penſans, faudra-t-il que nous renoncions à penſer?

Un judicieux tailleur de mes amis diſait ces jours paſſés dans une nombreuſe compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, eſt que chacun veut élever ſa profeſſion au-deſſus de toutes les autres. Il ſe plaignait ſur-tout de la vanité des Barbiers, qui prennent le pas ſur les tailleurs parce qu'ils ont autrefois tiré du ſang dans quelques occaſions. Mais les barbiers, diſait-il, ont grand tort de ſe préférer à nous; car c'eſt nous qui les habillons, & nous pouvons fort bien nous raſer ſans eux.

Voilà préciſément, mes chers concitoyens, le cas où nous ſommes avec les prêtres. Il eſt très-clair qu'on peut ſe paſſer d'eux à toute force, puiſque toute la Penſilvanie s'en paſſe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Auſſi eſt-elle la ville des frères; elle eſt plus peuplée que la nôtre & plus heureuſe. Suppoſons pour un moment que tous les prédicans de notre ville ſoient malades d'indigeſtion, dimanche prochain en chanterons-nous moins les louanges de Dieu? notre muſique en ſera-t-elle moins mauvaiſe? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces meſſieurs le plus aiſément du monde? & s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart-d'heure de ſuite ſans rien dire, & qui ſont inſupportables?

Pourquoi donc tant faire le fier, quand on eſt prêtre? encore paſſe ſi ces meſſieurs faiſaient des miracles; s'ils rajeuniſſaient M. Abauzit; s'ils guériſſaient M. Bonnet de ſa ſurdité; s'ils donnaient un bon déjeûner à toute la ville avec cinq pains & trois poiſſons; s'ils délivraient des eſprits malins Mr. G.. & Mr. F... qui ont certainement le diable au corps: nous ſerions fort contens d'eux, & ils auraient une haute conſidération. Mais ils ſe bornent

à vouloir être les maîtres ; & c'eſt pour cela qu'ils ne le ſeront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de penſées, & pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, & ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme Servet & Antoine, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres inſtructifs & édifians ; & ils trouvent quelques têtes à perruques qui ſont taillées pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouſſer le commerce. Vivons libres, ſoutenons nos droits, & buvons du meilleur.

QUATORZIÈME LETTRE.

A M. Covelle, citoyen de Genève, par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel.

MONSIEUR,

Vos lettres ſur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée. Je me plais fort aux miracles; j'y crois comme vous & comme tous les gens raiſonnables. Pourquoi un ſerpent, une âneſſe n'auraient-ils pas parlé? les chevaux d'Achille n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos profeſſeurs d'aujourd'hui? Les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leur avis fort éloquemment? & *parler comme une vache eſpagnole*, n'eſt-il pas un ancien proverbe? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix; & rendaient des oracles. Tout parle dans la nature Je ſens bien, monſieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites & cinq pains mollets, & des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaiſent encore plus, & à moi auſſi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. Rouſſeau a faits à Veniſe; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Réſiſter à la moitié de l'Europe & à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'eſpace d'un mois deux victoires ſignalées, forcer ſes ennemis à faire la paix, jouir de ſa gloire en philoſophe, voilà des vrais miracles; & ſi après cela il noyait deux mille cochons d'un ſeul mot, j'aurais de la peine à l'en eſtimer davantage.

Je me flatte que votre conſiſtoire a renoncé au magnifique deſſein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réuſſi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on

leur baisât les pieds comme au pape. Vous savez qu'ils ressemblent aux amans, qui prennent de grandes libertés quand on leur en a passé de petites.

Nous avons eu aussi à Neuchâtel nos tracasseries sacerdotales. C'est le sort de l'église, parce que l'église est composée d'hommes. Depuis que Pierre & Paul se querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je souhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté ; mais elle a été sur le point de partir de Neuchâtel.

Je sais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir versé le sang, comme les partisans d'Athanase & ceux d'Arius, ni de nous être assommés avec des massues, comme les Africains disciples de Donat évêque de Tunis combattirent contre le parti d'Augustin évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, & baptisé avec son bâtard Deodatus. Nous n'avons point imité les fureurs de St. Cyrille contre ceux qui appellaient Marie mère de Jesus, & non pas mère de Dieu.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens, qui, oubliant que tous les pères de l'église avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, saisir la belle Hyppatie dans sa chaire, où elle enseignait la philosophie de Platon, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, & la massacrèrent, sans que sa jeunesse, sa beauté, sa vertu, leur inspirassent le moindre remords ; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre Platon pour Aristote.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont désolé l'Europe dans ces vingt-sept schismes sanglans formés par de saints prétendans à la chaire de St. Pierre, au titre de vicaire de Dieu, & au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvellé les horreurs incroyables du seizième & dix-septième siècles, de ces tems abominables où sept ou huit argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne Circé changea des Grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, monsieur, n'ont été que ridicules. Les esprits

de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au ſujet d'un pauvre diable de paſteur de campagne, nommé Petit-Pierre, bon homme, qui entendait parfaitement la Trinité, & qui ſavait au juſte comment le St. Eſprit procède, mais qui errait *toto cœlo* ſur le chapitre de l'enfer.

Ce Petit-Pierre concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaiſſance du bien & du mal, comment Adam & Eve vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fuſſions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne compoſition; il voulait bien que les deſcendans d'Adam, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fuſſent damnés pendant ſept ou huit cent mille ans; cela lui paraiſſait juſte; mais pour l'éternité, il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impoſſible, *datâ fluente*, que la faute momentanée d'un être fini, fût châtiée par une peine infinie; parce que le fini eſt zéro par rapport à l'infini.

A cela, nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs & les Romains qui l'avaient embelli (tandis que les Juifs l'ignoraient abſolument), étaient tous convenus que l'enfer eſt éternel. Ils lui citaient le ſixième livre de Virgile, & même le Dante. M. Petit-Pierre ſe pourvut auſſi de quelques autorités; on eut recours à la manière d'arguer dans Rabelais. La diſpute s'échauffa; notre auguſte ſouverain fit ce qu'il put pour l'appaiſer; mais enfin M. Petit-Pierre fut contraint d'aller faire ſon ſalut en Angleterre, & notre monarque eut la bonté d'écrire que, puiſque nos prêtres voulaient abſolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fuſſent. J'y conſens auſſi de tout mon cœur, & grand bien leur faſſe!

Cette querelle étant appaiſée, M. Jean-Jacques Rouſſeau, citoyen du village de Couvé dans la province de Môtié-Travers, ou Moutier-Travers, en a eſſuyé une autre qui a été pouſſée juſqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme Saint Etienne, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni diacre; & l'on prétend que

M.

M. de Montmolin, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, monſieur, le ſujet de la noiſe. Lorſque M. Jean-Jacques Rouſſeau, déſeſpérant de ſe réconcilier avec les hommes, voulut ſe réconcilier avec Dieu dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au paſteur Montmolin, qui lui accorda la permiſſion de manger Jeſus-Chriſt par la foi, au mois de Septembre 1761, avec les autres élus du village. Vous ſavez comme on mange par la foi. La choſe ſe paſſa le mieux du monde. M. Jean-Jacques Rouſſeau avoue qu'il pleura de joie; j'en pleure auſſi; & tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. Rouſſeau, qui avait trouvé la muſique de Rameau & de Mondonville fort mauvaiſe à Paris, ne fut pas tout-à-fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de Dieu ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie.* Cet air eſt ſimple & naturel, mais je ne puis ſavoir mauvais gré à M. Rouſſeau d'avoir dit modeſtement à M. le paſteur Montmolin, qu'il fallait un peu preſſer la meſure de cette ariette, qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur, qui ſe pique de goût, fut très-offenſé, & s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus ſérieuſe par des lettres que pluſieurs miniſtres du ſaint Evangile de Genève, écrivirent au miniſtre du ſaint Evangile de Moutier-Travers, contre M. Jean-Jacques Rouſſeau. Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient charitablement lâchées contre leur ancien concitoyen, & ils reprochèrent au paſteur d'avoir donné la communion à un homme qui dans ſa jeuneſſe avait eu des entretiens avec un vicaire ſavoyard.

Vous ſavez comment M. Montmolin encouragé & illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. Rouſſeau dans le village de Moutier-Travers. M. Rouſſeau prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'etait pas une raiſon pour être privé de la manducation ſpirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié Théodore de Bèze qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune Candide, pour lequel il avait fait des vers

qui ne valent pas ceux d'Anacréon pour Bathille ; qu'en un mot, étant malade, & pouvant mourir de mort ſubite, il voulait abſolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord Maréchal, qui a pour cette manducation un très-grand zèle ; ſa faveur lui valut celle du roi. ſa majeſté, informée du deſir ardent que M. Jean-Jacques Rouſſeau avait de communier, & ſachant que non-ſeulement M. Rouſſeau croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Veniſe, le mit ſous ſa ſauve-garde royale ; ſauve-garde rarement efficace, depuis que l'empereur Sigiſmond ayant protégé Jean Hus, le laiſſa rôtir par le pieux concile de Conſtance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus ſage, plus humain & plus reſpectueux que ce beau concile, ſe conforma pleinement à l'autorité du ſouverain ; il rendit, le premier Mai 1765, un arrêt, par lequel il fut défendu de *moleſter*, *d'inquiéter*, *d'aggrédir de fait ou de paroles* le ſieur Rouſſeau, ſon vicaire ſavoyard, & ſon pupille Emile ; lequel pupille était devenu un excellent menuiſier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de Montmolin, ſon diacre & quelques autres dévots, tinrent peu de compte des ordres du roi, & de l'arrêt du conſeil ; ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & que ſi le conſeil d'état a ſes loix, l'égliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe, qui, pour obéir à Dieu de préférence au roi, coururent après Rouſſeau, le huèrent & le ſifflèrent, à-peu-près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce eſt tombée.

Ils firent plus ; à peine Rouſſeau fut-il rentré dans ſa petite maiſon, la nuit du 6 au 7 Septembre, à peine était-il couché avec ſa ſervante, c'eſt-à-dire, M. Rouſſeau dans ſon lit, & ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers Aialon, Gabaon & Bethoron, immédiatement avant que le ſoleil s'arrêtât ; on caſſa toutes ſes vitres, & on enfonça ſes deux portes ; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît, à la tempe,

M. Jean-Jacques, n'entamât le muſcle temporal & l'orbiculaire, ne paſsât juſqu'au zigomatique, & en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde ; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'Aſſouci ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que M. Rouſſeau ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez-vous bon, monſieur, que je finiſſe ici ma lettre ? la poſte me preſſe ; j'achèverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIÈME LETTRE.

Par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle, citoyen de Genève.

MONSIEUR,

Le 9 Septembre au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le paſteur Montmolin. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma ſurpriſe de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était ſon droit, que les prêtres devaient punir les pécheurs. Pierre, dit-il, fit mourir d'apoplexie Ananiah & Saphirah, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ſes pieds juſqu'à la dernière obole de leur bien. Il eſt clair que depuis ce tems-là les prêtres ont droit de vie & de mort ſur les laïques; & c'eſt en vertu de ce privilège divin que nous avons été long-tems tout-puiſſans dans la comté de Neuchâtel, en Ecoſſe, à Genève, & dans pluſieurs autres pays.

Je me recueillis un moment, de peur de me mettre trop en colère, & je lui parlai ainſi:

Je ſais, monſieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le ſiècle paſſé, le droit de commuer les peines décernées par le conſeil, & d'impoſer des amendes pécuniaires. Mais en 1695 ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieſſe de prendre long-tems le pas ſur le conſeil d'état dans Genève; ils entraient au conſeil ſans ſe faire annoncer, ſans demander permiſſion; ils dictaient des loix: on a réprimé ces excès; mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos juſtes bornes.

Penſez-vous donc que nous ayions ſecoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus peſant?

Les meurtres, les empoiſonnemens, les parricides d'Alexandre VI, l'ambition guerrière & turbulente de Jules II, les débauches & les rapines de Léon X, nous révoltèrent; nous brisâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For prieſts of all relligions are the ſame.

Eh! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau? Qu'avez-vous par-deſſus les laïques? les apôtres, Jeſus même, n'étaient-ils pas laïques? Jeſus forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'état? vous a-t-il envoyés à l'excluſion de tous les autres chrétiens? montrez-nous quelle ſuite de prêtres ordonnés par les apôtres, a tranſmis le St. Eſprit juſqu'à vous, de cervelle en cervelle, depuis Jéruſalem juſqu'à Neuchâtel? de qui deſcendez-vous? du cardeur de laine Jean le Clerc brûlé à Metz; de Jehan Chauvin, qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter Michel Servet dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même; de Viret, imprimeur à Rouen; de Farel, de Bèze, de Criſpin, qui n'étant point prêtres n'avaient été ordonnés par perſonne; ils ne purent vous donner le St. Eſprit qu'ils n'avaient pas, & vous n'auriez été que des bâtards, ſi le vœu des nations, ſi la ſanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes miniſtres comme nous ſommes aſſeſſeurs, lieutenans, baillis, tréſoriers. Nous n'avons plus ces titres, quand nous n'avons plus ces emplois. Un miniſtre eſt amovible comme nous; il ne lui reſte rien de ſon caractère quand il change d'état.

Penſez-vous de bonne foi que les langues de feu qui deſcendirent du ciel ſur la tête des diſciples, ſoient venues depuis le ſeizième ſiècle ſe repoſer ſur la vôtre? Des nations ſages & hardies foulèrent alors aux pieds quelques unes des ſuperſtitions dont la terre était infectée; les magiſtrats vous remirent le ſoin de prêcher les peuples; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de juſtice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juriſdiction, non pas même en fait de dogmes. Nous ſavons ce qu'il convient d'enſei-

gner & de taire ; c'eſt à nous à vous le preſcrire ; c'eſt à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation aſſemblée, ou à celui qui la repréſente, de conſier un miniſtère, quel qu'il puiſſe être, à qui bon lui ſemble. Telle eſt la loi dans le vaſte empire de Ruſſie, telle eſt la loi en Angleterre ; & c'eſt le ſeul moyen d'arrêter vos diſputes, auſſi interminables que ridicules.

Les Grecs & les Romains ne permirent jamais aux collèges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples ſages ſentirent quels maux apporteraient des déciſions théologiques. Ils fermèrent cette ſource de diſcorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre ſang, & qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laiſſe du pouvoir aux prêtres, eſt inſenſé ; il doit néceſſairement périr ; & s'il n'eſt pas détruit, il ne doit ſa conſervation qu'aux laïques éclairés qui combattirent en ſa faveur.

Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en ſoulevant la populace contre un citoyen ? ce ne ſerait pas là un abus ; ce ſerait un délit que le magiſtrat punirait ſévérement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs ; ſachez que nous commençons à diſtinguer la religion du fanatiſme, le culte de Dieu du deſpotiſme presbytéral, & que nous ne prétendons plus être menés avec un licou, par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me ſervis, monſieur, de vos propres paroles)

Je ne raillais point alors, je ne plaiſantais point. Il y a des choſes dont on ne doit que rire ; il y en a contre leſquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de Saint Juſtin qui a vu la ſtatue de ſel en laquelle la femme de Loth fut changée ; & des cellules des ſeptante prétendus interprètes des livres juifs. Riez des miracles de St. Pacôme que le diable tentait lorſqu'il allait à la ſelle, & de ceux de St. Grégoire Thaumaturge qui ſe changea un jour en arbre. Ne faites nul ſcrupule, en adorant Dieu & en ſervant le prochain, de vous moquer des ſuperſtitions qui aviliſſent la nature humaine ; riez des ſottiſes ; mais

éclatez contre la perſécution. L'eſprit perſécuteur eſt l'ennemi de tous les hommes ; il mène droit à l'inquiſition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent, mais un inquiſiteur veut vous ravir juſqu'à vos penſées ; il fouille dans votre ame ; il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours paſſés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer ; qu'il eſt ſur la terre ; & que ce ſont les perſéteurs théologaux qui en ſont les diables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

SEIZIÈME LETTRE.

Du propoſant.

MONSIEUR,

Hier M. le jéſuite irlandais Néedham, en allant aux eaux de Spa, vint faire ſa cour à ſon excellence, qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politeſſe de monſeigneur & de madame; il y avait un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnèrent qu'on ne le ſervît point, parce que depuis quelque tems M. Néedham ſe trouve un peu mal toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuiſtre tel que j'ai penſé l'être, ne ſe ſerait jamais aviſé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baiſé la robe de madame la comteſſe, ſelon l'uſage. M. Néedham parla beaucoup de vous; il fit votre éloge; car ſi la diverſité de vos religions vous diviſe, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous ſavez qu'à dîner la converſation change toujours d'objet; on parla de mademoiſelle Clairon, de la loterie, de la compagnie des Indes de France, des Anglais, & de l'Amérique. Monſieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boſton: en voici le précis.

« Nous conclûmes derniérement la paix avec la nation des » Savanois. Une des conditions était qu'ils rendraient de jeunes » garçons anglais & de jeunes filles qu'ils avaient pris il y a quel- » ques années. Ces enfans ne voulaient pas revenir auprès de » nous. Ils ne pouvaient ſe détacher de leurs chefs ſavanois. » Enfin le chef des tribus nous ramena hier ces captifs tous parés » de belles plumes, & nous tint ce diſcours:

» Voici

» Voici vos fils & vos filles que nous vous ramenons; nous en » avions fait les nôtres, nous les adoptâmes dès que nous en fûmes » les maîtres. Nous vous rendons votre chair & votre ſang; trai- » tez-les avec la même tendreſſe que nous les avons traités; ayez » pour eux de l'indulgence, quand vous verrez qu'ils ont oublié » parmi nous vos mœurs & vos uſages. Puiſſe le grand Génie qui » préſide au monde, nous accorder la conſolation de les embraſſer, » quand nous viendrons ſur vos terres, jouir de la paix qui nous » rend tous frères! &c. »

Cette lettre nous attendrit tous. M. Néedham s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des ſauvages. Pourquoi les appellez-vous ſauvages? dit M. le comte. Ce ſont des peuples libres qui vivent en ſociété, qui pratiquent la juſtice, qui adorent le grand Eſprit comme moi. Sont-ils ſauvages, parce que leurs maiſons, leurs habits, leur langage, leur cuiſine, ne reſſemblent pas aux nôtres?

Ah monſeigneur! vous voyez bien qu'ils ſont ſauvages, puiſqu'ils ne ſont pas chrétiens; qu'il eſt impoſſible qu'ils aient tenu un diſcours ſi chrétien, ſans un miracle. Je ſuis perſuadé que ce chef des Savanois était quelque jéſuite irlandais déguiſé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle ſeule n'eſt pas capable de tant de bonté ſans le ſecours d'un miſſionnaire. Ou c'était un jéſuite qui parlait, ou Dieu, par un miracle ſpécial, a illuminé tout-d'un-coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion?

Madame la comteſſe ſentit bien à quel homme on avait à faire, elle mordit ſes belles lèvres pour étouffer un éclat de rire; & regardant M. Néedham avec bonté, elle lui demanda des éclairciſſemens: Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi long-tems damnée, ainſi que la Chine, la Perſe, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie, & tant d'autres pays.

Hélas! oui, madame; mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que juſqu'au tems où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par

exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains, que pour nous donner le moyen de ſauver l'autre par nos miracles; encore n'avons-nous pu parvenir à inſtruire tout au plus qu'un homme ſur mille; mais c'eſt beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en Adam; ainſi on ne leur devait rien; & quand nous en ſauvons un, c'eſt par pure grace.

Vraiment, mon cher monſieur Néedham, ils vous ſont bien obligés; mais comment les Africains, les Hurons & les Savanois étaient-ils damnés en Adam? Comment des peuples noirs & avec de la laine ſur la tête, & des peuples ſans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu & chevelu? & comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique?

Eh! madame, n'avaient-ils pas l'arche? ne leur était-il pas auſſi aiſé de s'embarquer dans ce vaiſſeau, qu'il l'avait été à Noé d'y raſſembler tous les animaux d'Amérique, & de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là; mais nous y répondons d'une manière victorieuſe, qui eſt ſentie par tous les gens d'eſprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, & que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en pouſſière: ne voyez-vous pas, madame, que c'eſt un miracle perpétuel? il en eſt de ces nations ainſi que des Juifs (ils puent tous comme des boucs), & cependant Abraham leur père ne puait point; les races peuvent changer, en punition de quelque crime. Il eſt sûr qu'en Afrique les peuples de Congo & de la Guinée, n'ont une membrane noire ſous la peau, & que leur tête n'eſt garnie de laine noire, que parce que le patriarche Cham avait vu ſon père ſans culotte en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux & très-vraiſemblable, dit M. le comte; cependant je ne voudrais pas répondre qu'Abraham ſentît ſi bon que vous le dites; il voyageait à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante-quinze ans dans des pays fort chauds, & je doute qu'ils euſſent une grande proviſion d'eau de lavande; mais cette queſtion eſt un peu étrangère au beau diſcours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce ſoit un prêtre irlandais

Digitized by Google

qui leur ait dicté ce diſcours vertueux & attendriſſant, qui m'a charmé.

Très-sûr, monſeigneur; je ſuis qualifié pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques même. St. Auguſtin déclare expreſſément qu'il eſt impoſſible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata;* delà il eſt démontré que Scipion l'Africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché; Caton d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaiſir; Marc-Antonin, Epictète, des frippons.

Voilà une puiſſante démonſtration & furieuſement conſolante pour le genre humain, répondit avec douceur M. le comte; vos honnêtes gens ne ſont pas de la même trempe des faux ſages de l'antiquité; certes, mon cher Néedham, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, ſous Charles I, quatre-vingt mille proteſtans, dont pourtant le nombre ſe réduit à quarante mille, tout au plus, par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout ſon jour.

Vous y êtes, monſeigneur; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens; ils étaient ſous l'anathême. Dieu commande aux Juifs de les maſſacrer tous, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge; & pour les aider dans cette opération ſainte & ſacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers ſa ſource, tomber les murs au ſon de la trompette, arrêter le ſoleil (& même la lune que j'avais oubliée dans mon ſavant écrit); aucun meurtre n'a été exécuté par les Iſraélites, aucune perfidie n'a été commiſe, ſans être juſtifiée par des miracles.

Jeſus même ne dit-il pas dans l'Evangile qu'il eſt venu apporter le glaive & non la paix; qu'il eſt venu diviſer le père, le fils, la mère & la fille? Quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous verſions le ſang; nous n'avons pas encore atteint la préciſion de la loi. Les mœurs

ſe ſont bien corrompues depuis ces heureux tems. On ſe borne aujourd'hui à de petites perſécutions, qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les perſécutés de notre tems crient comme s'ils étaient ſur le gril de St. Laurent ou ſur la croix de St. André. Les mœurs dégénèrent, la molleſſe s'inſinue, on s'en apperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces perſécutions vigoureuſes, ſi agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins ſe bornent inſolemment à l'adoration d'un Dieu auteur de tous les êtres, Dieu unique, Dieu incommunicable, Dieu juſte, Dieu rémunérateur & vengeur, Dieu qui a imprimé dans nos cœurs ſa loi naturelle & ſainte, Dieu de Platon & de Newton, Dieu d'Épictète & de ceux qui ont protégé la famille de Calas contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce Dieu avec amour, ils chériſſent les hommes, ils ſont bienfaiſans: quelle abſurdité & quelle horreur!

Ah! cela fait bondir le cœur, interrompit madame la comteſſe. L'anguillard applaudi, continua ainſi:

J'eus une violente diſpute, ces jours paſſés, avec un ſcélérat qui, au lieu d'aſſiſter à ma meſſe, s'était amuſé à ſecourir une pauvre famille affligée, & l'avait tirée de l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la Genèſe & de Moïſe. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite Newton, & qui me demande ſi la Genèſe n'a pas été écrite du tems des rois juifs? le beau ſujet de ſon doute était que dans le XXXVIe. chap. verſ. 3, ceux qui liſent la Genèſe attentivement (deſquels le nombre eſt très-petit) trouvent ces paroles:

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Iſraël euſſent des rois.

Cet impudent oſa me dire: Eſt-il probable que Moïſe eût ainſi ſuppoſé qu'il y avait des rois iſraélites de ſon tems? il n'y en eut, à compter juſte, que ſept cents ans après lui. N'eſt-ce pas comme ſi on faiſait dire à Polibe: *Voici les conſuls qui furent à la tête du*

Digitized by Google

ſénat avant qu'il y eût des empereurs romains ? N'eſt-ce pas comme ſi on faiſait dire à Grégoire de Tours : *Voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maiſon d'Autriche fût ſur le trône ?* Eh ! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'eſt une prophétie, que c'eſt là le miracle, & que Moïſe a parlé des rois d'Iſraël, comme perçant dans l'avenir ; car enfin le nom d'Iſraël eſt chaldéen ; il ne fut adopté des Juifs que bien des ſiècles après Moïſe ; donc Moïſe écrivit le Pentateuque ; donc tout ce qui n'était pas Juif a été damné juſqu'au règne de Tibère ; donc la rédemption ayant été univerſelle, toute la terre, excepté nous, eſt damnée.

Ainſi parla Néedham ; on battit des mains à ce diſcours, on ſe récria, on nagea dans la joie, on but à ſa ſanté. La belle choſe, diſait-on que la théologie ! comme elle apprend à raiſonner juſte ! comme elle adoucit les mœurs ! comme elle eſt utile au monde !

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. Néedham fit de ſon triomphe. Il s'adreſſa à moi ; il me reprocha les variations de l'égliſe proteſtante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine ; mais, vous autres papiſtes, vous avez changé plus de cinquante fois depuis le premier concile de Nicée juſqu'au concile de Trente. C'eſt le caractère de la vérité ! s'écria-t-il ; elle ſe montre parmi nous ſous cinquante faces différentes ; mais, vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu ſe produire qu'avec onze ou douze viſages. Voyez quelle eſt notre prodigieuſe ſupériorité.

Nous étions au fruit, & tous de fort bonne humeur, lorſqu'un baron allemand fit pluſieurs queſtions au ſavant ; il demanda entr'autres choſes, ſi c'était le diable qui avait emporté Jeſus-Chriſt ſur le toit du temple & ſur la montagne, ou ſi c'était Jeſus qui avait emporté le diable. C'eſt bien le diable, dit Néedham ; ne voyez-vous pas que ſi le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle ; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte Dieu, c'eſt là la choſe la plus miraculeuſe qui ait jamais été faite. Non ſeulement il tranſporte

Dieu ſur une montagne de Judée dont on découvre, comme vous ſavez, tous les royaumes, mais il propoſa à Dieu de l'adorer. C'eſt là le comble, c'eſt là ce qui doit ravir en admiration! liſez ſur cet article dom Calmet; c'eſt le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus ſincère de notre miſérable raiſon humaine. Il parle de cette affaire, comme de ſes vampires. Liſez dom Calmet, vous dis-je, & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un Anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri; il meſura d'un coup d'œil la figure du petit Néedham avec un air d'étonnement & de mépris, & mêlé d'un peu de colère, & lui dit en anglais :

Do you come from bedlam, you boobi!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, monſieur. Je me marie dans huit jours, & je vous prie à la noce.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

De M. Beaudinet à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce 1er. Décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

Mon cher Covelle, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami Jean-Jacques. Vous êtes ſorti de toutes vos épreuves; votre nom paſſera à la dernière poſtérité avec celui de vos ancêtres qui ſe ſignalèrent pour leur patrie le jour de l'eſcalade. Mais vous l'emportez ſur eux autant que la philoſophie du ſiècle préſent l'emporte ſur la ſuperſtition du ſiècle paſſé. Le Covelle de l'eſcalade ne tua qu'un Savoyard, & vous avez réſiſté à cinquante prêtres. Mademoiſelle Ferbot en eſt toute glorieuſe; c'eſt le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur Henri IV attendit trois jours, pieds nus, & en chemiſe, que le prêtre Grégoire VII daignât lui permettre de ſe mettre à genoux devant lui. Henri IV, roi de France, plus grand encore, ſe fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre Clément VIII, ſur les feſſes de deux cardinaux ſes ambaſſadeurs. Et vous, mon cher Covelle, plus courageux & plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, ſe croit déshonoré. Ils ſe joignent, dans mon pays, tantôt aux magiſtrats, tantôt aux citoyens; ils les diviſent, pour en être les maîtres: les vôtres ſont puiſſans en œuvres & en paroles. Si Jean-Jacques Rouſſeau a fait des miracles, ils en font auſſi. Ils s'aſſocient avec le ſavant jéſuite irlandais Néedham; ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce ſeront au fond de vrais ſerpens plus dangereux que celui d'Ève. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie, & les vôtres vous feront

Digitized by Google

mourir de faim en vous perſécutant. Voici ce que je vous conſeille ; faites-vous prêtre, pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous ſerez prêtre, vous recevrez l'eſprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète, comme de Serres & Jurieu l'ont été.

S'il vous tombe ſous la main quelque Servet & quelque Antoine, vous les ferez brûler ſaintement, en criant contre l'inquiſition des papiſtes. Si quelqu'un du conſiſtoire n'eſt pas de votre avis, vous ſerez en droit de lui donner un bon ſoufflet, comme le prophète Sédékia en donna un au prophète Michée, en lui diſant : *Devine comment l'eſprit de Dieu a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue* (*a*).

Si le jéſuite Néedham vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur étaient natifs de Samarie, qui était le centre de l'héréſie, la mère du ſchiſme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidèle vous parlera de vos amours avec mademoiſelle Ferbot, vous citerez Oſée, qui non ſeulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée Gomer, par ordre exprès du Seigneur (*b*), mais qui enſuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère, moyennant quinze francs courans & un quarteron & demi d'orge. Il reſtera à diſcuter quelle était la plus jolie de mademoiſelle Gomer ou de mademoiſelle Ferbot. Priez M. Hubert de la peindre, & sûrement mademoiſelle Ferbot aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme Jérémie dans les rues de Jéruſalem ; ce vous ſera gloire devant les filles ; elles prendront ce tems pour danſer auſſi toutes nues autour de vous, afin de ſe

(*a*) Rois, liv. III, chap. 22.
(*b*) Premier & troiſième chapitre d'Oſée.

conformer

conformer aux idées de Jean-Jacques, dans ſon beau roman d'Héloïſe; elles vous donneront des baiſers âcres. Rien ne ſera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieilleſſe dans votre poſte important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conſeiller ou d'un procureur-général vous appellent tête blanche, ſoit ſur le chemin de Cheſne, ſoit ſur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire deſcendre de la montagne de Salève deux gros ours, & vous aurez la ſatisfaction de voir dévorer les enfans de vos magiſtrats; ce qui doit être une ſainte conſolation pour tout véritable prêtre.

Enfin, je me flatte que vous ſerez tranſporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu, ſelon l'uſage. Si la choſe n'arrive pas, on dira du moins qu'elle eſt arrivée; & cela revient abſolument au même pour la poſtérité.

Faites-vous donc prêtre, *ſi vis eſſe aliquid.* En attendant, contribuez par vos lumières, par votre éloquence & par l'aſcendant que vous avez ſur les eſprits, à calmer les petites diſſentions qui s'élèvent dans votre patrie, & à conſerver ſa précieuſe liberté, le plus noble & le plus précieux des biens, comme dit Ciceron.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi en certains pays, comme par exemple en Irlande, on ſe moquait ſouvent des prêtres, & qu'on reſpectait toujours les magiſtrats; c'eſt répondit M. du Peirou, qu'on aime les loix, & qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

De M. Covelle à M. Néedham le prêtre.

VOUS ſavez, monſieur, que dans le dernier ſouper que nous fîmes enſemble avec mademoiſelle Ferbot, je vous avertis qu'on vous accuſait de quelques petites impiétés. Je ſuis fâché que vous donniez ſur vous cette priſe; je vais bientôt me faire prêtre, comme M. Beaudinet me l'a conſeillé. Vous ſentez bien qu'alors mon premier devoir ſera de vous pourſuivre. Epargnez-moi ce chagrin; & ſi vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'eſt-à-dire, ſi vous n'êtes pas de mon avis, n'offenſez pas au moins les oreilles pieuſes par des expreſſions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, monſieur, de dire qu'il y a des fautes de copiſte dans le Pentateuque (*a*)? c'eſt parler contre votre conſcience, c'eſt juſtifier l'opinion où eſt tout l'univers, que vous êtes jéſuite. Vous ſentez bien qu'un livre divinement inſpiré, a dû être divinement copié. Si vous avouez que les ſcribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'eſprit divin abandonna ce livre ſacré aux erreurs des hommes; par conſéquent vous le ſoumettez à la critique, comme les livres ordinaires; ce n'eſt plus, ſelon vous, un ouvrage reſpectable; vous détruiſez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, monſieur; qui veut la fin, veut les moyens. Si Dieu a parlé dans ce livre, il n'a pas ſouffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'eſt exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien Teſtament *de dom Guichottes qui ſe battent contre des moulins à vent* (*b*). Ah, monſieur! l'Ecriture ſainte, un moulin à vent! quelle compa-

(*a*) Page 2 de votre admirable projet de notes inſtructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques & ſoporifiques, pour leſquelles vous êtes qualifié.

(*b*) Page 2.

raiſon ! quelle expreſſion ! Mademoiſelle Ferbot, qui eſt fille d'un meûnier, & qui s'intéreſſe vivement aux moulins & à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher Néedham, de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit, ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre Jean-Jacques Rouſſeau, M. Beaudinet & moi, d'une part, & le conſiſtoire de Neuchâtel, de l'autre ? Au lieu d'appaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde 1656 ; les Septante, en 2262 ; & le Pentateuque ſamaritain, en 2309.

Delà vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien Teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronnés ; vous affectez de douter du troiſième ; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge ; & parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paraiſſez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

Eh, monſieur ! oubliez-vous les cataractes ? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avaient été ſéparées des eaux inférieures ? & devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu, le texte des Septante & le ſamaritain, vous n'avez pu en venir à bout ? ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été univerſel, & que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes aient pu donner pendant une année entière, à la prodigieuſe quantité d'animaux renfermés dans cette arche, les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils ſcrupules dans les ames faibles ? & ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarraſſé à compter les années depuis

que Moïſe parlaà Pharaon, juſqu'aux fondemens du temple jetés par Salomon. Vous trouvez, en ſupputant juſte, entre ces deux événemens, cinq cent trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte diſe qu'il n'y eut que quatre cent quatre-vingts ans depuis l'ambaſſade de Moïſe vers Pharaon, juſqu'à l'année où Salomon jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'Eſdras compte quarante-deux mille trois cent quarante-un Iſraélites revenus de la captivité, & que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-neuf.

Vous ſouvenez-vous, monſieur, que mademoiſelle Ferbot vous demanda en ſoupant quel âge avait Dina, fille de Jacob, lorſqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichémites ? ſeize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom Calmet. Mademoiſelle Ferbot, qui calcule à merveille, ſe leva de table, prit une plume & de l'encre, fit le compte en deux minutes, & vous prouva que Dina n'avait pas ſix ans. Vous répondîtes qu'elle était fort avancée pour ſon âge; mais, monſieur, il fallait démontrer qu'elle avait ſeize ans, ſans quoi vous ruinez toute l'hiſtoire des patriarches.

Car, monſieur, ſi Dina n'avait que ſix ans quand elle fut violée, Ruben n'en pouvait avoir que treize & Siméon douze, quand ils paſsèrent tous les Sichémites au fil de l'épée, après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en diſant que dans la race de Jacob la valeur des filles & des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monſieur, le propoſant Th., qui au fond eſt un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas Athanaſe, trouve fort mauvais que vous diſiez que toute cette ancienne chronologie eſt erronnée, ainſi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, M. Needham ? St. Luc dit qu'Auguſte fit un dénombrement de toute la terre, & que Cirénius était gouverneur de Syrie, quand Jeſus vint au monde; & là-deſſus vous vous écriez qu'il y a un vice du clerc dans ce paſſage, que jamais Auguſte ne fit un dénombrement de

l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteſte, que Cirénius ne fut gouverneur que dix ans après la naiſſance de Jeſus. Oui, monſieur, cela eſt vrai; mais ce n'eſt pas à vous de le dire.

Laiſſez là votre chronologie & vos calculs; ne ſupputez plus ſi David amaſſa, dans le petit pays de la Judée, un milliard ou onze cent millions de livres ſterling en argent comptant, & ſi Saül avait trois cent ſoixante mille hommes de troupes en campagne, & Salomon quatre cent quarante mille chevaux; cela eſt abſolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie, qui ſont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que Matthieu fait enfuir la ſainte famille en Egypte, & que Luc la fait reſter à Bethléem; parce que Jean fait prêcher Jeſus trois ans, & les autres ſeulement trois mois; parce que Matthieu & les autres ne s'accordent ni ſur le jour de la mort, ni ſur les apparitions, ni ſur un grand nombre d'autres faits. Ah, M. Néedham! ne ceſſerez-vous point d'éplucher ce qu'il faut reſpecter? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens tems & en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que ſous Trajan, & que s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuſer charitablement, & ne les pas étaler aux yeux des fidèles, comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de leurs villages, parce que Moïſe trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appellez point les dames de Genève, qui ſe moquent de vous, *des ravaudeuſes* (*a*). Il ne faut jamais inſulter les dames;

(*a*) Page 9 des notes inſtructives, véridiques, théologiques & ſoporifiques de mon cher ami Néedham.

cela eſt d'un homme mal appris. Si les dames ſe moquent de vous, il faut entendre raillerie, & les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre humain; que les railleurs compoſent l'autre moitié, & qu'il ne vous reſtera que vos anguilles; ce qui eſt une faible reſſource pour établir le papiſme à Genève, comme on vous en accuſe.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'écriture ſainte d'une main, & à introduire le papiſme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'eſt qu'un amas de contradictions, que notre ami Jean-Jacques s'eſt toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en faiſant des comédies, qu'il a tourné les miracles de Jeſus en ridicule, & qu'il a fait des miracles à Veniſe; que tantôt il a juſtifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, & que tantôt il les a vilipendés; qu'il a dédié une brochure à ſa chère république de Genève, & qu'après il a imprimé que ſes chers magiſtrats ſont des tyrans, & le conſeil des deux cents une aſſemblée de dupes; qu'il a fait l'éloge du prêtre Montmolin, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre Montmolin, a juré au prêtre Montmolin d'écrire contre l'auteur de *l'Eſprit*, qui avait été ſon bienfaicteur, & qu'il s'eſt fait enſuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre Montmolin. Hélas! monſieur, vous avez raiſon en cela. Les loix ſe contrediſent ſouvent. Les maris & les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les conciles ſe ſont contredits. Auguſtin a contredit Jérôme; Paul a contredit Pierre; Calvin a contredit Luther, qui a contredit Zuingle, qui a contredit Œcolampade, &c. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parens, & dans ſon propre cœur.

Je vais vous donner un bon ſecret pour ne vous contredire jamais; c'eſt de ne rien dire du tout.

Je ſerai toujours, ſans me contredire,

Votre bon ami COVELLE.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

De M. Montmolin, prêtre, à M. Néedham, prêtre.

A Bovereſſe, 24 Décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

Rapport que *je ſuis d'un caractère très-reſpectable* (*a*), étant prédicant de Travers & de Bovoreſſe *à Bovibus*, qui ſont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'oppoſition de nos deux ſectes, la conformité de notre ſtyle m'autoriſe à uſer avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papiſte, je ſuis prêtre calviniſte; vous m'avez ennuyé, & je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, monſieur, que Jean-Jacques ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais, comme M. Jean-Jacques a un goût extrême pour la communion, il voulut abſolument en tâter.

Il avait d'abord communié dans la ville de Genève, où vous êtes, ſous les deux eſpèces, avec du pain levé; enſuite il alla communier avec du pain azyme, ſans boire, chez les Savoyards, qui ſont tous de profonds théologiens; puis il revint à Genève communier avec pain & vin; puis il alla en France, où il eut le malheur de ne point communier du tout, & il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la ſainte cène ou ſouper du matin, d'une manière ſi preſſante, que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table. Il avait beau me dire, comme le diable dans l'Evangile: Mon cher M. de Montmolin, dites que ces pierres ſe changent en pain; je lui répondis: Méchant, ſouviens-toi que Jehova fit pleuvoir des pierres ſur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, & les tua tous avant d'arrêter le ſoleil & la lune pour les retuer; & David tua Goliath à coups de pierres, & les petits garçons & les petites filles jetaient des pierres à Diogène; & tu en auras ta part: ainſi dit, ainſi fait;

(*a*) Page 5 de l'information préſentée au public par le profeſſeur de Montmolin.

je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme M. Covelle & mademoiſelle Ferbot vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre ſe multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme Paul l'apôtre. Voyez la malice ! il eſt prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Bovereſſe & chez les gens de Travers. Ce manteau n'eſt pas aſſurément celui d'Elizée ; car il avait un eſprit double ; & vous & moi, monſieur, nous en avons un très-ſimple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au ſoleil de s'arrêter ſur la vallée de Travers, & la lune ſur Bovereſſe, parce qu'il était nuit, & qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous ſaurez, monſieur, que Jean-Jacques ayant été lapidé, M. du Peirou, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'eſt aviſé d'écrire que la lapidation n'eſt plus en uſage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, & que par conſéquent j'ai eu tort, moi prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à Jean-Jacques, qui eſt de la loi naturelle. Figurez-vous, monſieur, vous qui êtes un bon philoſophe, combien ce raiſonnement eſt ridicule.

M. du Peirou a été élevé en Amérique ; vous voyez bien qu'il ne peut être inſtruit des uſages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occaſion, pour lui apprendre ſon catéchiſme. Je vous prie de me mander ſi la lapidation n'eſt pas très-commune en Irlande ; car je ne veux rien faire ſans avoir de grandes autorités.

Il n'eſt pas, monſieur, que vous n'ayiez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontrés ; mandez-moi, je vous prie, ce qu'il en eſt arrivé, & ſi cela les a convertis.

Je me ſuis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, ſi on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette atteſtation de vie & mœurs ! cela me fait une vraie peine, & eſt pour moi une pierre de ſcandale ; car enfin, monſieur, l'égliſe de Jeſus-Chriſt eſt fondée ſur la pierre ; ce n'eſt que parce que Simon Barjone était ſur-

nommé

nommé Pierre, que les papes ont chaſſé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je ſuis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, & qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui ſont la pierre de touche de mon génie.

Je ſais qu'il eſt dit dans la Genèſe, que Deucalion & Pyrra firent des enfans en ſe trouſſant & en jetant des pierres entre leurs jambes, & que j'aurais pu m'excuſer en citant ce paſſage de l'écriture; mais on m'a répondu que quand M. Jean-Jacques & ſa ſervante ſe trouſſent, ils n'en uſent point ainſi, & que je ne gagnerais rien à cette évaſion.

On m'a dit que depuis ce tems-là Jean-Jacques a ramaſſé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans ſon chemin, pour les jeter au nez des magiſtrats de Genève; mais par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres ſe changeront en pelotes de neige, & que tout s'adoucira par la haute prudence du petit & grand conſeil, des citoyens & des bourgeois.

S'il y a quelque choſe de nouveau ſur les anguilles & ſur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penſer dans les rues hautes & dans les rues baſſes; cela me fait friſſonner; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on penſe; malheur aux eſprits qui s'éclairent! honneur & gloire aux pauvres d'eſprit! Réuniſſons-nous tous deux, monſieur, contre tous ceux qui font uſage de leur raiſon; après quoi nous nous battrons pour les abſurdités réciproques qui nous diviſent.

Tâchez d'obſerver avec votre microſcope l'étoile des trois rois qui va paraître; j'obſerverai de mon côté: je baiſe les mains au bœuf & à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'égliſe d'Irlande, comme moi de Boveresſe. Je ſuis le plus particuliérement du monde,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MONTMOLIN.

VINGTIÈME LETTRE.

De M. Beaudinet à mademoiſelle Ferbot.

MADEMOISELLE,

S'il eſt vrai que vous ſoyiez priſe de goût pour l'agréable monſieur Néedham, comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, & par conſéquent dans tout l'univers, vous vous intéreſſerez vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé, & que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que M. Néedham, prêtre papiſte, était allé en Souabe chez leurs excellences M. le comte & Mad^me^. la comteſſe de Hiſſ-Prieſt-Craft, dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment, & pour ſon malheur, par la ville de Neuchâtel. Le bruit ſe répandit auſſitôt qu'un jéſuite déguiſé était arrivé parmi nous; le conſiſtoire s'aſſembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jéſuite avait répandu à Genève pluſieurs écrits ſcandaleux, comme parodies, notes théologiques, &c. que perſonne ne connaiſſait, dans leſquels écrits il oſait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les ſaintes écritures.

M. le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte, il en réſultait, ſelon le ſieur Néedham, que les ſaintes écritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires, mal ſonnantes, offenſives des oreilles pieuſes, hérétiques, ſentant l'héréſie.

Le conſiſtoire vivement alarmé, ſomma Néedham de comparaître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiſte. Il avoua hardiment qu'il l'était, qu'il célébrait ſa ſynaxe tous les dimanches, qu'il faiſait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuſe; il ſe

vanta de faire *Theon*, & même des milliers de *Theoi*; de quoi toute l'aſſemblée frémit.

M. le modérateur l'adjura au nom du Dieu vivant, de dire nettement s'il était jéſuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit; il ſe recueillit un moment, & répondit en balbutiant: Je ne ſuis pas ce que vous croyez que je ſuis. Malheureuſement en diſant ces paroles, il laiſſa tomber de ſa poche une lettre du général de Rome, dont l'adreſſe était: *Al reverendo, reverendo padre* Néedham, *della ſocietà di Gieſu.* Etant ainſi convaincu d'avoir menti au St. Eſprit & au conſiſtoire, il fut envoyé en priſon. L'on continua le lendemain ſon interrogatoire, dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui ſe trouve dans Matthieu eſt contraire à celle qui ſe trouve dans Luc; a répondu que oui, & que c'était là le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies; a dit qu'il n'en ſavait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment & proditoirement, que, ſelon St. Matthieu, la ſainte famille s'était enfuie en Egypte, & que ſelon Luc elle ne bougea de Bethléem, juſqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée; a répondu qu'il l'avait dit ainſi.

Et ſur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes; il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, & par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, ſelon St. Jean, notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis ſon baptême, & que ſelon les autres il n'avait vécu que trois mois; a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition & l'aſcenſion en Galilée, ſelon Matthieu, & ſelon Luc à Jéruſalem & en Béthanie; a répondu que ce n'était pas une choſe importante, & qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille ; a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie ; ſur quoi M. le modérateur lui repartit fort pertinemment : Maître Néedham, bien eſt-il vrai que les théologiens ſont par fois gens abſurdes, mais on peut raiſonner comme un coq-d'Inde, & ſe conduire avec prudence de ſerpent.

Je vous épargne, mademoiſelle, le grand nombre de queſtions qu'on lui fit, & que vous entendriez auſſi peu que toutes les ſaintes femmes de votre caractère.

Quand il eut ſigné ſon interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main, & enſuite à être lapidé hors la porte de la ville, ſelon la coutume.

Comme on lui liſait ſa ſentence, arriva M. du Peirou, homme de bien, qui n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il repréſenta au conſiſtoire que la ſentence était un peu rude, que M. Néedham était étranger, & qu'une juſtice ſi ſévère pourrait empêcher déſormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le conſiſtoire ſoutint la légitimité de ſa ſentence, par pluſieurs ſaints exemples. Il repréſenta que les Cananéens étaient étrangers aux Iſraélites, & que cependant ils furent tous mis à mort ; que le roi Eglon était étranger au pieux Aod, & que cependant Aod lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche ; que Michel Servet étant Eſpagnol, était étranger à Jehan Chauvin né en Picardie, & que cependant Jehan Chauvin le fit brûler pour l'amour de Dieu avec des fagots verds, afin de ſavourer le doux plaiſir de lui voir expier ſes péchés plus long-tems, ce qui eſt un vrai paſſe-tems de prêtre.

Ces raiſons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. du Peirou. Il trouva une ancienne loi portée du tems de la ducheſſe de Longueville, par laquelle il n'eſt loyal au conſiſtoire de lapider perſonne ſans la permiſſion du gouverneur. Malheureuſement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à M. ſon lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le conſiſtoire prétendait que la loi en queſtion n'etait que de calviniſtes à calviniſtes, non pas

Digitized by Google

de calviniſtes à papiſtes; il ajoutait avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une ſecte différente, il n'y a aucune difficulté; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple, & qu'on était trop heureux que le ſort tombât ſur un jéſuite. Oh bien! dit le lieutenant, lapidez-le donc; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces meſſieurs ſe regardèrent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à ſon confrère; l'un diſait: M. le modérateur, c'eſt à vous de commencer; l'autre: M. le profeſſeur en théologie, l'honneur vous appartient; les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, & ceux-ci aux paſteurs de la campagne.

Pendant ces complimens, M. du Peirou fit évader le patient; vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous ſouperez entre lui & M. Covelle mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre trés-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

N B. J'apprends, mademoiſelle, que vous renoncez à monſieur Covelle, le digne appui du calviniſme, & à M. Néedham le digne pilier du papiſme; on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche & de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt: cela eſt très-important.

Digitized by Google

AVIS

Mis au-devant des éditions précédentes de l'*Examen important* de milord Bolingbroke.

NOUS donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond & le plus fort qu'on ait encore écrit contre le fanatiſme. Nous nous ſommes fait un devoir devant Dieu de multiplier ces ſecours contre le monſtre qui dévore la ſubſtance d'une partie du genre humain. Ce précis de la doctrine de milord Bolingbroke, recueillie tout entière dans les ſix volumes de ſes œuvres poſthumes, fut adreſſé par lui peu d'années avant ſa mort à milord Cornsbury. Cette édition eſt beaucoup plus ample que la première; nous l'avons collationnée avec le manuſcrit.

Nous ſupplions les ſages à qui nous faiſons parvenir cet ouvrage ſi utile, d'avoir autant de diſcrétion que de ſageſſe, & de répandre la lumière ſans dire de quelle main cette lumière leur eſt parvenue. Grand Dieu, protégez les ſages, confondez les délateurs & les perſécuteurs.

L'EXAMEN IMPORTANT
DE
MILORD BOLINGBROKE.

Écrit ſur la fin de 1736.

PROEMIUM.

L'AMBITION de dominer ſur les eſprits eſt une des plus fortes paſſions. Un théologien, un miſſionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince ; & il y a beaucoup plus de ſectes dans le monde qu'il n'y a de ſouverainetés. A qui ſoumettrai-je mon ame ? Serai-je chrétien, parce que je ſerai de Londres ou de Madrid ? ſerai-je muſulman, parce que je ſerai né en Turquie ? Je ne dois penſer que par moi-même ; le choix d'une religion eſt mon plus grand intérêt. Tu adores un Dieu par Mahomet, & toi par le grand lama, & toi par le pape. Eh malheureux ! adore un Dieu par ta propre raiſon.

La ſtupide indolence dans laquelle la plûpart des hommes croupiſſent ſur l'objet le plus important, ſemblerait prouver, qu'ils ſont de mépriſables machines animales, dont l'inſtinct ne s'occupe que du moment préſent. Nous traitons notre intelligence comme notre corps ; nous les abandonnons ſouvent l'un & l'autre pour quelqu'argent à des charlatans. La populace meurt en Eſpagne, entre les mains d'un vil moine & d'un empirique ; & la nôtre à-peu-près de même (*a*). Un vicaire, un diſſenter aſſiègent leurs derniers momens.

(*a*) *Non.* Milord Bolingbroke va trop loin ; on vit & on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches & les ſuperſtitieux qui envoient chercher un

Un très-petit nombre d'hommes examine ; mais l'eſprit de parti, l'envie de ſe faire valoir le préoccupe. Un grand-homme parmi nous n'a été chrétien que parce qu'il était ennemi de Collins ; notre Whiſton n'était chrétien que parce qu'il était arien. Grotius ne voulait que confondre les gomariſtes. Boſſuet ſoutint le papiſme contre Claude, qui combattait pour la ſecte calviniſte. Dans les premiers ſiècles les ariens combattaient contre les athanaſiens. L'empereur Julien & ſon parti combattaient contre ces deux ſectes ; & le reſte de la terre, contre les chrétiens, qui diſputaient avec les Juifs. A qui croire ? Il faut donc examiner ; c'eſt un devoir que perſonne ne révoque en doute.

Cette multitude prodigieuſe de ſectes dans le chriſtianiſme forme déjà une grande préſomption que toutes ſont des ſyſtêmes d'erreurs. L'homme ſage ſe dit à lui-même : Si Dieu avait voulu me faire connaître ſon culte, c'eſt que ce culte ſerait néceſſaire à notre eſpèce. S'il était néceſſaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux & une bouche. Il ſerait par-tout uniforme, puiſque les choſes néceſſaires à tous les hommes ſont uniformes. Les principes de la raiſon univerſelle ſont communs à toutes les nations policées, toutes reconnaiſſent un Dieu : elles peuvent donc ſe flatter que cette connaiſſance eſt une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente ; elles peuvent donc conclure qu'ayant raiſon d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au-delà.

prêtre. Et ce prêtre ſe moque d'eux. Il ſait bien qu'il n'eſt pas ambaſſadeur de Dieu auprès des moribonds.

Mais dans les pays papiſtes, il faut qu'au troiſième accès de fièvre, on vienne vous effrayer en cérémonie, qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction & tous les étendarts de la mort. On vous apporte le Dieu des papiſtes eſcorté de ſix flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre. Plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre ſentence, & va boire au cabaret les épices du procès. Les eſprits faibles, ſont ſi frappés de l'horreur de cette cérémonie, que pluſieurs en meurent. Je ſais que M. Falconet, un des médécins du roi de France, ayant vu une de ſes malades tourner à la mort au ſeul ſpectacle de ſon extrême-onction, déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais adminiſtrer les ſacremens à perſonne.

Le

Le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît bien vrai; les conſéquences diamétralement oppoſées qu'on en tire, paraiſſent bien fauſſes; il eſt naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui ſont à la tête des ſectes, eſt de dominer & de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, & que depuis les daïris du Japon juſqu'aux évêques de Rome, on ne s'eſt occupé que d'élever à un pontife un trône fondé ſur la misère des peuples, & ſouvent cimenté de leur ſang.

Que les Japonois examinent comment les daïris les ont longtems ſubjugués; que les Tartares ſe ſervent de leur raiſon pour juger ſi le grand Lama eſt immortel; que les Turcs jugent leur Alcoran : mais nous autres chrétiens, examinons notre Evangile.

Dès-là que je veux ſincérement examiner, j'ai droit d'examiner que je ne me tromperai pas; ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur ſentiment me ſont ſuſpects.

Paſcal commence par révolter ſes lecteurs dans ſes penſées informes qu'on a recueillies. *Que ceux qui combattent la religion chrétienne* (dit-il) *apprennent à la connaître, &c.* Je vois, à ces mots, un homme de parti qui veut ſubjuguer.

On m'apprend qu'un curé en France nommé Jean Meſlier, mort depuis peu, a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir enſeigné le chriſtianiſme. Cette diſpoſition d'un prêtre à l'article de la mort fait ſur moi plus d'effet que l'enthouſiaſme de Paſcal. J'ai vu en Dorſetshire, diocèſe de Briſtol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres ſterling, & avouer à ſes paroiſſiens que ſa conſcience ne lui permettait pas de leur prêcher les abſurdes horreurs de la ſecte chrétienne. Mais ni le teſtament de Jean Meſlier, ni la déclaration de ce digne curé, ne ſont pour moi des preuves déciſives. Le juif Uriel Acoſta renonça publiquement à l'ancien Teſtament dans Amſterdam : mais je ne croirai pas plus le juif Acoſta que le curé Meſlier. Je dois lire les pièces du procès avec une attention ſévère, ne me laiſſer ſéduire par

aucun des avocats, peſer devant Dieu les raiſons des deux partis, décider ſuivant ma conſcience. C'eſt à moi de diſcuter les argumens de Wolaſton & de Clarke, mais je ne puis en croire que ma raiſon.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à notre égliſe anglicane, en tant qu'elle eſt établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus ſavante & la plus régulière de l'Europe. Je ne ſuis point de l'avis du *Whig indépendant*, qui ſemble vouloir abolir tout ſacerdoce, & le remettre aux mains des pères de famille, comme du tems des patriarches. Notre ſociété, telle qu'elle eſt, ne permet pas un pareil changement. Je penſe qu'il eſt néceſſaire d'entretenir des prêtres pour être les maîtres des mœurs, & pour offrir à Dieu nos prières. Nous examinerons s'ils doivent être des joueurs de gobelets & des trompettes de diſcorde. Commençons d'abord par m'inſtruire moi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Des livres de Moïſe.

LE chriſtianiſme eſt fondé ſur le judaïſme (*a*) ; voyons donc ſi le judaïſme eſt l'ouvrage de Dieu. On me donne à lire les livres de Moïſe ; je dois m'informer d'abord ſi ces livres ſont de lui.

1°. Eſt-il vraiſemblable que Moïſe ait fait graver le Pentateuque ſur la pierre, & qu'il ait eu des graveurs & des poliſſeurs de pierre dans un déſert affreux, où il eſt dit que ſon peuple n'avait ni tailleurs, ni faiſeurs de ſandales, ni d'étoffes pour ſe vêtir, ni de pain pour manger, & où Dieu fut obligé

(*a*) Suppoſé, par un impoſſible, qu'une ſecte auſſi abſurde & auſſi affreuſe que le judaïſme fût l'ouvrage de Dieu, il ſerait démontré en ce cas, & par cette ſeule ſuppoſition, que la ſecte des Galiléens n'eſt fondée que ſur l'impoſture. Cela eſt démontré en rigueur.

Dès qu'on ſuppoſe une vérité quelconque, énoncée par Dieu même, conſtatée par les plus épouvantables prodiges, ſcellée du ſang humain ; dès que Dieu, ſelon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi ſera éternelle ; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer ſans miſéricorde celui qui voudra retrancher de ſa loi, ou y ajouter ; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour ſubſtituer une nouveauté à cette ancienne loi, ſerait puni de mort ; il eſt clair comme le jour que le chriſtianiſme, qui abolit le judaïſme dans tous ſes rites, eſt une religion fauſſe, & directement ennemie de Dieu même.

On allègue que la ſecte des chrétiens eſt fondée ſur la ſecte juive. C'eſt comme ſi on diſait que le mahométiſme eſt fondé ſur la religion antique des Sabéens ; il eſt né dans leur paya ; mais loin d'être né du ſabiſme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raiſons un argument beaucoup plus fort, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que l'être immuable, ayant donné une loi à ce prétendu Noé, ignoré de toutes les nations excepté des Juifs, en ait donné enſuite une autre du tems d'un Pharaon ; & enfin une troiſième du tems de Tibère. Cette indigne fable d'un Dieu qui donne trois religions différentes & univerſelles à un miſérable petit peuple ignoré, ſerait ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus abſurde, ſi tous les détails ſuivans ne l'étaient d'avantage.

de faire un miracle continuel pendant quarante années pour conſerver les vêtemens de ce peuple, & pour le nourrir ?

2°. Il eſt dit dans ce livre de Joſué que l'on écrivit le Deutéronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivoit-on tout un livre ſur du mortier ? Comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le ſang qui coulait continuellement ſur cet autel ? & comment cet autel, ce monument du Deutéronome, ſubſiſta-t-il dans le pays où les Juifs furent ſi long-tems réduits à un eſclavage que leurs brigandages avaient tant mérité ?

3°. Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, & les contradictions qui ſe trouvent dans le Pentateuque, ont forcé pluſieurs juifs & pluſieurs chrétiens à ſoutenir que le Pentateuque ne pouvait être de Moïſe. Le ſavant Le Clerc, une foule de théologiens, & même notre grand Newton, ont embraſſé cette opinion ; elle eſt donc au moins très-vraiſemblable.

4°. Ne ſuffit-il pas du ſimple ſens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots : *Voici les paroles que prononça Moïſe au-delà du Jourdain*, ne peut être que d'un fauſſaire mal-adroit, puiſque le même livre aſſure que Moïſe ne paſſa jamais le Jourdain ? La réponſe d'Abadie, qu'on peut entendre en-deçà par au-delà, n'eſt-elle pas ridicule ? doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à Newton le plus grand homme qui ait jamais été ?

De plus, je demande à tout homme raiſonnable, s'il y a quelque vraiſemblance que Moïſe eût donné dans le déſert des préceptes aux rois juifs, qui ne vinrent que tant de ſiècles après lui, & s'il eſt poſſible que dans ce même déſert, il eût aſſigné (*b*) quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs, pour la ſeule tribu des lévites, indépendamment des décimes que les autres tribus devaient leur payer ? (*c*) Il eſt ſans doute très-naturel que des

(*b*) Deutér. chap. 15. (*c*) Nombr. chap. 15.

prêtres aient tâché d'engloutir tout ; mais il ne l'eſt pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages ; il eût fallu au moins autant de villes pour chacune des autres hordes juives ; le total aurait monté à quatre cent quatre-vingts villes, avec leurs fauxbourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur hiſtoire. Chaque trait eſt une hyperbole ridicule, un menſonge groſſier, une fable abſurde (*d*).

(*d*) Milord Bolingbroke s'eſt contenté d'un petit nombre de ces preuves : s'il avait voulu, il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes, à notre avis, qui ſont voir que les livres qu'on prétend écrits du tems de Moïſe & de Joſué, ſont écrits en effet du tems des rois, c'eſt que le même livre eſt cité dans l'hiſtoire de Joſué, & dans celle des rois juifs. Ce livre eſt celui que nous appellons le Droiturier, & que les papiſtes appellent l'hiſtoire des Juſtes ou le livre du Roi.

Quand l'auteur du Joſué parle du ſoleil qui s'arrêta ſur Gabaon, & de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, il cite ce livre des Juſtes (*).

Quand l'auteur des Chroniques ou livre des Rois parle du cantique compoſé par David ſur la mort de Saül & de ſon fils Jonathas, il cite encore ce livre des Juſtes (**).

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit dans le tems qui touchait à Moïſe & dans le tems de David ? cette horrible bévue n'avait point échappé au lord Bolingbroke ; il en parle ailleurs. C'eſt un plaiſir de voir l'embarras de cet innocent de Dom Calmet, qui cherche en vain à pallier une telle abſurdité.

(*) Joſué, chap. X. v. 13. (**) Rois, liv. 2. chap. I. v. 18.

CHAPITRE SECOND.

De la perſonne de Moïſe.

Y A-t-il eu un Moïſe ? Tout eſt ſi prodigieux en lui depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, qu'il paraît un perſonnage fantaſtique, comme notre enchanteur Merlin. S'il avait exiſté, s'il avait opéré les miracles épouvantables qu'il eſt ſuppoſé avoir faits en Egypte, ſerait-il poſſible qu'aucun auteur égyptien n'eût parlé de ces miracles ; que des Grecs, ces amateurs du merveilleux, n'en euſſent pas dit un ſeul mot ? Flavien Joſephe, qui, pour faire valoir ſa nation mépriſée, recherche tous les témoignages des auteurs égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un ſeul qui ait fait mention des prodiges de Moïſe. Ce ſilence univerſel n'eſt-il pas une preuve que Moïſe eſt un perſonnage fabuleux ?

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on ſait que les anciens Arabes furent les inventeurs de pluſieurs fables, qui avec le tems ont eu cours chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'hiſtoire de l'ancien Bacchus, qu'on ſuppoſait très-antérieur au tems où les Juifs diſent que parut leur Moïſe. Ce Bacchus ou Back, né dans l'Arabie, avait écrit ſes loix ſur deux tables de pierre ; on l'appella Miſem, nom qui reſſemble fort à celui de Moïſe ; il avait été ſauvé des eaux dans un coffre, & ce nom ſignifiait ſauvé des eaux ; il avait une baguette avec laquelle il opérait des miracles ; cette verge ſe changeait en ſerpent quand il voulait. Ce même Miſem paſſa la mer Rouge à pied ſec, à la tête de ſon armée ; il diviſa les eaux de l'Oronte & de l'Hidaſpe, & les ſuſpendit à droite & à gauche ; une colonne de feu éclairait ſon armée pendant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de Bacchus, célébraient une partie de ces extravagances. Cette fable était ſi

ancienne, que les pères de l'égliſe ont cru que ce Miſem, ce Bacchus, était Noé (*a*).

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, & qu'enſuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelque connaiſſance des lettres ſous leurs rois ? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples ; mais ils n'étaient pas inventeurs ; jamais plus petite nation ne fut plus groſſière ; tous leurs menſonges étaient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étaient viſiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens & des Egyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes paraît d'une groſſiéreté & d'une abſurdité ſi révoltante, qu'elle excite l'indignation & la pitié. Dans quel ridicule roman ſouffrirait-on un homme qui change toutes les eaux en ſang, d'un coup de baguette, au nom d'un Dieu inconnu, & des magiciens qui en font autant au nom des dieux du pays ? La ſeule ſupériorité qu'ait Moïſe ſur les ſorciers du roi, c'eſt qu'il fit naître des poux, ce que les ſorciers ne purent faire ; ſur quoi un grand prince a dit que les Juifs, en fait de poux, en ſavaient plus que tous les magiciens du monde.

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte ? & comment après cela le roi d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie ? & comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge ?

(*a*) Il faut obſerver que Bacchus était connu en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie Mineure, dans la Grèce, chez les Etruſques, long-tems avant qu'aucune nation eût entendu parler de Moïſe, & ſur-tout de Noé & de toute ſa généalogie. Tout ce qui ne ſe trouve que dans les écrits juifs était abſolument ignoré des nations orientales & occidentales, depuis le nom d'Adam juſqu'à celui de David.

Le miſérable peuple juif avait ſa chronologie & ſes fables à part, leſquelles ne reſſemblaient que de très-loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que très-tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voiſins, & déguisèrent mal leurs larcins ; témoin la fable de Moïſe qu'ils empruntèrent de Bacchus ; témoin leur ridicule Samſon pris chez Hercule, la fille de Jephté chez Iphigénie, la femme de Loth imitée d'Euridice, &c. &c.

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes? C'était bien alors que le prétendu Moïſe devait s'emparer de ce beau pays, au lieu de s'enfuir en lâche & en coquin avec deux ou trois millions d'hommes, parmi leſquels il avait, dit-on, ſix cent trente mille combattans. C'eſt avec cette prodigieuſe multitude qu'il s'en va errer & mourir dans des déſerts où l'on ne trouve pas ſeulement de l'eau à boire; & pour lui faciliter cette belle expédition, ſon Dieu diviſe les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite & à gauche, afin que ſon peuple favori aille mourir de faim & de ſoif.

Tout le reſte de l'hiſtoire de Moïſe eſt également abſurde & barbare. Ses cailles, ſa manne, ſes entretiens avec Dieu, vingt-trois mille hommes de ſon peuple égorgés à ſon ordre par des prêtres, vingt-quatre mille maſſacrés une autrefois, ſix cent trente mille combattans dans un déſert où il n'y a jamais eu deux mille hommes; tout cela paraît aſſurément le comble de l'extravagance; & quelqu'un a dit que l'Orlando furioſo & dom Quichotte ſont des livres de géométrie en comparaiſon des livres hébreux. S'il y avait ſeulement quelques actions honnêtes & naturelles dans la fable de Moïſe, on pourrait croire à toute force que ce perſonnage a exiſté.

On a le front de nous dire que la fête de pâque chez les Juifs eſt une preuve du paſſage de la mer Rouge. On remerciait le Dieu des Juifs à cette fête, de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers-nés d'Egypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que que cette ſainte & divine boucherie.

Conçoit-on bien, dit le déclamateur & très-peu raiſonneur Abadie, *que Moïſe ait pu inſtituer des mémoriaux ſenſibles d'un événement reconnu pour faux par plus de ſix cent mille témoins?* Pauvre homme! tu devais dire, par plus de deux millions de témoins; car ſix cent trente mille combattans, fugitifs ou non, ſuppoſent aſſurément plus de deux millions de perſonnes. Tu dis donc que Moïſe lut ſon Pentateuque à ces deux ou trois millions de Juifs. Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes

auraient

auraient écrit contre Moïſe, s'ils avaient découvert quelque erreur dans ſon Pentateuque, & qu'ils euſſent fait inſérer leurs remarques dans les journaux du pays! Il ne te manque plus que de dire que ces trois millions d'hommes ont ſigné comme témoins, & que tu as vu leur ſignature.

Tu crois donc que les temples & les rites inſtitués en l'honneur de Bacchus, d'Hercule & de Perſée, prouvent évidemment que Perſée, Hercule & Bacchus étaient fils de Jupiter, & que chez les Romains le temple de Caſtor & de Pollux était une démonſtration que Caſtor & Pollux avaient combattu pour les Romains! C'eſt ainſi qu'on ſuppoſe toujours ce qui eſt en queſtion; & les trafiquans en controverſe débitent ſur la cauſe la plus importante au genre humain, des argumens que Lady Blakacre (*b*) n'oſerait pas haſarder dans la ſalle de *commun plays*. C'eſt là ce que des fous ont écrit, ce que des imbécilles commentent, ce que des frippons enſeignent, ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfans; & on appelle blaſphémateur le ſage qui s'indigne & qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine!

(*b*) Lady Blakacre eſt un perſonnage extrêmement plaiſant dans la comédie du *Plain dealer*.

CHAPITRE TROISIÈME.

De la divinité attribuée aux livres juifs.

COMMENT a-t-on oſé ſuppoſer que Dieu choiſit une horde d'Arabes pour être ſon peuple chéri, & pour armer cette horde contre toutes les autres nations? & comment, en combattant à ſa tête, a-t-il ſouffert que ſon peuple fût ſi ſouvent vaincu & eſclave?

Comment, en lui donnant des loix, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'ame & des peines après la mort (*a*), tandis que toutes les grandes nations voiſines, Chaldéens, Egyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embraſſé depuis ſi long-tems cette croyance utile?

Eſt-il poſſible que Dieu eût pu preſcrire aux Juifs la manière d'aller à la ſelle dans le déſert (*b*), & leur cacher le dogme

(*a*) Voilà le plus fort argument contre la loi juive, & que le grand Bolingbroke n'a pas aſſez preſſé. Quoi! les légiſlateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains, enſeignèrent tous l'immortalité de l'ame, on la trouve en vingt endroits dans Homère même, & le prétendu Moïſe n'en parle pas? il n'en eſt pas dit un ſeul mot ni dans le Décalogue juif, ni dans tout le Pentateuque. Il a fallu que des commentateurs ou très-ignorans, ou auſſi frippons que ſots, aient tordu quelques paſſages de Job, qui n'eſt point juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorans qu'eux-mêmes, que Job avait parlé d'une vie à venir, parce qu'il dit: *Je pourrai me lever de mon fumier dans quelques tems; mon protecteur eſt vivant; je reprendrai ma première peau, je le verrai dans ma chair; gardez-vous donc de me décrier & de me perſécuter.*

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui ſouffre & qui eſpère de guérir, avec l'immortalité de l'ame, avec l'enfer & le paradis? Si notre Warburton s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enſeigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très-grand ſervice. Mais par la démence la plus incompréhenſible, il a voulu faire accroire que la groſſièreté du Pentateuque était une preuve de ſa divinité; & par l'excès de ſon orgueil, il a ſoutenu cette chimère avec la plus extrême inſolence.

(*b*) Le docteur Swift diſait que, ſelon le Pentateuque, Dieu avait eu bien plus de ſoin du derrière des juifs que de leurs ames.

d'une vie future ? Hérodote nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que Moïſe conduiſait ſa troupe dans le déſert environ ſeize cents ans avant notre ère. Hérodote écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire ; donc le temple des Phéniciens ſubſiſtait douze cents ans avant Moïſe ; donc la religion phénicienne était établie depuis long-tems encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'ame, ainſi que les Chaldéens & les Egyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de ſa ſecte. C'était, dit-on, un peuple groſſier auquel Dieu ſe proportionnait ! & à qui ? à des voleurs juifs : Dieu être plus groſſier qu'eux ! n'eſt-ce pas un blaſphême ?

CHAPITRE QUATRIÈME.

Qui eſt l'auteur du Pentateuque ?

ON me demande qui eſt l'auteur du Pentateuque. J'aimeraïs autant qu'on me demandât qui a écrit les quatre fils Aimon, Robert le diable, & l'hiſtoire de l'enchanteur Merlin.

Newton, qui s'eſt avili juſqu'à examiner ſérieuſement cette queſtion, prétend que ce fut Samuël qui écrivit ces rêveries apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce déteſtable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je penſe que les Juifs ne ſurent lire & écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, & enſuite ſyriaques : nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'Eſdras forgea tous ces contes du tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes dans le jargon du pays, comme des payſans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cutéens, qui habitaient le pays de Samarie, écrivirent ce même Pentateuque en lettres phéniciennes, qui étaient le caractère courant de leur nation ; & nous avons encore aujourd'hui ce Pentateuque.

Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la compoſition de ce roman. Jérémie était fort attaché, comme on ſait, aux rois de Babylone : il eſt évident par ſes rapſodies qu'il était payé par les Babyloniens, & qu'il trahiſſait ſon pays ; il veut toujours qu'on ſe rende au roi de Babylone. Les Egyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'eſt pour faire la cour au grand roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommé par

nous Jéruſalem (*a*), que Jérémie & Eſdras inſpirent tant d'horreur aux Juifs pour les Egyptiens. Ils ſe gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce ſont des eſclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a preſque toujours été aſſervie ; mais ils reſpectent ceux qu'ils ſervaient alors.

Que d'autres Juifs aient écrit les faits & geſtes de leurs roitelets, c'eſt ce qui m'importe auſſi peu que l'hiſtoire des chevaliers de la table ronde & des douze pairs de Charlemagne : & je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de ſavoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

Qui a écrit le premier l'hiſtoire de Jupiter, de Neptune & de Pluton ? Je n'en ſais rien, & je ne me ſoucie pas de le ſavoir.

Il y a une très-ancienne vie de Moïſe écrite en hébreu (*b*), mais qui n'a point été inſérée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainſi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs ; elle eſt écrite dans ce ſtyle des mille & une nuits qui eſt celui de toute l'antiquité aſiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130 après la tranſmigration des Juifs en Egypte, ſoixante ans après la mort de Joſeph, le pharaon pendant ſon ſommeil vit en ſonge un vieillard qui tenait en ſes mains une balance. Dans l'un des baſſins étaient tous les Egyptiens avec leurs enfans & leurs femmes, dans l'autre un ſeul enfant à la mamelle qui peſait plus que toute l'Egypte entière. Le roi fit auſſitôt appeller tous ſes magiciens, qui furent tous ſaiſis d'étonnement & de

(*a*) Hershalaïm était le nom de Jéruſalem, & Kedusha était ſon nom ſecret. Toutes les villes avaient un nom myſtérieux que l'on cachait ſoigneuſement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlaſſent ce nom dans des enchantemens, & par-là ne ſe rendiſſent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient pas plus ſuperſtitieux que leurs voiſins ; ils furent ſeulement plus cruels, plus uſuriers & plus ignorans.

(*b*) Cette vie de Moïſe a été imprimée à Hambourg en hébreu & en latin.

crainte. Un des conſeillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui ſerait la ruine de l'Egypte. Il conſeilla au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

L'aventure de Moïſe ſauvé des eaux eſt à-peu-près la même que dans l'Exode. On appella d'abord Moïſe Schabar, & ſa mère Jéchotiel. A l'âge de trois ans, Moïſe, jouant avec Pharaon, prit ſa couronne & s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange Gabriel deſcendit du ciel & pria le roi de n'en rien faire; c'eſt un enfant, lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il eſt ſimple, montrez-lui un eſcarboucle & un charbon ardent, & vous verrez qu'il choiſira le charbon. Le roi en fit l'expérience; le petit Moïſe ne manqua pas de choiſir l'eſcarboucle; mais l'ange Gabriel l'eſcamota & mit le charbon ardent à la place; le petit Moïſe ſe brûla la main juſqu'aux os. Le roi lui pardonna, le croyant un ſot. Ainſi Moïſe ayant été ſauvé par l'eau, fut encore une fois ſauvé par le feu.

Tout le reſte de l'hiſtoire eſt ſur le même ton. Il eſt difficile de décider lequel eſt le plus admirable de ce livre de Moïſe ou du Pentateuque. Je laiſſe cette queſtion à ceux qui ont plus de tems à perdre que moi. Mais j'admire ſur-tout les pédans, comme Grotius, Abadie, & même cet abbé Houteville longtems entremetteur d'un fermier-général à Paris, enſuite ſecretaire de ce fameux cardinal Dubois à qui j'ai entendu dire qu'il défiait à tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là ſe diſtillent le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le Pentateuque eſt de Moïſe. Eh mes amis! que prouveriez-vous là? que Moïſe était un fou. Il eſt bien sûr que je ferais enfermer à Bedlam (*e*) un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

(*e*) Bedlam, la maiſon des fous à Londres.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

ON l'a déjà dit ſouvent, c'eſt le petit peuple aſſervi qui tâche d'imiter ſes maîtres ; c'eſt la nation faible & groſſière qui ſe conforme groſſiérement aux uſages de la grande nation. C'eſt Cornouailles qui eſt le ſinge de Londres, & non pas Londres qui eſt le ſinge de Cornouailles. Eſt-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des loix, des coutumes de leurs voiſins ?

Nous ſommes déjà certains que leur Dieu, prononcé par nous Jehovah & par eux Jaho, était le nom ineffable du Dieu des Phéniciens & des Egyptiens, c'était une choſe connue dans l'antiquité. Clément d'Alexandrie, au premier livre de ſes ſtromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Egypte, étaient obligés de porter ſur eux une eſpèce de taliſman compoſé de ce mot Jaho ; & quand on ſavait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait roide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de perſuader aux ſuperſtitieux.

On ſait aſſez que la figure du ſerpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rouſſe, les ablutions nommées depuis baptême, les robes de lin réſervées aux prêtres, les jeûnes, l'abſtinence du porc & d'autres viandes, la circonciſion, tout enfin fut imité de l'Egypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple que fort tard, & plus de cinq cents ans après leur Moïſe, ſelon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple, à l'imitation des grands peuples. Qu'avaient-ils auparavant ? un coffre. C'était l'uſage des nomades

& des peuples Cananéens de l'intérieur des terres qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive, que lorſqu'elle fut nomade, c'eſt-à-dire lorſqu'elle fut errante dans les déſerts de l'Arabie pétrée, elle portait un coffre où était le ſimulacre groſſier d'un Dieu nommé Remphan, ou une eſpèce d'étoile taillée en bois. Vous verrez des traces de ce culte dans quelques prophètes, & ſur-tout dans les prétendus diſcours que les Actes des apôtres mettent dans la bouche d'Etienne.

Selon les Juifs même, les Phéniciens (qu'ils appellent Philiſtins) avaient le temple de Dagon avant que la troupe judaïque eût une maiſon. Si la choſe eſt ainſi, ſi tout leur culte dans le déſert conſiſta dans un coffre à l'honneur du Dieu Remphan, qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il eſt clair que les Juifs n'étaient autre choſe dans leur origine qu'une bande d'Arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Paleſtine, & qui enfin ſe firent une religion à leur mode, & ſe compoſèrent une hiſtoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien Back ou Bacchus, dont ils firent leur Moïſe. Mais que ces fables ſoient révérées par nous; que nous en ayions fait la baſe de notre religion, & que ces fables même aient encore un certain crédit dans le ſiècle de la philoſophie; c'eſt là ſur-tout ce qui indigne les ſages. L'égliſe chrétienne chante les prières juives, & fait brûler quiconque judaïſe. Quelle pitié! quelle contradiction & quelle horreur!

CHAPITRE

CHAPITRE SIXIÈME.

De la Genèſe.

TOUS les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une Genèſe, une théogonie, une coſmogonie, long-tems avant que ces Juifs exiſtaſſent. Ne voit-on pas évidemment que la Genèſe des Juifs était priſe des anciennes fables de leurs voiſins ?

Yaho, l'ancien Dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le Kbautereb ; il arrangea Muth, la matière ; il forma l'homme de ſon ſouffle, Colpi ; il lui fit habiter un jardin, Aden ou Eden ; il le défendit contre le grand ſerpent Ophionée, comme le dit l'ancien fragment de Phérécide. Que de conformités avec la Genèſe juive ! N'eſt-il par naturel que le petit peuple groſſier ait dans la ſuite des tems emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts ?

C'était encore une opinion reçue dans l'Aſie, que Dieu avait formé le monde en ſix tems, appellés chez les Chaldéens, ſi antérieurs aux Juifs, les ſix Gahambars.

C'était auſſi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la Genèſe ne ſont donc que des imitateurs ; ils mêlèrent leurs propres abſurdités à ces fables ; & il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire, quand on voit un ſerpent parlant familiérement à Eve ; Dieu parlant au ſerpent, Dieu ſe promenant chaque jour à midi dans le jardin d'Eden, Dieu faiſant une culotte pour Adam & une pagne à ſa femme Eve. Tout le reſte paraît auſſi inſenſé ; pluſieurs Juifs eux-mêmes en rougirent ; ils traitèrent dans la ſuite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que des Juifs ont regardé comme des contes ?

Ni l'hiſtoire des Juges, ni celle des Rois, ni aucun prophête, ne cite un ſeul paſſage de la Genèſe. Nul n'a parlé ni de la côte d'Adam tirée de ſa poitrine pour en pêtrir une femme, ni de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, ni du ſerpent qui ſéduiſit Eve, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois eſt-ce à nous de les croire ?

Leurs rapſodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Egyptiens, comme ils ont pillé leurs biens quand ils l'ont pu. Le nom même d'Iſraël, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme Philon l'avoue dans la première page du récit de ſa députation auprès de Caligula (*a*); & nous ſerions aſſez imbécilles dans notre Occident pour penſer que tout ce que ces barbares d'Orient avaient volé, leur appartenait en propre ?

(*a*) Voici les paroles de Philon : Les Chaldéens donnent aux juſtes le nom d'*Iſrael*, *voyans Dieu.*

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des mœurs des Juifs.

SI nous paſſions des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne ſont-elles pas auſſi abominables que leurs contes ſont abſurdes? C'eſt, de leur aveu, un peuple de brigands qui emportent dans un déſert tout ce qu'ils ont volé aux Egyptiens. Leur chef Joſué paſſe le Jourdain par un miracle ſemblable au miracle de la mer Rouge; pourquoi? pour aller mettre à feu & à ſang une ville qu'il ne connaiſſait pas, une ville dont ſon Dieu fait tomber les murs au ſon du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâtiſſait des villes au ſon de la flûte: Joſué les détruit; il livre au fer & aux flammes, vieillards, femmes, enfans, & beſtiaux; y a-t-il une horreur plus inſenſée? Il ne pardonne qu'à une proſtituée, qui avait trahi ſa patrie; quel beſoin avait-il de la perfidie de cette malheureuſe, puiſque ſon cornet faiſait tomber les murs, comme celui d'Aſtolphe, & faiſait fuir tout le monde? Et remarquons en paſſant que cette femme nommée Rahab la paillarde, eſt une des aieules de ce Juif dont nous avons depuis fait un Dieu, lequel Dieu compte encore parmi celles dont il eſt né l'inceſtueuſe Thamar, l'impudente Ruth & l'adultère Betzabée.

On nous conte enſuite que ce même Joſué fit pendre trente & un rois du pays, c'eſt-à-dire, trente & un capitaines de village qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'aſſaſſins. Si l'auteur de cette hiſtoire avait formé le deſſein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y ſerait-il pris autrement? L'auteur, pour ajouter le blaſphême au brigandage & à la barbarie, oſe dire que toutes ces abominations ſe commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu, & étaient autant de ſacrifices de ſang humain offerts à Dieu.

C'eſt là le peuple ſaint ! Certes les Hurons, les Canadiens, les Iroquois, ont été des philoſophes pleins d'humanité, comparés aux enfans d'Iſraël ; & c'eſt en faveur de ces monſtres qu'on fait arrêter le ſoleil & la lune en plein midi ! & pourquoi ? pour leur donner le tems de pourſuivre & d'égorger de pauvres Amorrhéens déjà écraſés par une pluie de groſſes pierres que Dieu avait lancées ſur eux du haut des airs pendant cinq grandes lieues de chemin. Eſt-ce l'hiſtoire de Gargantua ? Eſt-ce celle du peuple de Dieu ? Et qu'y a-t-il ici de plus inſupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule ? Ne ſerait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuſer à combattre ce déteſtable amas de fables qui outragent également le bon ſens, la nature & la Divinité ? Si malheureuſement une ſeule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations ſe ſeraient réunies pour l'exterminer ; ſi elles ſont fauſſes, on ne peut mentir plus ſottement.

SUITE DES MOEURS DES JUIFS.

Que dirons-nous d'un Jephté qui immole ſa propre fille à ſon Dieu ſanguinaire, & de l'ambidextre Aod qui aſſaſſine Eglon ſon roi au nom du Seigneur, & de la divine Jahel qui aſſaſſine le général Sizara avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête, & du débauché Samſon que Dieu favoriſe de tant de miracles ? groſſière imitation de la fable d'Hercule.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient ſur ſon âne, avec ſa concubine & de la paille & du foin, dans Gabaa de la tribu de Benjamin ? & voilà les benjamites qui veulent commettre le péché de Sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodomites avaient voulu le commettre avec des anges (*a*). Le lévite compoſe avec

(*a*) L'illuſtre auteur a oublié de parler des anges de Sodome. Cependant, cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'hiſtoire du peuple juif, celle des anges que les magiſtrats, les porte-faix, & juſqu'aux petits garçons d'une ville, veulent abſolument violer, eſt une horreur dont aucune fable païenne n'approche, & qui fait dreſſer les cheveux à la tête. Et on oſe commenter ces abominations ! & on les fait reſpecter à la jeuneſſe ! & on a l'inſolence de plaindre les brames de l'Inde & les mages de Perſe, à qui Dieu n'avait pas révélé ces choſes, & qui n'étaient pas le peuple de Dieu ! & il ſe trouve encore parmi nous des ames de boue aſſez lâches à la fois & aſſez impudentes, pour nous

eux, & leur abandonne ſa maîtreſſe ou ſa femme, dont ils jouiſſent toute la nuit, & qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe ſa concubine en douze morceaux avec ſon couteau ; ce qui n'eſt pourtant pas une choſe ſi aiſée ; & delà s'enſuit une guerre civile.

(*b*) Les onze tribus arment quatre cent mille ſoldats contre la tribu de Benjamin. Quatre cent mille ſoldats, grand Dieu ! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur ſur cinq ou ſix de largeur ? Le Grand Turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Iſraélites exterminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, ſelon leur louable coutume. Il échappe ſix cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périſſe ; il faut donner au moins ſix cents filles à ces ſix cents garçons. Que font les Iſraélites ? Il y avait dans le voiſinage une petite ville nommée Jabès ; ils la ſurprennent, tuent tout, maſſacrent tout, juſqu'aux animaux, réſervent quatre cents filles pour quatre cents benjamites. Deux cents garçons reſtent à pourvoir ; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danſer aux portes de Silo. Allons, Abadie, Serlok, Houteville & conſorts, faites des phraſes pour juſtifier ces fables de Cannibales ; prouvez que tout cela eſt un type, une figure qui nous annonce Jeſus-Chriſt.

dire : croyez cet inf mies ; croyez, ou le courroux d'un Dieu vengeur tombera ſur vous ; croyez, ou nous vous perſécuterons, ſoit dans le conſiſtoire, ſoit dans le conclave, ſoit à l'officialité, ſoit dans le parquet, ſoit à la buvette ! Juſqu'à quand des ecquins feront-ils trembler des ſages ?

(*b*) Jug. chap. 19, v. 20.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des mœurs juives ſous leurs melchim ou roitelets, & ſous leurs pontifes, juſqu'à la deſtruction de Jéruſalem par les Romains.

LEs Juifs ont un roi malgré le prêtre Samuel, qui fait ce qu'il peut pour conſerver ſon autoriré uſurpée (*a*), & il a la hardieſſe de dire que c'eſt *renoncer à Dieu que d'avoir un roi.* Enfin un pâtre qui cherchait des ânesſes eſt élu roi par le ſort. Les Juifs étaient alors ſous le joug des Cananéens ; ils n'avaient jamais eu de temple ; leur ſanctuaire était un coffre qu'on mettait dans une charrette : les Cananéens leur avaient pris leur coffre : Dieu, qui en fut très-irrité, l'avait pourtant laiſſé prendre : mais pour ſe venger, il avait donné des hémorroïdes aux vainqueurs, & envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'appaisèrent en lui renvoyant ſon coffre, accompagné de cinq rats d'or & de cinq trous de cul d'or (*b*). Il n'y a point de vengeance, ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens ; mais il fait mourir cinquante mille ſoixante & dix hommes des ſiens, pour avoir regardé ſon coffre.

C'eſt dans ces belles circonſtances que Saül eſt élu roi des Juifs. Il n'y avait dans leur petit pays ni épée, ni lance ; les Cananéens ou Philiſtins ne permettaient pas aux Juifs leurs eſclaves d'aiguiſer ſeulement les ſocs de leurs charrues & leurs coignées ; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philiſtins pour ces faibles ſecours ; & cependant on nous conte que le roi Saül (*c*) eut d'abord une armée de trois cent mille hommes, avec leſquels il gagna une grande bataille (*d*). Notre Gulliver a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

(*a*) I, des rois, chap. 8.

(*b*) Rois liv. I, chap. 6.

(*c*) I Rois, chap. 13.

(*d*) Ibid, chap. 11.

Digitized by Google

Ce Saül, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi Agag à compoſition. Le prophète Samuel arrive de la part du Seigneur, & lui dit (*e*) : *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué ?* & il prend un ſaint couperet, & il hache en morceaux le roi Agag. Si une telle action eſt véritable, quel peuple était le peuple Juif ! & quels prêtres étaient ſes prêtres !

Saül, réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi Agag ſon priſonnier, va enfin combattre contre les Philiſtins après la mort du doux prophète Samuel. Il conſulte ſur le ſuccès de la bataille une femme qui a un eſprit de Python. On ſait que les femmes qui ont un eſprit de Python font apparaître des ombres. La pythoniſſe montre à Saül l'ombre de Samuel qui ſortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philoſophie du peuple juif. Venons à ſa morale.

Un joueur de harpe pour qui l'Eternel avait pris une tendre affection, s'eſt fait ſacrer roi pendant que Samuel vivait encore ; il ſe révolte contre ſon ſouverain ; il ramaſſe quatre cents malheureux ; &, comme dit la ſainte écriture (*f*), *tous ceux qui avaient de mauvaiſes affaires, qui étaient perdus de dettes, & d'un eſprit méchant, s'aſſemblèrent avec lui.*

C'était un homme *ſelon le cœur de Dieu* (*g*) ; auſſi la première choſe qu'il veut faire eſt d'aſſaſſiner un nommé Nabal qui lui refuſe des contributions : il épouſe ſa veuve ; il épouſe dix-huit femmes, ſans compter les concubines (*h*) ; il s'enfuit chez le roi Achis, ennemi de ſon pays ; il y eſt bien reçu ; & pour récompenſe, il va ſaccager les villages des alliés d'Achis ; il égorge tout, ſans épargner les enfans à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rit juif ; & il fait accroire au roi Achis qu'il a ſaccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grand chemin ont été moins coupables aux yeux des hommes ; mais les voies du Dieu des Juifs ne ſont pas les nôtres.

Le bon roi David ravit le trône à Isboſeth, fils de Saül. Il fait

(*e*) Chap. 15.
(*f*) 1 Rois, chap. 22.
(*g*) Chap. 25.
(*h*) Chap. 27.

aſſaſſiner Miphiboſeth, fils de ſon protecteur Jonathas. Il livre aux Gabaonites deux enfans de Saül, & cinq de ſes petits-enfans, pour les faire tous pendre. Il aſſaſſine Urie pour couvrir ſon adultère avec Betzabée, & c'eſt encore cette abominable Betzabée, mère de Salomon, qui eſt une aïeule de Jeſus-Chriſt.

La ſuite de l'hiſtoire juive n'eſt qu'un tiſſu de forfaits conſacrés. Salomon commence par égorger ſon frère Adonias. Si Dieu accorda à ce Salomon le don de la ſageſſe, il paraît qu'il lui refuſa ceux de l'humanité, de la juſtice, de la continence & de la foi. Il a ſept cents femmes & trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute eſt dans le goût de ces livres érotiques qui font rougir la pudeur. Il n'y eſt parlé que de tettons, de baiſers ſur la bouche, de ventre qui eſt ſemblable à un monceau de froment, d'attitudes voluptueuſes, de doigt mis dans l'ouverture, de treſſaillement; & enfin, il finit par dire: *Que ferons-nous de notre petite ſœur? elle n'a point encore de tettons; ſi c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi c'eſt une porte, fermons-la.* Telles ſont les mœurs que lui imputent avec reſpect de miſérables rabbins, & des théologiens chrétiens encore plus abſurdes (*i*).

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la ſecte des papiſtes a décidé que le ventre de la Sulamite, & ſon ouverture, ſes tettons & ſes baiſers ſur la bouche, ſont l'emblême, le type du mariage de Jeſus-Chriſt avec ſon égliſe.

De tous les rois de Juda & de Samarie, il y en a très-peu qui ne ſoient aſſaſſins ou aſſaſſinés, juſqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui ſe maſſacraient les uns les autres dans les places publiques & dans le temple, pendant que Titus les aſſiégeait, tombe, ſous le fer & dans les chaînes des Romains, avec le reſte de ce petit peuple de Dieu, dont dix douzièmes avaient

(*i*) On ſait que les théologiens chrétiens font paſſer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de Jeſus-Chriſt avec ſon égliſe. Comme ſi Jeſus prenait les tettons de ſon égliſe, & mettait la main à ſon ouverture: & ſur quoi cette belle explication eſt-elle fondée? ſur ce que *chriſtus* eſt maſculin & *eccleſia* féminin. Mais ſi, au lieu du féminin *eccleſia*, on s'était ſervi du mot maſculin *cœtus conventus*, que ſerait-il arrivé?

été

été diſperſés depuis ſi long-tems en Aſie, & vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, ſi elle fut telle que ſes hiſtoriens & ſes prophètes le racontent.

Perſonne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les raſſemble ainſi ſous les yeux, le cœur ſe ſoulève. Ce ſont donc là les héros de la Providence, les perſécuteurs du règne de Jeſus ! Toute l'hiſtoire juive, dites-vous, ô Abadie, eſt la prédiction de l'égliſe ; tous les prophètes ont prédit Jeſus ; examinons donc les prophètes.

CHAPITRE DIXIÈME.

Des prophètes.

PROPHÈTE, *Nabi ; Roëh, parlant, voyant, devin ;* c'eſt la même choſe. Tous les anciens auteurs conviennent que les Egyptiens, les Chaldéens, toutes les nations aſiatiques avaient leurs prophètes, leurs devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif, qui, lorſqu'il eut compoſé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre langage que celui de ſes voiſins, & qui, comme on l'a dit ailleurs, empruntades Phéniciens juſqu'au nom de Dieu Eloha, Jehova, Adonaï, Sadaï, qui enfin prit tous les rites, tous les uſages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète, fut le premier frippon qui rencontra un imbécille : ainſi la prophétie eſt de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatiſme ; ces deux monſtres habitent aiſément enſemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc & du Vivarais, des prophètes tout ſemblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible enthouſiaſme aux plus dégoûtans menſonges. Nous avons vu Jurieu prophétiſer en Hollande. Il y eut de tout tems de tels impoſteurs ; non ſeulement des miſérables qui faiſaient des prédictions, mais d'autres miſérables qui ſuppoſaient des prophéties faites par d'anciens perſonnages.

Le monde a été plein de ſibylles & de Noſtradamus. l'Alcoran compte deux cent vingt-quatre mille prophètes. L'évêque Epiphane dans ſes notes ſur le canon prétendu des apôtres, compte ſoixante & treize prophètes juifs, & dix prophéteſſes. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profeſſion dans l'état ; on n'était point reçu prophète comme on eſt reçu docteur à Oxford ou à Cambridge ; prophé-

tiſait qui voulait ; il ſuffiſait d'avoir ou de feindre d'avoir la vocation & l'eſprit de Dieu. On annnonçait l'avenir en danſant & jouant du pſaltérion. Saül, tout réprouvé qu'il était, s'aviſa d'être prophète. Chaque parti dans les guerres civiles avait ſes prophetes, comme nous avons nos écrivains de Grubſtreet (*a*). Les deux partis ſe traitaient réciproquement de fous, de viſionnaires, de menteurs, de frippons, & en cela ſeul ils diſaient la vérité. *Stultum* (*b*) *& inſanum prophetam, inſanum virum ſpiritualem*, dit Ozée, ſelon la Vulgate.

Les prophètes de Jéruſalem ſont des extravagans, des hommes ſans foi, dit *Sophoniah* prophète de Jéruſalem (*c*). Ils ſont tous comme notre apothicaire Moore, qui met dans nos gazettes : *Prenez de mes pilules ; gardez-vous des contrefaites.*

Le prophète Michée prédiſant des malheurs aux rois de Samarie & de Juda, le prophète Sédékias lui applique un énorme ſoufflet, en lui diſant : *Comment l'eſprit de Dieu eſt-il paſſé par moi pour aller à toi* (*d*) ?

Jérémie qui prophétiſait en faveur de Nabuchodonoſor, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au cou, & un bât ou un joug ſur le dos, car c'était un type ; & il devait envoyer ce type aux petits roitelets voiſins, pour les inviter à ſe ſoumettre à Nabuchodonoſor. Le prophète Ananias, qui regardoit Jérémie comme un traître, lui arrache ſes cordes, les rompt, & jette ſon bât à terre.

Ici c'eſt Ozée à qui Dieu ordonne de prendre une putain & d'avoir des fils de putain (*e*). *Vade, ſume tibi uxorem fornicationum, & fac tibi filios fornicationum*, dit la Vulgate. Ozée obéit ponctuellement : il prend Gomer, fille d'Ebalaim ;

(*a*) Grubſtreet eſt la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

(*b*) Ozée, chap. 9.

(*c*) Soph. chap. 3, v. 4.

(*d*) Paralip. chap. 18.

(*e*) Ozée, chap. premier.

il en a trois enfans ; ainſi cette prophétie & ce putaniſme durèrent au moins trois années. Cela ne ſuffit pas au Dieu des Juifs : il veut qu'Ozée (*f*) couche avec une femme qui ait fait déjà ſon mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes, & un boiſſeau & demi d'orge ; c'eſt aſſez bon marché pour un adultère (*g*) Il en avait coûté encore moins au patriarche Juda pour ſon inceſte avec ſa bru Thamar.

Là c'eſt Ezéchiel (*h*) qui, après avoir dormi trois cent nonante jours ſur le côté gauche, & quarante ſur le côté droit, après avoir avalé un livre de parchemin, après avoir mangé un ſir reverend (*i*) ſur ſon pain par ordre exprès de Dieu, introduit Dieu lui-même, le créateur du monde, parlant ainſi à la jeune Oolla (*k*) : *Tu es devenue grande, tes tettons ont paru, ton petit poil a commencé à croître ; je t'ai couverte ; mais tu t'es bâti un mauvais lieu ; tu as ouvert tes cuiſſes à tous les paſſans..... Sa ſœur Ooliba s'eſt proſtituée avec plus d'emportement* (*l*) ; *elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne, & qui déchargent comme des chevaux.*

Notre ami le général Withers, à qui on liſait un jour ces prophéties, demanda dans quel bordel on avait fait l'Ecriture ſainte.

On lit rarement les prophéties ; il eſt difficile de ſoutenir la lecture de ces longs & énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu Gulliver & l'Atlantis, ne connaiſſent ni Ozée ni Ezéchiel.

Quand on fait voir à des perſonnes ſenſées ces paſſages

(*f*) Ibid, chap. 3.

(*g*) Remarquez que le prophète ſe ſert du mot propre *fodi eam* : je la f... ; O abomination ! Et on met ces livres infames entre les mains des jeunes garçons & des jeunes filles, & des ſéducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvens !

(*h*) Ezéch. chap. 4.

(*i*) Un *ſir reverend* en anglais eſt un étron.

(*k*) Ezéch. chap. 16.

(*l*) Ezéch. 23.

exécrables, noyés dans le fatras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un Iſaie marche tout nu au milieu de Jéruſalem, qu'un Ézéchiel coupe ſa barbe en trois portions, qu'un Jonas ſoit trois jours dans le ventre d'une baleine, &c. Si elles liſaient ces extravagances & ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur. C'eſt la Bible; elles demeurent confondues; elles héſitent; elles condamnent ces abominations, & n'oſent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'eſt qu'avec le tems qu'elles oſent faire uſage de leur ſens commun; elles finiſſent enfin par déteſter ce que des frippons & des imbécilles leur ont fait adorer.

Quand ces livres ſans raiſon & ſans pudeur ont-ils été écrits? perſonne n'en ſait rien. L'opinion la plus vraiſemblable eſt que la plupart dès livres attribués à Salomon, à Daniel & à d'autres, ont été faits dans Alexandrie; mais qu'importe le tems & le lieu? ne ſuffit-il pas de voir avec évidence que ſe ſont des monumens de la folie la plus outrée, & de la plus infame débauche?

Comment donc les Juifs ont-ils pu les vénérer? C'eſt qu'ils étaient des Juifs. Il faut encore conſidérer que tous ces monumens d'extravagances ne ſe conſervaient guère que chez les prêtres & les ſcribes. On ſait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie, inventée par les Chinois, ne parvint que ſi tard. Nous ſerons encore plus étonnés quand nous verrons les pères de l'égliſe adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur ſecte.

Venons enfin de l'ancien convenant au nouveau. Venons à Jeſus & à l'établiſſement du chriſtianiſme.

CHAPITRE ONZIÈME.

De la perſonne de Jeſus.

JESUS naquit dans un tems où le fanatiſme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs & les Romains avait donné aux principaux de la nation des mœurs moins déraiſonnables & moins groſſières. Mais la populace toujours incorrigible conſervait ſon eſprit de démence. Quelques Juifs opprimés ſous les rois de Syrie & ſous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait quelque jour un libérateur, un meſſie. Cette attente devait naturellement être remplie par Hérode. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture ſurpaſſait de beaucoup celle du temple de Salomon, puiſqu'il avait comblé un précipice ſur lequel cet édifice était établi; le peuple ne gémiſſait plus ſous une domination étrangère; il ne payait d'impôts qu'à ſon monarque; le culte juif floriſſait; les loix antiques étaient reſpectées; Jéruſalem, il faut l'avouer, était au tems de ſa plus grande ſplendeur.

L'oiſiveté & la ſuperſtition firent naître pluſieurs factions ou ſociétés religieuſes, ſaducéens, phariſiens, eſſéniens, judaïtes, thérapeutes, joanniſtes ou diſciples de Jean; à-peu-près comme les papiſtes ont des moliniſtes, des janſéniſtes, des jacobins & des cordeliers. Mais perſonne alors ne parlait de l'attente du meſſie. Ni Flavien Joſephe, ni Philon, qui ſont entrés dans de ſi grands détails ſur l'hiſtoire juive, ne diſent qu'on ſe flattait alors qu'il viendrait un chriſt, un oint, un libérateur, un rédempteur, dont ils avaient moins beſoin que jamais. Et s'il y en avait un, c'était Hérode. En effet il y eut un parti, une ſecte qu'on appella les hérodiens, & qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu (*a*).

(*a*) Cette ſecte des hérodiens ne dura pas long-tems. C'était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, ſoit à Hérode l'Arabe,

De tous tems ce peuple avait donné le nom d'oint, de meſſie, de chriſt, à quiconque leur avait fait un peu de bien ; tantôt à leurs pontifes, tantôt aux princes étrangers. Le Juif qui compila les rêveries d'Iſaie lui fait dire, par une lâche flatterie bien digne d'un Juif eſclave : *Ainſi a dit l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon meſſie, duquel j'ai pris la main droite, afin que je terraſſe les nations devant lui.* Le quatrième livre des Rois appelle le ſcélérat Jehu, oint, meſſie. Un prophète annonce à Hazaël, roi de Damas, qu'il eſt meſſie, & oint du Très-Haut. Ezéchiel dit au roi de Tyr : *Tu es un chérubin, un oint, un meſſie, le ſceau de la reſſemblance de Dieu.* Si ce roi de Tyr avait ſu qu'on lui donnait ces titres en Judée, il ne tenait qu'à lui de ſe faire une eſpèce de Dieu ; il y avait un droit aſſez apparent, ſuppoſé qu'Ezéchiel eût été inſpiré. Les évangéliſtes n'en ont pas tant dit de Jeſus.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que nul Juif n'eſpérait, ne deſirait, n'annonçait un oint, un meſſie du tems d'Hérode le Grand, ſous lequel on dit que naquit Jeſus. Lorſqu'après la mort d'Hérode le Grand, la Judée fut gouvernée en province romaine, & qu'un autre Hérode fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, pluſieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, ſur-tout dans cette Galilée où les Juifs étaient plus groſſiers qu'ailleurs. C'eſt ainſi que Fox, un miſérable payſan, établit de nos jours la ſecte des quakers parmi les payſans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une égliſe calviniſte fut un cardeur de laine nommé Jean Le Clerc. C'eſt ainſi que Muncer, Jean de Leyde & d'autres, fondèrent l'anabaptiſme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulſionnaires inſtituer une petite ſecte parmi la canaille d'un fauxbourg de Paris. Tous les ſectaires

ſoit à Juda Marc bée, ſoit aux rois perſans, ſoit aux Babyloniens. Les Juifs de Rome célébrèrent la fête d'Hérode juſqu'au tems de l'empereur Néron. Perſe le dit expreſſément :

Herodis venére dies, unctáque feneſtrá.
Diſpoſitæ pinguem nebulam vomuére lucernæ.
. . . . . *Tumet alba fidelia vino.*

commencent ainſi dans toute la terre. Ce ſont, pour la plupart, des gueux qui crient contre le gouvernement, & qui finiſſent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. Jeſus fut pendu à Jéruſalem ſans avoir été oint. Jean le baptiſeur y avait déjà été condamné au ſupplice. Tous deux laiſsèrent quelques diſciples dans la lie du peuple. Ceux de Jean s'établirent vers l'Arabie, où ils ſont encore (*b*). Ceux de Jeſus furent d'abord très-obſcurs; mais quand ils ſe furent aſſociés à quelques Grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant ſous Tibère pouſſé plus loin que jamais leurs fripponeries ordinaires, ayant ſur-tout ſéduit & volé Fulvia, femme de Saturninus, furent chaſſés de Rome, & ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore ſévérement ſous Caligula & ſous Claude.

Leurs déſaſtres enhardirent le peu de Galiléens qui compoſaient la ſecte nouvelle, à ſe ſéparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui ſe mirent à leur tête, & qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produiſit cette énorme quantité d'évangiles, mot grec qui ſignifie bonne nouvelle. Chacun donnait une vie de Jeſus; aucunes n'étaient d'accord, mais toutes ſe reſſemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La ſynagogue, de ſon côté, voyant qu'une ſecte nouvelle née dans ſon ſein, débitait une vie de Jeſus très-injurieuſe au ſanhédrin & à la nation, rechercha quel était cet homme auquel elle n'avait point fait d'attention juſqu'alors. Il nous reſte encore un mauvais ouvrage de ce tems-là, intitulé Sepher Toldos Jeſchut. Il paraît qu'il eſt fait pluſieurs années après le ſupplice de Jeſus, dans le tems que l'on compilait les évangiles. Ce petit livre eſt rempli de prodiges, comme tous les livres juifs & chrétiens; mais tout extravagant qu'il eſt, on eſt forcé de convenir qu'il y a des choſes beaucoup plus vraiſemblables que dans nos évangiles.

(*b*) Ces chrétiens de St. Jean, ſont principalement établis à Moſul & vers Baſſora.

Il

Il eſt dit dans le Toldos Jeſchut que Jeſus était fils d'une nommée Mirja, mariée dans Bethléem, à un pauvre homme nommé Jocanam. Il y avait dans le voiſinage un ſoldat dont le nom était Joſeph Pander, homme d'une riche taille, & d'une aſſez grande beauté; il devient amoureux de Mirja ou Maria (car les Hébreux n'exprimant point les voyelles, prenaient ſouvent un A pour un J).

Mirja devint groſſe de la façon de Pander; Jocanam confus & deſeſpéré quitta Bethléem, & alla ſe cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de Juifs. La conduite de Mirja la déshonora; ſon fils Jeſu ou Jeſchut fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école publique, il ſe plaça parmi les enfans légitimes; on le fit ſortir de ce rang; delà ſon animoſité contre les prêtres, qu'il manifeſta quand il eut atteint l'âge mûr; il leur prodigua les injures les plus attroces, les appellant races de vipères, ſépulcres blanchis. Enfin, ayant pris querelle avec le Juif Judas ſur quelque matière d'intérêt, comme ſur des points de religion, Judas le dénonça aux ſanhédrin; il fut arrêté, ſe mit à pleurer, demanda pardon, mais en vain; on le fouetta, on le lapida, & enſuite on le pendit.

Telle eſt la ſubſtance de cette hiſtoire. On y ajouta depuis des fables inſipides, des miracles impertinens, qui firent grand tort au fond; mais le livre était connu dans le ſecond ſiècle; Celſe le cita; Origène le réfuta; il nous eſt parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer eſt certainement plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde, qu'aucun des cinquante Évangiles des chriſticoles. Il eſt plus vraiſemblable que Joſeph Pander avait fait un enfant à Mirja, qu'il ne l'eſt qu'un ange ſoit venu par les airs faire un compliment de la part de Dieu à la femme d'un charpentier, comme Jupiter envoya Mercure auprès d'Alcmène.

Tout ce qu'on nous conte de ce Jeſus eſt digne de l'ancien

Teſtament & de Bedlam. On fait venir je ne ſais quel Agion pneuma, un ſaint ſouffle, un Saint-Eſprit, dont on n'avait jamais entendu parler, & dont on a fait depuis la tierce partie de Dieu, Dieu lui-même, Dieu le créateur du monde; il engroſſe Marie; ce qui a donné lieu au jéſuite Sanchez d'examiner dans ſa ſomme théologique ſi Dieu eut beaucoup de plaiſir avec Maria, s'il répandit de la ſemence, & ſi Maria répandit auſſi de ſa ſemence.

Jeſus devient donc un fils de Dieu & d'une Juive, non encore Dieu lui-même, mais une créature ſupérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'eſt de ſe faire emporter par le diable ſur le haut d'une montagne de Judée d'où on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtemens paraiſſent tout blancs: quel miracle! Il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déjà ivres (*c*). Il fait ſécher un figuier qui ne lui a pas donné des figues à ſon déjeûner à la fin de Février. Et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le tems des figues.

Il va ſouper chez des filles, & puis chez les douaniers, & cependant on prétend dans ſon hiſtoire qu'il regarde ces douaniers, ces publicains, comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'eſt-à-dire, dans cette grande enceinte où demeuraient les prêtres, dans cette cour où des petit marchands étaient autoriſés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux à ceux qui venaient ſacrifier. Il prend un grand fouet, en donne ſur les épaules de tous les marchands, les chaſſe à

(c) Il eſt difficile de dire quel eſt le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que Dieu diſe à ſa mère juive: *femme, qu'y a-t-il entre toi & moi*, c'eſt déjà une étrange choſe. Mais que Dieu boive & mange avec des ivrognes, & qu'il change ſix cruches d'eau en ſix cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déjà que trop bu; quel blaſphême auſſi exécrable qu'impertinent! L'hébreu ſe ſert d'un mot qui répond au mot *griſé*; la Vulgate, au chap. II, verſ. 10, dit *inebriati*, enivrés.

St. Chryſoſtome, bouche d'or, aſſure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu; & pluſieurs pères de l'égliſe ont prétendu que ce vin ſignifiait le ſang de Jeſus-Chriſt dans l'euchariſtie. O folie de la ſuperſtition, dans quel abyme d'extravagances nous avez-vous plongés?

coups de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons & leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, & on le laiſſe faire ! Et, ſi l'on en croit le livre attribué à Jean, on ſe contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu reſpectable.

C'était déjà fort grand miracle que trente ou quarante marchands ſe laiſſaſſent feſſer par un ſeul homme, & perdiſſent leur argent ſans rien dire. Il n'y a rien dans dom Quichotte qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il ſe contente de dire : *Détruiſez ce temple, & je le rebâtirai en trois jours.* Les Juifs repartent, ſelon Jean : *On a mis quarante-ſix ans à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâtiras-tu ?*

Il était bien faux qu'Hérode eût employé quarante-ſix ans à bâtir le temple de Jéruſalem. Les Juifs ne pouvaient pas répondre une pareille fauſſeté. Et, pour le dire en paſſant, cela fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Après cette belle équipée, on fait prêcher Jeſus dans les villages. Quels diſcours lui fait-on tenir ? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde ; à un morceau de levain mêlé dans trois meſures de farine ; à un filet avec lequel on pêche de bon & de mauvais poiſſon ; à un roi qui a tué ſes volailles pour les noces de ſon fils, & qui envoie ſes domeſtiques prier les voiſins à la noce. Les voiſins tuent les gens qui viennent les prier à dîner ; le roi tue ceux qui ont tué ſes gens, & brûle leurs villes ; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre ſur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il apperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, & au lieu de lui en donner une, il ſe fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'eſt que le royaume des cieux ſelon Matthieu.

Dans les autres ſermons, le royaume des cieux eſt toujours comparé à un uſurier qui veut abſolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque Tillotſon prêche dans un autre goût.

Par où finit l'hiſtoire de Jeſus ? par l'aventure qui eſt arrivée chez nous, & dans le reſte du monde, à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, ſans être aſſez habiles, ou pour armer cette populace, ou pour ſe faire de puiſſans protecteurs ; ils finiſſent la plupart par être pendus. Jeſus le fut en effet pour avoir appellé ſes ſupérieurs races de vipères & ſépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il reſſuſcita en ſecret. Enſuite il monta au ciel en préſence de quatre-vingts de ces diſciples (*d*), ſans qu'aucune autre perſonne de la Judée le vît monter dans les nuées, ce qui était pourtant fort aiſé à voir, & qui aurait fait dans le monde une aſſez grande nouvelle.

Notre ſymbole que les papiſtes appellent le crédo, ſymbole attribué aux apôtres, & évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que Jeſus, avant de monter au ciel, était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en eſt pas dit un ſeul mot dans les Evangiles, & cependant c'eſt un des principaux articles de la foi des chriſticoles ; on n'eſt point chrétien ſi on ne croit pas que Jeſus eſt allé aux enfers.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage ? ce fut Athanaſe environ trois cent cinquante ans après ; c'eſt dans ſon traité contre Appollinaire ſur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'ame de Jeſus deſcendit en enfer tandis que ſon corps était dans le ſépulcre. Ses paroles ſont dignes d'attention, & font voir avec quelle ſagacité & quelle ſageſſe Athanaſe raiſonnait. Voici ſes propres paroles :

Il fallait qu'après ſa mort ſes parties eſſentiellement diverſes euſſent diverſes fonctions ; que ſon corps repoſât dans le ſépulcre pour

(*d*) Monter au ciel en perpendiculaire ! pourquoi pas en ligne horizontale ? Monter eſt contre les règles de la gravitation. Il pouvait raſer l'horiſon, & aller dans Mercure ou Vénus, ou Mars, ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, ſi l'un de ces aſtres ſe couchait alors. Quelle ſottiſe que ces mots aller au ciel, deſcendre du ciel ! Comme ſi nous étions le centre de tous les globes, comme ſi notre terre n'était pas l'une de ces planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de ſoleils, & qui entre dans la compoſition de cet univers, que nous nommons le ciel ſi mal-à-propos.

détruire la corruption, & que ſon ame allât aux enfers pour vaincre la mort.

L'Africain Auguſtin eſt du ſentiment d'Athanaſe dans une lettre qu'il écrivit à Evode : *Quis ergò, niſi infidelis, negaverit fuiſſe apud inferos Chriſtum ?* Jérôme ſon contemporain fut à-peu-près du même avis ; & ce fut du tems d'Auguſtin & de Jérôme que l'on compoſa ce ſymbole, ce crédo qui paſſe chez les ignorans pour le ſymbole des apôtres (*e*).

Ainſi s'établiſſent les opinions, les croyances, les ſectes. Mais comment ces déteſtables fadaiſes ont-elles pu s'acréditer ? Comment ont-elles renverſé les autres fadaiſes des Grecs & des Romains, & enfin l'empire même ? comment ont-elles cauſé tant de maux, tant de guerres civiles, allumé tant de bûchers & fait couler tant de ſang ? c'eſt de quoi nous allons rendre compte.

(*e*) Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'oſa pas imaginer d'abord tant de fictions révoltantes. Quelques adhérens du Juif Jeſus ſe contentent dans les commencemens, de dire que c'était un homme de bien injuſtement crucifié, comme depuis, nous avons, nous & les autres chrétiens, aſſaſſiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit ; on oſe écrire que Dieu l'a reſſuſcité. Bientôt après on fait ſa légende. L'un ſuppoſe qu'il eſt allé au ciel & aux enfers. L'autre dit qu'il viendra juger les vivans & les morts dans la vallée de Joſaphat ; enfin on en fait un Dieu. On fait trois Dieux. On pouſſe le ſophiſme juſqu'à dire que ces trois Dieux ne ſont qu'un. De ces trois Dieux on en mange & on en boit un : on le rend en urine & en matière fécale. On perſécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs ; & tout cela pour que tel & tel jouiſſent de dix mille pièces de rente, & qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

CHAPITRE DOUZIÈME.

De l'établiſſement de la ſecte chrétienne, & particuliérement de Paul.

QUAND les premiers Galiléens ſe répandirent parmi la populace des Grecs & des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions abſurdes qui peuvent entrer dans des cervelles ignorantes, qui aiment les fables; des dieux déguiſés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en ſerpens, pour ſéduire des femmes & des filles. Les magiſtrats, les principaux citoyens n'admettaient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourriſſait, & c'était la canaille païenne. Il me ſemblait voir chez nous les diſciples de Fox diſputer contre les diſciples de Broun. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbécilles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des eſprits faibles laſſés de leurs anciennes ſottiſes, & qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthelemi (*a*), dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop ſouvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des chriſticoles, Pierre, fils de Jone, demeurait à Joppé chez Simon le corroyeur, dans un galetas, où il reſſuſcita la couturière Dorcas.

Voyez le chapitre de Lucien, intitulé Philopatris, dans lequel il parle de ce Galiléen (*b*) *au front chauve & au grand nez, qui fut enlevé au troiſième ciel.* Voyez comme il traite une aſſemblée de

(*a*) Bartholomey-fair, où il y a encore des charlatans & des aſtrologues.

(*b*) Il eſt fort douteux que Lucien ait vu Paul, & même qu'il ſoit l'auteur du chapitre intitulé Philopatris. Cependant, il ſe pourrait bien faire que Paul, qui vivait du tems de Néron, eût encore vécu juſque ſous Trajan, tems auquel Lucien commença, dit-on, à écrire.

chrétiens où il ſe trouva. Nos presbytériens d'Ecoſſe & les gueux de Saint-Médard de Paris, ſont préciſément la même choſe. Des hommes déguenillés, preſque nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumène, pouſſant des ſoupirs, faiſant des contorſions, jurant par le Fils qui eſt ſorti du Père, prédiſaient mille malheurs à l'empire, blaſphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la ſecte était ce Paul au grand nez & au frond chauve, dont Lucien ſe moque. Il ſuffit, ce me ſemble, des écrits de ce Paul, pour voir combien Lucien avait raiſon. Quel galimatias quand il écrit à la ſociété des chrétiens qui ſe formait à Rome dans la fange juive ! *La circonciſion vous eſt profitable ſi vous obſervez la loi ; mais ſi vous êtes prévaricateurs de la loi, votre circonciſion devient prépuce*, &c..... *Détruiſons-nous donc la loi par la foi ? à Dieu ne plaiſe ! mais nous établiſſons la foi..... Abraham a été juſtifié par ſes œuvres ; il a de quoi ſe glorifier, mais non devant Dieu.* Ce Paul, en s'exprimant ainſi, parlait évidemment en juif & non en chrétien.

Quels diſcours aux Corinthiens ! *Nos pères ont été baptiſés en Moiſe dans la nuée & dans la mer.* Le cardinal Bembo n'avait-il pas raiſon d'appeller ces épîtres *Epiſtolaciæ*, & de conſeiller de ne les point lire ?

Que penſer d'un homme qui dit aux Theſſaloniciens : *Je ne permets point aux femmes de parler dans l'égliſe* ; & qui dans la même épitre annonce qu'elles doivent parler & prophétiſer avec un voile ?

Sa querelle avec les autres apôtres eſt-elle d'un homme ſage & modéré ? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti ?

On demande comment ce Paul put réuſſir à former une ſecte avec ſon déteſtable galimatias, pour lequel le cardinal Bembo avait un ſi profond mépris. Nous répondons que ſans ce galimatias même, il n'aurait jamais réuſſi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Penſe-t-on que notre Fox, qui a fondé chez nous la ſecte des primitifs appellés quacres, ait eu plus de bon ſens que ce Paul ? Il y a long-tems qu'on a dit que ce ſont les fous qui fondent les ſectes, & que les prudens les gouvernent.

Il eſt chrétien, il enſeigne le chriſtianiſme, & il va ſacrifier ſept jours de ſuite dans le temple de Jéruſalem par le conſeil de Jacques, afin de ne pas paſſer pour chrétien. Il écrit aux Galates: *Je vous dis, moi Paul, que ſi vous vous faites circoncire, Jeſus-Chriſt ne vous ſervira de rien.* Et enſuite il circoncit ſon diſciple Timothée, que les Juifs prétendent être fils d'un Grec & d'une proſtituée. Il eſt intrus parmi les apôtres, & il ſe vante aux Corinthiens d'être auſſi apôtre que les autres: *Ne ſuis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu notre Seigneur Jeſus-Chriſt? N'êtes-vous pas mon ouvrage? Quand je ne ſerais pas apôtre à l'égard des autres, je le ſuis au moins à votre égard. N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens? N'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous une femme qui ſoit notre ſœur* (ou ſi on veut, une ſœur qui ſoit notre femme), *comme ſont les autres apôtres & les frères de notre Seigneur? Qui eſt-ce qui va jamais à la guerre à ſes dépens? &c.*

Que de choſes dans ce paſſage! le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a ſubjugués, le droit de leur faire payer les dépenſes de ſa femme ou de ſa ſœur, enfin la preuve que Jeſus avait des frères, & la préſomption que Marie ou Mirja était accouchée plus d'une fois.

Je voudrois bien ſavoir de quoi il parle encore dans la ſeconde lettre aux Corinthiens, chap. II. (c) *Ce ſont des faux apôtres..... mais ce qu'ils oſent, je l'oſe auſſi. Sont-ils Hébreux? je le ſuis auſſi; ſont-ils de la race d'Abraham? j'en ſuis auſſi. Sont-ils miniſtres de Jeſus-Chriſt? quand ils devraient m'accuſer d'impudence, je le ſuis encore plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux; j'ai été plus repris de juſtice, plus ſouvent enfermé dans les cachots qu'eux. J'ai reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois, des coups de bâton trois fois, lapidé une fois; j'ai été un jour & une nuit au fond de la mer.*

Voilà donc ce Paul qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer ſans être noyé; c'eſt le tiers de l'aventure de Jonas. Mais n'eſt-

(c) Corinth. chap. 9.

il

il pas clair qu'il manifeſte ici ſa baſſe jalouſie contre Pierre & les autres apôtres, & qu'il veut l'emporter ſur eux pour avoir été plus repris de juſtice & plus fouetté qu'eux ?

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute ſon inſolence, quand il dit aux-mêmes Corinthiens : *Je viens à vous pour la troiſième fois ; je jugerai tous par deux ou trois témoins ; je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché ni aux autres ?*

A quels imbécilles, & quels cœurs abrutis de la ville populace écrivait-il ainſi en maître tyrannique ? A ceux auquels il oſait dire qu'il avait été ravi au troiſième ciel. Lâche, & impudent impoſteur ! où eſt ce troiſième ciel dans lequel tu as voyagé ? Eſt-ce dans Vénus ou dans Mars ? Nous rions de Mahomet quand ſes commentateurs prétendent qu'il alla viſiter ſept cieux tout de ſuite dans une nuit. Mais Mahomet au moins ne parle pas dans ſon Alcoran d'une telle extravagance qu'on lui impute ; & Paul oſe dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage !

Quel était donc ce Paul qui fait encore tant de bruit, & qui eſt cité tous les jours à tort & à travers ? Il dit qu'il était citoyen romain. J'oſe affirmer qu'il ment impudemment. Aucun Juif ne fut citoyen romain que ſous les Décius & les Philippes. S'il était de Tarſis, Tarſis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après Paul. S'il était de Giſcale, comme le dit Jérôme, ce village était en Galilée ; & jamais les Galiléens n'eurent aſſurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'eſt-à-dire, qu'il fut domeſtique de Gamaliel. En effet, on remarque qu'ils gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent Etienne, ce qui eſt l'emploi d'un valet. Les Juifs prétendirent qu'il voulut épouſer la fille de Gamaliel. On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'hiſtoire de Thècle. Il n'eſt pas étonnant que la fille de Gamaliel n'ait pas voulu d'un petit valet chauve, dont les ſourcils ſe joignaient ſur un nez difforme, & qui avait les jambes crochues : c'eſt ainſi que les actes de Thècle le dépeignent. Dédaigné par Gamaliel & par ſa fille, comme il méritait

de l'être, il ſe joignit à la ſecte naiſſante de Céphas, de Jacques, de Matthieu, de Barnabé, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raiſon, on jugera que cette cauſe de l'apoſtaſie de ce malheureux Juif, eſt plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment ſe perſuadera-t-on qu'une lumière céleſte l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleſte ſe ſoit fait entendre à lui, que Dieu lui ait dit : *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu* ? ne rougit-on pas d'une telle ſottiſe ?

Si Dieu avait voulu empêcher que les diſciples de Jeſus ne fuſſent perſécutés, n'aurait-il pas parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de Gamaliel ? En ont-ils moins été châtiés depuis que Saul tomba de cheval ? Saul Paul ne fut-il pas châtié lui-même ? à quoi ſert ce ridicule miracle ? Je prends le ciel & la terre à témoin (s'il eſt permis de ſe ſervir de ces mots impropres le ciel & la terre) qu'il n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur & de mépris (*d*).

(*d*) Ce qu'il faut, ce me ſemble, remarquer avec ſoin dans ce Juif Paul, c'eſt qu'il ne dit jamais que Jeſus ſoit Dieu. Tous les honneurs poſſibles, il les lui donne. Mais le mot de Dieu n'eſt jamais pour lui. Il a été prédeſtiné dans l'épître aux Romains, chap. IV. Il veut qu'on ait la paix avec Dieu par Jeſus, chap. V. Il compte ſur la grace de Dieu par un ſeul homme, qui eſt Jeſus ; il appelle ſes diſciples héritiers de Dieu & cohéritiers de Jeſus, même chap. Il n'y a qu'un ſeul verſet dans tous ces écrits de Paul, où le mot de Dieu pourrait tomber ſur Jeſus. C'eſt dans cette épître aux Romains, chap. IX. Mais Eraſme & Grotius ont prouvé que cet endroit eſt falſifié & mal interprété. En effet, il ſerait trop étrange que Paul reconnaiſſant Jeſus pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une ſeule fois : ç'eût été alors un blaſphême.

Pour le mot de Trinité, il ne ſe trouve jamais dans Paul, qui cependant eſt regardé comme le fondateur du chriſtianiſme.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Des Evangiles.

DÈs que les ſociétés de demi-juifs, demi-chrétiens ſe furent inſenſiblement établies dans le bas peuple à Jéruſalem, à Antioche, à Ephèſe, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque tems après Veſpaſien, chacun de ces petits troupeaux voulut faire ſon évangile. On en compta cinquante, & il y en eut beaucoup davantage. Tous ſe contrediſent, comme on le ſait, & cela ne pouvait être autrement, puiſque tous étaient forgés dans des lieux différens. Tous conviennent ſeulement que leur Jeſus était fils de Maria ou Mirja, & qu'il fut pendu; & tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les métamorphoſes d'Ovide.

Luc lui dreſſe une généalogie abſolument différente de celle que Matthieu lui forge; & aucun d'eux ne ſonge à faire la généalogie de Marie, de laquelle ſeule on le fait naître. L'enthouſiaſte Paſcal s'écrie: *Cela ne s'eſt pas fait de concert.* Non, ſans doute, chacun a écrit des extravagances à ſa fantaiſie pour ſa petite ſociété. Delà vient qu'un évangéliſte prétend que le petit Jeſus fut élevé en Egypte; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem; celui-ci le fait aller une ſeule fois à Jéruſalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, & fait égorger tous les petits enfans du pays par le premier Hérode, qui était alors près de ſa fin (*a*). L'autre paſſe ſous ſilence & l'étoile, & les mages, & le maſſacre des innocens.

(*a*) Le maſſacre des innocens eſt aſſurément le comble de l'ineptie, auſſi bien que le conte des trois mages conduits par une étoile. Comment Hérode, qui ſe mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier qui venait de naître dans un village, le détrônât? Hérode tenait ſon royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'eſt pas abſolument fou? Eſt-il poſſible qu'on ait propoſé à la crédulité humaine de pareilles bêtiſes, qui ſont ſi au-deſſous de *Robert le Diable* & de *Jean de Paris*. L'homme eſt donc une eſpèce bien mépriſable, puiſqu'elle eſt ainſi gouvernée.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette contradiction, de faire une concordance ; & cette concordance eſt encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Preſque tous ces évangiles que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été viſiblement forgés après la priſe de Jéruſalem on en a une preuve bien ſenſible dans celui qui eſt attribué à Matthieu. Ce livre met dans la bouche de Jeſus ces paroles aux Juifs ; *Vous rendrez compte de tout le ſang répandu depuis le juſte Abel, juſqu'à Zacharie, fils de Barack, que vous avez tué entre le temple & l'autel.*

Un fauſſaire ſe découvre toujours par quelque endroit. Il y eut pendant le ſiège de Jéruſalem un Zacharie fils d'un Barack, aſſaſſiné entre le temple & l'autel par la faction des zélés. Par-là l'impoſture eſt facilement découverte ; mais pour la découvrir alors, il eût fallu lire toute la Bible. Les Grecs & les Romains ne la liſaient guère, & les évangiles leur étaient entiérement inconnus ; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que l'évangile attribué à Matthieu n'a été écrit que très-long-tems après lui par quelque malheureux demi-juif, demi-chrétien helléniſte, c'eſt ce paſſage fameux : *S'il n'écoute pas l'égliſe ; qu'il ſoit à vos yeux comme un païen & un publicain.* Il n'y avait point d'égliſe du tems de Jeſus & de Matthieu. Ce mot d'égliſe eſt grec. L'aſſemblée du peuple d'Athènes s'appellait *eccleſia.* Cette expreſſion ne fut adoptée par les chrétiens que dans la ſuite des tems, quand il eut quelque forme de gouvernement. Il eſt donc clair qu'un fauſſaire prit le nom de Matthieu pour écrire cet évangile en très-mauvais grec. J'avoue qu'il ſerait aſſez comique que Matthieu, qui avait été publicain, comparât les païens aux publicains. Mais quel que ſoit l'auteur de cette comparaiſon ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple qui regarde un chevalier romain chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée ſeule eſt deſtructive de toute adminiſtration, & non ſeulement indigne d'un homme inſpiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Digitized by Google

Il y a deux évangiles de l'enfance ; le premier nous raconte qu'un jeune gueux donna une tape ſur le derrière au petit Jeſus ſon camarade, & que le petit Jeſus le fit mourir ſur le champ, *Kai para kremei peſon apeidonen.* Une autre fois il faiſait des petits oiſeaux de terre glaiſe, & ils s'envolaient. La manière dont il apprenait ſon alphabet, était encore tout-à-fait divine. Ces contes ne ſont pas plus ridicules que ceux de l'enlévement de Jeſus par le diable, de la transfiguration ſur le Thabor, de l'eau changée en vin, des diables envoyés dans un troupeau de cochons. Auſſi cet évangile de l'enfance fut long-tems en vénération.

Le ſecond livre de l'enfance n'eſt pas moins curieux. Marie emmenant ſon fils en Egypte, rencontre des filles déſolées de ce que leur frère avait été changé en mulet. Marie & le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet ſa forme d'homme, & l'on ne ſait ſi ce malheureux gagna au marché. Chemin faiſant, la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé Dumachus, & l'autre Titus (*b*). Dumachus voulait abſolument voler la Ste. Vierge & lui faire pis. Titus prit le parti de Marie, & donna quarante drachmes à Dumachus pour l'engager à laiſſer paſſer la famille ſans lui faire de mal. Jeſus déclara à la Ste. Vierge que Dumachus ſerait le mauvais larron, & Titus le bon larron ; qu'ils ſeraient un jour pendus avec lui ; que Titus irait en paradis, & Dimachus à tous les diables.

L'évangile ſelon St. Jacques frère aîné de Jeſus, ou ſelon Pierre Barjone, évangile reconnu & vanté par Tertullien & par Origène, fut encore en plus grande recommandation. On l'appellait *proto evangelion*, premier évangile. C'eſt peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages, & des petits enfans que le premier Hérode fit égorger.

Il y a encore une eſpèce d'évangile ou d'actes de Jean, dans lequel on fait danſer Jeſus avec ſes apôtres la veille de ſa mort ; & la choſe eſt d'autant plus vraiſemblable que les théra-

(*b*) Voilà de plaiſans noms pour des Egyptiens.

peutes étaient en effet dans l'uſage de danſer en rond, ce qui doit plaire beaucoup au Père céleſte (*c*).

Pourquoi le chrétien le plus ſcrupuleux rit-il aujourd'hui ſans remords de tous ces évangiles, de tous ces actes, qui ne ſont plus dans le canon, & n'oſe-t-il rire de ceux qui ſont adoptés par l'égliſe? Ce ſont à-peu-près les mêmes contes; mais le fanatique adore ſous un nom ce qui lui parait le comble du ridicule ſous un autre.

Enfin, on choiſit quatre évangiles; & la grande raiſon, au rapport de St. Irenée, c'eſt qu'il n'y a que quatre vents cardi-

(*c*) Il n'eſt point dit dans St. Matthieu, que Jeſus-Chriſt danſa avec ſes apôtres; mais il eſt dit dans St. Matthieu, chap. XXVI, v. 30: *Ils chantèrent une hymne, & allèrent au mont Olivet.*

Il eſt vrai que dans cette hymne, on trouve ce couplet: *Je veux chanter, danſez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danſe au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuſes de ce tems-là. St. Auguſtin rapporte cette chanſon dans ſa lettre à Cérétius.

Il eſt fort indifférent de ſavoir ſi, en effet, cette chanſon rapportée par Auguſtin eſt vraie ou non; la voici:

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux ſauver, & je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter, danſez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, & je n'ai point du tout été joué.

Ce petit cantique n'eſt autre choſe que ce qu'on appelle du perſifflage en France. Il n'eſt point du tout prouvé que Jeſus ait chanté après avoir fait la pâque; mais il eſt prouvé par tous les évangiles qu'il fit la pâque à la juive, & non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici en paſſant ce que milord Bolingbroke inſinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de Jeſus-Chriſt aucune action, aucun dogme, aucun rite, aucun diſcours, qui ait le moindre rapport au chriſtianiſme d'aujourd'hui, & encore moins au chriſtianiſme de Rome qu'à tous les autres.

naux ; c'eſt que Dieu eſt aſſis ſur les chérubins & que les chérubins ont quatre formes. St. Jérôme ou Hiéronime, dans ſa préface ſur l'évangile de Marc, ajoute aux quatre vents, & aux quatre animaux, les quatre anneaux qui ſervaient aux bâtons, ſur leſquels on portait le coffre appellé l'arche.

Théophile d'Antioche prouve que le Lazare ayant été mort pendant quatre jours, on ne pouvait conſéquemment admettre que quatre évangiles. St. Cyprien prouve la même choſe par les quatre fleuves qui arroſaient le paradis. Il faudrait être bien impie pour ne pas ſe rendre à de telles raiſons.

Mais avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre évangiles, les pères des deux premiers ſiècles ne citaient preſque jamais que les évangiles nommés aujourd'hui apocryphes. C'eſt une preuve inconteſtable que nos quatre évangiles ne ſont pas de ceux à qui on les attribue.

Je veux qu'ils en ſoient ; je veux, par exemple, que Luc ait écrit celui qui eſt ſous ſon nom. Je dirais à Luc : Comment oſes-tu avancer que Jeſus naquit ſous le gouvernement de Cirénius ou Quirinus, tandis qu'il eſt avéré que Quirinus ne fut gouverneur de Syrie que plus de dix ans après ? Comment as-tu le front de dire qu'Auguſte avait ordonné le *dénombrement de toute la terre*, & que Marie alla à Bethléem pour ſe faire dénombrer ? Le dénombrement de toute la terre ! qu'elle expreſſion ! Tu as oui dire qu'Auguſte avait un livre de raiſon qui contenait le détail des forces de l'empire & de ſes finances ; mais un dénombrement de tous les ſujets de l'empire ! c'eſt à quoi il ne penſa jamais ; encore moins un dénombrement de la terre entière ; aucun écrivain romain, ou grec, ou barbare, n'a jamais dit cette extravagance. Te voilà donc convaincu par toi-même du plus énorme menſonge ; & il faudra qu'on adore ton livre !

Mais qui a fabriqué ces quatre évangiles ? n'eſt-il pas très-probable que ce ſont des chrétiens helléniſtes, puiſque l'ancien Teſtament n'y eſt preſque jamais cité que ſuivant la verſion des Septante, verſion inconnue en Judée. Les apôtres ne ſavaient pas

plus le grec que Jeſus ne l'avait ſu. Comment auraient-ils cité les Septante ? il n'y a que le miracle de la Pentecôte qui ait pu enſeigner le grec à des Juifs ignorans.

Quelle foule de contrariétés & d'impoſtures eſt reſtée dans ces quatre évangiles! n'y en eût-il qu'une ſeule, elle ſuffirait pour démontrer que c'eſt un ouvrage de ténèbres. N'y eût-il que le conte qu'on trouve dans Luc que Jeſus naquit ſous le gouvernement de Cirénius, lorſqu'Auguſte fit faire le dénombrement de tout l'empire ; cette ſeule fauſſeté ne ſuffirait-elle pas pour faire jeter le livre avec mépris ? 1°. Il n'y eut jamais de dénombrement, & aucun auteur n'en parle. 2°. Cirénius ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naiſſance de ce Jeſus. Autant de mots, autant d'erreurs dans les évangiles. Et c'eſt ainſi qu'on réuſſit avec le peuple.

CHAPITRE

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Comment les premiers chrétiens ſe conduiſirent avec les Romains, & comment ils forgèrent des vers attribués aux ſibylles, &c.

DEs gens de bon ſens demandent comment ce tiſſu de fables qui outragent ſi platement la raiſon, & de blaſphêmes qui imputent tant d'horreurs à la Divinité, put trouver quelque croyance. Ils devraient en effet être bien étonnés ſi les premiers ſectaires chrétiens avaient perſuadé la cour des empereurs & le ſénat de Rome ; mais une canaille abjecte s'adreſſait à une populace non moins mépriſable. Cela eſt ſi vrai, que l'empereur Julien dit dans ſon diſcours au chriſticoles : *C'était d'abord aſſez pour vous de ſéduire quelques ſervantes, quelques gueux comme Corneille & Serge. Qu'on me regarde comme le plus effronté des impoſteurs, ſi parmi ceux qui embraſſèrent votre ſecte ſous Tibère & ſous Claude, il y a eu un ſeul homme de naiſſance ou de mérite* (*a*).

(*a*) Il eſt étrange que l'empereur Julien ait appellé Sergius, un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les évangiles, ou qu'il manquât de mémoire dans ce moment, ce qui eſt aſſez commun à ceux qui, étant chargés des plus grandes affaires, veulent encore prendre ſur eux le fardeau de la controverſe. Il ſe trompe, & les Actes des apôtres qu'il réfute, ſe trompent évidemment auſſi. Sergius n'était ni un homme de néant, comme le dit Julien, ni proconſul, ni gouverneur de Chypre, comme le diſent les Actes.

Il n'y avait qu'un proconſul en Syrie, dont l'iſle de Chypre dépendait, & c'était ce proconſul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme conſidérable.

Peut-être l'empereur Julien veut-il parler d'un autre Sergius, que les Actes des apôtres auront mal-adroitement transformé en proconſul ou en propréteur. Ces Actes ſont une rapſodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs & les Galiléens ont écrit.

Ils diſent que Paul & Barnabé trouvèrent à Paphos un juif magicien, nommé

Les premiers raiſonneurs chrétiens diſaient donc dans les carrefours & dans les auberges aux païens qui ſe mêlaient de raiſonner : Ne ſoyez point effarouchés de nos myſtères ; vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes : nous avons une expiation bien plus ſalutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres ; & pour vous convaincre que notre ſecte eſt la ſeule bonne, c'eſt que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enſeignons, & tout ce qu'a fait notre Seigneur Jeſus-Chriſt. N'avez-vous pas entendu parler des ſibylles ? Oui, répondent les diſputeurs païens aux diſputeurs galiléens ; toutes les ſibylles ont été inſpirées par Jupiter même ; leurs prédictions ſont toutes véritables. Eh bien, repartent les Galiléens, nous vous montrerons des vers de ſibylles qui annoncent clairement Jeſus-Chriſt, & alors il faudra bien vous rendre.

Auſſi-tôt les voilà qui ſe mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais compoſés, des vers ſemblables à ceux de notre Grubſtreett, de Blakmore, & de Gibſon. Ils les attribuent aux ſibylles ; & pendant plus de quatre cents ans ils ne ceſſent de fonder le chriſtianiſme ſur cette preuve qui était également à la portée des trompeurs & des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces fauſſaires puérils mettre ſur le compte

Bar-Jéſu, qui voulait empêcher le propréteur Sergius de ſe faire chrétien. C'eſt au chap. XIII. Enſuite ils diſent que ce Bar-Jéſu s'appellait Helmas, & que Paul & Barnabé le rendirent aveugle pour quelques jours, & que ce miracle détermina le propréteur à ſe faire chrétien. On ſent aſſez la valeur d'un pareil conte. On n'a qu'à lire le diſcours que tient Paul à ce Sergius, pour voir que Sergius n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chap. XIII finit par dire que Paul & Barnabé furent chaſſés de l'iſle de Chypre. Comment ce Sergius, qui était le maître, les aurait il laiſſé chaſſer s'il avait embraſſé leur religion ? Mais comment auſſi ce Sergius ayant la principale dignité dans l'iſle, & par conſéquent n'étant point un imbécille, ſe ſerait-il fait chrétien tout-d'un-coup ?

Tous ces contes du tonneau ne ſont-ils pas d'une abſurdité palpable ?

Remarquons ſur-tout que Jeſus, dans les Actes des apôtres & dans tous les diſcours de Paul, n'eſt jamais regardé que comme un homme, & qu'il n'y a pas un ſeul mot où il ſoit queſtion de ſa prétendue divinité.

des ſibylles juſqu'à des vers acroſtiches qui commençaient tous par les lettres qui compoſent le nom de Jeſus-Chriſt.

Lactance nous a conſervé une grande partie de ces rapſodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils faiſaient même quelquefois en public. Il eſt vrai qu'ils ne reſſuſcitaient point de morts comme Eliſée, ils n'arrêtaient pas le ſoleil comme Joſué, ils ne paſſaient point la mer à pied ſec comme Moïſe, ils ne ſe faiſaient pas tranſporter par le diable, comme Jeſus, ſur le haut d'un petite montagne de Galilée d'où on découvrait toute la terre; mais ils guériſſaient la fièvre quand elle était ſur ſon déclin, & même la gale lorſque le galeux avait été baigné, ſaigné, purgé, frotté. Ils chaſſaient ſur-tout les démons; c'était le principal objet de la miſſion des apôtres. Il eſt dit dans plus d'un évangile que Jeſus les envoya exprès pour les chaſſer.

C'était une ancienne prérogative du peuple de Dieu. Il y avait, comme on ſait, des exorciſtes à Jéruſalem qui guériſſaient les poſſédés en leur mettant ſous le nez un peu de la racine nommée Barath, & en marmottant quelques paroles tirées de la clavicule de Salomon. Jeſus lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir. Rien n'était plus aiſé au diable que d'entrer dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux ſchellings. Un juif ou un galiléen un peu à ſon aiſe, pouvait chaſſer dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'oſaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un ſénateur, pas même d'un centurion: Il n'y eut jamais que ceux qui ne poſsédaient rien du tout qui fuſſent poſſédés.

Si le diable dut ſe ſaiſir de quelqu'un, c'était de Pilate; cependant il n'oſa jamais en approcher. On a long-tems exorciſé la canaille en Angleterre, & encore plus ailleurs; mais quoique la ſecte chétienne ſoit préciſément établie pour cet uſage, il eſt aboli preſque par-tout excepté dans les états de l'obédience du pape, & dans quelques pays groſſiers d'Allemagne, malheureuſement ſoumis à des évêques & à des moines.

Les chrétiens s'accréditèrent ainſi dans le petit peuple pendant tout un ſiècle. On les laiſſa faire; on les regarda comme une ſecte de juifs, & les juifs étaient tolérés, on ne perſécutait ni phariſiens, ni ſaducéens, ni thérapeutes, ni eſſéniens, ni judaïtes; à plus forte raiſon laiſſait-on ramper dans l'obſcurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient ſi peu de choſe que ni Flavien Joſephe, ni Philon, ni Plutarque, ne daignent en parler; & ſi Tacite en veut bien dire un mot, c'eſt en les confondant avec les juifs, & en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande facilité d'étendre leur ſecte. On les rechercha un peu ſous Domitien, quelques uns furent punis ſous Trajan, & ce fut alors qu'ils commencèrent à mêler mille faux actes de martyres à quelques uns qui n'étaient que trop véritables.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Comment les chrétiens ſe conduiſirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

LES chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des juifs, comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre ſelon la loi moſaïque, comme avait fait Jeſus toute ſa vie, à s'abſtenir des viandes prétendues impures, & qu'ils ne proſcrivirent point la circonciſion, ils ne furent regardés que comme une ſociété particulière de juifs, telle que celles des ſaducéens, des eſſéniens, des thérapeutes. Ils diſaient qu'on avait eu tort de pendre Jeſus, que c'était un ſaint homme envoyé de Dieu, & qu'il était reſſuſcité.

Ces diſcours, à la vérité, étaient punis dans Jéruſalem ; il en coûta même la vie à Etienne, à ce qu'ils diſent ; mais ailleurs cette ſciſſion ne produiſit que des altercations entre les juifs rigides & les demi-chrétiens. On diſputait ; les chrétiens crurent trouver dans les écritures quelques paſſages qn'on pouvait tordre en faveur de leur cauſe. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit Jeſus-Chriſt ; ils citaient Iſaïe, qui diſait au roi Achaz :

« Une fille, ou jeune femme (Alma) (*a*) ſera groſſe, & » accouchera d'un fils qui s'appellera Emmanuel ; il mangera du » beurre & du miel, afin qu'il ſache rejeter le mal & choiſir

(*a*) Par quelle imprudente mauvaiſe foi les chriſticoles ont-ils ſoutenu qu'Alma, ſignifiait toujours Vierge. Il y a dans l'ancien Teſtament vingt paſſages où Alma eſt pris pour femme, & même pour concubine, comme dans le cantique des cantiques, chap. 6 ; Ioël, chap. 1. Juſqu'à l'abbé Tritême, il n'y a eu aucun docteur de l'égliſe qui ait ſu l'hébreu, excepté Origène, Jérôme, & Ephrem qui était du pays.

» le bien. La terre que vous déteſtez ſera délivrée de ſes deux » rois, & le Seigneur ſifflera aux mouches qui ſont à l'extrêmité » des fleuves d'Égypte, & aux abeilles du pays d'Aſſur. Et il » prendra un raſoir de louage, & il raſera la tête, le poil du » pénil & la barbe du roi d'Aſſur.

» Et le Seigneur me dit : Prenez un grand livre, & écrivez » en lettres liſibles, *Maher ſalal-has-bas, prenez vîte les dépouilles.* » Et j'allai coucher avec la prophéteſſe, & elle fut groſſe, & » elle mit au monde un fils, & le Seigneur me dit : Appellez-le » *Maher ſalal-has-bas, prenez vîte les dépouilles.* »

Vous voyez bien, diſaient les chrétiens, que tout cela ſignifie évidemment l'avénement de Jeſus-Chriſt. La fille qui fait un enfant, c'eſt la vierge Marie ; Emmanuel, & *prenez vîte les dépouilles*, c'eſt notre Seigneur Jeſus. Pour le raſoir de louage avec lequel on raſe le poil du pénil du roi d'Aſſur, c'eſt une autre affaire. Toutes ces explications reſſemblent parfaitement à celle de milord Pierre dans le conte du tonneau de notre cher doyen Swift.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas ſi clairement que vous, que *prenez vîte les dépouilles* & Emmanuel, ſignifient Jeſus ; que la jeune femme d'Iſaïe ſoit une vierge, & qu'Alma, qui exprime également fille ou jeune femme, ſignifie Maria ; & ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens diſaient : Jeſus eſt prédit par le patriarche Juda, car le patriarche *Juda devait lier ſon ânon à la vigne, & laver ſon manteau dans le ſang de la vigne ;* & Jeſus eſt entré dans Jéruſalem ſur un âne, donc Juda eſt la figure de Jeſus ; alors les Juifs riaient encore plus fort.

S'ils prétendaient que Jeſus était le Shilo qui devait venir quand le ſceptre ne ſerait plus dans Juda, les Juifs les confondaient, en diſant que depuis la captivité en Babylone, le ſceptre

ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, & que du tems même de Saül la verge n'était pas dans Juda. Ainſi les chrétiens, loin de convertir les juifs, en furent mépriſés, déteſtés, & le ſont encore. Ils furent regardés comme des bâtards qui voulaient dépouiller le fils de la maiſon, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent donc à l'eſpérance d'attirer les juifs à eux, & s'adreſsèrent uniquement aux gentils.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Des fauſſes citations & des fauſſes prédictions dans les Evangiles.

POUR encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties & d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les évangiles les anciennes prophéties à tort & à travers. Matthieu, ou celui qui prit ſon nom, dit (*a*) : *Joſeph habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, pour accomplir ce qui a été prédit par les prophètes, il s'appellera Nazaréen.* Aucun prophète n'avait dit ces paroles ; Matthieu parlait donc au haſard. Luc oſe dire, au chap. XXI : *Il y aura des ſignes dans la lune & dans les étoiles, des bruits de la mer & des flots ; les hommes ſéchant de crainte, attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les voûtes des cieux ſeront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puiſſance & grande majeſté. En vérité, je vous dis que la génération préſente ne paſſera point que tout cela ne s'accompliſſe.*

La génération paſſa ; & ſi rien de tout cela n'arriva, ce n'eſt pas ma faute. Paul en dit à-peu-près autant à ceux de Theſſalonique : *Nous qui vivons & qui vous parlons, nous ſerons emportés dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air.*

Que chacun s'interroge ici ; qu'il voie ſi on peut pouſſer plus loin l'impoſture & la bêtiſe du fanatiſme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des menſonges ſi groſſiers, les pères de l'égliſe ne manquèrent pas de dire que Luc & Paul avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jéruſalem. Mais quel rapport, je vous

(*a*) Matth. chap. 3.

prie,

prie, de la priſe de Jéruſalem avec Jeſus venant dans les nuées dans une grande puiſſance & grande majeſté (*b*).

Il y a dans l'évangile attribué à Jean un paſſage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas compoſé par un Juif. Jeſus dit (*c*): *Je vous fais un commandement nouveau, c'eſt que vous vous aimiez mutuellement.* Ce commandement, loin d'être nouveau, ſe trouve expreſſément, & d'une manière bien plus forte, dans le Lévitique (*d*): *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Enfin, quiconque ſe donnera la peine de lire avec attention, ne trouvera dans tous les paſſages où l'on allègue l'ancien Teſtament, qu'un manifeſte abus de paroles, & le ſceau du menſonge preſqu'à chaque page.

(*b*) On fut ſi long-tems infatué de cette attente de la fin du monde, qu'au ſixième, ſeptième & huitième ſiècles, beaucoup de chartes, de donations aux moines commencent ainſi: Chriſt régnant, la fin du monde approchant, moi, pour le remède de mon ame, &c.

(*c*) Jean, chap. 13.

(*d*) Lévitiq. chap. 19.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

De la fin du monde, & de la Jéruſalem nouvelle.

NON ſeulement on a introduit Jeſus ſur la ſcène prédiſant la fin du monde pour le tems même où il vivait, mais ce fanatiſme fut celui de tous ceux qu'on nomme apôtres & diſciples. Pierre Barjone, dans la première épître qu'on lui attribue, dit (*a*) *que l'Evangile a été préché aux morts, & que la fin du monde approche.*

Dans la ſeconde épître (*b*) : *Nous attendons de nouveaux cieux & une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à Jean, dit formellement : *Il y a dès-à-préſent pluſieurs antechriſts, ce qui nous fait connaître que voici la dernière heure.*

L'épître qu'on met ſur le compte de ce Thadée ſurnommé Jude, annonce la même folie (*c*) : *Voilà le Seigneur qui va venir avec des millions de ſaints, pour juger les hommes.*

Enfin, c'eſt ſur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jéruſalem, qui devait deſcendre du ciel. L'Apocalypſe annonça cette prochaine aventure ; tous les chriſticoles la crurent. On fit de nouveaux vers ſibyllins, dans leſquels cette Jéruſalem était prédite ; elle parut même cette ville nouvelle où les chriſticoles devaient loger pendant mille ans après l'embraſement du monde. Elle deſcendit du ciel pendant quarante nuits conſécutives. Tertullien la vit de ſes yeux. Un tems viendra où tous les honnêtes gens diront : Eſt-il poſſible qu'on ait perdu ſon tems à réfuter ce conte du tonneau ?

(*a*) Chap. 4. (*b*) Chap. 3. (*c*) Jude, chap. 1.

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la terre a été ravagée ! Voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres impoſteurs, & ce qui précipite encore tous les jours des imbécilles dans les cachots des cloîtres, chez les papiſtes ! C'eſt avec ces toiles d'araignées qu'on a tiſſu les liens qui nous ſerrent ; on a trouvé le ſecret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu ! c'eſt pour ces ſottiſes, que l'Europe a nagé dans le ſang, & que notre roi Charles I eſt mort ſur un échafaud ! O deſtinée ! quand des demi-juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable Alexandre VI, & pour ce brave ſcélérat de Cromwel ?

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Des Allégories.

CEux qu'on appelle pères de l'égliſe, s'avisèrent d'un tour aſſez ſingulier pour confirmer leurs cathécumènes dans leur nouvelle croyance. Il ſe trouva avec le tems des diſciples qui raiſonnèrent un peu : on prit le parti de leur dire que tout l'ancien Teſtament n'eſt qu'une figure du nouveau. Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde Rahab à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de Joſué, ſignifie le ſang de Jeſus répandu pour nos péchés : Sara & la ſervante Agar, Lia la chaſſieuſe, & la belle Rachel, ſont la ſynagogue & l'égliſe. Moïſe levant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'eſt évidemment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite & à gauche. Joſeph vendu par ſes frères, c'eſt Jeſus-Chriſt. Les baiſers que donne la Sulamite ſur la bouche, &c. dans le Cantique des cantiques, ſont viſiblement le mariage de Jeſus-Chriſt avec ſon égliſe. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne ſavait ce qu'on devait croire ; aucun dogme précis n'était encore conſtaté. Jeſus n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange légiſlateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui ; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces évangiles, à ces actes dont nous avons déjà parlé ; & on tourna tout l'ancien Teſtament en allégories du nouveau. Il n'eſt pas étonnant que des cathécumènes faſcinés par ceux qui voulaient former un parti, ſe laiſſaſſent ſéduire par ces images qui plaiſent toujours au peuple. Cette méthode contribua plus que toute autre choſe, à la propagation du chriſtianiſme, qui s'étendait ſecrétement d'un bout de l'empire à l'autre, ſans qu'alors les magiſtrats daignaſſent preſque y prendre garde.

Plaiſante & folle imagination, de faire de toute l'hiſtoire d'une troupe de gueux, la figure & la prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la ſuite des ſiècles !

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Des falſifications, & des livres ſuppoſés.

POUR mieux ſéduire les cathécumènes des premiers ſiècles, on ne manqua pas de ſuppoſer que la ſecte avait été reſpectée par les Romains & par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas aſſez de forger mille écrits qu'on attribuait à Jeſus; on fit encore écrire Pilate : Juſtin, Tertullien citent ces actes; on les inféra dans l'évangile de Nicodème. Voici quelques paſſages de la première lettre de Pilate à Tibère : ils ſont curieux.

« Il eſt arrivé depuis peu, & je l'ai vérifié, que les Juifs, par » leur envie, ſe ſont attiré une cruelle condamnation : leur Dieu » leur ayant promis de leur envoyer ſon Saint du haut du ciel, » qui ſerait leur roi à bien juſte titre, & ayant promis qu'il ſerait » fils d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a envoyé en effet, » moi étant préſident en Judée. Les principaux des Juifs me » l'ont dénoncé comme un magicien; je l'ai cru; je l'ai bien fait » fouetter; je le leur ai abandonné; ils l'ont crucifié; ils ont mis » des gardes auprès de ſa foſſe; il eſt reſſuſcité le troiſième » jour. »

Cette lettre très-ancienne eſt fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers tems les chrétiens n'oſaient encore imaginer que Jeſus fût Dieu; ils l'appellaient ſeulement envoyé de Dieu. S'il avait été Dieu alors, Pilate, qu'ils font parler, n'eût pas manqué de le dire.

Dans la ſeconde lettre, il dit que s'il n'avait pas craint une ſédition, peut-être ce *noble Juif* vivrait encore, *fortaſsè vir ille nobilis viveret.* On forgea encore une relation de Pilate plus circonſtanciée.

Euſèbe de Céſarée, au livre VII de ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique*,

assure que l'hémorroïsse guérie par Jesus-Christ, était citoyenne de Césarée ; il a vu sa statue aux pieds de celle de Jesus-Christ. Il y a autour de la base, des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorroïsse dont le nom était, comme on sait, Véronique ; elle y rend compte à Hérode du miracle que Jesus-Christ a opéré sur elle. Elle demande à Hérode la permission d'ériger une statue à Jesus, mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade ; & cela est triste pour Eusèbe.

On fit courir un prétendu édit de Tibère pour mettre Jesus au rang des dieux. On supposa des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul. Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution ; c'est une suite non interrompue de fraudes : les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit, sous le nom de Jean, l'Apocalypse, qui n'est qu'absurde ; un mensonge politique est le livre des constitutions, attribué aux apôtres. On veut, au chap. XXV du liv. II, que les évêques recueillent les décimes & les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chap. XXVI : *Qui episcopus est, hic vester rex & dinastes.*

Il faut (chap. XXVIII) quand on fait le repas des agapes (*a*), envoyer les meilleurs plats à l'évêque, s'il n'est pas à table. Il

(*a*) On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait de ces agapes des scènes de la plus infâme dissolution, accompagnée de mystères. Et ce qu'il faut observer, c'est que les chrétiens s'en accusaient les uns les autres. Epiphane est convaincu que les gnostiques, qui étaient parmi eux la seule société savante, était aussi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux au livre premier contre les hérésies.

« Après qu'ils se sont prostitués les uns aux autres, ils montrent au jour ce qui » est sorti d'eux. Une femme en met dans ses mains. Un homme remplit aussi sa » main de l'éjaculation d'un garçon. Et ils disent à Dieu : Nous te présentons » cette offrande, qui est le corps de Christ. Ensuite hommes & femmes avalent » ce sperme, & s'écrient : C'est la pâque. Puis on prend du sang d'une femme » qui a ses ordinaires, on l'avale, & on dit : C'est le sang de Christ. »

Si un père de l'église a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs insensés, des adorateurs de Zeus, de Jupiter, qui leur ont fait les mêmes imputations. Il se peut qu'ils se soient trompés.

faut donner double portion au prêtre & au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, & ſur-tout celle de l'évêque de Rome.

Au chap. XXXIV on met les évêques bien au-deſſus des empereurs & des rois ; précepte dont l'égliſe s'eſt écartée le moins qu'elle a pu : *Quantò animus præſtat corpore, tantùm ſacerdotium regno.* C'eſt là l'origine cachée de cette terrible puiſſance que les évêques de Rome ont uſurpée pendant tant de ſiècles. Tous ces livres ſuppoſés, tous ces menſonges qu'on a oſé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidèles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent preſque aucune connaiſſance pendant deux cents ans ; ainſi le troupeau groſſiſſait tous les jours.

Il ſe peut auſſi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, & qu'ils ſe ſoient corrigés dans la ſuite ; comme la cour romaine ſubſtitue depuis long-tems la décence aux horribles débauches dont elle fut ſouillée pendant près de cinq cents ans.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Des principales impoſtures des premiers chrétiens.

UNE des plus anciennes impoſtures de ces novateurs énergumènes, eſt le teſtament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec, de la traduction de Jean ſurnommé St. Chryſoſtome. Cet ancien livre, qui eſt du premier ſiècle de notre ère, eſt viſiblement d'un chrétien, puiſqu'on y fait dire à Lévi, à l'article 8 de ſon teſtament : *Le troiſième aura un nom nouveau, parce qu'il ſera un roi de Juda, & qu'il ſera peut-être d'un nouveau ſacerdoce pour toutes les nations*, &c. Ce qui déſigne Jeſus-Chriſt, qui n'a jamais pu être déſigné que par de telles impoſtures. On fait encore prédire clairement ce Jeſus dans tout l'article 18, après avoir fait dire à Lévi, dans l'article 17, que les prêtres des Juifs font le péché de la chair avec des bêtes (*a*).

On ſuppoſa le teſtament de Moïſe, d'Enoch, & de Joſeph; leur aſcenſion ou aſſomption dans le ciel; celle de Moïſe, d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Elie, de Sophonie, de Zacharie, d'Habacuc.

On forgea dans le même tems le fameux livre d'Enoch, qui eſt le ſeul fondement de tout le myſtère du chriſtianiſme, puiſque c'eſt dans ce ſeul livre qu'on trouve l'hiſtoire des anges (*b*) révoltés qui ont péché. Il eſt démontré que les écrits attribués aux apôtres, ne furent compoſés qu'après cette fable d'Enoch, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie; Jude, dans ſon épître, cite cet Enoch plus d'une fois; il rapporte ſes propres paroles; il

(*a*) C'eſt une choſe étonnante qu'il ſoit toujours parlé de la beſtialité chez les Juifs. Nous n'avons dans les auteurs Romains qu'un vers de Virgile & des paſſages d'Apulée, où il ſoit queſtion de cette infamie.

(*b*) La fable du péché des anges vient des Indes, dont tout nous eſt venu : elle fut connue des Juifs d'Alexandrie & des chrétiens, qui l'adoptèrent.

eſt

eſt aſſez dépourvu de ſens pour aſſurer qu'Enoch, *ſeptième homme après Adam, a écrit des prophéties.*

Voilà donc ici deux impoſtures groſſières avérées, celle du chrétien qui ſuppoſe des livres d'Enoch, & celle du chrétien qui ſuppoſe l'épître de Jude, dans laquelle les paroles d'Enoch ſont rapportées ; il n'y eut jamais un menſonge plus groſſier.

Il eſt très-inutile de rechercher quel fut le principal auteur de ces menſonges qui s'accréditèrent inſenſiblement : mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé Hégéſippe, dont les fables eurent beaucoup de cours, & qui eſt cité par Tertullien, & enſuite copié par Eusèbe. C'eſt cet Hégéſippe qui rapporte que Jude était de la race de David, que ſes petits-fils vivaient ſous l'empereur Domitien. Cet empereur, ſi on le croit, fut très-effrayé d'apprendre qu'il y avait des deſcendans de ce grand roi David, leſquels avaient un droit inconteſtable au trône de Jéruſalem, & par conſéquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illuſtres princes ; mais ayant vu qu'ils étaient des gueux de l'hoſtière, il les renvoya ſans leur faire du mal.

Pour Jude, leur grand-père, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt Thadée & tantôt Lebbée, comme nos coupeurs de bourſes, qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de Jeſus-Chriſt à un prétendu roitelet de la ville d'Edeſſe, qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de ce même Thadée auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un évangile, ou quiconque ſe mêlait d'enſeigner ſon petit troupeau naiſſant, imputait à Jeſus des diſcours & des actions dont nos quatre Evangiles ne parlent pas. C'eſt ainſi que dans les Actes des apôtres, au chap. XX, Paul cite ces paroles de Jeſus : *Macarion eſti didonai mallon i lambanein* : Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne ſe trouvent ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean.

Les voyages de Pierre, l'apocalypſe de Pierre, les actes de Pierre, les actes de Paul, de Thècle, les lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul, les actes de Pilate, les lettres de Pilate, ſont aſſez connus des ſavans, & ce n'eſt pas la peine de fouiller dans ces archives du menſonge & de la bêtiſe.

On a pouſſé le ridicule juſqu'à écrire l'hiſtoire de Claudia Procula, femme de Pilate.

Un malheureux, nommé Abdias, qui paſſa inconteſtablement pour avoir vécu avec Jeſus-Chriſt, & pour avoir été un des plus fameux diſciples des apôtres, eſt celui qui nous a fourni l'hiſtoire du combat de Pierre avec Simon le prétendu magicien, ſi célèbre chez les premiers chrétiens; c'eſt ſur cette ſeule impoſture que s'eſt établie la croyance que Pierre eſt venu à Rome; c'eſt à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur; & cela ſeul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, ſi une foule de crimes ne l'avait rendu abominable.

Voici donc ce que raconte cet Abdias, qui ſe prétend témoin oculaire. Simon Pierre étant venu à Rome ſous Néron, Simon le magicien y vint auſſi. Un jeune homme, proche parent de Néron, mourut; il fallait bien reſſuſciter un parent de l'empereur; les deux Simons s'offrirent pour cette affaire. Simon le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réuſſir; Simon Pierre l'accepta, & l'autre Simon commença ſes opérations. Le mort branla la tête; tout le peuple jeta des cris de joie. Simon Pierre demanda qu'on fît ſilence, & dit: Meſſieurs, ſi le défunt eſt en vie, qu'il ait la bonté de ſe lever, de marcher & de cauſer avec nous. Le mort s'en donna bien de garde; alors Pierre lui dit de loin: *Mon fils, levez-vous, notre Seigneur Jeſus-Chriſt vous guérit.* Le jeune homme ſe leva, parla & marcha; & Simon Barjone le rendit à ſa mère. Simon, ſon adverſaire, alla ſe plaindre à Néron, & lui dit que Pierre n'était qu'un miſérable charlatan & un ignorant. Pierre comparut devant l'empereur, & lui dit à l'oreille: Croyez-moi, j'en ſais plus que lui, & pour vous le prouver, faites-moi donner ſecrétement deux pains d'orge; vous verrez que je devinerai ſes pen-

Digitized by Google

ſées, & qu'il ne devinera pas les miennes. On apporte à Pierre ces deux pains, il les cache dans ſa manche. Auſſitôt Simon fit paraître deux gros chiens qui étaient ſes anges tutélaires; ils voulurent dévorer Pierre; mais le madré leur jeta ſes deux pains; les chiens les mangèrent & ne firent nul mal à l'apôtre. Eh bien! dit Pierre, vous voyez que je connaiſſais ſes penſées, & qu'il ne connaiſſait pas les miennes.

Le magicien demanda ſa revanche; il promit qu'il volerait dans les airs comme Dédale; on lui aſſigna un jour; il vola en effet; mais St. Pierre pria Dieu avec tant de larmes, que Simon tomba & ſe caſſa le cou. Néron indigné d'avoir perdu un ſi bon machiniſte par les prieres de Simon Pierre, ne manqua pas de crucifier ce Juif la tête en bas.

Qui croirait que cette hiſtoire eſt contée par trois chrétiens contemporains? Abdias, & Hégéſippe la rapportent tout au long; un nommé Marcel l'écrivit auſſi, mais il met Paul de la partie; il ajoute ſeulement que Simon, pour convaincre l'empereur de ſon ſavoir-faire, dit à l'empereur : Faites-moi le plaiſir de me couper la tête, & je vous promets de reſſuſciter le troiſième jour; l'empereur eſſaya la choſe, on coupa la tête au magicien, qui reparut le troiſième jour, devant Néron, avec la plus belle tête du monde ſur ſes épaules.

Que le lecteur maintenant faſſe une réflexion avec moi : je ſuppoſe que les trois imbécilles Abdias, Hégeſippe & Marcel, qui racontent ces pauvretés, euſſent été moins mal-adroits, qu'ils euſſent inventé des contes plus vraiſemblables ſur les deux Simon, ne ſeroient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'égliſe irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? Ne prouveraient-ils pas la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les actes des apôtres, par ces mêmes écrits d'Abdias, d'Hégéſippe & de Marcel? Leurs hiſtoires ſont aſſurément auſſi authentiques que les actes des Apôtres & les évangiles; elles ſont parvenues juſqu'à nous, de ſiècle en ſiècle, par la même voie; & il n'y a pas plus de raiſon de rejeter les unes que les autres.

Je paſſe ſous ſilence le reſte de cette hiſtoire, les beaux faits d'André, de Jacques le Majeur, de Jean, de Jacques le Mineur, de Matthieu & de Thomas. Lira qui voudra ces inepties. Le même fanatiſme, la même imbécillité les ont toutes dictées; mais un ridicule trop long eſt trop inſipide (*c*).

(*c*) Milord Bolingbroke a bien raiſon. C'eſt ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres, qui les ſauve de l'examen auquel ils ne pourraient réſiſter. Où ſont les magiſtrats, les guerriers, les négocians, les cultivateurs, les gens de lettres même, qui aient jamais ſeulement entendu parler des geſtes du bienheureux apôtre André, de la lettre de St. Ignace, le martyr, à la vierge Marie, & de la réponſe de la vierge? Connaîtrait-on même un ſeul des livres des Juifs & des premiers chrétiens, ſi des hommes gagés pour les faire valoir n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles, s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule & de plus groſſier que la fable du voyage de Simon Barjone à Rome? C'eſt cependant ſur cette impertinence qu'eſt fondé le trône du pape. C'eſt ce qui a plongé tous les évêques de ſa communion dans ſa dépendance. C'eſt ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permiſſion du ſaint ſiège, quoiqu'ils ſoient égaux à lui par les loix de leur égliſe. C'eſt enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en italie. C'eſt ce qui a dépouillé trente ſeigneurs italiens pour enrichir cette idole.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Des dogmes & de la métaphyſique des chrétiens des premiers ſiècles.

De Justin.

Justin, qui vivait ſous les Antonins, eſt un des premiers qui ait eu quelque teinture de ce qu'on appellait philoſophie ; il fut auſſi un des premiers qui donnèrent du crédit aux oracles des ſibylles, à la Jéruſalem nouvelle, & au ſéjour que Jeſus-Chriſt devait faire ſur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la ſcience des Grecs venait des Juifs. Il certifie dans ſa ſeconde apologie pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient, en formes d'incubes & de ſuccubes, coucher avec les hommes & avec les femmes; & que Socrate ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que perſonne, avant lui, ait parlé du myſtère de la Trinité comme on en parle aujourd'hui, ſi l'on n'a pas falſifié ſon ouvrage. Il dit nettement dans ſon expoſition de la foi, *qu'au commencement il n'y eut qu'un Dieu en trois perſonnes, qui ſont le Père, le Fils & le St. Eſprit ; que le père n'eſt pas engendré, & que le St. Eſprit procède* (*a*). Mais, pour expliquer cette Trinité d'une manière différente de Platon, il com-

(*a*) Il eſt très-vraiſemblable que ces paroles aient été en effet ajoutées au texte de Juſtin; car comment ſe pourrait-il que Juſtin, qui vivait ſi long-tems avant Lactance, eût parlé ainſi de la Trinité, & que Lactance n'eût jamais parlé que du Père & du Fils ?

Au reſte, il eſt clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la Trinité, qu'à l'aide des platoniciens de leur ſecte. La Trinité eſt un dogme de Platon, & n'eſt certainement pas un dogme de Jeſus, qui n'en avait jamais entendu parler dans ſon village.

pare la Trinité à Adam. Adam, dit-il, ne fut point engendré ; Adam s'identifie avec ſes deſcendans ; ainſi le père s'identifie avec le fils & le St. Eſprit. Enſuite ce Juſtin écrivit contre Ariſtote ; & on peut aſſurer que ſi Ariſtote ne s'entendait pas, Juſtin ne l'entendait pas davantage.

Il aſſure dans l'article 43 de ſes réponſes aux orthodoxes, que les hommes & les femmes reſſuſciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement ſouvenir que ſans elles ils n'auraient jamais connu Jeſus-Chriſt, puiſqu'ils ne ſeraient pas nés. Tous les pères, ſans exception, ont raiſonné à-peu-près comme Juſtin ; & pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raiſonnemens. Locke & Newton n'auraient point fait de religion.

Au reſte ce Juſtin & tous les pères qui le ſuivirent, croyaient, comme Platon, à la préexiſtence des ames ; & en admettant que l'ame eſt ſpirituelle, une eſpèce de vent, de ſouffle, d'air inviſible, ils la faiſaient en effet un compoſé de matière ſubtile. *L'ame eſt manifeſtement compoſée*, dit Tatien dans ſon diſcours aux Grecs ; *car comment pourrait-elle ſe faire connaître ſans corps ?* Arnobe parle encore bien plus poſitivement de la corporalité des ames. *Qui ne voit*, dit-il, *que ce qui eſt immortel & ſimple, ne peut ſouffrir aucune douleur ? L'ame n'eſt autre choſe que le ferment de la vie, l'électuaire d'une choſe diſſoluble : fermentum vitæ, rei diſſociabilis glutinum.*

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

De Tertullien.

L'AFRICAIN Tertullien parut après Juſtin. Le méthaphyſicien Mallebranche, homme célèbre dans ſon pays, lui donne ſans détour l'épithète de fou ; & les écrits de cet Africain Tertullien juſtifient Mallebranche. Le ſeul ouvrage de Tertullien qu'on liſe aujourd'hui, eſt ſon apologie pour la religion chrétienne. Abadie (*a*), Houteville, la regardent comme un chef-d'œuvre, ſans qu'ils en citent un paſſage. Ce chef-d'œuvre conſiſte à injurier les Romains, au lieu de les adoucir ; à leur imputer des crimes, & à produire avec pétulance des aſſertions dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (chap. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois des enfans à Saturne, malgré les défenſes expreſſes des empereurs, ſous peine de la vie. C'était une occaſion de louer la ſageſſe romaine, & non pas de l'inſulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on faiſait combattre contre des animaux farouches, en avouant qu'on n'expoſait ainſi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de ſauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains ; c'étaient les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner ; & c'eſt de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap. XXIII) juſqu'à dire : *Amenez-moi votre vierge céleſte, qui promet des pluies, & votre Eſculape qui conſerve la vie à ceux qui la doivent perdre quelque tems après : s'ils ne confeſſent pas qu'ils ſont des diables (n'oſant mentir devant un chrétien), verſez le ſang de ce chrétien téméraire ; qu'y a-t-il de plus manifeſte ? qu'y a-t-il de plus prouvé ?*

(*a*) Abadie & Houteville n'étaient-ils pas auſſi fous que Tertullien ?

A cela tout lecteur ſage répond : Qu'y a-t-il de plus extravagant & de plus fanatique que ce diſcours ? Comment des ſtatues auraient-elles avoué au premier chrétien venu, qu'elles étaient des diables ? en quel tems, en quel lieu, a-t-on vu un pareil prodige ? Il fallait que Tertullien fût bien sûr que les Romains ne liraient pas ſa ridicule apologie, & qu'on ne lui donnerait pas des ſtatues d'Eſculape à exorciſer, pour qu'il osât avancer de telles abſurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, eſt très-remarquable. *Nous prions Dieu*, dit-il, *pour les empereurs & pour l'empire ; mais c'eſt que nous ſavons que la diſſolution générale, qui menace l'univers, & la conſommation des ſiècles, en ſera retardée.*

Miſérable ! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, ſi tu avais cru que le monde dût ſubſiſter encore.

Que Tertullien veut-il dire dans ſon latin abſolument barbare ? Entend-il le règne de mille ans ? Entend-il la fin du monde annoncée par Luc & par Paul, & qui n'était point arrivée ? Entend-il qu'un chrétien peut par ſa prière empêcher Dieu de mettre fin à l'univers, quand Dieu a réſolu de briſer ſon ouvrage ? N'eſt-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque ſens qu'on puiſſe lui donner ?

Une obſervation beaucoup plus importante, c'eſt qu'à la fin du ſecond ſiècle, il y avait déjà des chrétiens très-riches. Il n'eſt pas étonnant qu'en deux cents années, leurs miſſionnaires ardens & infatigables euſſent enfin attiré à leur parti des gens d'honnêtes familles. Exclus des dignités, parce qu'ils ne voulaient pas aſſiſter aux cérémonies inſtituées pour la proſpérité de l'empire ; ils exerçaient le négoce, comme les preſbytériens & autres non-conformiſtes ont fait en France, & font chez nous ; ils s'enrichiſſaient. Leurs agapes étaient de grands feſtins ; on leur reprochait déjà le luxe & la bonne chère. Tertullien en convient (chap. XXXIX). *Oui*, dit-il ; *mais dans les myſtères d'Athènes & d'Egypte, ne fait-on pas bonne chère*

chère auſſi ? Quelque dépenſe que nous faſſions, elle eſt utile & pieuſe, puiſque les pauvres en profitent : Quantiſcumque ſumptibus conſtet, lucrum eſt pietatis, ſiquidem inopes refrigerio iſto juvamus.

Enfin le fougueux Tertullien ſe plaint de ce qu'on ne perſécute pas les philoſophes, & de ce qu'on réprime les chrétiens, chap. XLVI. *Y a-t-il quelqu'un*, dit-il, *qui force un philoſophe à ſacrifier, à jurer par vos dieux ? Quis enim philoſophum ſacrificare aut dejurare, &c.* Cette différence prouve évidemment que les philoſophes n'étaient pas dangereux, & que les chrétiens l'étaient. Les philoſophes ſe moquaient avec tous les magiſtrats, des ſuperſtitions populaires ; mais ils ne faiſaient pas un parti, une faction dans l'empire ; & les chrétiens commençaient à compoſer une faction ſi dangereuſe, qu'à la fin elle contribua à la deſtruction de l'empire romain. On voit par ce ſeul trait, qu'ils auraient été les plus cruels perſécuteurs, s'il avaient été les maîtres, & que leur ſecte inſociable, intolérante, n'attendait que le moment d'être en pleine liberté, pour ravir la liberté au reſte du genre humain.

Déjà Rutilius, préfet de Rome (*a*), diſait de cette faction demi-juive & demi-chrétienne :

Atque utinàm numquàm Judæa ſubacta fuiſſet,
Pompeii armis imperioque Titi !
Latiùs exciſæ peſtis contagia ſerpunt,
Victoreſque ſuos natio victa premit.

Plût aux dieux que Titus, plût aux dieux que Pompée,
N'euſſent domté jamais cette infame Judée !
Ses poiſons parmi nous en ſont plus répandus :
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

(*b*) Milord Bolingbroke ſe trompe ici. Rutilius vivait plus d'un ſiècle après Juſtin ; mais cela même prouve combien tous les honnêtes Romains étaient indignés des progrès de la ſuperſtition. Elle fit des progrès prodigieux au troiſième ſiècle ; elle devint un état dans l'état, & ce fut une très-grande politique dans Conſtantin Clére

On voit par ces vers que les chrétiens oſaient étaler le dogme affreux de l'intolérance ; ils criaient par-tout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'empire ; & on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre la néceſſité de les exterminer, ou d'être bientôt exterminé par eux. Cependant telle fut l'indulgence du ſénat, qu'il y eut très-peu de condamnations à mort, comme l'avoue Origène dans la réponſe à Celſe, au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analyſe des autres écrits de Tertullien (*c*) ; nous n'examinerons point ſon livre qu'il intitule *le Scorpion*, parce que les gnoſtiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des ſcorpions ; ni ſon livre ſur les manteaux, dont Mallebranche s'eſt aſſez moqué. Mais ne paſſons pas ſous ſilence ſon ouvrage ſur l'ame ; non ſeulement il cherche à prouver qu'elle eſt matérielle, comme l'ont penſé tous les pères des trois premiers ſiècles ; non ſeulement il s'appuie de l'autorité du grand poëte Lucrèce : *Tangere enim ac tangi*

& dans ſon fils, de ſe mettre à la tête d'une faction devenue ſi riche & ſi puiſſante. Il n'en était pas de même du tems de Tertullien. Son apologétique faite par un homme ſi obſcur en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine Anne. Aucun Romain n'a parlé de ce Tertullien. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faſte, était alors très-ignoré. Cette faction s prévalu, à la bonne heure ; il faut bien qu'il y en ait une qui l'emporte ſur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne ſoit point tyrannique ; ou ſi elle veut toujours ravir nos biens & ſe baigner dans notre ſang, qu'on mette un frein à ſon avarice & à ſa cruauté.

(*c*) Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de Tertullien aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la ſageſſe & la bonté de leurs loix en immolant des enfans ſecrétement ?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il prétend dans ce même chap. 9, que pluſieurs dames Romaines avalaient le ſperme de leurs amans. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion ?

Tertullien était réellement fou ; ſon livre du manteau en eſt un aſſez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau, parce que les ſerpens changent leur peau, & les paons leurs plumes. C'eſt avec de pareilles raiſons qu'il prouve ſon chriſtianiſme. Le fanatiſme ne veut pas de meilleurs raiſonnemens.

niſi corpus nulla poteſt res ; mais il aſſure que l'ame eſt figurée & colorée. Voilà les champions de l'égliſe ; voilà ſes pères. Au reſte ne paſſons pas ſous ſilence qu'il était prêtre & marié : ces deux états n'étaient pas encore des ſacremens ; & les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent aſſez puiſſans & aſſez ambitieux pour avoir dans une partie de l'Europe une milice qui, étant ſans famille & ſans patrie, fût plus ſoumiſe à ſes ordres.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

De Clément d'Alexandrie.

CLÉMENT, prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens gnoſtiques. Etait-il d'une de ces ſectes qui diviſèrent les chrétiens, & qui les diviſeront toujours ? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de gnoſtiques ? Quoi qu'il en ſoit, la ſeule choſe qui puiſſe inſtruire & plaire dans ſes ouvrages, c'eſt cette profuſion de vers d'Homère, & même d'Orphée, de Muſée, d'Héſiode, de Sophocle, d'Euripide & de Ménandre, qu'il cite à la vérité mal-à-propos, mais qu'on relit toujours avec plaiſir. C'eſt le ſeul des pères des trois premiers ſiècles, qui ait écrit dans ce goût ; il étale dans ſon exhortation aux nations, & dans ſes ſtromates, une grande connaiſſance des anciens livres grecs & des rites aſiatiques & Egyptiens ; il ne raiſonne guère, & c'eſt tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut eſt de prendre toujours des fables inventées par des poëtes & par des romanciers, pour le fond de la religion des gentils, défaut commun aux autres pères & à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de ſottiſes à ſes adverſaires, plus on croit en être exempt ; ou plutôt on fait compenſation de ridicule. On dit : Si vous trouvez mauvais que notre Jeſus ſoit fils de Dieu, vous avez votre Bacchus, votre Hercule, qui ſont fils de Dieu : Si notre Jeſus a été tranſporté par le diable ſur une montagne, vos géans ont jeté des montagnes à la tête de Jupiter.

Si vous ne voulez pas croire que notre Jeſus ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'Anius aient changé tout ce qu'elles voulaient en en bled, en vin & en huile. Le parallèle eſt très-long & très-exact des deux côtés.

Digitized by Google

Le plus ſingulier miracle de toute l'antiquité païenne, que rapporte Clément d'Alexandrie, dans ſon exhortation, c'eſt celui de Bacchus aux enfers. Bacchus ne ſavait pas le chemin; un nommé Polimnus, que Pauſanias & Higin appellent autrement, s'offrit à le lui enſeigner, à condition qu'à ſon retour, Bacchus (qui était fort joli) le paierait en faveurs, & qu'il ſouffrirait de lui ce que Jupiter fit à Ganimède, & Apollon à Hiacinthe. Bacchus accepta le marché; il alla aux enfers; mais à ſon retour il trouva Polimnus mort; il ne voulut pas manquer à ſa promeſſe; & rencontrant un figuier auprès du tombeau de Polimnus, il tailla une branche bien proprement en priape, il ſe l'enfonça, au nom de ſon bienfaicteur dans la partie deſtinée à remplir ſa promeſſe, & n'eut rien à ſe reprocher.

De pareilles extravagances communes à preſque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'eſt écarté de la vraie religion, de la vraie philoſophie qui eſt l'adoration d'un Dieu, ſans aucun mêlange, quiconque en un mot s'eſt pu livrer aux ſuperſtitions, n'a pu dire que des choſes inſenſées.

Mais, en bonne foi, ces fables miléſiennes étaient-elles la religion romaine? Le ſénat a-t-il jamais élevé un temple à Bacchus ſe ſodomiſant lui-même? Ganimède a-t-il eu des temples? Adrien, à la vérité, fit ériger un temple à ſon ami Antinoüs, comme Alexandre à Epheſtion; mais les honorait-on en qualité de gîtons? Y a-t-il une médaille, un monument dont l'inſcription fût à Antinoüs pédéraſte? Les pères de l'égliſe s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils appellaient gentils: mais que les gentils avaient des repréſailles à faire! & qu'un prétendu Joſeph, mis dans la grande confrairie par un ange, & qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des inceſtueuſes, des proſtituées, & qu'un Paul voyageant au troiſième ciel, & qu'un mari & ſa femme frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à Simon Barjone, fourniſſaient aux gentils de terribles armes! Les anges de Sodome ne valent-ils pas bien Bacchus & Polimnus?

Le bon ſens eſt le même dans ce Clément, que dans tous ſes confrères (*a*). Dieu, ſelon lui, a fait le monde en ſix jours & s'eſt repoſé le ſeptième, parce qu'il y a ſept étoiles errantes, parce que la petite ourſe eſt compoſée de ſept étoiles ainſi que les pléiades, parce qu'il y a ſept principaux anges, parce que la lune change de face tous les ſept jours, parce que le ſeptième jour eſt critique dans les maladies. C'eſt là ce qu'ils appellent la vraie philoſophie, *tein aletein filoſophiam gnoſticon.* Voilà encore une fois les gens qui ſe préfèrent à Platon & à Ciceron; & il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obſcurs pédans que l'indulgence des Romains laiſſait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du chriſtianiſme ſe formèrent principalement.

(*a*) Stromat. 6.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

D'Irenée.

IRENÉE, à la vérité, n'a ni ſcience, ni philoſophie, ni éloquence ; il ſe borne preſque toujours à répéter ce que diſaient Juſtin, Tertullien, & les autres ; il croit avec eux que l'ame eſt une figure légère & aérienne ; il eſt perſuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jéruſalem deſcendue du ciel en terre. On voit dans ſon cinquième livre, chap. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de bled, & combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raiſin dans cette belle ville (*a*) ; il attend l'antechriſt au bout de ces mille années, & explique merveilleuſement le chiffre 666, qui eſt la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'égliſe.

Mais une choſe aſſez importante, & qu'on n'a peut-être pas aſſez relevée, c'eſt qu'il aſſure que Jeſus eſt mort à cinquante ans paſſés, & non pas à trente-un ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des évangiles.

Irenée (*b*) atteſte les évangiles pour garans de cette opinion ; il prend à témoin tous les vieillards qui ont vécu avec Jean & avec les autres apôtres ; il déclare poſitivement qu'il n'y a que ceux qui ſont venus trop tard pour connaître les apôtres qui puiſſent être d'une opinion contraire. Il ajoute même, contre ſa coutume, à ces preuves de fait, un raiſonnement aſſez concluant.

L'évangile de Jean fait dire à Jeſus : *Votre père Abraham*

(*a*) Chaque ſep produiſait dix mille grappes : chaque grappe dix mille raiſins, chaque raiſin dix mille amphores.

(*b*) Irenée, liv. II, chap. 22, édition de Paris, 1710.

a exalté pour voir mes jours ; il les a vus, & il s'en eſt bien réjoui ; & les Juifs lui répondirent : « Es-tu fou ? tu n'a pas » encore cinquante ans, & tu te vantes d'avoir vu notre père » Ahraham ? »

Irenée conclut de là que Jeſus était près de ſa cinquantième, quand les Juifs lui parlaient ainſi. En effet, ſi Jeſus avait été alors âgé de trente annés au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin, puiſqu'Irenée appelle en témoignage tous les évangiles & tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les évangiles de ce tems-là n'étaient donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puiſqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raiſonnables.

CHAPITRE

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

D'Origène & de la Trinité.

CLÉMENT d'Alexandrie avait été le premier ſavant parmi les chrétiens. Origène fut le premier philoſophe. Mais quelle philoſophie que celle de ſon tems ! Il fut au rang des enfans célèbres, & enſeigna de très-bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique. Les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêque de Rome, on ne compte pas un ſeul homme illuſtre ; ce qui eſt très-remarquable. Cette égliſe qui devint enſuite ſi puiſſante & ſi fière, tint tout des Egyptiens & des Grecs.

Il y avait ſans doute une grande doſe de folie dans la philoſophie d'Origène, puiſqu'il s'aviſa de ſe couper les teſticules. Epiphane a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de ſervir de Ganimède à un Ethiopien, ou de ſacrifier aux dieux ; & qu'il avait ſacrifié pour n'être pas ſodomiſé par un vilain Ethiopien (*a*).

Si c'eſt là ce qui le détermina à ſe faire eunuque, ou ſi ce fut une autre raiſon, c'eſt ce que je laiſſe à examiner aux ſavans qui entreprendront l'hiſtoire des eunuques ; je me borne ici à l'hiſtoire des ſottiſes de l'eſprit humain.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *non ſens*, au galimatias de la Trinité, qu'on avait oubliée depuis Juſtin. On commençait dès-lors chez les chrétiens à regarder le fils de Marie comme Dieu, comme une émanation du Père, comme le premier Eon, comme identifié en quelque ſorte avec le Père ; mais on n'avait pas fait encore un Dieu du St. Eſprit. On ne

(*a*) Epiph. hereſ. 64, ch. 2.

s'était pas aviſé de falſifier je ne ſais quelle épître attribuée à Jean, dans laquelle on inféra ces paroles ridicules : *Il y en a trois qui donnent témoignage dans le ciel ; le Père, le Verbe, & l'Eſprit-Saint.* Serait-ce ainſi qu'on devrait parler de trois ſubſtances ou perſonnes divines, compoſant enſemble le Dieu créateur du monde? dirait-on qu'elles donnent témoignage? D'autres exemplaires portèrent ces paroles plus ridicules encore : *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'eſprit, l'eau & le ſang ; & ces trois ne ſont qu'un* (*b*). On ajouta encore dans d'autres copies : *Et ces trois ſont un en Jeſus.* Aucun de ces paſſages, tous différens les uns des autres, ne ſe trouve dans les anciens manuſcrits ; aucun des pères des trois premiers ſiècles ne les cite ; & d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falſifications? Comment pourront-ils entendre que l'eſprit, l'eau & le ſang ſont la Trinité, & ne ſont qu'un ? Eſt-ce parce qu'il eſt dit que Jeſus ſua ſang & eau, & qu'il rendit l'eſprit? Quel rapport de ces trois choſes à un Dieu en trois hypoſtaſes ?

La Trinité de Platon était d'une autre eſpèce ; on ne la connaît guère ; la voici telle qu'on peut la découvrir dans ſon Ti-

(*b*) On ſe tourmente beaucoup pour ſavoir ſi ces paroles ſont de Jean, ou ſi elles n'en ſont pas. Ceux des chriſticoles qui les rejettent atteſtent l'ancien manuſcrit du Vatican, où elles ne ſe trouvent point. Ceux qui les admettent ſe prévalent de manuſcrits plus nouveaux. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion inutile, ou ces lignes ſont de Jean, ou elles n'en ſont pas. Si elles en ſont, il fallait enfermer Jean dans le Bedlam de ces tems là, s'il y en avait un : s'il n'en eſt pas l'auteur, elles ſont d'un fauſſaire bien ſot & bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers chriſticoles que ces ſuppoſitions hardies. On ne pouvait en découvrir la fauſſeté, tant ces œuvres de menſonge étaient rares, tant la faction naiſſante les dérobait avec ſoin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs myſtères.

Nous avons déjà remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette ſecte, était de montrer aux gentils ce qu'elle appellait les ſaints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux ! ils diſaient : Nous devons prêcher le chriſtianiſme dans toute la terre, & ils ne montraient à perſonne les écrits dans leſquels ce chriſtianiſme eſt contenu. Que diriez vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la ſalle de Weſtminſter réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, & qui ne voudraient pas montrer ſon teſtament ?

mée. Le Demiourgos éternel eſt la première cauſe de tout ce qui exiſte ; ſon idée archétype eſt la ſeconde ; l'ame univerſelle, qui eſt ſon ouvrage, eſt la troiſième. Il y a quelque ſens dans cette opinion de Platon. Dieu conçoit l'idée du monde, Dieu le fait, Dieu l'anime ; mais jamais Platon n'a été aſſez fou pour dire que cela compoſait trois perſonnes en Dieu. Origène était platonicien ; il prit ce qu'il put de Platon ; il fit une Trinité à ſa mode. Ce ſyſtême reſta ſi obſcur dans les premiers ſiècles, que Lactance, du tems de l'empereur Conſtantin, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la croyance de l'égliſe, & s'adreſſant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la Trinité ; au contraire, voici comme il parle au chap. XXIX du liv. IV de ſes inſtitutions : *Peut-être quelqu'un me demandera comment nous adorons un ſeul Dieu, quand nous aſſurons qu'il y en a deux, le Père & le Fils ; mais nous ne les diſtinguons point, parce que le Père ne peut pas être ſans ſon Fils, & le Fils ſans ſon Père.*

Le St. Eſprit fut entiérement oublié par Lactance ; & quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère, & par manière d'acquit, au concile de Nicée ; car après avoir fait la déclaration de ſon ouvrage auſſi ſolemnelle qu'inintelligible, que le Fils eſt conſubſtantiel au Père, on ſe contente de dire ſimplement : *Nous croyons auſſi au St. Eſprit* (*c*).

On peut dire qu'Origène jeta les premiers fondemens de cette métaphyſique chimérique, qui n'a été qu'une ſource de diſcorde & qui était abſolument inutile à la morale. Il eſt évident qu'on pouvait être auſſi honnête homme, auſſi ſage, auſſi

(*c*) Quelle malheureuſe équivoque que ce Saint-Eſprit, cet *agion pneuma*, dont ces chriſticoles ont fait un troiſième Dieu ? ce mot ne ſignifiait que ſouffle. Vous trouverez dans l'Evangile attribué à Jean (chap. 20, v. 22.) : *Quand il dit ces choſes, il ſouffla ſur eux & leur dit, recevez le Saint-Eſprit.*

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des magiciens de ſouffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient enſorceler. Voilà donc l'origine du troiſième Dieu de ces énergumènes ! y a-t-il rien au fond de plus blaſphématoire & de plus impie ? & les muſulmans n'ont-ils pas raiſon de les regarder comme d'infames idolâtres ?

modéré avec une hypoſtaſe qu'avec trois, & que ces inventions théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à Dieu, auſſi bien qu'aux anges & à toutes les ames ; & il dit que Dieu le Père & Dieu le Fils ſont deux ſubſtances différentes ; que le Père eſt plus grand que le Fils, le Fils plus grand que le St. Eſprit, le St. Eſprit plus grand que les anges ; il dit que le Père eſt bon par lui-même, mais que le Fils n'eſt pas bon par lui-même ; que le Fils n'eſt pas la vérité par rapport à ſon Père, mais l'image de la vérité par rapport à nous ; qu'il ne faut pas adorer le Fils, mais le Père ; que c'eſt au Père ſeul qu'on doit adreſſer ſes prières ; que le Fils apporta du ciel la chair dont il ſe revêtit dans le ſein de Marie, & qu'en montant au ciel il laiſſa ſon corps dans le ſoleil.

Il avoue que la vierge Marie, en accouchant du Fils de Dieu, ſe délivra d'un arrière-faix comme une autre ; ce qui l'obligea de ſe purifier dans le temple juif ; car on ſait bien que rien n'eſt ſi impur qu'un arrière-faix. Le dur & pétulant Jérôme lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après ſa mort, beaucoup d'opinions ſemblables qui valent bien les opinions de Jérôme : car dès que les premiers chrétiens ſe mêlèrent d'avoir des dogmes, ils ſe dirent de groſſes injures, & annoncèrent de loin les guerres civiles qui devaient déſoler le monde pour des argumens.

N'oublions pas qu'Origène ſe ſignala plus que tout autre, en tournant tous les faits de l'Ecriture en allégories ; & il faut avouer que ces allégories ſont fort plaiſantes. La graiſſe des ſacrifices eſt l'ame de Jeſus-Chriſt ; la queue des animaux ſacrifiés, eſt la perſévérance dans les bonnes œuvres. S'il eſt dit dans l'Exode, chap. XXXIII, que Dieu met Moïſe dans la fente d'un rocher, afin que Moïſe voie le derrière de Dieu, mais non pas ſon viſage ; cette fente du rocher eſt Jeſus-Chriſt, au travers duquel on voit Dieu le Père par derrière (*d*).

(*d*) C'était une très-ancienne croyance ſuperſtitieuſe chez preſque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les dieux, tels qu'ils ſont, ſans mourir. C'eſt pourquoi

En voilà, je penſe, aſſez pour faire connaître les pères, & pour faire voir ſur quels fondemens on a bâti l'édifice le plus monſtrueux qui ait jamais déshonoré la raiſon. Cette raiſon a dit à tous les hommes : la religion doit être claire, ſimple, univerſelle, à la portée de tous les eſprits, parce qu'elle eſt faite pour tous les cœurs ; ſa morale ne doit point être étouffée ſous le dogme ; rien d'abſurde ne doit la défigurer. En vain la raiſon a tenu ce langage ; le fanatiſme a crié plus haut qu'elle.

Semélé fut conſumée pour avoir voulu coucher avec Jupiter tel qu'il était. Une des plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent, ſe trouve dans ce verſet de l'Exode : Tu ne pourras voir que mon derrière. Le livre des Nombres (chap. 12.) dit expreſſément que Dieu ſe faiſait voir à Moïſe comme un ami à un ami ; qu'il voyait Dieu face à face ; & qu'ils ſe parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens ſe tirent d'affaire en diſant qu'il faut entendre un paſſage dans le ſens propre, & l'autre dans un ſens figuré. Ne faudrait-il pas leur donner des veſſies de cochons par le nez, dans le ſens figuré & dans le ſens propre ?

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Des martyrs.

POURQUOI les Romains ne perſécutèrent-ils jamais pour leur religion aucun de ces malheureux Juifs abhorrés ? ne les obligèrent-ils jamais de renoncer à leurs ſuperſtitions ? leur laiſſèrent-ils leurs rites & leurs loix ? & d'où vient que vers le troiſième ſiècle, ils traitèrent les chrétiens iſſus des Juifs avec quelque ſévérité ? N'eſt-ce pas parce que les Juifs occupés à vendre des chiffons & des philtres, n'avaient point la rage d'exterminer la religion de l'empire, & que les chrétiens intolérans étaient poſſédés de cette rage (*a*) ?

On punit en effet, au troiſième ſiècle, quelques-uns des plus fanatiques, mais en ſi petit nombre, qu'aucun hiſtorien romain n'a daigné en parler. Les Juifs révoltés ſous Veſpaſien, ſous Trajan, ſous Adrien, furent toujours cruellement châtiés comme ils le méritaient : on leur défendit même d'aller dans leur petite ville de Jéruſalem, dont on abolit juſqu'au nom, parce qu'elle avait toujours été le centre de la révolte ; mais il leur fut permis de circoncire leurs enfans ſous les murs du Capitole & dans toutes les provinces de l'empire.

(*a*) Il n'y a rien certainement à répondre à cette aſſertion de milord Bolingbroke. Il eſt démontré que les anciens romains ne perſécutèrent jamais perſonne pour ſes dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commiſe que par les chrétiens, & ſur-tout par les romains modernes. Aujourd'hui même encore il y a dix mille juifs à Rome qui ſont très-protégés, quoiqu'on ſache bien qu'ils regardent Jeſus comme un impoſteur. Mais ſi un chrét en s'aviſe de crier dans l'égliſe de Saint-Pierre ou dans la place Navone, que trois font trois & que le pape n'eſt pas infaillible, il ſera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais perſécutés que comme des factieux deſtructeurs des loix de l'empire ; & ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'eſt qu'ils l'ont commis.

Digitized by Google

Les prêtres d'Iſis furent punis à Rome, ſous Tibère; leur temple fut démoli, parce que ce temple était un marché de proſtitutions, & un repaire de brigands; mais on permit aux prêtres & prêtreſſes d'Iſis d'exercer leur métier par-tout ailleurs. Leurs troupes allaient impunément en proceſſion de ville en ville; ils faiſaient des miracles, guériſſaient les maladies, diſaient la bonne aventure, danſaient la danſe d'Iſis avec des caſtagnettes. C'eſt ce qu'on peut voir amplement dans Apulée. Nous obſerverons ici que ces mêmes proceſſions ſe ſont perpétuées juſqu'à nos jours. Il y a encore en Italie quelques reſtes de ces anciens vagabonds qu'on appelle *Zingari*, & chez nous *Gipſi*, qui eſt l'abrégé d'Égyptien, & qu'on a, je crois, nommé *Bohèmes* en France. La ſeule différence entr'eux & les Juifs, c'eſt que les Juifs ayant toujours exercé le commerce comme les Banians, ſe ſont maintenus ainſi que les Banians; & que les troupes d'Iſis étant en très-petit nombre, ſont preſque anéanties.

Les magiſtrats romains, qui donnaient tant de liberté aux Iſiaques & aux Juifs, en uſaient de même avec toutes les autres ſectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome. *Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.* Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune ſecte n'était aſſez folle pour vouloir ſubjuguer les autres; ainſi toutes vivaient en paix.

La ſecte chrétienne fut la ſeule qui, ſur la fin du ſecond ſiècle de notre ère, osât dire qu'elle voulait donner l'excluſion à tous les rites de l'empire, & qu'elle devait non ſeulement dominer, mais écraſer toutes les autres religions; les chriſticoles ne ceſſaient de dire que leur Dieu était un Dieu jaloux; belle définition de l'Être des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices!

Les enthouſiaſtes qui prêchaient dans leurs aſſemblées, formaient un peuple de fanatiques. Il était impoſſible que parmi tant de têtes échauffées, il ne ſe trouvât des inſenſés qui inſultaſſent les prêtres des dieux, qui ne troublaſſent l'ordre public, qui ne commiſſent des indécences puniſſables. C'eſt ce que nous avons vu arriver chez tous les ſectaires de l'Europe, qui tous,

Digitized by Google

comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains, que les chrétiens n'en ont jamais eu ſous les empereurs.

Les magiſtrats romains excités par les plaintes du peuple, purent quelquefois s'emporter à des cruautés indignes; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoiqu'aſſurément cette barbarie ne ſoit point prouvée. Mais qui oſera reprendre les Romains d'avoir été trop ſévères, quand on voit le chrétien Marcel, centurion, jeter ſa ceinture militaire & ſon bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix ſéditieuſe: *Je ne veux ſervir que Jeſus-Chriſt, le roi éternel; je renonce aux empereurs.* Dans quelle armée aurait-on laiſſé impunie une inſolence ſi pernicieuſe? je ne l'aurais pas ſoufferte aſſurément dans le tems que j'étais ſecretaire d'état de la guerre; & le duc de Marlborough ne l'eût pas ſoufferte plus que moi.

S'il eſt vrai que Polyeucte en Arménie, le jour où l'on rendait graces aux dieux dans le temple pour une victoire ſignalée, ait choiſi ce moment pour renverſer les ſtatues, pour jeter l'encens par terre, n'eſt-ce pas, en tout pays, le crime d'un inſenſé?

Quand le diacre Laurent refuſe au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques, quand, ayant promis de donner quelqu'argent du tréſor des chrétiens, qui était conſidérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent, n'eſt-ce pas viſiblement inſulter l'empereur? n'eſt-ce pas être criminel de lèſe-majeſté? Il eſt fort douteux qu'on ait fait faire un gril de ſix pieds pour cuire Laurent, mais il eſt certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé Grégoire de Nice fait l'éloge de St. Théodore qui s'aviſa de brûler dans Amazée le temple de Cibèle, comme on dit qu'Eroſtrate avait brûlé le temple de Diane. On a oſé faire un ſaint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand ſupplice. On nous a fait adorer ce que nous puniſſons par le feu.

Tous les martyres, d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copié de ſiècle

ſiècle en ſiècle, reſſemblent tellement à la légende dorée, qu'en vérité il n'y a pas un ſeul de ces contes qui ne faſſe pitié. Un de ces premiers contes eſt celui de Perpétue & de Félicité. Perpétue vit une échelle d'or qui allait juſqu'au ciel (Jacob n'en avait vu qu'une de bois). Cela marque la ſupériorité de la loi nouvelle. Perpétue monte à l'échelle; elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ſes brebis, & qui lui donne une cuillerée de lait caillé; après trois ou quatre viſions pareilles, on expoſe Perpétue & Félicité à un ours & à une vache.

Un bénédictin français, nommé Ruinart, croyant répondre à notre ſavant compatriote Dodwell, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les Actes ſincères. Ruinart commence par le martyre de Jacques, frère aîné de Jeſus, rapporté dans l'hiſtoire eccléſiaſtique d'Eusèbe, trois cent trente années après l'événement.

Ne ceſſons jamais d'obſerver que Dieu avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un juif très-dévot; il ne ceſſait de prier & de ſacrifier dans le temple juif, même après la deſcente du St. Eſprit; il n'était donc pas chrétien. Les Juifs l'appellaient Oblia le juſte : on le prie de monter ſur la plate-forme du temple pour déclarer que Jeſus était un impoſteur : ces Juifs étaient donc bien ſots de s'adreſſer à un frère de Jeſus. Il ne manqua pas de déclarer ſur la plate-forme que ſon cadet était le Sauveur du monde; & il fut lapidé.

Que diſons-nous de la converſation d'Ignace avec l'empereur Trajan, qui lui dit: *Qui es-tu, eſprit impur?* & de la bienheureuſe Simphoroſe, qui fut dénoncée à l'empereur Adrien par ſes dieux lares? & de Polycarpe, à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put réſiſter au tranchant du glaive? & du ſoulier de la martyre Ste. Epipode, qui guérit un gentilhomme de la fièvre?

Et de St. Caſſien, maître d'école, qui fut feſſé par ſes écoliers?

& de Ste. Potamienne, qui, n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans de la poix réſine bouillante, & en ſortit avec la peau la plus blanche & la plus fine ?

Et de Pionius, qui reſta ſain & frais au milieu des flammes, & qui en mourut je ne ſais comment ?

Et du comédien Geneſt, qui devint chrétien en jouant une farce (*b*) devant l'empereur Dioclétien, & qui fut condamné par cet empereur dans le tems qu'il favoriſait le plus les chrétiens ? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident pour aller réprimer la ſédition des Bagaudes, qui était déjà réprimée, & qui fut martyriſée tout entière dans un tems où l'on ne martyriſait perſonne, & dans un lieu où il n'eſt pas poſſible de mettre quatre cents hommes en bataille, & qui enfin fut tranſmiſe au public, par écrit, deux cents ans après cette belle aventure ?

Ce ſerait un ennui inſupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil ſur quelques martyres des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité (mais qui eſt inconnu, & c'eſt grand dommage), aſſure que ſon ami St. Théodote, cabaretier de ſon métier, faiſait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin ; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancire, dans un pré ; ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans

(*b*) Il contrefaiſait le malade, diſent les Actes ſincères. *Je ſuis bien lourd*, diſait Geneſt. *Veux-tu qu'on te faſſe raboter ? Non, je veux qu'on me donne l'extrême-onction des chrétiens.* Auſſitôt deux acteurs l'oignirent & il fut converti ſur le champ. Vous remarquerez que du tems de Dioclétien, l'extrême-onction était abſolument inconnue dans l'égliſe latine.

un tems de perſécution : Je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le ſaint ; vous en aurez bientôt, & voilà ma bague que je vous donne en gage : il était bien sûr de ſon fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt ſept vierges chrétiennes d'Ancire, de ſoixante-dix ans chacune, à *être livrées aux brutales paſſions des jeunes gens de la ville.* La légende ne manque pas de remarquer que ces demoiſelles étaient très-ridées ; & ce qui eſt fort étonnant, c'eſt que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un ſeul, qui, ayant en ſa perſonne *de quoi négliger ce point là*, voulut tenter l'aventure, & s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur extrêmement irrité que ces ſept vieilles n'euſſent pas ſubi le ſupplice qu'il leur deſtinait, les fit prêtreſſes de Diane ; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent ſans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la ſtatue de Diane dans le lac voiſin ; elles étaient toutes nues, car c'était ſans doute l'uſage que la chaſte Diane ne fût jamais ſervie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elles qu'avec un grand voile. Deux chœurs de menades & de bacchantes armées de thyrſes, précédaient le char, ſelon la remarque judicieuſe de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus ; mais comme il a eté témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

St. Théodote tremblait que ces ſept vierges ne ſuccombaſſent à quelques tentations ; il était en prières, lorſque ſa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les ſept vieilles dans le lac ; il remercia Dieu d'avoir ainſi ſauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens qui avaient coutume de marcher ſur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le ſaint cabaretier était au déſeſpoir ; il allait d'égliſe en égliſe ; car tout était plein de belles égliſes pendant ces affreuſes perſécutions ; mais les païens ruſés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir : l'une des vieilles lui apparut dans ſon premier ſommeil ; c'était, ne vous déplaiſe, Ste. Thécuſe, qui lui dit en propres

mots : *Mon cher Théodote, ſouffrirez-vous que nos corps ſoient mangés par des poiſſons ?*

Théodote s'éveille ; il réſout de repêcher les ſaintes du fond du lac au péril de ſa vie. Il fait tant qu'au bout de trois jours, ayant donné aux poiſſons le tems de les manger, il court au lac, par une nuit noire, avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleſte ſe met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir : ce cavalier prend ſa lance, fond ſur les gardes, les met en fuite ; c'était comme chacun ſait, St. Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyriſé depuis peu. Ce n'eſt pas tout ; un orage violent mêlé de foudres & d'éclairs, accompagné d'une pluie prodigieuſe, avait mis le lac à ſec. Les ſept vieilles ſont repêchées & proprement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert ; le cavalier céleſte ne put l'empêcher d'être fouetté & appliqué à la queſtion. Quand Théodote eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens & aux idolâtres : Voyez, mes amis, de quelles graces notre Seigneur Jeſus comble ſes ſerviteurs ; il les fait fouetter juſqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, & leur donne la force de ſupporter tout cela. Enfin il fut pendu.

Son ami Fronton, le curé, fit bien voir alors que le ſaint était cabaretier : car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes & emporta le pendu, lequel lui dit : Monſieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette hiſtoire admirable eſt une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jéſuite Bollandus & du bénédictin Ruinart ?

Ces contes de vieilles me dégoûtent ; je n'en parlerai pas

davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelque chrétiens ſupplicié en divers tems, comme des ſédicieux qui avaient l'inſolence d'être intolérans & d'inſulter le gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre, & la méritaient bien. Ce que je plains, ce ſont de pauvres femmes imbécilles, ſéduites par ces non-conformiſtes. Ils étaient bien coupables d'abuſer de la facilité de ces faibles créatures & d'en faire des énergumènes; mais les juges qui en firent mourir quelques unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eut peu de ces exécutions. Les païens furent bien loin d'exercer ſur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis ſi long-tems déployées les uns contre les autres. Il ſemble que, ſur-tout les papiſtes, aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers ſiècles, pour juſtifier les maſſacres dont leur égliſe s'eſt ſouillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes perſécutions contre les premiers chrétiens, c'eſt qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef-lieu de la ſecte, eut toujours publiquement une école de chriſtianiſme ouverte, comme le licée, le portique & l'académie d'Athènes. Il y eut une ſuite de profeſſeurs chrétiens. Pantène ſuccéda publiquement à un Marc, qu'on a pris mal-à-propos pour Marc, l'apôtre. Après Pantène vient Clément d'Alexandrie, dont la chaire fut enſuite occupée par Origène qui laiſſa une foule de diſciples. Tant qu'ils ſe bornèrent à ergoter, ils furent paiſibles; mais lorſqu'ils s'élevèrent contre les loix & la police publique, ils furent punis. On les réprima ſur-tout ſous l'empire de Décius; Origène même fut mis en priſon. Cyprien, évêque de Carthage, ne diſſimula pas que les chrétiens s'étaient attiré cette perſécution. « Chacun d'eux, » *dit-il dans ſon livre des tombés*, « court après les biens & les » honneurs avec une fureur inſatiable. Les évêques ſont ſans » religion; les femmes ſans pudeur; la fripponnerie règne; on » jure; on ſe parjure; les animoſités diviſent les chrétiens; » les évêques abandonnent les chaires pour courir aux foires

» & pour s'enrichir par le négoce ; enfin nous nous plaiſons à » nous ſeuls, & nous déplaiſons à tout le monde. »

Il n'eſt pas étonnant que ces chrétiens euſſent de violentes querelles avec les partiſans de la religion de l'empire, que l'intérêt entrât dans ces querelles, qu'elles cauſaſſent ſouvent des troubles violens, & qu'enfin ils s'attiraſſent une perſécution. Le fameux juriſconſulte Ulpien avait regardé la ſecte comme une faction très-dangereuſe, & qui pouvait un jour ſervir à la ruine de l'état ; en quoi il ne ſe trompa pas.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Des miracles.

APRÈS les merveilles orientales de l'ancien Teſtament, après que, dans le nouveau, Dieu, emporté ſur une montagne par le diable, en eſt deſcendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin; qu'il a ſéché un figuier, parce que ce figuier n'avait pas des figues ſur la fin de l'hiver; qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons; après, dis-je, qu'on a vu toutes ces belles choſes, il n'eſt pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre Simon Barjone a très-bien fait de reſſuſciter la couturière Dorcas; c'eſt bien le moins qu'on puiſſe faire pour une fille qui raccommodait gratis les tuniques des fidèles. Mais je ne paſſe point à Simon Pierre Barjone d'avoir fait mourir de mort ſubite Ananie & ſa femme Saphire, deux bonnes créatures, qu'on ſuppoſe avoir été aſſez ſottes pour donner tous leurs biens aux apôtres. Leur crime était d'avoir retenu de quoi ſubvenir à leurs beſoins preſſans.

O Pierre! ô apôtres déſintéreſſés! quoi! déjà vous perſuadez à vos dirigés de vous donner leur bien? De quel droit raviſſez-vous ainſi toute la fortune d'une famille? Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre ſecte, & de la rapine la plus puniſſable. Venez à Londres faire le même manège, & vous verrez ſi les héritiers de Saphire & d'Ananie ne vous feront pas rendre gorge, & ſi le grand juré vous laiſſera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré! Mais vous les avez ſéduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque choſe pour eux! Lâches raviſſeurs, vous oſez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim! Ils ont menti, dites-vous. Etaient-ils obligés de vous dire leur ſecret? Si un eſcroc vient me dire: Avez-vous de l'argent? je ferai très-

bien de lui répondre : Je n'en ai point. Voilà en un mot le plus abominable miracle qu'on puiſſe trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche ; & ſi la choſe était vraie, ce ſerait la plus exécrable des choſes vraies.

Il eſt doux d'avoir le don des langues ; & tous les pères de l'égliſe eurent ce don. La plus grande preuve que nous en ayions, c'eſt qu'Auguſtin ne ſut jamais l'hébreu, & ſavait très-mal le grec.

Nous avons déjà vu les beaux miracles des martyrs, qui ſe laiſſaient toujours couper la tête pour dernier prodige. Origène, à la vérité, dans ſon premier livre contre Celſe, dit que les chrétiens ont des viſions, mais qu'il n'oſe prétendre qu'ils reſſuſcitent des morts.

Le chriſtianiſme opéra toujours de grandes choſes dans les premiers ſiècles. St. Jean, par exemple, enterré dans Ephèſe, remuait continuellement dans ſa foſſe ; ce miracle utile dura juſqu'au tems de l'évêque d'Hippone (*a*), Auguſtin. Les prédictions, les exorciſmes ne manquaient jamais ; Lucien même en rend témoignage. Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien Pérégrinus, qui eut la vanité de ſe brûler : *Dès qu'un joueur de gobelets habile ſe fait chrétien, il eſt ſûr de faire fortune aux dépens des fots fanatiques auxquels il a à faire.*

Les chrétiens faiſaient tous les jours des miracles dont aucun romain n'entendit jamais parler. Ceux de Grégoire, le Thaumaturge ou le Merveilleux, ſont en effet dignes de ce ſurnom. Premiérement, un beau vieillard deſcend du ciel pour lui dicter le catéchiſme qu'il doit enſeigner. Chemin faiſant, il écrit une lettre au diable ; la lettre parvient à ſon adreſſe ; & le diable ne manque pas de faire ce que Grégoire lui ordonne.

Deux frères ſe diſputent un étang ; Grégoire sèche l'étang, & le fait diſparaître pour appaiſer la noiſe. Il rencontre un

(*a*) Auguſtin, tom. 3, page. 189.

charbonnier

charbonnier, & le fait évêque. C'eſt apparemment depuis ce tems-là que la foi du charbonnier eſt paſſée en proverbe. Mais ce miracle n'eſt pas grand ; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en ſavaient pas plus que le charbonnier de Grégoire. Un miracle plus rare, c'eſt qu'un jour les païens couraient après Grégoire & ſon diacre pour leur faire un mauvais parti ; les voilà qui ſe changent tous les deux en arbres. Ce Thaumaturge était un vrai Protée. Mais quel nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties ? & comment ſe peut-il que Fleuri les ait copiées dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique ? Eſt-il poſſible qu'un homme qui avait quelque ſens, & qui raiſonnait tolérablement ſur d'autres ſujets, ait rapporté ſérieuſement que Dieu rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrît St. Félix de Nole pendant la perſécution (*b*) ?

On me répondra que Fleuri s'eſt borné à tranſcrire ; & moi je répondrai qu'il ne fallait pas tranſcrire des bêtiſes injurieuſes à la Divinité ; qu'il a été coupable s'il les a copiées ſans les croire, & qu'il a été un imbécille s'il les a crues.

(*b*) Voyez, ſur tous ces miracles, les 6 & 7e. liv. de Fleuri. Voyez plutôt le recueil des miracles opérés à Saint-Médard à Paris, préſenté au roi de France Louis XV par un nommé Carré de Montgeron, conſeiller au parlement de Paris. Les convulſionnaires avaient fait ou vu plus de mille miracles. Fatio & Daudé ne prétendirent-ils pas reſſuſciter un mort chez nous en 1707 ? La cour de Rome ne canoniſe-t-elle pas encore tous les jours pour de l'argent des ſaints qui ont fait des miracles dont elle ſe moque ? & combien de miracles faiſaient nos moines avant que, ſous un Henri VIII, on eût étalé dans la place publique tous les inſtrumens de leurs abominables impoſtures ?

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Des chrétiens depuis Dioclétien juſqu'à Conſtantin.

LEs chrétiens furent bien plus ſouvent tolérés & même protégés, qu'il n'eſſuyèrent de perſécutions. Le règne de Dioclétien fut pendant dix-huit années entières, un règne de paix & de faveurs ſignalées pour eux. Les deux principaux officiers du palais, Gogonius & Dorothée, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils ſacrifiaſſent aux dieux de l'empire, pour entrer dans les emplois publics. Enfin Priſca, femme de Dioclétien, était chrétienne : Auſſi jouiſſaient-ils des plus grands avantages. Ils bâtiſſaient des temples ſuperbes, après avoir tous dit dans les premiers ſiècles qu'il ne fallait, ni temples ni autels à Dieu ; & paſſant de la ſimplicité d'une égliſe pauvre & cachée, à la magnificence d'une égliſe opulente & pleine d'oſtentation, ils étalaient des vaſes d'or & des ornemens éblouiſſans ; quelques uns de leurs temples s'élevaient ſur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicodémie dominait ſur le palais impérial ; &, comme le remarque Euſèbe, tant de proſpérité avait produit l'inſolence, l'uſure, la molleſſe, & la dépravation des mœurs. On ne voyait, dit Euſèbe, qu'envie, médiſance, diſcorde & ſédition.

Ce fut cet eſprit de ſédition qui laſſa la patience du céſar Maximien Galère. Les chrétiens l'irritèrent préciſément dans le tems que Dioclétien venait de publier des édits fulminans contre les manichéens. Un des édits de cet empereur commence ainſi : *Nous avons appris depuis peu que des manichéens ſortis de la Perſe notre ancienne ennemie, inondent notre monde.*

Ces manichéens n'avaient encore cauſé aucun trouble ; ils étaient nombreux dans Alexandrie & dans l'Afrique ; mais ils ne diſputaient que contre les chrétiens ; & il n'y a jamais eu le moindre

monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains & la ſecte de Manès. Les différentes ſectes des chrétiens au contraire, gnoſtiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens, oppoſées les unes aux autres, & toutes ennemis de la religion dominante, répandaient la confuſion dans l'empire.

N'eſt-il pas bien vraiſemblable que les chrétiens eurent aſſez de crédit au palais, pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéiſme ? Cette ſecte, qui était un mêlange de l'ancienne religion des mages & du chriſtianiſme, était très-dangereuſe, ſur-tout en Orient, pour l'égliſe naiſſante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus ſacré avec la ſecte des chrétiens, faiſait déjà beaucoup d'impreſſion.

La théologie obſcure & ſublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obſcure des chrétiens platoniciens, était bien propre à ſéduire des eſprits romaneſques, qui ſe payaient de paroles ; enfin puiſqu'au bout d'un ſiècle, le fameux paſteur d'Hippone, Auguſtin, fut manichéen, il eſt bien sûr que cette ſecte avait des charmes pour les imaginations allumées. Manès avait été crucifié en Perſe, ſi l'on en croit Condhémir ; & les chrétiens, amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un ſecond.

Je ſais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéiſme ; mais enfin il y en eut un ſanglant, & il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc enſuite la cauſe de la diſgrace des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur aſſez philoſophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en ſolitaire, & pour ne s'en repentir jamais ?

Les chrétiens étaient attachés à Conſtance le Pâle, père du célèbre Conſtantin, & qu'il eut d'une ſervante de ſa maiſon nommée Hélène (*a*).

(*a*) Cette Hélène, dont on a fait une ſainte, était ſtabularia, prépoſée à l'écurie chez Conſtance Chlore, comme l'avouent Euſèbe, Ambroiſe, Nicéphore,

Conſtance les protégea toujours ouvertement. On ne ſait ſi le céſar Galérius fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient ſur lui à Conſtance le Pâle, ou s'il eut quelqu'autre ſujet de ſe plaindre d'eux ; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtiſſent une égliſe qui offuſquait ſon palais. Il ſollicita long-tems Dioclétien de faire abattre cette égliſe, & de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. Dioclétien réſiſta ; il aſſembla enfin un conſeil compoſé des principaux officiers de l'empire. Je me ſouviens d'avoir lu dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de Fleuri, *que cet empereur avait la malice de ne point conſulter quand il voulait faire du bien, & de conſulter quand il s'agiſſait de faire du mal.* Ce que Fleuri appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand éloge d'un ſouverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par ſoi-même ? un grand cœur alors ne conſulte perſonne ; mais dans les actions de rigueur, un homme juſte & ſage ne fait rien ſans conſeil.

L'égliſe de Nicomédie fut enfin démolie en 303 ; mais Dioclétien ſe contenta de décerner que les chrétiens ne ſeraient plus élevés aux dignités de l'empire ; c'était retenir ſes graces, mais ce n'était point perſécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'inſolence d'arracher publiquement l'edit de l'empereur, de le déchirer, & de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni, comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors Priſca, femme de l'empereur, n'oſa plus protéger des ſéditieux ; elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduiſait qu'au fanatiſme & à la révolte. Galérius fut alors en pleine liberté d'exercer ſa vengeance.

Il y avait en ce tems beaucoup de chrétiens dans l'Arménie & dans la Syrie ; il s'y fit des ſoulévemens ; les chrétiens même furent accuſés d'avoir mis le feu au palais de Galérius. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré

Jérôme. La chronique d'Alexandrie appelle Conſtantin bâtard ; Zozime le certifie ; & certainement on n'aurait point parlé ainſi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur ſi puiſſant, s'il y avait eu le moindre doute ſur ſa naiſſance.

publiquement les édits, & qui avaient brûlé des temples, comme ils l'avaient fait ſouvent, avaient auſſi brûlé le palais ; cependant il eſt très-faux qu'il y eût une perſécution générale contr'eux. Il faut bien qu'on n'eût ſévi que légalement contre les réfractaires, puiſque Dioclétien ordonna qu'on enterrât les ſuppliciés ; ce qu'il n'aurait point fait, ſi on avait perſécuté ſans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profeſſion du chriſtianiſme. Cela eût été auſſi inſenſé & auſſi horrible que la Saint-Barthelemi, que les maſſacres d'Irlande & que la croiſade contre les Albigeois ; car alors un cinquième ou un ſixième de l'empire était chrétien. Une telle perſécution eût forcé cette ſixième partie de l'empire de courir aux armes, & le déſeſpoir qui l'eût armée, l'aurait rendu terrible.

Ces déclamateurs comme Eusèbe de Céſarée, & ceux qui l'ont ſuivi, diſent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'hiſtorien Zozime n'en dit pas un ſeul mot? Pourquoi Zonare, chrétien, ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs ? D'où vient que l'exagération eccléſiaſtique ne nous a pas conſervé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort ?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus maſſacres, que la légende impute vaguement à Dioclétien, il y aurait prodigieuſement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus profond mépris pour ces impoſtures ; & on ceſſerait de regarder Dioclétien comme un perſécuteur.

C'eſt en effet ſous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier Théodote, la prétendue légion Thébaine immolée, le petit Romain né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable, ſitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue ; & vingt autres aventures pareilles, que les vieilles radoteuſes de Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits-enfans.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

De Conſtantin.

QUEL eſt l'homme qui, ayant reçu une éducation tolérable, puiſſe ignorer ce que c'était que Conſtantin ? Il ſe fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée d'étrangers ; avait-il plus de droit à l'empire que Maxence élu par le ſénat ou par les armées romaines ?

Quelque tems après il vient en Gaule, ramaſſe des ſoldats chrétiens attachés à ſon père ; il paſſe les Alpes, groſſiſſant toujours ſon armée ; il attaque ſon rival, qui tombe dans le Tibre au milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans ſa victoire, & qu'on a vu dans les nuées un étendart & une croix céleſte où chacun pouvait lire en lettres grecques : *Tu vaincras par ce ſigne.* Car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Inſubriens, qu'il traînait à ſa ſuite, entendaient tous le grec parfaitement, & Dieu aimait mieux leur parler grec que latin.

Cependant malgré ce beau miracle, qu'il fit lui-même divulguer, il ne ſe fit point encore chétien ; il ſe contenta, en bon politique, de donner liberté de conſcience à tout le monde ; & il fit une profeſſion ſi ouverte du paganiſme, qu'il prit le titre de grand pontife : ainſi il eſt démontré qu'il ménageait les deux religions ; en quoi il ſe conduiſait très-prudemment dans les premières années de ſa tyrannie. Je me ſers ici du mot de tyrannie ſans aucun ſcrupule ; car je ne me ſuis pas accoutumé à reconnaître pour ſouverain un homme qui n'a d'autres droits que la force ; & je me ſens trop humain pour ne pas appeller tyran un barbare qui a fait aſſaſſiner ſon beau-père Maximien Hercule, à Marſeille, ſur

le prétexte le moin ſpécieux, & l'empereur Licinius ſon beau-frère, à Theſſalonique, par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran ſans doute celui qui fait égorger ſon fils Criſpus, étouffer ſa femme Fauſta, & qui, ſouillé de meurtres & de parricides, étalant le faſte le plus révoltant, ſe livrait à tous les plaiſirs dans la plus infame molleſſe.

Que de lâches flatteurs eccléſiaſtiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ſes crimes; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand-homme, un ſaint, parce qu'il s'eſt fait plonger trois fois dans une cuve d'eau; un homme de ma nation & de mon caractère, & qui a ſervi une ſouveraine vertueuſe, ne s'avilira jamais juſqu'à prononcer le nom de Conſtantin ſans horreur.

Zozime rapporte, & cela eſt bien vraiſemblable, que Conſtantin auſſi faible que cruel, mêlant la ſuperſtition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le chriſtianiſme l'expiation de ſes forfaits. A la bonne heure que des évêques intéreſſés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, & lui ſaurait un gré infini de leur avoir donné de l'argent & des hommes; pour moi je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grace un cœur ſi fourbe & ſi inhumain, il n'appartient qu'à des prêtres de canoniſer l'aſſaſſin d'Urie chez les Juifs, & le meurtrier de ſa femme & de ſon fils chez les chrétiens.

Ce caractère de Conſtantin, ſon faſte & ſes cruautés, ſont aſſez bien exprimés dans ces deux vers qu'un de ſes malheureux courtiſans nommé Ablavius afficha à la porte du palais:

Saturni aurea ſæcla quis requirat?
Sunt hæc gemmea ſed Neroniana.

Qui peut regretter le ſiècle d'or de Saturne?
Celui-ci eſt de pierreries; mais il eſt de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet Ablavius du zèle charitable des chrétiens, qui, dès qu'ils furent mis par Conſtantin en pleine

liberté, assassinèrent Candidien, fils de l'empereur Galérius, un fils de lempereur Maximin, âgé de huit ans, sa fille âgée de sept, & noyèrent leur mère dans l'Oronte ? Ils poursuivirent long-tems la vieille impératrice Valérie, veuve de Galérius, qui fuyait leur vengeance. Ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent, & jetèrent son corps dans la mer. C'est ainsi qu'ils signalèrent leur douceur évangélique ; & ils se plaignent d'avoir eu des martyrs !

CHAPITRE

CHAPITRE TRENTIÈME.

Des querelles chrétiennes avant Conſtantin & ſous ſon règne.

AVANT, pendant & après Conſtantin, la ſecte chrétienne fut toujours diviſée en pluſieurs ſectes, en pluſieurs factions & en pluſieurs ſchiſmes. Il était impoſſible que des gens qui n'avaient aucun ſyſtême ſuivi, qui n'avaient pas même ce petit Crédo (*a*) ſi fauſſement imputé depuis aux apôtres, différant entr'eux de nation, de langage, & de mœurs, fuſſent réunis dans la même croyance.

Saturne, Baſilide, Carpocrate, Euphrate, Valentin, Cerdon, Marcion, Harmogène, Hermias, Juſtin, Tertullien, Origène, eurent tous des opinions contraires; & tandis que les magiſtrats romains tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiſer réciproquement, & ſe combattre du fond de leurs cachots : c'était bien là le plus ſenſible & le plus déplorable effet du fanatiſme.

La fureur de dominer ouvrit une autre ſource de diſcorde : on ſe diſputa ce qu'on appellait une dignité d'évêque, avec le même emportement & les mêmes fraudes qui ſignalèrent depuis les ſchiſmes de quarante antipapes. On était auſſi jaloux de

(*a*) Ce Crédo, ce ſymbole appellé le ſymbole des apôtres, n'eſt pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut compoſé au cinquième ſiècle par le prêtre Ruſin. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces & de morceaux : c'eſt là qu'il eſt dit que Jeſus après ſa mort deſcendit aux enfers. Nous eûmes une grande diſpute du tems d'Edouard VI, pour ſavoir s'il y était deſcendu en corps & en ame, nous décidâmes que l'ame ſeule de Jeſus avait été prêcher en enfer, tandis que ſon corps était dans ſon ſépulcre : comme ſi en effet on avait mis dans un ſépulcre le corps d'un ſupplicié; comme ſi l'uſage n'avait pas été de jeter ces corps à la voirie. Je voudrais bien ſavoir ce que ſon ame ſerait allé faire en enfer. Nous étions bien fots du tems d'Edouard VI.

commander à une petite populace obſcure, que les Urbain, les Jean, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat diſputa la première place chrétienne dans Carthage, à Cyprien, qui fut élu. Novatien diſputa l'évêché de Rome à Corneille; chacun d'eux reçut l'impoſition des mains par les évêques de ſon parti. Ils oſaient déjà troubler Rome, & les compilateurs théologiques oſent s'étonner aujourd'hui que Décius ait fait punir quelques uns de ces perturbateurs! Cependant Décius, ſous lequel Cyprien fut ſupplicié, ne punit ni Novatien ni Corneille; on laiſſa ces rivaux obſcurs ſe déclarer la guerre, comme on laiſſe des chiens ſe battre dans une baſſe-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du tems de Conſtantin il y eut un pareil ſchiſme à Carthage; deux antipapes africains, ou anti-évêques, Cecilien & Majorin, ſe diſputèrent la chaire, qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. Donat ſuccéda à Majorin, & forma le premier des ſchiſmes ſanglans qui devaient ſouiller le chriſtianiſme. Eusèbe rapporte qu'on ſe battait avec des maſſues, parce que Jeſus, dit-on, avait ordonné à Pierre de remettre ſon épée dans le fourreau. Dans la ſuite on fut moins ſcrupuleux; les donatiſtes & les cyprianiſtes ſe battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même tems une ſcène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'Alexandre & d'Arius, d'Athanaſe & d'Eusèbe, pour ſavoir ſi Jeſus était préciſément de la même ſubſtance que Dieu, ou d'une ſubſtance ſemblable à Dieu.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

Arianiſme & Athanaſianiſme.

QUE Jeſus ait été ſemblable à Dieu, ou conſubſtantiel à Dieu, cela eſt également abſurde & impie.

Qu'il y ait trois perſonnes dans une ſubſtance, cela eſt également abſurde.

Qu'il y ait trois dieux dans un Dieu, cela eſt également abſurde.

Rien de tout cela n'était un ſyſtême chrétien, puiſque rien de toute cette doctrine ne ſe trouve dans aucun Evangile, ſeul fondement reconnu du chriſtianiſme. Ce ne fut que quand on voulut platoniſer qu'on ſe perdit dans ces idées chimériques. Plus le chriſtianiſme s'étendit, plus ſes docteurs ſe fatiguèrent à le rendre incompréhenſible. Les ſubtilités ſauvèrent ce que le fond avait de bas & de groſſier.

Mais à quoi ſervent toutes ces imaginations métaphyſiques ? qu'importe à la ſociété humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en Dieu une perſonne, ou trois, ou quatre mille ? En ſera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas ? La religion, qui eſt la ſoumiſſion à la Providence & l'amour de la vertu, a-t-elle donc beſoin de devenir ridicule pour être embraſſée ?

Il y avait déjà long-tems qu'on diſputait ſur la nature du Logos, du verbe inconnu, quand Alexandre, pape d'Alexandrie, ſouleva contre lui l'eſprit de pluſieurs papes en prêchant que la Trinité était une monade. Au reſte, ce nom de pape était donné indiſtinctement alors aux évêques & aux prêtres. Alexandre était évêque : le prêtre Arius ſe mit à la tête des mécontens : il ſe forma deux partis violens, & la queſtion

ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive ſouvent, Arius ſoutint que Jeſus avait été créé, & Alexandre qu'il avait été engendré.

Cette diſpute creuſe reſſemblait aſſez à celle qui a diviſé, depuis, Conſtantinople, pour ſavoir ſi la lumière que les moines voyaient à leur nombril était celle du Thabor, & ſi la lumière du Thabor & de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus queſtion de trois hypoſtaſes entre les diſputans. Le Père & le Fils occupèrent les eſprits, & le Saint-Eſprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier Arius par ſon parti. Eusèbe, évêque de Nicomédie, protecteur d'Arius, aſſembla un petit concile, où l'on déclara erronée la doctrine qui eſt aujourd'hui l'orthodoxe; la querelle devint violente; l'évêque Alexandre, & le diacre Athanaſe, qui ſe ſignalait déjà par ſon inflexibilité & par ſes intrigues, remuèrent toute l'Egypte. L'empereur Conſtantin était deſpotique & dur; mais il avait du bon ſens; il ſentit tout le ridicule de la diſpute. On connaît aſſez cette fameuſe lettre qu'il fit porter par Ozius aux chefs des deux factions. *Ces queſtions*, dit-il, *ne viennent que de votre oiſiveté curieuſe; vous êtes diviſés pour un ſujet bien mince. Cette conduite eſt baſſe & puérile, indigne d'hommes ſenſés.* La lettre les exhortait à la paix; mais il ne connaiſſait pas encore les théologiens.

Le vieil Ozius conſeilla à l'empereur d'aſſembler un concile nombreux. Conſtantin, qui aimait l'éclat & le faſte, convoqua l'aſſemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe avec la robe impériale, la couronne en tête, & couvert de pierreries. Ozius y préſida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la ſecte papiſte ont prétendu depuis, que cet Ozius n'avait préſidé qu'au nom du pape de Rome, Sylveſtre. Cet indigne menſonge, qui doit être placé à côté de la donation de Conſtantin, eſt aſſez confondu par les noms des députés de Sylveſtre, Titus & Vincent, chargés de ſa procuration. Les papes romains étaient, à la vérité, regardés comme les évêques de la ville impériale, &

Digitized by Google

comme les métropolitains des villes ſuburbicaires dans la province de Rome ; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité ſur les évêques de l'Orient & de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dreſſa un formulaire, dans lequel le nom de Trinité n'eſt pas ſeulement prononcé. *Nous croyons en un ſeul Dieu & en un ſeul Seigneur Jeſus-Chriſt, Fils unique de Dieu, engendré du Père, & non fait, conſubſtantiel au Père.* Après ces mots inexplicables, on met par ſurérogation : *Nous croyons auſſi au Saint-Eſprit* ; ſans dire ce que c'eſt que ce Saint-Eſprit, s'il eſt engendré, s'il eſt fait, s'il eſt créé, s'il procède, s'il eſt conſubſtantiel. Enſuite on ajoute : *Anathème à ceux qui diſent qu'il y a eu un tems où le Fils n'était pas.*

Mais ce qu'il y eut de plus plaiſant au concile de Nicée, ce fut la déciſion ſur quelques livres canoniques. Les pères étaient fort embarraſſés ſur le choix des Evangiles & des autres écrits. On prit le parti de les entaſſer tous ſur un autel, & de prier le Saint-Eſprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le Saint-Eſprit ne manqua pas d'exaucer ſur le champ la requête des pères (*a*). Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes ſous l'autel ; c'eſt un moyen infaillible de connaître la vérité ; & c'eſt ce qui eſt rapporté dans l'appendix des actes de ce concile ; c'eſt un des faits de l'hiſtoire eccléſiaſtique des mieux avérés.

Notre ſavant & ſage Midleton a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches d'Egypte, dans laquelle il eſt dit que non ſeulement dix-ſept évêques, mais encore deux mille prêtres, proteſtèrent contre la déciſion du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de Conſtantin qu'il exilât Arius & trois ou quatre évêques vaincus ; mais enſuite Athanaſe ayant été élu évêque d'Alexandrie, & ayant trop abuſé du crédit de ſa place, les évêques & Arius exilés furent rappellés, &

(*a*) Cela eſt rapporté dans l'appendix des actes du concile, pièce qui a toujours été réputée authentique.

Athanaſe exilé à ſon tour. De deux choſes l'une ; ou les deux partis avaient également tort, ou Conſtantin était très-injuſte. Le fait eſt que les diſputeurs de ce tems-là étaient des cabaleurs comme ceux de ce tems-ci, & que les princes du quatrième ſiècle reſſemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière, ni eux ni leurs miniſtres, & qui exilent à tort & à travers. Heureuſement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler ; & ſi nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un concile à Tyr, où Arius fut réhabilité, & Athanaſe condamné. Eusèbe de Nicomédie allait faire entrer pompeuſement ſon ami Arius dans l'égliſe de Conſtantinople ; mais un ſaint catholique nommé Macaire pria Dieu avec tant de ferveur & de larmes, de faire mourir Arius d'apoplexie, que Dieu, qui eſt bon, l'exauça ; ils diſent que tous les boyaux d'Arius lui ſortirent par le fondement, cela eſt difficile. Ces gens-là n'étaient pas anatomiſtes. Mais St. Macaire ayant oublié de demander la paix de l'égliſe chrétienne, Dieu ne la donna jamais. Conſtantin quelque tems après mourut entre les bras d'un prêtre arien ; apparemment que St. Macaire avait encore prié Dieu.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Des enfans de Conſtantin, & de Julien le philoſophe, ſurnommé l'apoſtat par les chrétiens.

LEs enfans de Conſtantin furent auſſi chrétiens, auſſi ambitieux & auſſi cruels que leur père; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, Conſtantin II, Conſtantius & Conſtant. L'empereur Conſtantin I avait laiſſé un frère nommé Jule & deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par les égorger, pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime, & bientôt déſunis. Conſtant fit aſſaſſiner Conſtantin ſon frere aîné, & il fut enſuite tué lui-même.

Conſtantin, demeuré ſeul maître de l'empire, avait exterminé preſque tout le reſte de la famille impériale. Ce Jule qu'il avait fait mourir, laiſſait deux enfans, l'un nommé Gallus, & l'autre le célèbre Julien. On tua Gallus, & on épargna Julien, parce qu'ayant du goût pour la retraite & pour l'étude, on jugea qu'il ne ſerait jamais dangereux.

S'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire, il eſt vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, Conſtantin & Conſtantius ſon fils, furent des monſtres de deſpotiſme & de cruauté. Il ſe peut, comme nous l'avons déjà inſinué, que dans le fond de leur cœur ils ne cruſſent aucun Dieu, & que, ſe moquant également des ſuperſtitions paiennes & du fanatiſme chrétien, ils ſe perſuadaſſent malheureuſement que la Divinité n'exiſte pas, parce que ni Jupiter le Crétois, ni Hercule le Thébain, ni Jeſus le Juif, ne ſont des dieux.

Il eſt poſſible auſſi que des tyrans qui joignent preſque toujours

la lâcheté à la barbarie, aient été séduits & encouragés au crime par la croyance où étaient alors tous les chrétiens, sans exception, que trois immersions dans une cuve d'eau avant la mort, effaçaient tous les forfaits, & tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance a été plus funeste au genre humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, Constantius se déclara orthodoxe, c'est-à-dire, arien; car l'arianisme prévalait alors dans tout l'Orient contre la secte d'Athanase; & les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce tems-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville d'Arles, dans un troisième tenu à Milan; il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappellé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel*. C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant Julien, dont Constantius avait assassiné le frère & toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine Elisabeth fut quelque tems forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infame Marie, & comme en France Charles IX força le grand Henri IV d'aller à la messe après la Saint-Barthelemi. Julien était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique & religieuse qui produisit tant de grands-hommes & qui n'en eut jamais un méchant; secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des Brachmanes & de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition; la secte enfin des Caton, des Antonin, & des Epictète.

Ce fut une chose honteuse & déplorable que ce grand homme

se

ſe vît réduit à cacher tous ſes talens ſous Conſtantius, comme le premier des Brutus ſous Tarquin. Il feignit d'être chrétien & preſque imbécille pour ſauver ſa vie. Il fut même forcé d'embraſſer quelque tems la vie monaſtique. Enfin Conſtantius, qui n'avait point d'enfans, déclara Julien céſar; mais il l'envoya dans les Gaules comme dans une eſpèce d'exil; il était preſque ſans troupes & ſans argent, environné de ſurveillans, & preſque ſans autorité.

Différens peuples de la Germanie paſſaient ſouvent le Rhin & venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant Céſar, & comme ils firent ſouvent depuis, juſqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, & que la ſeule petite nation des Francs ſubjugua a ns peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les diſciplina, s'en fit aimer; il les conduiſit juſqu'à Strasbourg, paſſa le Rhin ſur un pont de bateaux; & à la tête d'une armée très-faible en nombre, mais animée de ſon courage, il défit une multitude prodigieuſe de barbares, prit leur chef priſonnier, les pourſuivit juſqu'à la forêt Hercinienne, ſe fit rendre tous les captifs romains & gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient pris les barbares, & leur impoſa des tributs.

A cette conduite de Céſar, il joignit les vertus de Titus & de Trajan, faiſant venir de tout côté du bled pour nourrir des peuples dans des campagnes dévaſtées, faiſant défricher ces campagnes, rebâtiſſant les villes, encourageant la population, les arts & les talens par des privilèges; s'oubliant lui-même, & travaillant jour & nuit au bonheur des hommes.

Conſtantius, pour récompenſe, voulut lui ôter les Gaules, où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y oppoſa; elle proclama Julien empereur malgré lui. La terre fut alors delivrée de Conſtantius lorſqu'il allait marcher contre les Perſes.

Digitized by Google

Julien le ſtoïcien, ſi ſottement nommé l'apoſtat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient & de l'Occident.

La force de la vérité eſt telle que les hiſtoriens chrétiens ſont obligés d'avouer qu'il vécut ſur le trône comme il avait fait dans les Gaules. Jamais ſa philoſophie ne ſe démentit. Il commença par réformer dans le palais de Conſtantinople le luxe de Conſtantin & de Conſtantius. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de peſantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduiſit preſqu'à rien ces préſens onéreux. La frugale ſimplicité du philoſophe n'ôta rien à la majeſté & à la juſtice du ſouverain. Tous les abus & tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que deux concuſſionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il eſt vrai, à ſon baptême; mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la ſuperſtition; donc au moins par ce reproche on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi n'aurait-il pas choiſi celle de l'empire romain? pourquoi aurait-il été coupable de ſe conformer à celle des Scipion & des Céſar plutôt qu'à celle des Grégoire de Nazianze & des Théodoret? Le paganiſme & le chriſtianiſme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la ſecte de ſes pères; & il avait grande raiſon en politique, puiſque ſous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, & que ſous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de perſécuter les chrétiens, il voulut appaiſer leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que ſa 52e. lettre. « Sous mon prédéceſſeur pluſieurs chrétiens ont été chaſſés, » empriſonnés, perſécutés; on a égorgé une grande multitude » de ceux qu'on nomme hérétiques, à Samozate en Paphlagonie, » en Bithinie, en Galatie, en pluſieurs autres provinces; on a » pillé, on a ruiné des villes. Sous mon règne, au contraire, les » bannis ont été rappellés, les biens confiſqués ont été rendus.

» Cependant ils ſont venus à ce point de fureur qu'ils ſe plaignent de ce qu'il ne leur eſt plus permis d'être cruels & de ſe tyranniſer les uns les autres. »

Cette ſeule lettre ne ſuffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent ?

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé George, le plus ſéditieux & le plus emporté des chrétiens; il ſe faiſait ſuivre par des ſatellites ; il battait les païens de ſes mains ; il démoliſſait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua. Voici comment Julien parle aux Alexandrins dans ſon épître dixième :

« Quoi ! au lieu de me réſerver connaiſſance de vos outrages, » vous vous êtes laiſſé emporter à la colère ? vous vous êtes » livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis ? » George méritait d'être traité ainſi ; mais ce n'était pas à vous » d'être ſes exécuteurs. Vous avez des loix ; il fallait demander » juſtice, &c. »

Je ne prétends point répéter ici & réfuter tout ce qui eſt écrit dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, que l'eſprit de parti & de faction a toujours dictée. Je paſſe à la mort de Julien, qui vécut trop peu pour la gloire & pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ſes victoires contre les Perſes, après avoir paſſé le Tigre & l'Euphrate, à l'âge de trente & un ans, & mourut comme il avait vécu, avec la réſignation d'un ſtoïcien, remerciant l'Etre des êtres, qui allait rejoindre ſon ame à l'ame univerſelle & divine.

On eſt ſaiſi d'indignation quand on lit dans Grégoire de Nazianze & dans Théodoret, que Julien jeta tout ſon ſang vers le ciel, en diſant : *Galiléen, tu as vaincu.* Quelle misère ! quelle abſurdité ! Julien combattait-il contre Jeſus ? & Jeſus était-il le Dieu des Perſes ?

On ne peut lire ſans horreur les diſcours que le fougueux Grégoire de Nazianze prononça contre lui après ſa mort. Il eſt vrai que, ſi Julien avait vécu, le chriſtianiſme courait riſque d'être aboli. Certainement Julien était un plus grand homme que Mahomet, qui a détruit la ſecte chrétienne dans toute l'Aſie & dans toute l'Afrique; mais tout cède à la deſtinée; & un Arabe ſans lettres a écraſé la ſecte d'un Juif ſans lettres; ce qu'un grand empereur & un philoſophe n'a pu faire. Mais c'eſt que Mahomet vécut aſſez, & Julien trop peu.

Les chriſticoles ont oſé dire que Julien n'avait vécu que trente & un ans, en punition de ſon impiété; & ils ne ſongent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu d'avantage.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Conſidérations ſur Julien.

JULIEN, ſtoïcien de pratique, & d'une vertu ſupérieure à celle de ſa ſecte même, était platonicien de théorie : ſon eſprit ſublime avait embraſſé la ſublime idée de Platon, priſe des anciens Chaldéens, que Dieu exiſtant de toute éternité, avait créé des êtres de toute éternité. Ce Dieu immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres ſemblables à lui, des images de ſa ſplendeur, auxquels il ordonna de créer les ſubſtances mortelles; ainſi Dieu fit les dieux, & les dieux firent les hommes.

Ce magnifique ſyſtême n'était pas prouvé; mais une telle imagination vaut ſans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les ſources du Nil & de l'Euphrate, qui ſont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaiſſance du bien & du mal, une femme tirée de la côte d'un homme, un ſerpent qui parle, un chérubin qui garde la porte, & toutes les dégoûtantes rêveries dont la groſſiéreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Auſſi faut-il voir dans Cyrille avec quelle éloquence Julien confondit ces abſurdités. Cyrille eut aſſez d'orgueil pour rapporter les raiſons de Julien, & pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de Dieu d'avoir mis dans le jardin d'Eden des fruits qui donnaient la connaiſſance du bien & du mal, & d'avoir défendu d'en manger. Il fallait au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de ſe nourrir de ce fruit néceſſaire. La diſtinction du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, était le lait dont Dieu devait nourrir des créatures ſorties de ſes mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Digitized by Google

Si le rédacteur de ce roman aſiatique de la Genèſe avait eu la moindre étincelle d'eſprit, il aurait ſuppoſé deux arbres dans le paradis ; les fruits de l'un nourriſſaient l'ame, & faiſaient connaître & aimer la juſtice ; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de paſſions funeſtes : l'homme négligea l'arbre de ſcience, & s'atacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juſte, une image ſenſible du fréquent abus que les hommes font de leur raiſon. Je m'étonne que Julien ne l'ait pas propoſée ; mais il dédaignait trop ce livre pour deſcendre à le corriger.

C'eſt avec très-grande raiſon que Julien mépriſe ce fameux Décalogue que les Juifs regardaient comme un code divin. C'était en effet une plaiſante légiſlation, en comparaiſon des loix romaines, de défendre le vol, l'adultère & l'homicide ! Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces loix avec beaucoup plus d'étendue ? Quelle pitié de faire deſcendre Dieu au milieu des éclairs & des tonnerres ſur une petite montagne pelée, pour enſeigner qu'il ne faut pas être voleur ! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu, qui avait ordonné de voler les Egyptiens, & qui leur propoſait l'uſure avec les étrangers comme leur plus digne récompenſe, & qui avait récompenſé le voleur Jacob ; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu de défendre le larcin.

C'eſt avec beaucoup de ſagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives ſur leſquelles les chriſticoles appuyaient leurs rêveries, & la verge de Juda qui ne manquerait point entre les jambes, & la fille ou la femme qui fera un enfant, & ſur-tout ces paroles attribuées à Moïſe, leſquelles regardent Joſué, & qu'on applique ſi mal-à-propos à Jeſus : *Dieu vous ſuſcitera un prophète ſemblable à moi.* Certainement un prophète ſemblable à Moïſe ne veut pas dire Dieu & fils de Dieu. Rien n'eſt ſi palpable ; rien n'eſt ſi fort à la portée des eſprits les plus groſſiers.

Digitized by Google

Mais Julien croyait ou feignait de croire, par politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des ſacrifices : car enfin les peuples n'étaient pas philoſophes ; il fallait opter entre la démence des chriſticoles & celle des païens.

Je penſe que ſi ce grand-homme eût vécu, il eût avec le tems dégagé la religion des ſuperſtitions les plus groſſières, & qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des dieux des hommes, & à lui adreſſer tous les hommages.

Mais Cyrille & Grégoire, & les autres prêtres chétiens, profitèrent de la néceſſité où il ſemblait être de profeſſer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens & les athanaſiens ſe réunirent contre lui ; & le plus grand homme qui peut-être ait jamais été, devint inutile au monde.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Des chrétiens juſqu'à Théodoſe.

APRÈS la mort de Julien, les ariens & les athanaſiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de ſéditieux. Des moines fanatiques ſortirent des déſerts de la Thébaïde pour ſouffler le feu de la diſcorde, ne parlant que de miracles extravagans tels qu'on les trouve dans l'hiſtoire des papas du déſert; inſultant les empereurs, & montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur ſage, qui, pour éteindre, s'il ſe pouvait, toutes ces querelles, donna une liberté entière de conſcience, & la prit pour lui-même; ce fut Valentinien premier. De ſon tems toutes les ſectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, ſe bornant à s'anathématiſer ſans s'égorger; païens, juifs, athanaſiens, ariens, macédoniens, donatiſtes, cyprianiſtes, manichéens, apollinatiſtes, tous furent étonnés de leur tranquillité. Valentinien apprit à tous ceux qui ſont nés pour gouverner, que ſi deux ſectes déchirent un état, trente ſectes tolérées laiſſent l'état en repos.

Théodoſe ne penſa pas ainſi, & fut ſur le point de tout perdre; il fut le premier qui prit parti pour les athanaſiens; & il fit renaître la diſcorde par ſon intolérance. Il perſécuta les païens, & les aliéna. Il ſe crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths ſur la rive droite du Danube; & par cette malheureuſe précaution priſe contre ſes peuples, il prépara la chûte de l'empire Romain.

Les évêques, à l'imitation de l'empereur, s'abandonnèrent à la fureur de la perſécution. Il y avait un tyran qui, ayant détrôné

détrôné & aſſaſſiné un collègue de Théodoſe, nommé Gratien, s'était rendu maître de l'Angleterre, des Gaules & de l'Eſpagne. Je ne ſais quel Priſcillien en Eſpagne, ayant dogmatiſé comme tant d'autres, & ayant dit que les ames étaient des émanations de Dieu, quelques évêques eſpagnols qui ne ſavaient pas plus que Priſcillien d'où venaient les ames, le déférèrent, lui & ſes principaux ſectateurs, au tyran Maxime. Ce monſtre, pour faire ſa cour aux évêques, dont il avait beſoin pour ſe maintenir dans ſon uſurpation, fit condamner à mort Priſcillien & ſept de ſes partiſans. Un évêque, nommé Itace, fut aſſez barbare pour leur faire donner la queſtion en ſa préſence. Le peuple toujours ſot, & toujours cruel quand on lâche la bride à ſa ſuperſtition, aſſomma dans Bourdeaux à coups de pierres une femme de qualité qu'on diſait être priſcillianiſte.

Ce jugement de Priſcillien eſt plus avéré que celui de tous les martyrs dont les chrétiens avaient fait tant de bruit ſous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à Dieu, en ſe ſouillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens, depuis ce tems, furent comme des chiens qu'on avait mis en curée ; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire, qu'ils laiſsèrent envahir par vingt nations barbares, mais en perſécutant tantôt les ſectateurs de l'antique religion romaine, & tantôt leurs frères qui ne penſaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible & de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque Cyrille, que les chrétiens appellent St. Cyrille ? Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par ſa beauté & par ſon eſprit ; ſon nom était Hypatie ; élevée par philoſophe Théon ſon père, elle occupa la chaire qu'avait eu ſon père, & fut applaudie pour ſa ſcience autant qu'honorée pour ſes mœurs ; mais elle était païenne. Les dogues tonſurés de Cyrille, ſuivis d'une troupe de fanatiques, l'allèrent ſaiſir dans la chaire où elle dictait ſes leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent & la brûlèrent, ſans que Cyrille le ſaint leur fît la plus légère réprimande, & ſans que le dévot Théodoſe

ſouillé du ſang des peuples de Theſſalonique (*a*), condamnât cet excès d'inhumanité.

(*a*) Rien ne caractériſe mieux les prêtres du chriſtianiſme que les louanges prodiguées par eux long-tems à Théodoſe & à Conſtantin. Il eſt certain que Théodoſe était un des plus méchans hommes qui euſſent gouverné l'empire romain; puiſqu'après avoir promis une amniſtie entière pendant ſix mois aux citoyens de Theſſalonique, ce Cantabre auſſi perfide que cruel invita ces citoyens à des jeux publics, dans leſquels il fit égorger hommes, femmes, enfans, ſans qu'il en réchappât un ſeul. Peut-on n'être pas ſaiſi de la plus violente indignation contre les panégyriſtes de ce barbare, qui s'extaſient ſur ſa pénitence? Il fut vraiment, diſent-ils, pluſieurs mois ſans entendre la meſſe. N'eſt-ce pas inſulter à l'humanité entière que d'oſer parler d'une telle ſatisfaction? Si les auteurs des maſſacres d'Irlande avaient paſſé ſix mois ſans entendre la meſſe, auraient-ils bien expié leurs crimes? En eſt-on quitte pour ne point aſſiſter à une cérémonie auſſi idolâtre que ridicule, lorſqu'on eſt ſouillé du ſang de ſa patrie?

Quant à Conſtantin, je ſuis de l'avis du conſul Ablavius, qui déclara que Conſtantin était un Néron.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Des ſectes & des malheurs des chrétiens juſqu'à l'établiſſement du mahométiſme.

LEs diſputes, les anathêmes, les perſécutions ne ceſsèrent d'inonder l'égliſe chrétienne. Ce n'était pas aſſez d'avoir uni dans Jeſus la nature divine avec la nature humaine. On s'aviſa d'agiter la queſtion ſi Marie était mère de Dieu. Ce titre de mère de Dieu parut un blaſphême à Neſtorius, évêque de Conſtantinople. Son ſentiment était le plus probable : mais comme il avait été perſécuteur, il trouva des évêques qui le perſécutèrent. On le chaſſa de ſon ſiège au concile d'Ephèſe; mais auſſi trente évêques de ce même concile dépoſèrent ce St. Cyrille, l'ennemi mortel de Neſtorius; & tout l'Orient fut partagé.

Ce n'était pas aſſez; il fallut ſavoir préciſément ſi ce Jeſus avait eu deux natures, deux perſonnes, deux ames, deux volontés; ſi, quand il faiſait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces queſtions ne méritaient d'être traitées que par Rabelais ou par notre cher doyen Swift ou par Punch. Cela fit trois partis dans l'empire, par le fanatiſme d'un Eutichès, miſérable moine ennemi de Neſtorius & combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces diſputes, monaſtères oppoſés à monaſtères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, & ſouvent empereurs à empereurs.

Pendant que les deſcendans des Camille, des Brutus, des Scipion, des Caton, mêlés aux Grecs & aux Barbares, barbotaient ainſi dans la fange de la théologie, & que l'eſprit de

vertige était répandu ſur la face de l'empire romain, des brigands du Nord qui ne ſavaient que combattre, vinrent démembrer ce grand coloſſe devenu faible & ridicule.

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques ; il fallut prendre leur religion, & mener ces bêtes de ſomme par les licous qu'elles s'étaient fait elles-mêmes.

Les évêques de chaque ſecte tâchèrent de ſéduire leurs vainqueurs ; ainſi les princes oſtrogoths, viſigots & bourguignons, ſe firent ariens ; les princes francs furent athanaſiens.

L'empire romain d'Occident détruit, fut partagé en provinces ruiſſelantes de ſang, qui continuèrent à s'anathématiſer avec une ſainteté réciproque. Il y eut autant de confuſion & une abjection auſſi miſérable dans la religion que dans l'empire.

Les mépriſables empereurs de Conſtantinople affectèrent de prétendre toujours ſur l'Italie & ſur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais au ſeptième ſiècle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina bientôt les ſectes chrétiennes dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométiſme était ſans doute plus ſenſé que le chriſtianiſme. On n'y adorait point un juif en abhorrant les juifs ; on n'y appellait point une juive mère de Dieu ; on n'y tombait point dans le blaſphême extravagant de dire que trois dieux ſont un Dieu ; enfin on n'y mangeait pas ce Dieu qu'on adorait, & on n'allait pas rendre à la ſelle ſon créateur. Croire un ſeul Dieu tout-puiſſant, était le ſeul dogme ; & ſi on n'y avait pas ajouté que Mahomet eſt ſon prophète, c'eût été une religion auſſi pure, auſſi belle que celle des lettrés chinois. C'était le ſimple théiſme, la religion naturelle, & par conſé-

quent la ſeule véritable. Mais on peut dire que les muſulmans étaient en quelque ſorte excuſables d'appeller Mahomet l'organe de Dieu, puiſqu'en effet il avait enſeigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un Dieu.

Les muſulmans, par les armes & par la parole, firent taire le chriſtianiſme juſqu'aux portes de Conſtantinople; & les chrétiens, reſſerrés dans quelques provinces d'Occident, continuèrent à diſputer & à ſe déchirer.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Diſcours ſommaire des uſurpations papales (a).

CE fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduiſit l'Europe. Il n'y eut que le tems de Théodoric & de Charlemagne qui fut ſignalé par quelques bonnes loix ; encore Charlemagne, moitié Franc, moitié Germain, exerça des barbaries dont aucun ſouverain n'oſerait ſe ſouiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la ſecte romaine qui puiſſent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadence de la famille de Charlemagne, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir ſouverain, & de reſſembler aux califes qui réuniſſaient les droits du trône & de l'autel. Les diviſions des princes & l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entrepriſe. L'évêque de Rome Grégoire VII fut celui qui étala ces deſſeins audacieux avec le plus d'inſolence. Heureuſement pour nous, Guillaume de Normandie, qui avait uſurpé notre trône, ne diſtinguant plus la gloire de notre nation, de la ſienne propre, réprima l'inſolence de Grégoire VII, & empêcha quelque tems que nous ne payiaſſions le denier de St. Pierre, que nous avions donné d'abord comme une aumône, & que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté ; & lorſque les papes ſi peu puiſſans par leur petit territoire devinrent les maîtres de l'Europe par les croiſades & par les moines, lorſqu'ils eurent dépoſé tant d'empereurs & tant de rois, & qu'ils eurent fait de

(a) Milord ne parle pas de la tyrannie des papes. Grégoire ſur-tout, ſurnommé le Grand, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Gagliari, dans laquelle il lui dit : *Je veux qu'on force tous les païens de la Sardaigne à ſe convertir.*

la religion une arme terrible qui perçait tous les ſouverains, notre iſle vit le miſérable roi Jean Sans-Terre, ſe déclarer à genoux vaſſal du pape, faire ſerment de fidélité aux pieds du légat Pandolphe, s'obliger, lui & ſes ſucceſſeurs, à payer aux évêques de rome un tribut annuel de mille marcs (*b*); ce qui faiſait preſque le revenu de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le malheur de ſigner ce traité, le plus infame des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre : c'eſt une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

(*b*) Le légat foula à ſes pieds l'argent avant de l'emporter.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

De l'excès épouvantable des perſécutions chrétiennes.

IL ne faut pas croire que les nouveaux dogmes inventés chaque jour, ne contribuaſſent beaucoup à fortifier les uſurpations des papes. Le hocus pocus (*a*), ou la tranſſubſtantiation, dont le nom ſeul eſt ridicule, s'établit peu à peu, après avoir été inconnu aux premiers ſiècles du chriſtianiſme. On peut ſe figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine qui faiſait un Dieu aves quatre paroles, & non-ſeulement un Dieu, mais autant de dieux qu'il voulait : avec quel reſpect voiſin de l'adoration ne devait-on pas regarder celui qui s'était rendu le maître abſolu de tous ces faiſeurs de dieux ? Il était le ſouverain des prêtres ; il l'était des rois. Il était Dieu lui même ; & à Rome encore, quand le pape officie, on dit : Le vénérable porte le vénérable.

Cependant au milieu de cette fange dans laquelle l'eſpèce humaine était plongée en Europe, il s'éleva toujours des hommes qui proteſtèrent contre ces nouveautés : ils ſavaient que dans les premiers ſiècles de l'égliſe, on n'avait jamais prétendu changer du pain en Dieu dans le ſouper du Seigneur ; que la cène faite par Jeſus avait été un agneau cuit avec des laitues ; que cela ne reſſemblait nullement à la communion de la meſſe ; que les premiers chrétiens avaient eu les images en horreur ; que même encore ſous Charlemagne, le fameux concile de Francfort les avait proſcrites.

Pluſieurs autres articles les révoltaient ; ils oſaient même douter quelquefois que le pape, tout Dieu qu'il était, pût, de droit

(*a*) Nous appellons hocus pocus un tour de gobelet, un tour de gibecière, un eſcamotage de charlatan. Ce ſont deux mots latins abrégés, ou plutôt eſtropies, d'après ces paroles de la meſſe latine : *Hoc eſt corpus meum.*

divin,

divin, dépoſer un roi, pour avoir épouſé ſa commère ou ſa parente au ſeptième degré. Ils rejetaient donc ſecrétement quelques points de la croyance chrétienne, & ils en admettaient d'autres non moins abſurdes; ſemblables aux animaux qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, & qui avaient la vie dans une partie de leur corps tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités? On avait, dans l'Orient, employé dix ſiècles de perſécutions à exterminer les manichéens; & ſous la régence d'une impératrice Théodora, dévote & barbare (*b*), on en avait fait périr plus de cent mille dans les ſupplices. Les Occidentaux entendant confuſément parler de ces boucheries, s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'égliſe papiſte, & à les pourſuivre avec la même barbarie. C'eſt ainſi qu'un Robert de France fit brûler à ſes yeux le confeſſeur de ſa femme & pluſieurs prêtres.

Quand les Vaudois & les Albigeois parurent, on les appella manichéens, pour les rendre plus odieux. Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France contre ces malheureux, dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles?

Lorſqu'enſuite les diſciples de notre Viclef, de Jean Hus, & enfin ceux de Luther & de Zuingle, voulurent ſecouer le joug papal, on ſait que la plupart de l'Europe fut bientôt partagée en

(*b*) Eſt-il poſſible que cette horrible proſcription, cette Saint-Barthelemi anticipée, ſoit ſi peu connue? elle s'eſt perdue dans la foule. Cependant Fleuri n'omet pas cette horreur dans ſon livre quarante-huitième, ſous l'année 850; il en parle comme d'un événement très-ordinaire. Bayle, à l'article pauliciens, aurait bien dû en faire quelque mention d'autant plus que les pauliciens échappés à ce maſſacre, ſe joignirent aux muſulmans, & les aidèrent à détruire ce déteſtable empire d'Orient qui ſavait proſcrire & qui ne ſavait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'eſt que cette furie de Théodora fut déclarée ſainte & qu'on a long-tems célébré ſa fête dans l'égliſe grecque.

deux eſpèces, l'une de bourreaux, & l'autre de ſuppliciés. Les réformés firent enſuite ce qu'avaient fait les chrétiens des quatrième & cinquième ſiècles; après avoir été perſécutés, ils devinrent perſécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les diſputes ſur le chriſtianiſme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été ſaccagée: les maſſacres d'Irlande ſont comparables à ceux de la Saint-Barthelemi: & je ne ſais s'il y eut plus d'abominations commiſes, plus de ſang répandu en France qu'en Irlande. La femme de ſir Henri Spotvood (*c*), ſœur de ma biſaïeule, fut égorgée avec deux de ſes filles. Ainſi dans cet examen j'ai toujours à venger le genre humain & moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquiſition, qui ſubſiſte encore? Les ſacrifices de ſang humain qu'on reproche aux anciennes nations, ont été plus rares que ceux dont les Eſpagnols & les Portugais ſe ſont ſouillés dans leurs actes de foi.

Eſt-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de deſtruction & de carnage au martyre de Ste. Potamienne,

(*c*) Milord Bolingbroke a bien raiſon de comparer les maſſacres d'Irlande à ceux de la Saint-Barthelemi en France. Je crois même que le nombre des aſſaſſinats irlandais ſurpaſſa celui des aſſaſſinats français.

Il fut prouvé juridiquement par Henri Shampart, James Shaw, & autres, que les confeſſeurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication & la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les proteſtans avec les femmes & les enfans qu'ils pourraient mettre à mort; & que les mêmes confeſſeurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux reſſembler au ſaint peuple juif quand Dieu lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord Mackguire, lorſqu'il fut pris, une bulle du pape Urbain VIII, du 25 Mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémiſſion de tous les crimes, & les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chaſteté.

Le Chancelier Clarendon & le chevalier Temple diſent que depuis l'automne de 1641 juſqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille proteſtans d'aſſaſſinés, & qu'on n'épargna ni les enfans ni les femmes. Un Irlandais nommé Borax, zélé pour ſon pays, prétend qu'on n'en égorgea que quarante mille: prenons un terme moyen; nous aurons cent dix mille victimes en vingt-un mois.

Digitized by Google

de Ste. Barbe, de St. Pionius, & de St. Euſtache ? Nous avons nagé dans le ſang, comme des tigres acharnés, pendant des ſiècles, & nous oſons flétrir les Trajan & les Antonin, du nom de perſécuteurs !

Il m'eſt arrivé quelquefois de repréſenter à des prêtres l'énormité de toutes ces déſolations dont nos aïeux ont été les victimes; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits : je leur diſais que c'était un blaſphême de prétendre qu'un arbre qui avait porté tant & de ſi horribles poiſons, eût été planté des mains de Dieu même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baiſſer les yeux & rougir devant un honnête homme.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Excès de l'égliſe romaine.

CE n'eſt que dans l'égliſe romaine incorporée avec la férocité des deſcendans des Huns, des Goths & des Vandales, qu'on voit cette ſérie continue de ſcandales & de barbaries inconnus chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont par-tout abuſé, parce qu'ils ſont hommes. Il fut même, & il eſt encore chez les Brames, des frippons & des ſcélérats, quoique cette ancienne ſecte ſoit ſans contredit la plus honnête de toutes. L'égliſe romaine l'a emporté en crimes ſur toutes les ſectes du monde, parce qu'elle a eu des richeſſes & du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obſcènes, parce que, pour mieux gouverner les hommes, elle s'eſt interdit le mariage, qui eſt le plus grand frein à l'impudicité *vulgi*, vague, & à la pédéraſtie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, & à ce qui s'eſt paſſé peu d'années avant ma naiſſance. Y eut-il jamais un brigand qui reſpectât moins la foi publique, le ſang des hommes & l'honneur des femmes, que ce Bernard Van-Gallen, évêque de Munſter, qui ſe faiſait ſoudoyer tantôt par les Hollandais contre ſes voiſins, tantôt par Louis XIV contre les Hollandais? Il s'enivra de vin & de ſang toute ſa vie. Il paſſait du lit de ſes concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut & carnaſſière. Le ſot peuple cependant ſe mettait à genoux devant lui, & recevait humblement ſa bénédiction.

J'ai vu un de ſes bâtards qui, malgré ſa naiſſance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale; il était plus méchant que ſon père, & beaucoup plus diſſolu: je ſais qu'il aſſaſſina une de ſes maitreſſes.

Digitized by Google

Je demande s'il n'eſt pas probable que l'évêque marié à une Allemande femme de bien, & ſon fils né en légitime mariage, & bien élevé, auraient mené l'un & l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque choſe au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouſe & d'une mère reſpectée; ſi les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'aſſaſſinats commis par des prêtres n'ai-je pas vus en Italie, il n'y a pas quarante ans? je n'exagère point; il y avait peu de jours où un prêtre corſe n'allât, après avoir dit la meſſe, arquebuſer ſon ennemi ou ſon rival derrière un buiſſon: & quand l'aſſaſſiné reſpirait encore, le prêtre lui offrait de le confeſſer & de lui donner l'abſolution. C'eſt ainſi que ceux que le pape Alexandre VI faiſait égorger pour s'emparer de leur bien, lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis.*

Je liſais hier ce qui eſt rapporté dans nos hiſtoires, d'un évêque de Liège du tems de notre Henri V. Cet évêque n'eſt appellé que Jean ſans pitié. Il avait un prêtre qui lui ſervait de bourreau; & après l'avoir employé à pendre, à rouer, à éventrer plus de deux mille perſonnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upſal, nommé Troll, qui, de concert avec le roi de Danemarck Chriſtian Second, fit maſſacrer devant lui quatre-vingt quatorze ſénateurs, & livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'état chrétien où les prêtres n'aient étalé des ſcènes à-peu-près ſemblables.

On me dira que je ne parle que des crimes eccléſiaſtiques, & que je paſſe ſous ſilence ceux des ſéculiers. C'eſt que les abominations des prêtres, & ſur-tout des prêtres papiſtes, font un plus grand contraſte avec ce qu'ils enſeignent au peuple; c'eſt qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux, s'il eſt poſſible, celui de l'hypocriſie. C'eſt que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils ſont coupables. Ils inſultent

au genre humain ; ils perſuadent à des imbécilles de s'enterrer vivans dans un monaſtère ; ils prêchent une vêture ; ils adminiſtrent leurs huiles ; & au ſortir de là ils vont ſe plonger dans la volupté ou dans le carnage : c'eſt ainſi que l'égliſe fut gouvernée depuis les fureurs d'Athanaſe & d'Arius juſqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique ; penſe-t-on qu'il y ait un ſeul de ces monſtres qui ait cru les dogmes impertinens qu'ils ont prêchés ? Y a-t-il eu un ſeul pape qui, pour peu qu'il ait eu de ſens commun, ait cru l'incarnation de Dieu, la mort de Dieu, la réſurrection de Dieu, la trinité de Dieu, la transſubſtantiation de la farine en Dieu, & toutes ces odieuſes chimères qui ont mis les chrétiens au-deſſous des brutes ? certes ils n'en ont rien cru ; & parce qu'ils ont ſenti l'horrible abſurdité du chriſtianiſme, ils ſe ſont imaginé qu'il n'y a point de Dieu. C'eſt là l'origine de toutes les horreurs dont ils ſe ſont ſouillés. Prenons-y garde, c'eſt l'abſurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

JE conclus que tout homme ſenſé, tout homme de bien, doit avoir la ſecte chrétienne en horreur. *Le grand nom de théiſte, qu'on ne révère pas aſſez* (*a*), eſt le ſeul nom qu'on doive prendre. Le ſeul évangile qu'on doive lire, c'eſt le grand livre de la nature, écrit de la main de Dieu, & ſcellé de ſon cachet. La ſeule religion qu'on doive profeſſer eſt celle *d'adorer Dieu & d'être honnête homme.* Il eſt auſſi impoſſible que cette religion pure & éternelle produiſe du mal, qu'il était impoſſible que le fanatiſme chrétien n'en fît pas.

On ne pourra jamais faire dire à la religion naturelle : *Je ſuis venu apporter, non pas la paix, mais le glaive.* Au lieu que c'eſt la première confeſſion de foi qu'on met dans la bouche d'un Juif qu'on a nommé le Chriſt.

Les hommes ſont bien aveugles & bien malheureux de préférer une ſecte abſurde, ſanguinaire, ſoutenue par des bourreaux, & entourée de bûchers, une ſecte qui ne peut etre approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir & des richeſſes, une ſecte particulière qui n'eſt reçue que dans une petite partie du monde, à une religion ſimple & univerſelle, qui, de l'aveu même des chriſticoles, était la religion du genre humain du tems de Seth, d'Enoch, de Noé. Si la religion de leurs premiers patriarches eſt vraie, certes la ſecte de Jeſus eſt fauſſe. Les ſouverains ſe ſont ſoumis à cette ſecte, croyant qu'ils en ſeraient plus chers à leurs peuples, en ſe chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu qu'ils ſe faiſaient les premiers eſclaves des prêtres, & ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à ſe rendre indépendans.

(*a*) N. B. Ces paroles ſont priſes des caractériſtiques du lord Shaftersburi.

Digitized by Google

Et quel roi, je vous prie, quel magiſtrat, quel père de famille n'aimera pas mieux être le maître chez lui que d'être l'eſclave d'un prêtre ?

Quoi ! le nombre innombrable de citoyens moleſtés, excommuniés, réduits à la mendicité, égorgés, jetés à la voirie, le nombre des princes détrônés & aſſaſſinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes ? & ſi on les entr'ouvre, on n'a pas encore renverſé cette idole funeſte ?

Que mettrons-nous à la place ? dites-vous. Quoi ! un animal féroce a ſucé le ſang de mes proches : je vous dis de vous défaire de cette bête, & vous me demandez ce qu'on mettra à ſa place ? vous me le demandez, vous cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui ſe contentaient tranquillement de leurs cérémonies & de leurs ſacrifices, qui ne prétendaient point enchaîner les eſprits par des dogmes, qui ne diſputèrent jamais aux magiſtrats leur puiſſance, qui n'introduiſirent point la diſcorde chez les hommes ! Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables ! Je vous réponds : Dieu, la vérité, la vertu, des loix, des peines & des récompenſes. Prêchez la probité, & non le dogme. Soyez les prêtres de Dieu, & non d'un homme.

Après avoir peſé devant Dieu le chriſtianiſme dans les balances de la vérité, il faut le peſer dans celles de la politique. Telle eſt la miſérable condition humaine, que le vrai n'eſt pas toujours avantageux. Il y aurait du danger & peu de raiſon à vouloir faire tout-d'un-coup du chriſtianiſme ce qu'on a fait du papiſme. Je tiens que dans notre iſle on doit laiſſer ſubſiſter la hiérarchie établie par acte de parlement, en la ſoumettant toujours à la légiſlation civile, & en l'empêchant de nuire. Il ſerait ſans doute à deſirer que l'idole fût renverſée, & qu'on offrit à Dieu des hommages plus purs ; mais le peuple n'en eſt pas encore digne. Il ſuffit pour le préſent que notre égliſe ſoit contenue dans ſes bornes. Plus les laïques ſeront éclairés, moins les prêtres

pourront

pourront faire de mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leurs erreurs, & de les amener peu à peu juſqu'à être citoyens (*b*).

(*b*) Il n'eſt pas poſſible à l'eſprit humain, quelque dépravé qu'il puiſſe être, de répondre un mot de raiſonnable à tout ce qu'a dit milord Bolingbroke. Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre iſle, j'ai eſſayé d'imaginer ce que les chriſticoles pourraient alléguer de plauſible, & je ne l'ai pu trouver. Ce livre eſt un foudre qui écraſe la ſuperſtition. Tout ce que nos divines (*) ont à faire, c'eſt de ne prêcher jamais que la morale, & de rendre à jamais le papiſme exécrable à toutes les nations. Par-là ils ſeront chers à la nôtre. Qu'ils faſſent adorer un Dieu, & qu'ils faſſent déteſter une ſecte abominable fondée ſur l'impoſture, la perſécution, la rapine & le carnage; une ſecte l'ennemie des rois & des peuples, & ſur-tout l'ennemie de notre conſtitution, de cette conſtitution la plus heureuſe de l'univers. Il a été donné à milord Bolingbroke de détruire des démences théologiques, comme il a été donné à Newton d'anéantir les erreurs phyſiques. Puiſſe bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! Amen.

A Londres le 18 Mars 1767, MALLET.

(*) Divine en anglais ſignifie théologien.

Digitized by Google

TRADUCTION

D'une lettre de milord Bolingbroke, à milord Cornsburi.

NE ſoyez point étonné, milord, que Grotius & Paſcal aient eu les travers que nous leur reprochons. La vanité, la paſſion de ſe diſtinguer, & ſur-tout celle de dominer ſur l'eſprit des autres, ont corrompu bien des génies, & obſcurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellens conſeillers de loi, ſoutenir les cauſes les plus mauvaiſes. Notre Wiſton, bon géomètre, & très-ſavant homme, s'eſt rendu très-ridicule par ſes ſyſtêmes. Deſcartes était certainement un excellent géomètre pour ſon tems; cependant quelles ſottiſes énormes n'a-t-il pas dites en phyſique & en métaphyſique? A-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de ſon monde?

Le docteur Clarke paſſera toujours pour un métaphyſicien très-profond, mais cela n'empêche pas que la partie de ſon livre qui regarde la religion ne ſoit ſifflée de tous les penſeurs.

J'ai lu il y a quelques mois le manuſcrit du commentaire de l'Apocalypſe de Newton, que m'a prêté ſon neveu Conduit. Je vous avoue que, ſur ce livre, je le ferais mettre à Bedlam, ſi je ne ſavais d'ailleurs qu'il eſt dans les choſes de ſa compétence le plus grand homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'Auguſtin, évêque d'Hippone, c'eſt-à-dire, que je le jugerais digne de Bedlam ſur quelques unes de ſes contradictions & de ſes allégories; mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand homme.

On eſt tout étonné de lire dans ſon ſermon ſur le VIe. pſeaume ces belles paroles: « Il eſt clair que le nombre de quatre a rap-

» port au corps humain, à cauſe des quatre élémens, des quatre » qualités dont il eſt compoſé, le froid, le chaud, le ſec & l'hu- » mide. Le nombre de quatre a rapport au vieil homme & au » vieux Teſtament, & celui de trois a rapport au nouvel homme » & au nouveau Teſtament. Tout ſe fait donc par quatre & par » trois, qui font ſept; & quand le nombre de ſept jours ſera paſſé, » le huitième ſera le jour du jugement. »

Les raiſons que donne Auguſtin, pourquoi Dieu dit à l'homme, aux poiſſons & aux oiſeaux, croiſſez & multipliez, & ne le dit point aux autres animaux, ſont encore excellentes. Cela ſe trouve à la fin des confeſſions d'Auguſtin, & je vous exhorte à les lire.

Paſcal était aſſez éloquent, & était ſur-tout un bon plaiſant. Il eſt à croire qu'il ſerait devenu même un profond géomètre; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie & le comique qui règnent dans ſes *Lettres provinciales*; mais ſa mauvaiſe ſanté le rendit bientôt incapable de faire des études ſuivies. Il était extrêmement ignorant ſur l'hiſtoire des premiers ſiècles de l'égliſe, ainſi que ſur preſque toute autre hiſtoire. Quelques janſéniſtes même m'avouèrent, lorſque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien Teſtament tout entier; & je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Paſcal n'avait lu aucun des livres des jéſuites dont il ſe moque dans ſes lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-royal qui lui fourniſſaient les paſſages qu'il tournait ſi bien en ridicule.

Ses penſées ſont d'un enthouſiaſte, & non d'un philoſophe. Si le livre qu'il méditait eût été compoſé avec de pareils matériaux, il n'eût été qu'un édifice monſtrueux bâti ſur du ſable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non ſeulement à cauſe de ſon peu de ſcience, mais parce que ſon cerveau ſe dérangea ſur les dernières années de ſa vie, qui fut courte. C'eſt une choſe bien ſingulière, que Paſcal &

Abadie, les deux défenſeurs de la religion chrétienne que l'on cite le plus, ſoient tous deux morts fous. Paſcal, comme vous ſavez, croyait toujours voir un précipice à côté de ſa chaiſe, & Abadie courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de ſon quartier. C'eſt une des raiſons qui ont engagé notre pauvre doyen Swift à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de Grotius, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de Paſcal, mais il était ſavant; j'entends ſavant de cette pédanterie qui entaſſe beaucoup de faits, & qui poſsède quelques langues étrangères. Son traité de la vérité de la religion chrétienne eſt ſuperficiel, ſec, aride, & auſſi pauvre en raiſonnemens qu'en éloquence, ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, & ne le prouvant jamais. Il pouſſe même quelquefois la faibleſſe du raiſonnement juſqu'au plus grand ridicule.

Connaiſſez-vous, milord, rien de plus impertinent que les preuves qu'il donne du jugement dernier au chap. XXII de ſon premier livre? Il prétend que l'embraſement de l'univers eſt annoncé dans Hiſtape & dans les ſibylles. Il fortifie ce beau témoignage des noms de deux grands philoſophes, Ovide & Lucain. Enfin, il pouſſe l'extravagance juſqu'à citer des aſtronomes, qu'il appelle aſtrologues, leſquels, dit-il, ont remarqué que le ſoleil s'approche inſenſiblement de la terre, ce qui eſt un acheminement à la deſtruction univerſelle. Certainement ces aſtrologues avaient très-mal remarqué; & Grotius les citait bien mal-à-propos.

Il s'aviſe de dire, au chap. XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité & de l'antiquité de la religion des Juifs, était la circonciſion. C'eſt une opération, dit-il, ſi douloureuſe, & qui les rendait ſi ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le ſymbole de leur religion s'ils n'avaient pas ſu que Dieu l'avait expreſſément ordonnée.

Il eſt pourtant vrai que les Iſmaélites & les autres Arabes, les Egyptiens, les Ethiopiens, avaient pratiqué la circonciſion long-tems avant les Juifs, & qu'ils ne pouvaient ſe moquer d'une coutume que ces Juifs avaient priſe d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la ſecte juive, en faiſant une longue énumération des peuples qui croyaient l'exiſtence des ames & leur immortalité. Il ne voit pas que c'eſt cela même qui démontre invinciblement la groſſiéreté ſtupide des Juifs, puiſque dans leur Pentateuque non ſeulement l'immortalité de l'ame eſt inconnue, mais le mot hébreu qui peut répondre au mot *ame* ne ſignifie jamais que la vie animale.

C'eſt avec le même diſcernement que Grotius, au chap. XVI, livre premier, pour rendre l'hiſtoire de Jonas vraiſemblable, cite un mauvais poete grec, Licophron, ſelon lequel Hercule demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais Hercule fut bien plus habile que Jonas, car il trouva le ſecret de griller le foie du poiſſon, & de faire bonne chère dans ſa priſon. On ne nous dit pas où il trouva un gril & des charbons; mais c'eſt en cela que conſiſte le prodige; & il faut avouer que rien n'eſt plus divin que ces deux aventures du prophète Jonas & du prophète Hercule.

Je m'étonne que ce ſavant Batave ne ſe ſoit pas ſervi de l'exemple de ce même Hercule qui paſſa le détroit de Calpé & d'Abila dans ſa taſſe, pour nous prouver le paſſage de la mer Rouge à pied ſec; car aſſurément il eſt auſſi beau de naviguer dans un gobelet que de paſſer la mer ſans vaiſſeau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus mépriſable que ce traité de la religion chrétienne de Grotius. Il me paraît de la force de ces harangues au roi Louis XIII & à la reine Anne, ſa femme. Il dit à cette reine, lorſqu'elle fut groſſe, qu'elle reſſemblait à la Juive Anne, qui eut des enfans dans ſa vieilleſſe; que les dauphins, en faiſant des gambades ſur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; & que le petit dauphin dont elle était groſſe, en remuant dans ſon ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naiſſance du dauphin, il dit à Louis XIII : *La conſtellation du dauphin eſt du préſage le plus heureux chez les aſtrologues. Il a autour de lui l'aigle, pégaſe, la flèche, le verſeur d'eau & le*

cygne. L'aigle déſigne clairement que le dauphin ſera un aigle en affaires ; pégaſe montre qu'il aura une belle cavalerie ; la flèche ſignifie ſon infanterie : on voit par le cygne qu'il ſera célébré par les poëtes, les hiſtoriens & les orateurs ; & les neuf étoiles qui compoſent le ſigne du dauphin, marquent évidemment les neuf muſes qu'il cultivera.

Ce Grotius fit une tragédie de Joſeph, qui eſt tout entière dans ce grand goût, & une autre tragédie de Sophonphonée, dont le ſtyle eſt digne du ſujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne ; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur auſſi mauvais politique que mauvais raiſonneur. Vous ſavez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les ſectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été ſocinien, comme tant de gens le lui ont reproché ; je ne me ſoucie point de ſavoir s'il a cru Jeſus éternellement engendré dans le tems, ou conſubſtantiel, ou non conſubſtantiel ; ce ſont des choſes qu'il faut renvoyer avec milord Pierre à l'auteur du *Conte du tonneau*, & qu'un eſprit de votre trempe n'examinera jamais ſérieuſement. Vous êtes né, milord, pour des choſes plus utiles, pour ſervir votre patrie, & pour mépriſer ces rêveries ſcolaſtiques, &c.

LETTRE
DE MILORD CORNSBURI
A MILORD BOLINGBROKE.

PERSONNE n'a jamais mieux développé que vous, milord, l'établiſſement & les progrès de la ſecte chrétienne. Elle reſſemble dans ſon origine à nos quakers. Le platoniſme vint bientôt après mêler ſa métaphyſique chimérique & impoſante au fanatiſme des Galiléens. Enfin, le pontife de Rome imita le deſpotiſme des califes. Je crois que depuis notre révolution, l'Angleterre eſt le pays où le chriſtianiſme fait le moins de mal. La raiſon en eſt, que ce torrent eſt diviſé chez nous en dix ou douze ruiſſeaux, ſoit presbytériens, ſoit autres diſſenters; ſans quoi il nous aurait peut-être ſubmergés.

C'eſt un mal que nos évêques ſiègent en parlement comme barons; ce n'était pas là leur place. Rien n'eſt plus directement contraire à l'inſtitut primitif. Mais quand je vois des évêques & des moines ſouverains en Allemagne, & un vieux godenot à Rome ſur le trône des Trajans & des Antonins, je pardonne à nos ſauvages ancêtres qui laiſsèrent nos évêques uſurper des baronies.

Il eſt certain que notre égliſe anglicane eſt moins ſuperſtitieuſe & moins abſurde que la romaine. J'entends que nos charlatans ne nous empoiſonnent qu'avec cinq ou ſix drogues, au lieu que les montebanks papiſtes empoiſonnent avec une vingtaine.

Ce fut un grand trait de ſageſſe dans le feu czar Pierre Premier, d'abolir dans ſes vaſtes états la dignité de patriarche. Mais il

était le maître ; les princes catholiques ne le ſont pas de détruire l'idole du pape. L'empereur ne pourrait s'emparer de Rome, & reprendre ſon patrimoine, ſans exciter contre lui tous les ſouverains de l'Europe méridionale. Ces meſſieurs ſont comme le Dieu des chrétiens, fort jaloux.

La ſecte ſubſiſtera donc, & la mahométane auſſi pour faire contrepoids. Les dogmes de celle-ci ſont bien moins extravagans. L'incarnation & la trinité ſont d'une abſurdité qui fait frémir.

De tous les rites de la communion papiſtique, la confeſſion des filles à des hommes eſt d'une indécence & d'un danger qui ne nous frappe pas aſſez dans des climats où nous laiſſons tant de liberté au ſexe. Cela ſerait abominable dans tout l'Orient. Comment oſerait-on mettre une jeune fille tête-à-tête aux genoux d'un homme, dans des pays où elles ſont gardées avec un ſoin ſi ſcrupuleux ?

Vous ſavez quels déſordres, ſouvent funeſtes, cette infame coutume produit tous les jours en Italie & en Eſpagne. La France n'en eſt pas exempte. L'aventure du curé de Verſailles eſt encore toute fraîche. Ce drôle volait ſes pénitens dans la poche, & débauchait ſes pénitentes : on s'eſt contenté de le chaſſer ; & le duc d'Orléans lui fait une penſion. Il méritait la corde.

C'eſt une plaiſante choſe que les ſacremens de l'égliſe romaine. On en rit à Paris comme à Londres ; mais, tout en riant, on s'y ſoumet. Les Egyptiens riaient ſans doute de voir des ſinges & des chats ſur l'autel ; mais ils ſe proſternaient. Les hommes en général ne méritent pas d'être autrement gouvernés. Ciceron écrivit contre les augures ; & les augures ſubſiſtèrent ; ils burent le meilleur vin du tems d'Horace. *Pontificum potiore cœnis.* Ils le boiront toujours ; ils ſeront, dans le fond du cœur, de votre avis ; mais ils ſoutiendront une religion qui leur procure tant d'honneurs

d'honneurs & d'argent en public, & tant de plaiſirs en ſecret. Vous éclairerez le petit nombre, mais le grand nombre ſera pour eux. Il en eſt aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris, dans toutes les grandes villes, en fait de religion, comme dans Alexandrie du tems de l'empereur Adrien. Vous connaiſſez ſa lettre à Servianus écrite d'Alexandrie.

Tous n'ont qu'un Dieu; chrétiens, juifs & tous les autres, l'adorent avec la même ardeur: c'eſt l'argent.

Voilà le Dieu du pape & de l'archevêque de Kenterbury.

Digitized by Google

LE PRÉSERVATIF.

I.

IL eſt juſte de détromper le public, quand il eſt à craindre qu'on ne l'abuſe. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journaliſtes qui s'érigent en arbitres, font ſouvent eux-mêmes les plus violens actes d'hoſtilité. Je puis dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il ſe forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre, dont ſouvent perſonne ne ſe ſoucie, que pour obtenir un poſte important.

On ſait que le Journal des Savans de Paris, père de cette multitude de journaux, enfans très-ſouvent peu ſemblables à leur père, s'eſt aſſez préſervé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes qu'on débite tantôt ſous le nom de *Nouvelliſte du Parnaſſe*, tantôt ſous le nom d'*Obſervations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même ſcience, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque ſervice aux amateurs des lettres, en aſſemblant des bévues que j'ai trouvées dans pluſieurs feuilles intitulées *Obſervations*, que j'ai lues par haſard.

Nombre 100. Le faiſeur d'obſervations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant dans la pièce de *Dom Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille, & aſſure que ce goût ne doit point ſubſiſter parmi nous, après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne ſuffit pas pour régler celui du public ; la ſeconde, que le *Dom Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille, n'eſt point d'un genre comique attendriſſant, & qui faſſe verſer des larmes,

comme certaines ſcènes du bourreau de ſoi-même de Térence, la ſcène très-tendre entre une mere & une fille dans *Eſope à la cour*, celles du *Préjugé à la mode*, de *l'Enfant prodigue*, & c. *Dom Sanche d'Aragon* eſt une comédie héroïque & non larmoyante, comme le dit l'obſervateur. Ce fut la froideur, & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéreſſante ne tombe.

La troiſième faute, & plus grande, eſt de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, & de dire avec hardieſſe que ce qui a plu dans Paris & dans l'ancienne Rome, n'a pas dû plaire. Des ſcènes attendriſſantes ont toujours été bien reçues à la comédie de tous les tems, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes auſſi bien que ridicules ; & on peut leur appliquer ce que dit Horace :

Interdùm vocem comœdia tollit.

II.

Dans la même feuille, l'auteur rapporte une longue critique ſur un problême d'optique qu'il n'entend point ; on lui a fait accroire qu'il s'agiſſait dans ce problême de la triſection de l'angle, & il n'en eſt point du tout queſtion. L'auteur que le critique reprend, ſans le comprendre, eſt M. de V***. J'ai lu ſoigneuſement l'endroit en queſtion dans la préface de l'édition de Londres des Elémens de Newton.

L'obſervateur n'a point lu cet ouvrage qu'il oſe critiquer ; car il reproche à M. de V***. d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, & c'eſt de quoi M. de V***. n'a pas dit un mot dans ſes Elémens. L'obſervateur s'eſt fié en cela à un géomètre qui s'eſt moqué de lui ; & comme il ne ſait pas qu'on ne peut trouver la triſection de l'angle que par les ſections coniques & par l'algèbre, il a rapporté de bonne foi dans ſa feuille une critique qu'on lui a ſuggérée pour le faire donner dans le panneau : c'eſt un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent.

III.

Je prends les feuilles de l'obſervateur indifféremment, à meſure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-ſeptième. *Brutus*, dit-il, *plus quacre que ſtoïcien, a des ſentimens plus monſtrueux qu'héroïques.* Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quacres ſont une ſecte d'hommes ſanguinaires ? Cependant tout le monde ſait qu'une des premières loix des quacres eſt de ne porter jamais d'armes offenſives, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de ne jamais repouſſer une injure. La mépriſe eſt auſſi grande que s'il avait dit : *Le cruel Brutus, plus capucin que ſtoïcien.*

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une hypothèſe de M. l'abbé de Molières, il dit que *ce phyſicien ſe conforme aux expériences de Newton ; par exemple, que les corps parcourent, en tombant, quinze pieds dans la première ſeconde ; & qu'à des diſtances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de viteſſe accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. Newton n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première ſeconde : c'eſt Huyghens qui a déterminé cette chûte dans ſes beaux théorêmes de pendule.

Secondement, ce n'eſt qu'à des diſtances très-conſidérables & inacceſſibles aux hommes que cette différence ſerait ſenſible.

Troiſiémement, cette différence de la force accélératrice à des diſtances différentes n'eſt fondée ſur aucune expérience, mais ſur une démonſtration géométrique. Voïlà les bevues où l'on s'expoſe, quand on veut juger de ce qui n'eſt pas à notre portée.

Digitized by Google

V.

Nombre 17. L'obſervateur rapporte une ancienne diſpute littéraire, entre monſieur Dacier & le marquis de Sévigné, au ſujet de ce paſſage d'Horace :

Difficile eſt propriè communia dicere.

Il rapporte le factum ingénieux de M. de Sévigné ; *& pour M. Dacier*, dit-il, *il ſe défend en ſavant, & c'eſt tout dire : des expreſſions mauſſades & injurieuſes ſont les ornemens de ſon érudition.*

Il y a dans ce diſcours de l'obſervateur trois fautes bien étranges.

Premiérement, il eſt faux que ce ſoit le caractère des ſavans du ſiècle de Louis XIV, d'employer des injures pour toutes raiſons.

Secondement, il eſt très-faux que M. Dacier en ait uſé ainſi avec le marquis de Sévigné : il le comble de louanges, & il conclut ſon mémoire par lui demander ſon amitié : apparemment que l'obſervateur n'a pas lu cet écrit.

Troiſiémement, il eſt indubitable que Dacier a raiſon pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace :

Difficile eſt propriè communia dicere.

Il eſt très-difficile de bien traiter des ſujets d'invention... Car ſi vous mettez ſous les yeux du lecteur la phraſe entière d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile eſt propriè communia dicere, tuque
Rectiùs iliacum carmen deducis in actus,
Quàm ſi proferres ignota indictaque primus.

Il eſt difficile de bien traiter un ſujet d'invention, & vous com-

poſerez plus aiſément une tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un ſens clair, & qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit, *intactum*, un ſujet neuf.

Ainſi l'abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lu l'écrit de M. Dacier qu'il critique, & a tort dans tous les points.

V I.

Nombre 201, &c. Il dit que Ciceron eſt moins ſerré que Sénèque; & que Sénèque eſt plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raiſon ſur cette bagatelle: mais les jeunes gens qui étudient ſeraient trompés, s'ils croyaient que Sénèque exprime ſa penſée en plus de mots que Ciceron; car c'eſt ce que ſignifie *verbeux*: il n'y a perſonne qui ne ſache que le défaut de Sénèque eſt d'être, au contraire, trop précis dans ſes expreſſions.

V I I.

Même nombre. *Si les Anglais*, dit-il, *continuent d'encenſer encore leur vuide, & d'attribuer de merveilleuſes propriétés au néant, &c.*

Qui a jamais dit que M. Newton ait encenſé le vuide? Cette expreſſion eſt très-mauvaiſe en tout ſens. Il eſt faux que M. Newton ait attribué de merveilleuſes propriétés au vuide; il a démontré que les corps, & non le vuide, agiſſent à des diſtances immenſes les uns ſur les autres, dans un milieu non réſiſtant. Il faudrait au moins ſe faire informer de l'état de la queſtion, avant que d'inſulter de grands hommes, dont on n'a lu ni pu lire les ouvrages.

V I I I.

Nombre 87. Il ſe fait écrire une lettre par un Anglais pour ſe louer lui-même, & il fait propoſer dans cette lettre de faire une

nouvelle édition d'un libelle de ſa façon, intitulé *Dictionnaire Néologique :* ce libelle eſt l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans ſa gazette littéraire : il eſt bon qu'on ſache que ce dictionnaire néologique eſt une ſatire dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, & de critiquer de très-belles choſes, à la faveur des mauvaiſes qu'on reprend. C'eſt un libelle où l'auteur veut faire paſſer ſa fauſſe monnoie parmi la bonne, qui n'eſt pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

Monſieur de Fontenelle, dans ſes éloges des académiciens, livre plein d'eſprit & de raiſon, & qui rend les ſciences reſpectables, dit dans l'éloge de M. de Varignon : *Nos journées paſſaient comme des momens, grace à ces plaiſirs qui ne ſont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaiſirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, & nous ſommes diſperſés delà dans toutes les académies.*

Ailleurs, il dit très-à-propos.

N'eſt-il pas juſte en effet, que la ſcience ait des ménagemens pour l'ignorance, qui eſt ſon ainée, & qu'elle trouve toujours en poſſeſſion ?

Mallebranche fait un partage ſi net entre la raiſon & la foi, & aſſigne à chacune des objets ſi ſéparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occaſion de ſe brouiller.

On ne ferait pas tout ce que l'on peut, ſans l'eſpérance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'inſtruiſait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation ; un peu de lecture jetait dans ſon eſprit des germes de penſées que la méditation faiſait enſuite éclore, & qui

Digitized by Google

rapportaient au centuple. Il devinait, quand il en avait beſoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres ; & pour s'épargner la peine de les lire, il ſe les faiſait lire.

Il ſemblait ne plus voir par ſes yeux, mais par ſa raiſon ſeule. La perſuaſion artificielle de la philoſophie, quoique formée par de longs circuits, égalait en lui la perſuaſion la plus naturelle, & cauſée par les impreſſions les plus promptes & les plus vives : les autres croient ce qu'il voient ; pour lui, ce qu'il croyait, il le voyait.

Monſieur de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ſes papiers par ſon teſtament ; j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me ſera poſſible : du reſte je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des tréſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai cru ; il faudrait un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſpérance de ſuccès.

Ce ſont là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé Desfontaines oſe eſſayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules eſt aſſurément d'en vouloir donner à ceux à qui on eſt ſi prodigieuſement inférieur.

IX.

Dans ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conſéquent*, *eſprit conſéquent* : il ne ſait pas que c'eſt une expreſſion très-juſte & très-uſitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de La Motte, ſous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'eſt pas féminin :

D'une eſtime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais, hélas ! elle eſt auſſi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il

Il trouve impertinens ces deux vers très-ſenſés :

Et notre être même eſt un point.
Que nous ſentons ſans connaiſſance.

Il ridiculiſe encore cette belle expreſſion de M. R*** le fils, dans une épître didactique :

Les ſignes du plaiſir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que dans cette expreſſion il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conſéquent elle eſt belle.

Il reprend le père Catrou, d'avoir dit que les pourceaux *paiſſent le gland*, & il ajoute, qu'ils paiſſent encore quelque choſe qu'il ne peut pas dire. C'eſt ainſi qu'avec la plus baſſe des groſſiéretés, il reprend une expreſſion noble. Mais revenons aux *Obſervations*.

X.

Nombre 197. En faiſant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. Turrettin, *il ſe plaint de la diſette des Mécénas*, & de la malheureuſe ſituation des ſavans ; & il répète cette plainte dans tous ſes livres.

Il devrait ſavoir que jamais les ſciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pole & à l'équateur, entrepris à de ſi grands frais, les penſions données à M. de Réaumur, à M. de V***, à nos meilleurs auteurs, & en dernier lieu à M. de Crébillon, en ſont une preuve. Il eſt vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la ſatire, eſt très-mépriſé parmi nous, & eſt ſouvent puni, au lieu d'être récompenſé ; & cela eſt très-juſte.

XI.

Nombre 185. Un homme de goût avait trouvé peu de juſteſſe dans cette phraſe de l'oraiſon funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Boſſuet : *l'Angleterre eſt plus agitée en ſa terre & en ſes*

ports mêmes, que l'Océan qui l'environne. Il eſt clair qu'*agitée en ſa terre* n'eſt pas une bonne expreſſion ; il eſt clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phraſe n'eſt pas digne de l'éloquent & admirable M. Boſſuet.

L'obſervateur ſe moque du goût de celui qui a repris avec raiſon cette phraſe ; ainſi l'obſervateur ſe trompe, & quand il approuve, & quand il condamne.

XII.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de meſſieurs les académiciens au cercle polaire : Vénus, dit-il, *a été obſervée au méridien au deſſous du pole.* Il ignore qu'une planète n'eſt ni au deſſous ni au deſſus du pôle, mais toujours dans le zodiaque, & tantôt ſeptentrionale, tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expreſſions de M. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle abſurdité. Quand on ignore les choſes dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou ſe taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette, intitulée *Le Nouvelliſte du Parnaſſe* ; & il la compare modeſtement aux premiers journaux des ſavans, parce qu'elle eſt de lui ; ce n'eſt pas la moins conſidérable de ſes fautes.

XIV.

Nombre 200. Tome 14. Il proteſte ſur ſon honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris ; mais en 1736, il proteſta ſur ſon honneur à M. l'abbé d'Olivet, dans une lettre lue publiquement à l'académie françaiſe, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre pluſieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu à la chambre de l'arſenal, d'avoir vendu trois louis au libraire Ribou ce libelle qu'il avait déſavoué ſur ſon honneur. Il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement ſa grace.

XV.

Nombre 190. Il dit en parlant d'une épître ſur l'égalité des conditions, *qu'il y a des maux légers & des maux inſupportables dans la vie.* On le ſait bien. *Mais où eſt donc l'égalité des conditions?* dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne ſont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du public, ne ſont attachés à aucune condition, mais dans tous les états on peut être méchant, mépriſé & miſérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'Ancre, le peuple ſe repentit de ſa barbarie, & lui rendit juſtice. C'eſt un fait abſolument faux : le peuple ne donna aucun ſigne de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur eſt le port où tendent les humains :
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains ;
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.

Si ce port du bonheur, dit-il, *eſt une rive étrangère, le bonheur n'eſt donc plus dans moi.* C'eſt raiſonner très-mal ; car l'art du pilote eſt dans moi, & l'on n'eſt heureux qu'autant que l'on conduit ſagement ſa barque ; un médiſant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infames, conduit ſa barque très-mal, & ſon malheur eſt dans lui.

XVI.

Nombre 166. Je prends toujours ces feuilles ſans ordre, & la ſuite de *numero* eſt inutile, puiſque cet ouvrage eſt ſans aucune liaiſon : voici une preuve de ſon bon goût. *On m'a envoyé*, dit-il, *depuis peu une très-belle ode. On y fait ainſi parler les déiſtes :*

Ils ont dit : de mille chimères
Une abſurde combinaiſon,
Un tiſſu de ſombres myſtères,
Ne tient pas devant la raiſon.

Tranquille au haut de l'empirée,
Par cette interprète ſacrée,
Dieu daigna ſe manifeſter.
Loin de nous tout dogme apocryphe :
La raiſon, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode eſt dans ce ſtyle, & c'eſt là le ſtyle de l'obſervateur dans un gros recueil de vers de ſa façon qu'il a donné *incognitò* au public ; mais il dit que c'eſt ainſi qu'il faut écrire.

XVII.

Nombre 171. C'eſt avec le même goût qu'il donne les vers ſuivans, pour une belle traduction de ce vers d'Horace :

Verſus inopes rerum, nugæque canoræ;

Un emphatique & burleſque étalage
D'un faux ſublime, enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraiſon,
Enflés de vent & vuides de raiſon.

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burleſque enté ſur un aſſemblage* : nous dirons en paſſant que ce ſtyle marotique, qui raſſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux quand il s'agit de parler ſérieuſement.

Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable ;
Le ſage Deſpréaux laiſſe aux eſprits mal-faits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus raiſonnables, & doivent ſervir à faire voir le miſérable abus du ſtyle marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

Digitized by Google

XVIII.

Nombre 136. C'eſt avec le même goût, la même intelligence, qu'il blâme Horace d'une choſe qu'Horace n'a jamais penſée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainſi, en parlant du ſiècle d'Auguſte* :

Venimus ad ſummum fortunæ, pingimus, atque
Pſallimus, & luctamur, Achivis doctiùs unctis.

Le ſens de ces vers eſt : *Nous ſommes donc, à ce compte, ſupérieurs en tout? La peinture, la muſique, la lutte, ſont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs? Qui oſera le dire?* Tous les bons traducteurs d'Horace ont rendu ainſi ces vers, & il eſt impoſſible qu'ils aient un autre ſens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le ſieur Deſfontaines, que les Romains l'emportaient ſur les Grecs ; car il dit expreſſément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, diſait : Ce mauvais critique eſt un Deſpréaux, un Pétau, un Varron, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que barbouilleurs du tems d'Horace, & il le dit ſans aucune preuve. Nous avons des ſtatues de ce tems-là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du deſſein était trés-connu, & on ſait que la peinture eſt toujours en honneur, quand la ſculpture eſt perfectionnée ; car ce ſont deux branches de l'art du deſſein.

XX.

C'eſt avec la même juſteſſe d'eſprit que, louant, nombre 73, un ſatirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres

écrites dans un ſtyle barbare, & pleines de choſes communes dites longuement.

Quel lecteur peut ſupporter, par exemple, que Rouſſeau traduiſe en onze vers, & quels vers! cette ſeule ligne d'Horace?

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là ſeul qui, formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & ſe joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.

Deſpréaux a dit : *le vrai ſeul eſt aimable*; qui peut ſouffrir qu'on alonge ainſi cette vieille penſée?

Dans ton hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai,
Non d'un vrai ſec & crûment hiſtorique.

C'eſt inſulter au public que d'oſer prodiguer de l'encens à de ſi mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment ſur le nombre 139. *L'idée de M. Mairan*, dit-il, *eſt imitée du ſyſtême de M. Newton ſur la lumière.* Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de ſyſtême ſur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences & de démonſtrations mathématiques, ſans autre ordre que celui dans lequel il a fait ſes expériences : parler de ces découvertes comme d'un ſyſtême, c'eſt comme ſi on diſait : le ſyſtême d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait ſi mal le phyſicien avec Newton, il fait le muſicien avec Rameau, & il accuſe ſon livre d'*être inutile*, *parce qu'il eſt vrai* : il voudrait que M. Rameau eût plus de goût, & il l'inſinue ſouvent ; il devait ſe ſouvenir de la fable d'un certain animal peſant & à longues oreilles, qui ſe plaignait du peu d'harmonie du roſſignol.

Il s'eſt tranſporté, dit-il nombre 147, *dans une maiſon où il a vu agir une pompe qui élève cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente pieds, avec peu d'effort & de dépenſe.* Il eſt bon qu'il ſache que, quand on voit ainſi, on eſt très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaiſſance des mécaniques, il aurait ſu que le produit de la force par la vîteſſe ou par l'eſpace parcouru, eſt toujours égal au produit de la réſiſtance par la vîteſſe ou par l'eſpace parcouru ; que pour élever à cent trente pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque ſeconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres ; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, & celle d'un cheval cent ſeptante-cinq ; que le chemin ou la vîteſſe de ces fardeaux eſt de trois pieds par ſeconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux ; qu'enfin, ſuivant ce calcul, en allouant encore très-peu de choſe pour les frottemens, il faudrait la valeur de la force de quinze cents hommes, ou de deux cents chevaux, par ſeconde, pour faire réuſſir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre ſervice à l'état par des machines nouvelles ; mais on ne peut que rire d'un journaliſte qui fait le ſavant, & qui dit de telles ſottiſes.

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des *Obſervations* s'aviſe de parler de guerre ; il a l'inſolence de dire que feu M. le maréchal de Tallard gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une mépriſe & parce qu'il avait la vue courte : *circonſtance*, dit-il,

qu'il ſavait depuis long-tems. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jéſuite & curé, ce que c'eſt que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ſes lettres un des meilleurs lieutenans généraux qu'ait eu la France.

« M. le maréchal de Tallard ayant aſſiégé Landau, M. le » prince de Heſſe & M. de Naſſau-Neubourg, à la tête de » l'armée des alliés, forcèrent pluſieurs marches pour ſecourir » la ville; je marchais cependant pour joindre l'armée du ſiège, » & il était à craindre que les alliés ſe portant entre M. de » Tallard & moi, ne lui coupaſſent les vivres. La ſituation était » embarraſſante; les ennemis n'avaient plus que deux marches » à faire pour attaquer M. de Tallard; il prit ſa réſolution ſur le » champ: il m'envoie dire de marcher en toute diligence avec » ma cavalerie vers le Spireback que les ennemis paſſaient; » & il fait lui-même deux marches forcées pour aller attaquer » ceux qui comptaient le ſurprendre. Un eſpion, auquel il » donna mille écus, l'inſtruiſit de l'état de l'armée ennemie; je » le joignis avec deux mille chevaux; mon infanterie ſuivait. » Nous arrivâmes au Spireback dans le tems que les généraux » alliés étaient à table. Leur armée ſe rangea en bataille avec » beaucoup de confuſion, & nous fondîmes ſur eux pendant » qu'ils ſe formaient, quoique toutes nos troupes ne fuſſent pas » arrivées. Je n'ai jamais vu tant de célérité dans l'exécution: » les ennemis firent un feu, & obligèrent même M. de Puignion » de reculer à leur droite; mais M. le maréchal fit charger, la » bayonnette au bout du fuſil, méthode excellente & qui nous » réuſſit preſque toujours; alors les ennemis ne firent plus aucune » réſiſtance. »

Eh bien! M. le journaliſte, eſt-ce là gagner une bataille par mépriſe? M. de Feuquières, ennemi perſonnel de M. de Tallard, a pu le dire; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'obſervateur, nombre 69, parle de vers comme de guerre & de philoſophie; il critique ce vers de M. Greſſet.

Au ſein des mers, dans une iſle enchantée.

Le

Le ſein de la mer, dit-il, *ne peut s'entendre de ſa ſurface* : il devrait au moins ſavoir qu'en poéſie on dit : *au ſein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers ; au ſein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France ; au ſein des beaux arts*, dont on médit ; *au ſein de la baſſeſſe*, *de l'envie*, *de l'ignorance*, *de l'avarice*, &c.

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille : elle eſt curieuſe, & mérite une attention ſingulière ; voici comme il parle d'un livre intitulé *Le petit Philoſophe*.

J'en ai trop dit pour vous faire mépriſer un livre qui dégrade également l'eſprit & la probité de l'auteur ; c'eſt un tiſſu de ſophiſmes libertins, forgés à plaiſir pour détruire les principes de la morale, de la politique & de la religion. Comment pourrait-on être ſéduit par un écrivain qui franchit toutes ſortes de bornes, & qui avoue d'un air cavalier, qu'il n'a étudié que dans les cafés & dans les cabarets ?

Ne croirait-on pas, ſur cet expoſé, que cet ouvrage intitulé *Le petit Philoſophe*, ou *Alciphron*, eſt le produit de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ſes mauvaiſes mœurs ? On ſera bien ſurpris, quand on ſaura que c'eſt un livre ſaint, rempli des plus forts argumens contre les libertins, compoſé par M. l'évêque de Cloyne, ci-devant miſſionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infame portrait de ce ſaint livre, fait bien voir par-là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardieſſe de parler.

XXVI.

Ayant lu dans ces *Obſervations* pluſieurs traits contre M. de V***, & une lettre qu'il ſe vante que M. de V*** lui a écrite, j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de V*** ſans le connaître ; voici ce qu'il m'a répondu :

« Je ne connais l'abbé G. Desf***, que parce que M. T***
» l'amena chez moi en 1724, comme un homme qui avait été

» ci-devant jésuite, & qui par conséquent était un homme » d'étude : je le reçus avec amitié, comme je reçois tous ceux » qui cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze jours » de recevoir une lettre de lui, datée de Bicêtre, où il venait » d'être renfermé. J'appris qu'il avait été mis trois mois auparavant au Châtelet pour le même crime dont il était accusé, » & qu'on lui faisait son procès dans les formes. J'étais alors » assez heureux pour avoir quelques amis très-puissans, que la » mort m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout malade que » j'étais, me jeter à leurs pieds; je pressai, je sollicitai de toutes » parts; enfin j'obtins son élargissement, & la discontinuation » d'un procès où il s'agissait de la vie : je lui fis avoir la permission » d'aller à la campagne chez M. le président B*** mon ami. Il y » alla avec M. T***. Savez-vous ce qu'il y fit? un libelle contre » moi. Il le montra même à M. T***, qui l'obligea de le jeter » dans le feu. Il me demanda pardon, en me disant que le libelle » était fait un peu avant la date de Bicêtre; j'eus la faiblesse de » lui pardonner, & cette faiblesse m'a valu en lui un ennemi » mortel, qui m'a écrit des lettres anonymes, & qui a envoyé » vingt libelles en Hollande contre moi. Voilà, monsieur, une » partie des choses que je puis vous dire sur son compte, &c. »

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire; aussi je n'en fetai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satirique auteur essaie d'avilir la *Mérope* du marquis Maffei. Cette tragédie a sans doute des défauts; mais ce n'est pas ceux que le satirique lui reproche. Il traduit : *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure; genitori innocenti*, les auteurs vertueux de mes jours, par *mes parens gens de bien; ben complessо*, taille avantageuse, par *bonne complexion.* Ainsi, dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de V***, il prit le mot *Kake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant Cacus.... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expreſſions qu'on m'a fait voir dans ſes feuilles :

La fréquence faſtidieuſe d'un clinquant métaphyſique.

Les ruſtiques contempteurs qui mépriſent les révolutions de Pologne, le ſecond Gulliver, le nouvelliſte du Parnaſſe, &c.

Un ſage militaire enchanté d'un auteur connu par les admirables ſaillies d'une délicate inintelligibilité.

Une hypocriſie corporifiée par la grace.

La nouvelle faculté d'un eſprit paradoxal, érigée dans le beau monde.

Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de métaphyſique.

La vérité habilement diſtillée par un avocat général, qui en tire l'eſſence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage : je me contenterai de demander s'il ſied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de baſſeſſe, d'inſulter au ſtyle de M. de Marivaux, & à tant d'autres.

LXXIX.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles ſont oubliées à meſure qu'elles paraiſſent. Je crois que le peu que j'ai dit, ſervira de *préſervatif*. Je continuerai, ſi la choſe eſt néceſſaire : j'avertis, en attendant, que le même auteur donne ſous main, depuis quelque tems, une autre brochure intitulée : *Réflexions ſur les ouvrages de littérature*. On dit qu'il combat ſouvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Obſervations*. Cela fait ſouvenir de gens d'une profeſſion à peu près ſemblable, qui font ſemblant de ſe battre pour ameuter les paſſans. N'eſt-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres ?

DE L'AME.

Par SORANUS, *médécin de Trajan.*

PREMIÈRE IGNORANCE.

POUR découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion ſur ce qu'on eſt convenu d'appeller *ame*, il faut d'abord connaître autant qu'il eſt poſſible notre corps, qui paſſe pour être l'enveloppe de cette ame, & pour être dirigé par elle. C'eſt à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain; puiſqu'elle travaille continuellement ſur lui.

Si la médecine pouvait être une ſcience auſſi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les reſſorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe auſſi clairement qu'elle nous a fait connaître la place & le jeu de nos viſcères.

Mais le plus habile anatomiſte, quand il ne peut plus rien diſcerner, eſt obligé d'arrêter ſa main & ſa penſée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il ſuit un nerf juſque dans le cervelet, où eſt ſon origine. Mais cette origine ſe perd dans ce cervelet; & c'eſt dans cette ſource même, où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature juſqu'au dernier point où il eſt permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu ſavoir le ſecret de Dieu.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome & à Athènes qui ne ſache plus d'anatomie qu'Hippocrate; mais il n'y en a pas un ſeul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le ſentiment & la penſée.

Si nous y étions arrivés, nous ſerions des dieux, & nous ne

ſommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enſeigner enſuite le chemin à d'autres aveugles.

Notre ſcience n'eſt donc autre choſe que la ſcience des probabilités ; & c'eſt ce qui fait que de pluſieurs médecins appellés auprès d'un malade, celui qui fait le pronoſtic le plus avéré par l'événement, eſt toujours réputé avec juſtice le plus ſavant dans ſon art.

La plus grande des probabilités, & la plus reſſemblante à une certitude, eſt qu'il exiſte un Etre ſuprême & puiſſant, inviſible pour nous ; un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme & tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Etre formateur & inconnu exiſte, puiſque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal, n'a pu ſe faire ſoi-même.

Il faut que cette puiſſance formatrice ſoit unique ; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles ſe contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'eſt comme s'il n'en exiſtait qu'une ſeule ; ſi elles étaient oppoſées, rien ne ſerait uniforme dans la nature ; or tout eſt uniforme. C'eſt la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres : par-tout les leviers agiſſent ſuivant la règle qui veut que les poids à ſoulever ſoient en raiſon inverſe de la diſtance du pouvoir mouvant ; & ſuivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en tems ; & ce qu'on gagne en tems, on le perd en force.

Toute action a ſes loix. La lumière eſt dardée du ſoleil & de toute étoile fixe, avec la même célérité ; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaiſons. Il eſt donc de la plus grande probabilité que le même grand Etre préſide à la nature entière.

Par quelle fatalité connaiſſons-nous toutes les loix du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand

Etre dans l'eſpace immenſe ; toutes les vérités mathématiques propoſées à notre entendement ; & n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction (*a*) dans le ſiècle de Trajan, eſt-il impoſſible de deviner l'ame ? il eſt bien sûr que nous n'en ſaurons jamais rien ſi nous n'eſſayons pas. Oſons donc eſſayer ?

II.

L'AME EST-ELLE UNE FACULTÉ ?

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Etre nous a données, à nous & aux autres animaux, ſont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ſes membres à ſes volontés ?

Comment les idées des choſes ſe forment-elles dans l'animal par le moyen de ſes ſens ?

En quoi conſiſte la mémoire ?

D'où viennent ces ſympathies & ces antipathies prodigieuſes d'animal à animal ? D'où viennent ces propriétés ſi différentes dans chaque eſpèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ſes petits, la force à verſer dans leur goſier la pâture dont elle ſe nourrit elle-même ? & quelle indifférence, quel oubli, ſuccèdent tout-d'un-coup à un amour ſi tendre, auſſi-tôt que ſes enfans n'ont plus beſoin d'elle ? tout cela eſt qualité occulte pour nous. Toute génération eſt, du moins juſqu'à préſent, un myſtère

(*a*) On a dit en effet qu'on trouve dans Plutarque quelques expreſſions ambiguës dont on pourrait inférer, en les tordant & en les expliquant très-mal, que les loix de Kepler & de Newton étaient alors connues ; mais ce ſont des chimères de demi-ſavans qui ne ſont pas des demi-jaloux & des demi-impertinens. Ces gens-là ſont capables de trouver l'invention de l'imprimerie & de la poudre à canon dans Pline & dans Athenée.

très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raiſon; nous n'expliquons rien; nous diſons ce que ſont les choſes.

Ayant avoué que nous ne ſavons rien de la manière dont le grand Etre nous gouverne, & que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui ſe fait dans nous & hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance & de notre curioſité? nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes & de tous les tems. Cette expérience eſt que nous marchons par nos pieds, & que nous ſentons par tout notre corps; que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, & que nous penſons par notre tête. Ainſi l'a voulu l'éternel Fabricateur de toutes choſes.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, & fait toutes nos opérations ſans que nous puiſſions jamais nous en appercevoir? Qui fut aſſez hardi, aſſez ſupérieur au vulgaire, pour inventer ce ſyſtême ſublime par lequel nous nous élevons au-deſſus de nos ſens, au-deſſus de nous-mêmes?

Il eſt très-vraiſemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout-d'un-coup dans la tête de perſonne. Les hommes furent occupés pendant trop de ſiècles de leurs beſoins & de leurs maux pour être de grands métaphyſiciens.

BRACHMANES, IMMORTALITÉ DES AMES.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appellons chez nous une *ame*, il eſt à croire que ce fut la caſte des brachmanes ſur les bords du Gange; car elle imagina la métempſycoſe; & cette métempſycoſe ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempſycoſe, qui eſt grec, & qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, ſignifie expreſſément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'exiſtence des ames de tems immémorial.

Leur

Leur climat eſt ſi doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit ſont ſi abondans, les beſoins qui occupent ailleurs toute la triſte vie des hommes, y ſont ſi rares, que tout y invite au repos, & ce repos à la méditation. Il en eſt encore ainſi chez tous les brames deſcendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a tranſplantés vers le Gange.

Ce repos & cette méditation qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'aſtronomie. Ils ſont les premiers qui calculèrent pour la poſtérité les poſitions des planètes viſibles. On leur doit les premiers éphémérides, & ils les compoſent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'eſt là ce que ne ſavent ni nos marchands qui ſont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de Cybèle qui les ont accompagnés. Ces prêtres ſe nourriſſaient de la chair & du ſang des animaux; & ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conſéquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus inſtruits de la ſcience des brames & des anciens brachmanes, que les mouſſes de leurs vaiſſeaux; ils ſe bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainſi que les premiers ſages, ſoit les Zoroaſtre, les Pythagore, voyagèrent dans l'Inde. Pythagore en rapporta le dogme de l'exiſtence de l'ame, & la fable de ſes métempſycoſes. D'autres philoſophes y puisèrent des dogmes plus cachés; & quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait néceſſairement un long ſéjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la diſcuſſion épineuſe des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue ſacrée. Nous devons cette connaiſſance à deux ſavans qui ont demeuré trente ans ſur les bords du Gange, & qui ont appris cette langue nommée le *hanſcrit*. Ils nous ont donné la traduction des paſſages

les plus ſinguliers, les plus ſublimes & les plus intéreſſans de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shaſta*, eſt antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce *Shaſta* :

L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſon eſſence, réſolut de communiquer quelques rayons de ſa félicité à des êtres capables de ſentir & de jouir. Ils n'exiſtaient pas encore ; Dieu voulut, & ils furent.

Il eſt bien étrange qu'un monument auſſi ancien & auſſi reſpectable, ſoit à peine connu, qu'on l'ait déterré ſi tard, & qu'on y ait fait ſi peu d'attention.

Dieu créa donc des ſubſtances douées du ſentiment ; & c'eſt ce que nous appellons aujourd'hui des *ames*. Il les crée par ſa ſeule volonté, ſans employer, ſans emprunter la parole. Ces ſubſtances ſentantes, penſantes, agiſſantes, ces ames favorites de Dieu, ſont les Debta dont les Perſans, voiſins de l'Inde, firent depuis leurs Gin, leurs Peris ou leurs Feris. Ces Gin, ces Feris, ces ames, ces ſubſtances céleſtes ſe révoltent enſuite contre leur créateur. Dieu, pour les punir, les précipite dans l'ondéra, eſpèce d'enfer, pour des millions de ſiècles. C'eſt l'origine de la guerre des géans contre le grand Dieu Zeus, tant chantée chez les Grecs. C'eſt l'origine de ce livre apocryphe qui ſe répandit, du tems de l'empereur Tibère, en Syrie, en Paleſtine, ſous le nom d'*Hénoc* ; ſeul livre où il ſoit parlé de la chûte des demi-dieux ; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la ſuite des ſiècles, Dieu pardonne à ces Debta ; il les change en vaches & en hommes dans notre globe. C'eſt delà, diſaient les brachmanes, que les vaches ſont ſacrées dans l'Inde.

Ainſi nous voyons que toute l'ancienne théologie différemment déguiſée en Aſie & en Europe, nous vient inconteſtablement des Brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup

d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre ſujet. C'eſt bien aſſez d'avoir pénétré juſqu'à la ſource de cette idée adoptée par toutes les nations civiliſées, que tous les animaux ont dans leurs corps une ſubſtance impalpable, inconnue, diſtincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits & toutes leurs actions. Ce ſyſtême, joint à celui des Debta, eſt viſiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, & nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chûte de l'homme & la chûte des demi-dieux, fût une allégorie indienne ?

AME CORPORELLE.

L'auteur le plus ancien que nous connaiſſions dans notre Europe eſt Homère ; il paraît que de ſon tems la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement reſſemblante au corps qu'elle faiſait mouvoir. Elle ſortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appellait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'eſprit ou vent, de fantôme, de ſpectre, & même à celui d'ame ſenſitive, Pſiché. C'eſt pourquoi l'ame de Tyreſias, qui apparaît à Ulyſſe ſur le rivage des Cimmériens, boit du ſang des victimes qu'Ulyſſe vient d'immoler (*a*). L'ame d'Agamemnon boit du même ſang. La mère d'Ulyſſe, après lui avoir dit comment Pénélope ſe comporte dans Itaque, ſe dérobe à ſes embraſſemens. Ulyſſe lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embraſſer ; & ſa mère lui répond que ſon ame n'eſt qu'un corps délié & ſubtil qui n'a point de conſiſtance, & qui s'envole comme un ſonge.

Ces ames, ces ombres étaient ſi réellement corporelles, qu'Ulyſſe étant arrivé dans le royaume de Pluton, y vit tous les tourmens de ces célèbres criminels, Tantale, Titie, Siziphe.

Lorſqu'Ulyſſe a tué tous les amans de Pénélope, Mercure conduit chez Pluton leurs ames, qui reſſemblent à des chauves-ſouris.

(*a*) *Odyſſée.* XXIV.

Telle était la philoſophie d'Homère, parce que c'était celle des Grecs, & que tous les poëtes ſont les échos de leur ſiècle.

Bientôt après, ceux qui ſe diſaient penſeurs, enſeigneurs, crurent que l'ame humaine était non ſeulement un ſouffle d'air, une figure compoſée d'air qui ſervait au mouvement, & qu'ils appellaient *Pneuma*, le ſouffle; mais qu'elle formait auſſi les appétits, les deſirs, les paſſions du corps; & cela s'appella *Pſiché*; qu'enfin elle diſputait & pouſſait des argumens, & ils l'appellèrent *Nous*, intelligence. Ainſi l'ame toujours corporelle eut trois parties: le ſouffle qui fait la vie était l'ame végétative; *Pſiché* était l'ame ſenſitive, & *Nous* était l'ame intellectuelle.

Voilà comme on paſſa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent ſi long-tems, à cet excès de vaine ſubtilité dans laquelle ils ſe perdirent.

Perſonne ne s'aviſa de recourir à Dieu, & de lui dire: Toi ſeul nous as fait naître, toi ſeul nous fais vivre un peu de tems, toi ſeul nous donne la faculté d'appercevoir, de penſer, de nous reſſouvenir, de combiner des idées; toi ſeul fais tout; les hommes ſont dans tes mains.

Tandis que tous les philoſophes raiſonnaient ſur l'ame, les épicuriens vinrent, & dirent: L'ame n'eſt qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous, & meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain ſe partagèrent entre deux ſectes grecques; celle des épicuriens, qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère & périſſable; & celle des ſtoïciens, qui la regardaient comme une portion de la Divinité, ſe replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La ſecte d'Epicure prévalut chez les Romains, au point que Ciceron, dans ſa harangue pour Cluentius, prononça devant le peuple romain ces éloquentes & terribles paroles:

Quid tantum illi mali mors abſtulit, niſi forte ineptiis ac fabulis ducimur, ut exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia perferre? Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter ſenſum doloris?

Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous ne ſoyions aſſez imbécilles pour adopter des fables ineptes, & pour croire qu'il eſt condamné au ſupplice des impies. Mais ſi ce ſont là de pures chimères, comme tout le monde en eſt convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, ſinon du ſentiment de la douleur?

Céſar parla de même en plein ſénat dans le procès de Catilina. Enfin, ſur le théatre de Rome, le chœur chanta dans la tragédie de la Troade :

Poſt mortem nihil eſt; ipſaque mors nihil.
Rien n'eſt après la mort ; la mort même n'eſt rien.

Le chœur continue, dans le même eſprit :

Spem ponant avidi, ſolliciti metum.
Quæris quo jaceant poſt obitum loco,
Quo non nata jacent.

Sois ſans crainte & ſans eſpérance,
Que ton ſort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas?
Ce qu'on fut avant ſa naiſſance.

On eſt aujourd'hui aſſez partagé entre l'immortalité & la mort de l'ame. Mais tout le monde convient qu'elle eſt matérielle. Et ſi elle l'eſt, on doit croire qu'elle eſt périſſable.

Nous paſſerions tout notre tems à citer, ſi nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité, que tous les animaux, hommes & brutes, ayant une ame, l'ont néceſſairement corporelle.

Les Grecs ſe ſont aviſés de diviſer cette ame en trois parties,

Digitized by Google

la végétative, & l'intelligente. Enfin c'eſt une énigme dont chacun a cherché le mot depuis Pythagore.

Puiſque tous les philoſophes ont cherché, cherchons donc auſſi. Il y a un tréſor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ; il reſte un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque choſe.

Je n'examine point comment & dans quel tems l'ame entre dans notre corps; ſi elle eſt ſimple ou compoſée, aérienne ou ignée; ſi elle loge dans le ventre, ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine ſi nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, & à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète était un Dieu, ou que du moins il y avait un Dieu dans elle, cette idée religieuſe & magnifique en impoſa au genre humain. Une idée plus grande & plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus Dieux moteurs des planètes. Les vrais ſages n'admettent qu'une nature ſuprême intelligente & puiſſante, un grand Etre fabricateur de tous les globes, conduiſant leurs marches ſuivant des règles éternelles de mathématique, & étant en un mot leur ame univerſelle.

Si le grand Etre eſt leur ame, pourquoi ne ſerait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ſes propriétés; il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'occident en orient, ſans qu'on puiſſe jamais en découvrir ni la raiſon ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le ſentiment & la penſée?

ACTION DE DIEU SUR L'HOMME.

Des gens qui ont fait des ſyſtêmes ſur la communication de Dieu avec l'homme, ont dit que Dieu agit immédiatement phyſiquement ſur l'homme, en certains cas ſeulement, lorſque Dieu

accorde certains dons particuliers; & ils ont appellé cette action *prémotion phyſique*. Diocles & Erophile, ces deux grands enthouſiaſtes, ſoutiennent cette opinion, & ont des partiſans.

Or nous reconnaiſſons un Dieu tout auſſi bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu ſe produire de ſoi-même; parce que de cela ſeul que quelque choſe exiſte, il faut que l'Etre néceſſaire exiſte de toute éternité; parce que l'Etre néceſſaire éternel eſt néceſſairement la cauſe de tout. Nous admettons avec ces raiſonneurs la poſſibilité que Dieu ſe faſſe entendre à quelques favoris; mais nous faiſons plus, nous croyons qu'il ſe fait entendre à tous les hommes, en tous lieux & en tout tems; puiſqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digeſtion, la penſée, l'inſtinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux & dans le philoſophe le plus ſublime, un être qui ſoit volonté, mouvement, digeſtion, deſir, amour, inſtinct, penſée? Non; mais nous voulons, nous agiſſons, nous aimons, nous avons des inſtincts; comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une averſion inſupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens néceſſaires à notre conſervation; comme ceux de tetter le mamelon de ſa nourrice, de nager quand on a la force & la poitrine aſſez large, de mordre ſon pain, de boire, de ſe baiſſer pour éviter le coup d'un mobile, de ſe donner une ſecouſſe pour franchir un foſſé, d'accomplir mille actions pareilles ſans y penſer, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous ſentons & nous penſons ſans ſavoir comment.

De bonne foi, eſt-il plus difficile à Dieu d'opérer tout cela en nous par des moyens qui nous ſont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de Jupiter dont ces meſſieurs nous parlent ſans ceſſe?

Quel eſt l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne ſente qu'il eſt une marionnette de la Providence? je penſe, mais

puis-je me donner une penſée ? hélas ! ſi je penſais par moi-même, je ſaurais quelle idée j'aurais dans un moment. Perſonne ne le ſait.

J'acquiers une connaiſſance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cauſe, car il faut que la cauſe contienne l'effet. Or, ma première connaiſſance acquiſe n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi ; puiſqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, & qui donne tout, quel qu'il puiſſe être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaiſſance ne peut par elle-même m'en donner une ſeconde, car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'eſt que nous en recevons dans nos rêves ; & certainement ce n'eſt ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penſer en ſonge. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui meſurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puiſſance qui agit en nous ſans nous conſulter.

Tous nos ſentimens ne ſont-ils pas involontaires ? l'ouïe, le goût, la vue, ne ſont rien par eux-mêmes. On ſent malgré ſoi ; on ne fait rien, on n'eſt rien, ſans une puiſſance ſuprême qui fait tout.

Les plus ſuperſtitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que Dieu agit réellement phyſiquement ſur certains perſonnages privilégiés. Nous ſommes plus religieux qu'eux ; nous croyons que le grand Etre agit ſur tous les vivans comme ſur toute la matière. Lui eſt-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques uns ? Dieu ne ſera-t-il Dieu que pour votre petite ſecte ? Il l'eſt pour moi, qui ne ſuis pas des vôtres.

Un philoſophe nouveau eſt allé bien plus loin que vous ; il lui ſemblait qu'il n'y eût que Dieu qui exiſtât. Il prétend que nous

nous voyons tout en lui ; & nous disons que c'est Dieu qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie. *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit Dieu agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une ame ? A quoi bon ce petit être inconnu & incompréhensible ? donnez-vous une ame au soleil qui vivifie tant de globes ? & si cet astre si grand, si étonnant & si nécessaire n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une ? Dieu, qui nous a faits, ne nous suffit-il pas ? qu'est donc devenu ce grand axiome : *Ne faisons point par plusieurs ce que nous pouvons faire par un seul ?*

Cette ame que vous avez imaginé être une substance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand Etre, & non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, & non une substance. L'homme, par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable & mortel, l'autre invisible, impalpable, immortel ? & n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible & l'intangible, la simple & la composée, l'invulnérable & la souffrante, l'éternelle & la passagère ?

Les hommes n'ont supposé une ame que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *mémoire*, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette mémoire la mère des muses. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en autant de déesses filles de mémoire. Autant eût-il valu faire un Dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, & l'appeller le dieu de la sanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire & de manger, pour l'acte du mariage, pour l'acte de vuider les excrémens. C'étaient autant d'ames particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule & honteuse venait

évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite ſubſtance divine autre que l'homme même.

Cette ſubſtance eſt admiſe encore aujourd'hui dans toutes les écoles ; & par condeſcendance, on accorde au grand Etre, au Fabricateur éternel, à Dieu, la permiſſion de joindre ſon concours à l'ame. Ainſi on ſuppoſe que, pour vouloir & pour agir, il faut notre ame & Dieu.

Mais concourir ſignifie aider, participer. Dieu alors n'eſt qu'en ſecond avec nous. C'eſt le dégrader, c'eſt le faire marcher à notre ſuite, c'eſt le faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas ſon rang & ſa prééminence ; ne faites pas du Souverain de la nature le valet de l'eſpèce humaine.

Deux eſpèces de raiſonneurs très-accrédités dans le monde, les athées & les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raiſon dans l'homme & l'inſtinct dans les brutes, comme des propriétés, il eſt très-inutile d'admettre un Dieu dans ce ſyſtême ; que Dieu eſt encore plus incompréhenſible qu'une ame ; qu'il eſt indigne du ſage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des Straton & des Lucrèce. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous exiſtez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que Dieu eſt la première cauſe de tout ; mais il n'eſt pas la ſeule. Un grand prêtre de Minerve dit expreſſément : *Le ſecond agent opère dans la vertu du premier ; ce premier pouſſe le ſecond, ce ſecond en pouſſe un troiſième ; tous ſont agiſſans en vertu de Dieu, & il eſt la cauſe de toutes les actions agiſſantes.*

Nous répondrons, avec tout le reſpect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'eſt & il ne peut exiſter qu'une ſeule cauſe véritable. Toutes les autres qui ſont ſubſéquentes ne ſont que des inſtrumens. Je tiens un reſſort ; je m'en ſers pour faire

mouvoir une machine : j'ai fait le reſſort & la machine ; je ſuis la ſeule cauſe ; cela eſt indubitable.

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui repliquerai : Non ; la liberté conſiſte dans la faculté de vouloir, & dans la faculté de faire ce que vous voulez quand rien ne vous en empêche. Dieu a fait l'homme à ces conditions : il faut s'en contenter.

Mon prêtre inſiſtera ; il dira que nous faiſons Dieu auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en ſuis fâché ; mais Dieu eſt fait auteur du péché dans tous les ſyſtêmes, excepté dans celui des athées : car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des juſtes, il eſt évident qu'y concourir c'eſt les faire, quand le concourant eſt le Créateur de tout.

Si Dieu permet ſeulement le péché, c'eſt lui qui le commet, puiſque permettre & faire, c'eſt la même choſe pour le Maitre abſolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens ; on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien & le mal. Le ſyſtême de la prédeſtination abſolue, le ſyſtême du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que le mal eſt pour nous, & non pas pour Dieu. Néron aſſaſſine ſon précepteur & ſa mère ; un autre aſſaſſine ſes parens & ſes voiſins ; un grand-prêtre empoiſonne, étrangle, égorge vingt ſeigneurs romains, en ſortant du lit de ſa propre fille : cela n'eſt pas plus important pour l'Etre univerſel ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, & des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand Etre ; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui ſe meut ſans ceſſe par des loix éternelles. Si les pervers deviennent (ſoit pendant leur vie, ſoit autrement) plus malheureux que

ceux qu'ils ont immolés à leurs paſſions ; s'ils ſouffrent comme ils ont fait ſouffrir, c'eſt encore une ſuite inévitable de ces loix immuables par leſquelles le grand Etre agit néceſſairement. Nous ne connaiſſons qu'une très-petite partie de ces loix ; nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement ; nous ne devons que nous réſigner. De tous les ſyſtêmes, celui qui nous fait connaître notre néant n'eſt-il pas le plus raiſonnable ?

Les hommes (comme tous les philoſophes de l'antiquité l'ont dit) firent Dieu à leur image. C'eſt pourquoi le premier Anaxagore, auſſi ancien qu'Orphée, s'exprime ainſi dans ſes vers : *Si les oiſeaux ſe figuraient un Dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.*

Le vulgaire imagine Dieu comme un roi qui tient ſon lit de juſtice dans ſa cour. Les cœurs tendres ſe le repréſentent comme un père qui a ſoin de ſes enfans. Le ſage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une Puiſſance néceſſaire, éternelle, qui anime toute la nature ; & il ſe réſigne.

Fin du tome ſeptième.

Z. 1.3.28

Digitized by Google

1.5.28

0057875562

Digitized by Google

digitized by Google